



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

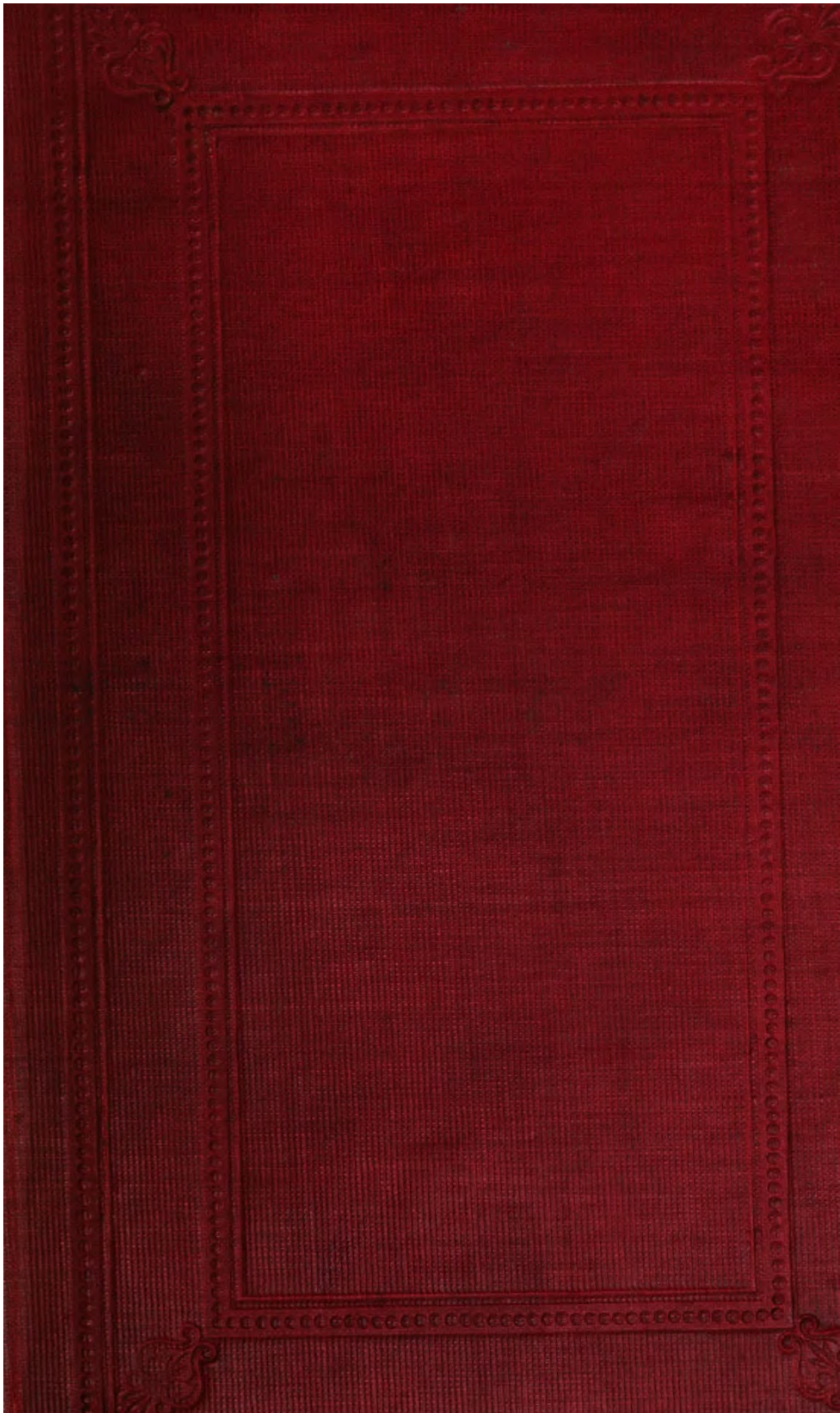
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

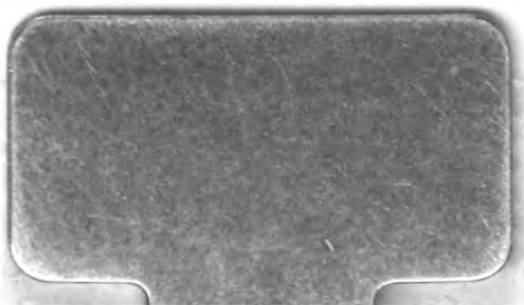


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





294 a 29

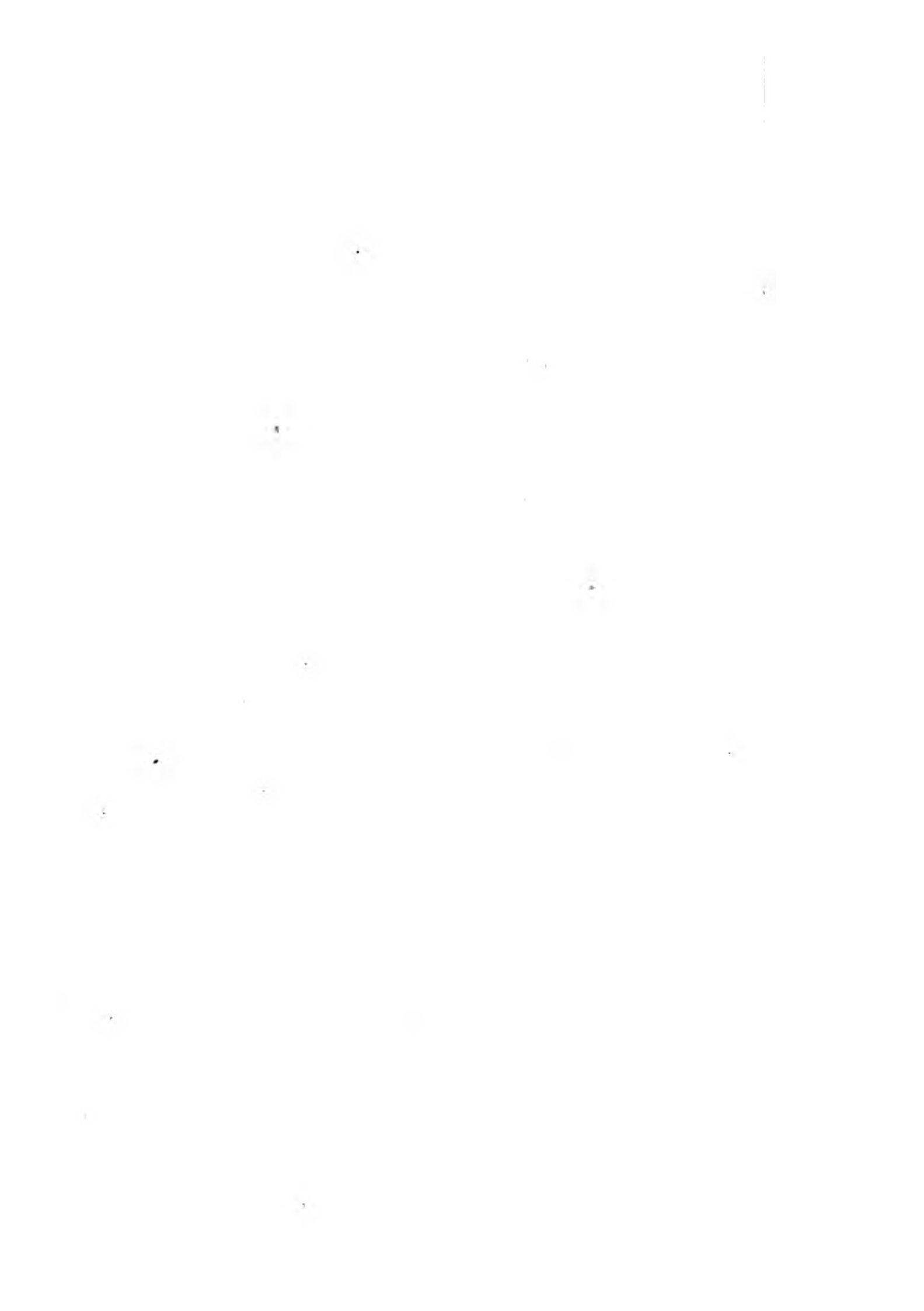


From the library of WPKer †1923.

Presented by Min Ker.

294 a





ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
LA FONTAINE



---

Paris, imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,  
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
LA FONTAINE

*Publiées d'après les textes originaux*

ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET SUIVIES D'UN LEXIQUE

par

CH. MARTY-LAVEAUX

---

TOME II

CONTES ET NOUVELLES  
POÈMES



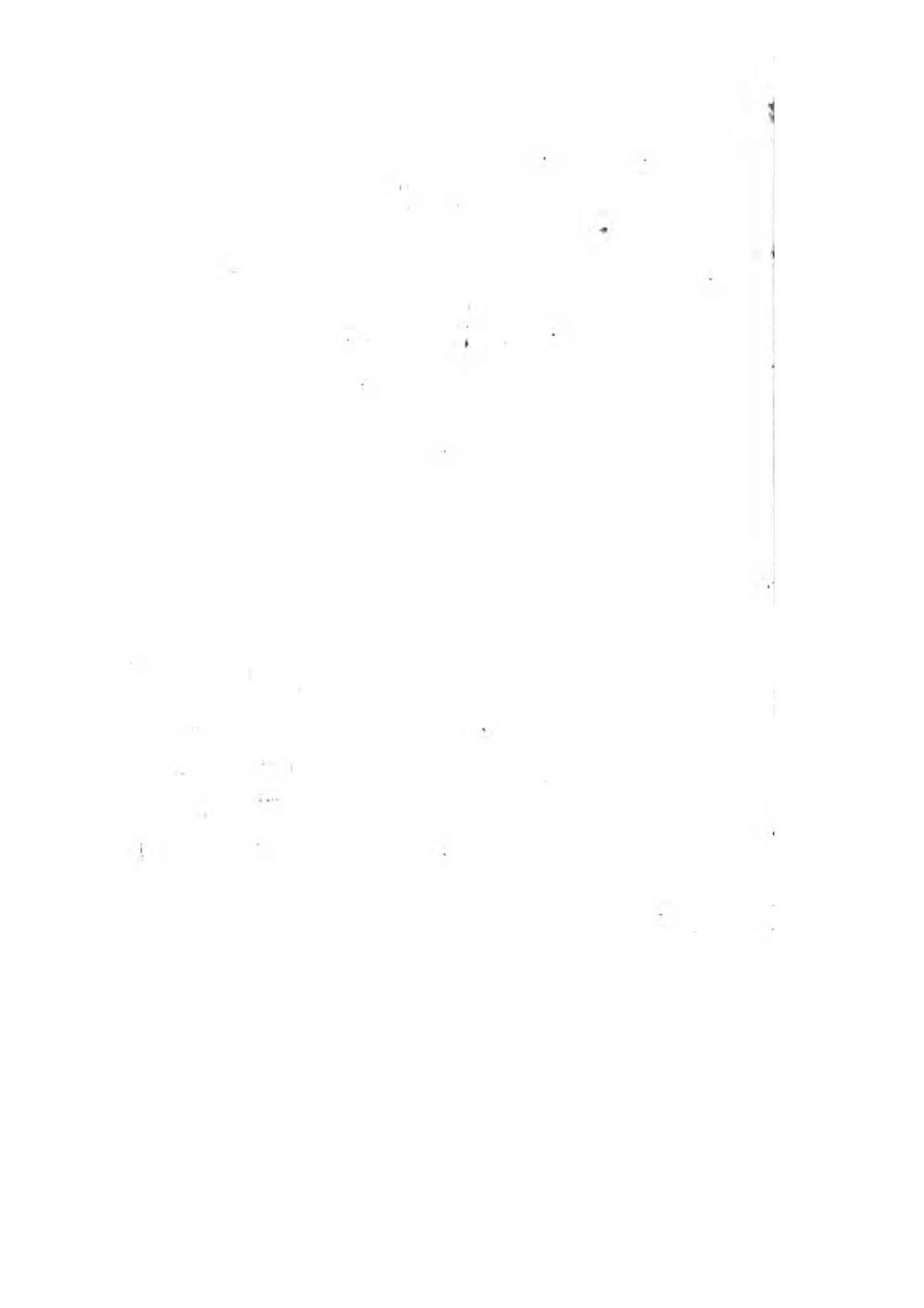
A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

---

MDCCCLVII







## AVERTISSEMENT PROVISOIRE.

*(Ce feuillet devra être supprimé aussitôt que tout l'ouvrage aura paru.)*

---

**L**e désir de mettre à profit, pour la préface, les observations recueillies dans le courant de notre travail, nous a fait ajourner la publication du tome I, mais il est indispensable d'indiquer dès à présent le plan que nous avons suivi.

En général, notre texte est, pour chaque ouvrage, la reproduction rigoureuse de celui de la dernière édition publiée sous les yeux de La Fontaine; lorsque, par un motif quelconque, il n'a pu en être ainsi, les notes l'indiquent.

Nous avons corrigé les fautes d'impression évidentes, mais les bizarreries orthographiques ont été soigneusement respectées. Dans le même conte, le même mot se trouve souvent sous deux ou trois formes; nous avons pris grand'peine pour les conserver toutes: choisir la plus moderne, c'étoit rajeunir notre auteur; adopter la plus ancienne, c'étoit donner à ses œuvres un aspect archaïque qu'elles ne doivent pas avoir.

Les notes sont destinées à faire connoître le texte suivi pour chaque pièce, et à indiquer les variantes et les rapprochements littéraires. On n'y doit rien chercher de plus. Il ne faut pas que le commentateur vienne à chaque instant coudoyer le poète; ils ont trop à perdre, l'un et l'autre, à ce voisinage. Une table des noms propres contenant les renseignements historiques indispensables, un lexique consacré à l'explication des mots difficiles ou curieux, nous ont permis de ne point encombrer le bas des pages; nous pourrions ainsi nous étendre autant qu'il sera nécessaire, et nous éviterons les répétitions.

Faire une note chaque fois que nous nous écartions des éditions modernes, et de celles de M. Walckenaër en particulier, en suivant les textes originaux, eût été impossible. Nous espé-



rons, du reste, que ces changements, ou plutôt ces restitutions, seront faciles à justifier, et qu'il suffira d'en citer quelques exemples.

Dans les éditions récentes de *la Coupe enchantée*, on lit :

La dot fut simple ; ample fut le douaire.

Nous avons mis avec les éditions originales (p. 179) :

La dot fut ample ; ample fut le doüaire.

et le sens de ce vers est parfaitement déterminé par celui qui suit immédiatement :

La fille estoit unique, et le garçon aussi.

Sur ce tapis bien étendu

Vous seriez en peu d'heures femme,

dit Nicaise dans les textes modernes ; les anciens portent : *en peu d'heure* (p. 215), ce qui est fort différent.

La Fontaine s'exprime ainsi au commencement du *Fleuve Scamandre* (p. 322).

Me voilà prest à conter de plus belle ;

Amour le veut, et rit de mon serment.

M. Walckenaër met dans toutes ses éditions, à partir de 1826 :

Amour le veut, et rit de mon tourment.

Qui reconnoîtroit dans ce vers plat et prosaïque :

On n'exterminoit pas la fièvre, on la laissoit,

cet admirable vers que nous avons trouvé avec autant de plaisir que de surprise dans l'édition originale du *Poëme du Quinquina* (p. 418) :

On n'exterminoit pas la fièvre, on la lassoit.

La place nous manque pour continuer ; nous aurons d'ailleurs d'autres occasions de revenir sur ce sujet ; contentons-nous de faire remarquer, en terminant, que notre lexique s'enrichira ainsi de plusieurs observations neuves ; pour ne parler que de ce qui est relatif au genre des noms, nous mentionnerons le mot *idile* employé au masculin dans l'Avertissement du *Poëme de saint Malc* (p. 393), et que les éditeurs de notre temps n'ont pas manqué de féminiser. Nous noterons aussi ce passage (p. 228) :

Cela nous fait-il empirer

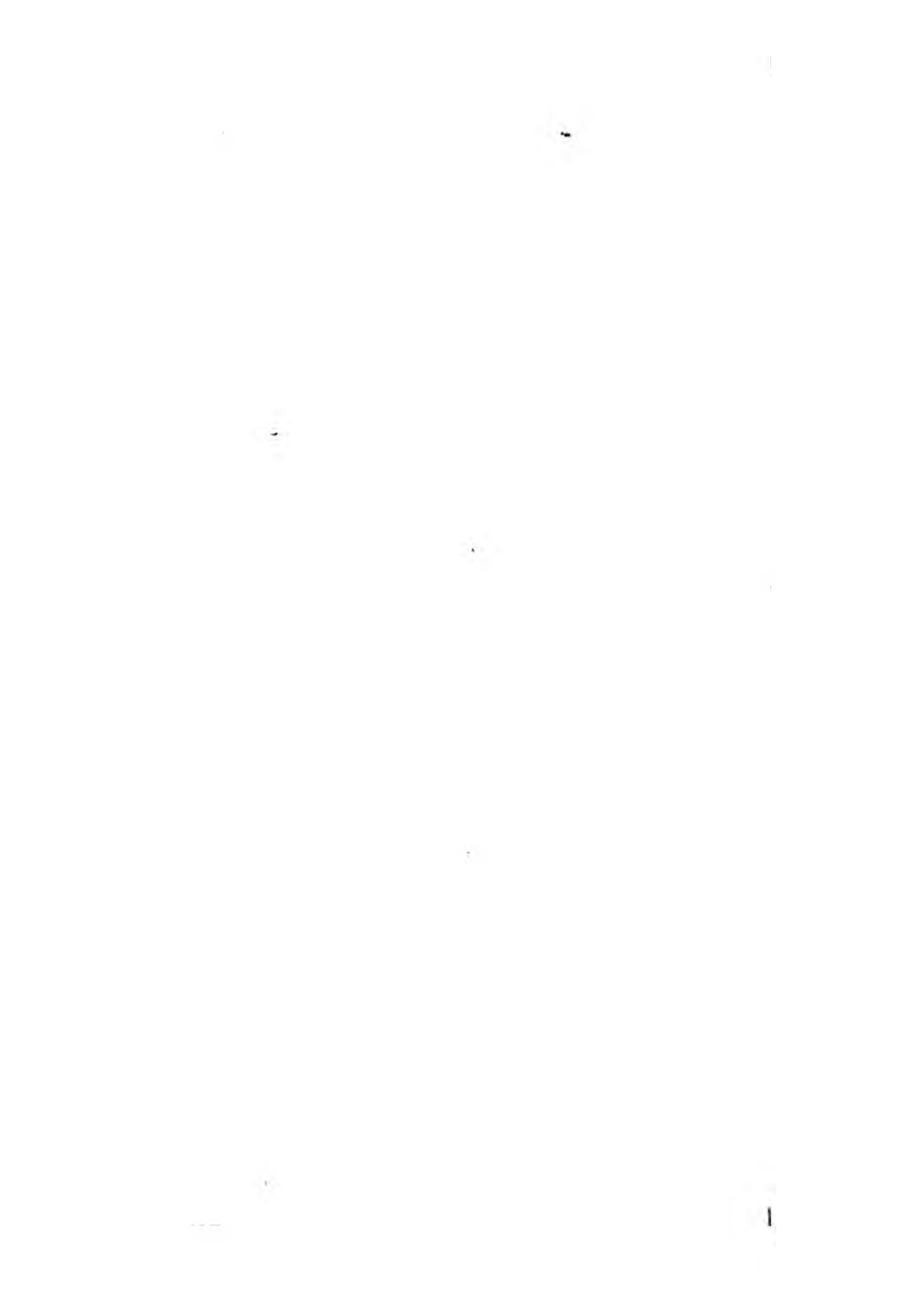
D'une ongle ou d'un cheveu ?...

Dans les textes modernes La Fontaine semble en contradiction avec lui-même, car on n'a point hésité à mettre ici *ongle* au masculin, après avoir laissé forcément dans les fables (VI, 15) :

Elle sent son ongle maline.

---

CONTES  
ET  
NOUVELLES





## ADVERTISSEMENT (1).

**L**es *Nouvelles en Vers* dont ce Livre fait part au public, et dont l'une est tirée de l'*Arioste*, l'autre de *Bocace*, quoy que d'un style bien different, sont toutefois d'une mesme main. L'Autheur a voulu éprouver lequel caractere est le plus propre pour rimer des Contes. Il a creu que les Vers irreguliers ayant un air qui tient beaucoup de la Prose, cette maniere pourroit sembler la plus naturelle, et par consequent la meilleure. D'autre part aussi le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des graces que celuy de nostre siecle n'a pas. Les cent *Nouvelles Nouvelles*, les vieilles Traductions de *Bocace* et des *Amadis*, *Rabelais*, nos *Anciens Poëtes*, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'Autheur a donc tenté ces deux voyes sans estre encore certain laquelle est la bonne. C'est au Lecteur à le determiner là-dessus;

1. En tête des *Nouvelles en vers tirées de Bocace et de l'Arioste*. Par M. de L. F. A Paris, chez Claude Barbin, 1665, in-12. Ce recueil contient seulement : *Le cocu battu et content*, *Joconde*, et *La matrone d'Ephèse*, imitation en prose de Pétrone, par Saint-Evremond. Quoique le titre porte la date de 1665, on lit après le privilège : *Achévé d'imprimer le 10 Decembre 1664.*

La Fontaine. — II.



*car il ne pretend pas en demeurer là, et il a desja jetté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer. Mais auparavant il faut qu'il soit asseuré du succès de celles-cy, et du goust de la pluspart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Terence luy doit servir de modele. Ce Poëte n'escrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis; il avoit pour but,*  
Populo ut placerent quas fecisset Fabulas (1).

1. *Andria*, prologus, v. 3.





PREFACE (1)

DE LA

PREMIERE PARTIE.

---

**J'**avois resolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à-present ce qui me reste de ces bagatelles , afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine , et j'ai crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis , mais ce seroit vanité à moy de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit , et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens , qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; Creatures de la Cabale , bien differens de cet

1. Publiée en 1665.

Espagnol qui se piquoit d'estre fils de ses propres œuvres. Quoy que j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne sçauois me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderay, s'il m'est possible, au goust de mon siecle, instruit que je suis par ma propre experience qu'il n'y a rien de plus necessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de Livres. Nous avons veu les Rondeaux, les Metamorphoses, les Bouts-rimez, regner tour à tour : Maintenant ces Galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaist en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vrayment solides et d'une souveraine beauté, d'estre bien receus de tous les Esprits, et dans tous les Siecles, sans avoir d'autre passe-port que le seul merite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignez d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon Cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ay fait, ou que j'ay creu faire dans cette seconde Edition, où je n'ay ajousté de nouveaux Contes que parce qu'il m'a semblé qu'on estoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ay estendus, et d'autres que j'ay accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera mesme quelques-uns que j'ay pretendu mettre en Epigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit Recueil aussi peu considerable par sa grosseur que par la qualité des Ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ay tiré de mes papiers je ne sçais quelle Imitation des Arrests d'amours, avec un Fragment

où l'on me raconte le tour que Vulcan fit à Mars et à Venus, et celui que Mars et Venus luy avoient fait (1). Il est vray que ces deux pieces n'ont ny le sujet ny le caractere du tout semblables au reste du Livre ; mais, à mon sens, elles n'en sont pas entierement éloignées. Quoy que c'en soit, elles passeront : Je ne sçais mesme si la variété n'estoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortiment si exact. Mais je m'amuse à des choses ausquelles on ne prendra peut-estre pas garde, tandis que j'ay lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce Livre est licentieux ; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi ; estant une loy indispensable selon Horace, ou plustôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait esté permis d'écrire de celles-cy, comme tant d'autres l'ont fait, et avec succes, je ne croy pas qu'on le mette en doute : et l'on ne me sçauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moy, et les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela auroit affoibly le Conte, et luy auroit osté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les Ouvrages qui promettent

1. On trouvera cette *Imitation des arrests d'amours* dans les *Poësies diverses* ; quant au fragment dont il s'agit ici, il appartient au *Songe de Vaux*.

beaucoup de retenuë dès l'abord , ou par leur sujet , ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes , et que les plus étroites sont les meilleures : Aussi faut-il m'avoüer que trop de scrupule gasteroit tout. Qui voudroit reduire Bocace à la même pudeur que Virgile , ne feroit assurément rien qui vaille , et pecheroit contre les Loix de la bienséance en prenant à tâche de les observer. Car , afin que l'on ne s'y trompe pas , en matiere de Vers et de Prose , l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien differentes. Ciceron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on die , eu égard au lieu , au temps , et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé , ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'huy de Contes un peu libres. Je ne peche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames , ce n'est nullement la gayeté de ces Contes ; elle passe legerement : je craindrois plustost une douce melancholie , où les Romans les plus chastes et les plus modestes sont très-capables de nous plonger , et qui est une grande preparation pour l'amour. Quant à la seconde objection , par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes , on auroit raison si je parlois serieusement ; mais qui ne voit que cecy est jeu , et par consequent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins frequens , et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondez , ou qu'ils ont partout un fonde-



ment aisé à détruire ; enfin , qu'il y a des absurditez , et pas la moindre teinture de vray-semblance. Je réponds en peu de mots que j'ay mes garants : et puis ce n'est ny le vray, ny le vray-semblable qui font la beauté et la grace de ces choses-cy ; c'est seulement la maniere de les conter. Voila les principaux points sur quoy j'ay creu estre obligé de me deffendre. J'abandonne le reste aux Censeurs ; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie , que de pretendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court , ny ne manque de sujets de s'exercer : Quand ceux que je puis prevoir luy seroient ostez , elle en auroit bien-tost trouvé d'autres.







## PREMIERE PARTIE

### I. — JOCONDE.

Nouvelle tirée de l'Arioste (1).

**J**adis regnoit en Lombardie  
 Un Prince aussi beau que le jour,  
 Et tel, que des beautez qui regnoient à  
 sa Cour  
 La moitié luy portoit envie,  
 L'autre moitié brûloit pour luy d'amour.  
 Un jour en se mirant : Je fais, dit-il, gageure  
 Qu'il n'est mortel dans la nature,  
 Qui me soit égal en appas ;  
 Et gagé, si l'on veut, la meilleure Province  
 De mes Estats 2 ;

1. *Orlando furioso*, canto XXVIII. — L'édition originale, qui fait partie du recueil décrit ci-dessus dans la note de la page 1, porte le titre suivant : *Joconde ou l'infidélité des femmes. Nouvelle, par M. de L. F.*

2. Edition originale :

Un jour qu'il se miroit dans le cristal d'une onde,  
 Je gage, ce dit-il, qu'il n'est point d'homme au monde  
 Qui me puisse égaler en matiere d'appas.  
 J'y mettray, si l'on veut, la meilleure Province  
 De mes Estats.

Et s'il s'en rencontre un , je promets , foy de Prince,  
De le traiter si bien , qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentil-homme  
D'auprès de Rome.

Sire , dit-il , si vostre Majesté

Est curieuse de beauté ,

Qu'elle fasse venir mon frere ;

Aux plus charmans il n'en doit guere :

Je m'y connois un peu , soit dit sans vanité.

Toutefois , en cela pouvant m'estre flaté ,

Que je n'en sois pas crû , mais les cœurs de vos Dames :

Du soin de guerir leurs flâmes

Il vous soulagera , si vous le trouvez bon :

Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune ,

Outre que tant d'amour vous seroit importune ,

Vous n'aurez jamais fait ; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond

( C'est ainsi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie ) :

Vostre discours me donne une terrible envie

De connoistre ce frere : amenez-le-nous donc.

Voyons si nos beautez en seront amoureuses ,

Si ses appas le mettront en credit :

Nous en croirons les connoisseuses ,

Comme tres-bien vous avez dit.

Le Gentil-homme part , et va querir Joconde,

C'est le nom que ce frere avoit (1).

A la campagne il vivoit ,

Loin du commerce et du monde ;

Marié depuis peu : content , je n'en sçais rien.

Sa femme avoit de la jeunesse ,

De la beauté , de la delicatesse ;

Il ne tenoit qu'à luy qu'il ne s'en trouvast bien.

Son frere arrive , et luy fait l'ambassade ;

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié

1. Edition originale :

C'est le nom que le frere avoit.

D'un Roy puissant , et d'ailleurs fort aymable ;  
 Et d'autre part aussi sa charmante moitié  
 Triomphoit d'estre inconsolable ,  
 Et de luy faire des adieux <sup>(1)</sup>  
 A tirer les larmes des yeux.  
 Quoy ! tu me quites , disoit-elle ,  
 As-tu bien l'ame assez cruelle ,  
 Pour preferer à ma constante amour  
 Les faveurs de la Cour ?  
 Tu sçais qu'à peine elles durent un jour ;  
 Qu'on les conserve avec inquietude ,  
 Pour les perdre avec desespoir.  
 Si tu te lasses de me voir ,  
 Songe au moins qu'en ta solitude  
 Le repos regne jour et nuit :  
 Que les ruisseaux n'y font du bruit  
 Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.  
 Croy moy, ne quitte point les hostes de tes bois ,  
 Ces fertiles valons , ces ombrages si cois ,  
 Enfin moy, qui devois me nommer la premiere :  
 Mais ce n'est plus le temps , tu ris de mon amour :  
 Va , cruel , va monstrier ta beauté singuliere ,  
 Je mourray, je l'espere , avant la fin du jour.  
 L'Histoire ne dit point , ny de quelle maniere  
 Joconde pût partir, ny ce qu'il répondit ,  
 Ny ce qu'il fit , ny ce qu'il dit ;  
 Je m'en tais donc aussi de crainte de pis faire.  
 Disons que la douleur l'empescha de parler ;  
 C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.  
 Sa femme , le voyant tout prest de s'en aller ,  
 L'accable de baisers , et pour comble luy donne  
 Un brasselet de façon fort mignonne ,  
 En luy disant : Ne le pers pas ,  
 Et qu'il soit toujours à ton bras ,  
 Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;

1. Edition originale :

Et se distilloit en adieux.

Il est de mes cheveux, je l'ay tissu moy-même ;  
 Et voila de plus mon portrait  
 Que j'attache à ce brasselet.  
 Vous autres bonnes gens eussiez crû que la Dame  
 Une heure après eust rendu l'âme ;  
 Moy qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme ,  
 Je m'en serois à bon droit défié.  
 Joconde partit donc ; mais ayant oublié  
 Le brasselet et la peinture ,  
 Par je ne sçay quelle aventure,  
 Le matin mesme il s'en souvient.  
 Au grand galop sur ses pas il revient ,  
 Ne sçachant quelle excuse il feroit à sa femme :  
 Sans rencontrer personne , et sans estre entendu ,  
 Il monte dans sa chambre , et voit près de la Dame  
 Un lourdaut de Valet sur son sein étendu.  
 Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde <sup>(1)</sup>  
 Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :  
 Mais cependant il n'en fit rien ,  
 Et mon avis est qu'il fit bien.  
 Le moins de bruit que l'on peut faire  
 En telle affaire ,  
 Est le plus seur de la moitié.  
 Soit par prudence , ou par pitié ,  
 Le Romain ne tua personne.  
 D'éveiller ces Amans , il ne le falloit pas ;  
 Car son honneur l'obligeoit , en ce cas ,  
 De leur donner le trespas.  
 Vy, meschante , dit-il tout bas ;  
 A ton remords je t'abandonne.  
 Joconde là dessus se remet en chemin ,  
 Resvant à son mal-heur tout le long du voyage.  
 Bien souvent il s'écrie au fort de son chagrin :  
 Encor si c'estoit un blondin !  
 Je me consolerois d'un si sensible outrage ;

1. Edition originale :

Tous deux dormoient : de prim' abord Joconde.



Mais un gros lourdaud de Valet !  
 C'est à quoy j'ay plus de regret ;  
 Plus j'y pense, et plus j'en enrage<sup>(1)</sup>.  
 Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage  
 D'avoir assemblé ces Amans.  
 Ce sont, hélas ! ses divertissemens !  
 Et possible est-ce par gageure  
 Qu'il a causé cette aventure.  
 Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour  
 Alteroit fort la beauté de Joconde ;  
 Ce n'estoit plus ce miracle d'amour  
 Qui devoit charmer tout le monde.  
 Les Dames le voyant arriver à la Cour,  
 Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse  
 Qui pretendoit tous nos cœurs enchaîner ?  
 Quoy ! le pauvre homme a la jaunisse !  
 Ce n'est pas pour nous la donner.  
 A quel propos nous amener  
 Un Galant qui vient de jeusner  
 La quarantaine ?  
 On se fust bien passé de prendre tant de peine.  
 Astolphe estoit ravy : le frere estoit confus,  
 Et ne sçavoit que penser là dessus,  
 Car Joconde cachoit avec un soin extrême  
 La cause de son ennuy :  
 On remarquoit pourtant en luy,  
 Malgré ses yeux cavez et son visage blême,  
 De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,  
 Faute d'eclat et d'embonpoint.  
 Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse  
 Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens et de vœux ;  
 L'un des plus grands supposts de l'Empire amoureux  
 Consuinoit en regrets la fleur de sa jeunesse.  
 Le Romain se vid donc à la fin soulagé  
 Par le mesme pouvoir qui l'avoit affligé.

1. Edition originale et 1re édition de la 1re partie.  
 Plus j'y pense et plus j'enrage.

Car un jour estant seul en une galerie,  
 Lieu solitaire et tenu fort secret,  
 Il entendit en certain cabinet,  
 Dont la cloison n'estoit que de menuiserie,  
 Le propre discours que voicy :  
 Mon cher Curtade, mon soucy,  
 J'ay beau t'aymer, tu n'es pour moy que glace :  
 Je ne vois pourtant, Dieu mercy,  
 Pas une beauté qui m'efface :  
 Cent Conquérans voudroient avoir ta place,  
 Et tu sembles la mépriser,  
 Aymant beaucoup mieux t'amuser  
 A jouer avec quelque Page  
     Au Lansquenet,  
 Que me venir trouver seule en ce cabinet.  
 Dorimene tantost t'en a fait le message ;  
 Tu t'es mis contre elle à jurer,  
 A la maudire, à murmurer,  
 Et n'as quitté le jeu que ta main estant faite,  
 Sans te mettre en soucy de ce que je souhaite.  
 Qui fut bien étonné ? ce fut nostre Romain.  
 Je donnerois jusqu'à demain  
 Pour deviner qui tenoit ce langage,  
 Et quel estoit le personnage  
 Qui gardoit tant son quant à moy.  
 Ce bel Adon estoit le nain du Roy,  
 Et son Amante estoit la Reine.  
 Le Romain, sans beaucoup de peine,  
 Les vid, en approchant les yeux  
 Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.  
 Ces Amans se fioient au soin de Dorimene ;  
 Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là,  
 Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,  
 Puis s'en servit, puis en tira  
 Consolation non petite ;  
 Car voicy comme il raisonna,  
 Je ne suis pas le seul, et puis que mesme on quitte  
 Un Prince si charmant pour un nain contrefait,

Il ne faut pas que je m'irrite  
 D'estre quitté pour un Valet.  
 Ce penser le console : il reprend tous ses charmes ;  
 Il devient plus beau que jamais :  
 Telle pour luy verse des larmes,  
 Qui se moquoit de ses attraits.  
 C'est à qui l'aymera : la plus prude s'en pique ;  
 Astolphe y perd mainte pratique.  
 Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.  
 Retournons aux Amans que nous avons laissez.  
 Après avoir tout vû, le Romain se retire ,  
 Bien empesché de ce secret :  
 Il ne faut à la Cour ny trop voir, ny trop dire ;  
 Et peu se sont vantez du don qu'on leur a fait  
 Pour une semblable nouvelle :  
 Mais quoy, Joconde aymoît avecque trop de zele  
 Un Prince liberal qui le favorisoit,  
 Pour ne pas l'avertir du tort qu'on luy faisoit.  
 Or comme avec les Rois il faut plus de mystere  
 Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,  
 Et que de but en blanc leur parler d'une affaire  
 Dont le discours leur doit déplaire,  
 Ce seroit estre mal adroit ;  
 Pour adoucir la chose, il falut que Joconde,  
 Depuis l'origine du Monde,  
 Fît un denombrement des Rois et des Cesars  
 Qui, sujets comme nous à ces communs hazards,  
 Malgré les soins dont leur grandeur se pique,  
 Avoient vû leurs femmes tomber  
 En telle ou semblable pratique,  
 Et l'avoient vû sans succomber  
 A la douleur, sans se mettre en colere,  
 Et sans en faire pire chere.  
 Moy qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,  
 Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,  
 Je fus forcé par mon destin  
 De reconnoistre Cocuage  
 Pour un des Dieux du mariage,

Et, comme tel, de luy sacrifier.  
 Là dessus il conta, sans en rien oublier,  
     Toute sa déconvenueë,  
     Puis vint à celle du Roy.  
 Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foy ;  
     Mais la chose, pour estre creuë,  
     Merite bien d'estre veuë.  
     Menez-moy donc sur les lieux.  
 Cela fut fait, et de ses propres yeux  
     Astolphe vid des merveilles,  
 Comme il en entendit de ses propres oreilles.  
 L'énormité du fait le rendit si confus,  
 Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus :  
 Il fut comme accablé de ce cruel outrage :  
 Mais bien-tost il le prit en homme de courage,  
     En galant homme, et pour le faire court,  
     En veritable homme de Cour.  
 Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;  
     Nous voicy lâchement trahis :  
     Vengeons-nous-en, et courons le païs,  
     Cherchons par tout nostre fortune.  
     Pour reüssir dans ce dessein,  
 Nous changerons nos noms, je laisseray mon train,  
     Je me diray votre cousin  
 Et vous ne me rendrez aucune deference :  
 Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,  
     Plus de plaisir, plus de commodité,  
 Que si j'étois suivy selon ma qualité.  
 Joconde approuva fort le dessein du voyage.  
     Il nous faut dans nostre équipage,  
 Continua le Prince, avoir un livre blanc,  
     Pour mettre les noms de celles  
     | Qui ne seront pas rebelles,  
     Chacune selon son rang.  
     Je consens de perdre la vie,  
 Si, devant que sortir des confins d'Italie,  
     Tout nostre livre ne s'emplit,  
 Et si la plus severe à nos vœux ne se range :

Nous sommes beaux ; nous avons de l'esprit ;  
 Avec cela bonnes lettres de change ;  
 Il faudroit estre bien estrange  
 Pour resister à tant d'appas,  
 Et ne pas tomber dans les lacqs  
 De gens qui semeront l'argent et la fleurette,  
 Et dont la personne est bien faite.  
 Leur bagage estant prest, et le livre sur tout,  
 Nos galans se mettent en voye.  
 Je ne viendrois jamais à bout  
 De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :  
 Nouveaux objets, nouvelle proye :  
 Heureuses les beautez qui s'offrent à leurs yeux !  
 Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !  
 Il n'est, en la pluspart des lieux,  
 Femme d'Eschevin, ny de Maire,  
 De Podestat, de Gouverneur,  
 Qui ne tienne à fort grand honneur  
 D'avoir en leur registre place.  
 Les cœurs que l'on croyoit de glace  
 Se fondent tous à leur abord.  
 J'entends déjà maint esprit fort  
 M'objecter que la vray-semblance  
 N'est pas en cecy tout à fait.  
 Car, dira-t-on, quelque parfait  
 Que puisse estre un Galand dedans cette science,  
 Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.  
 S'il en faut, je n'en sçais rien ;  
 Ce n'est pas mon mestier de cajoller personne :  
 Je le rends comme on me le donne ;  
 Et l'Arioste ne ment pas.  
 Si l'on vouloit à chaque pas  
 Arrester un conteur d'Histoire,  
 Il n'auroit jamais fait ; suffit qu'en pareil cas  
 Je promets à ces gens quelque jour de les croire.  
 Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,  
 (De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)  
 Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout

Que nous voudrons en entreprendre ;  
 Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.  
 Arrêtons-nous pour un temps quelque part ;  
 Et cela plutôt que plus tard ;  
 Car en amour, comme à la table,  
 Si l'on en croit la faculté,  
 Diversité de mets peut nuire à la santé.  
 Le trop d'affaires nous accable ;  
 Ayons quelque objet en commun ;  
 Pour tous les deux c'est assez d'un.  
 J'y consens, dit Joconde, et je sçais une Dame  
 Prés de qui nous aurons toute commodité.  
 Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme  
 D'un des premiers de la Cité.  
 Rien moins, reprit le Roy, laissons la qualité :  
 Sous les cottillons des grisettes  
 Peut loger autant de beauté  
 Que sous les jupes des Coquettes.  
 D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon ;  
 Estre en continuel soupçon,  
 Dépendre d'une humeur fiere, brusque, ou volage,  
 Chez les Dames de haut parage  
 Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor.  
 Une grisette est un tresor ;  
 Car sans se donner de la peine,  
 Et sans qu'aux bals on la promeine,  
 On en vient aisément à bout ;  
 On luy dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.  
 Le point est d'en trouver une qui soit fidelle.  
 Choisissons-la toute nouvelle,  
 Qui ne connoisse encor ny le mal ny le bien.  
 Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;  
 Je la tiens pucelle sans faute,  
 Et si pucelle, qu'il n'est rien  
 De plus puceau que cette belle ;  
 Sa poupée en sçait autant qu'elle.  
 J'y songeois, dit le Roy ; parlons-luy dès ce soir.  
 Il ne s'agit que de sçavoir



Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,  
Si son cœur se rend à nos vœux,  
La première leçon du plaisir amoureux.  
Je sçais que cet honneur est pure fantaisie;  
Toutefois, estant Roy, l'on me le doit ceder;  
Du reste, il est aisé de s'en accommoder.  
Si c'estoit, dit Joconde, une ceremonie,  
Vous auriez droit de pretendre le pas,  
Mais il s'agit d'un autre cas.  
Tirons au sort, c'est la justice;  
Deux pailles en feront l'office.  
De la chappe à l'Evesque, hélas! ils se battoient,  
Les bonnes gens qu'ils estoient.  
Quoy qu'il en soit, Joconde eut l'avantage  
Du prétendu pucelage.  
La belle estant venuë en leur chambre le soir  
Pour quelque petite affaire,  
Nos deux Aventuriers près d'eux la firent seoir,  
Louèrent sa beauté, tâcherent de luy plaire,  
Firent briller une bague à ses yeux.  
A cet objet si précieux  
Son cœur fit peu de resistance:  
Le marché se conclud, et dès la mesme nuit,  
Toute l'hostellerie estant dans le silence,  
Elle les vient trouver sans bruit.  
Au milieu d'eux ils luy font prendre place,  
Tant qu'enfin la chose se passe  
Au grand plaisir des trois, et sur tout du Romain,  
Qui crut avoir rompu la glace.  
Je luy pardonne, et c'est en vain  
Que de ce point on s'embarrasse.  
Car il n'est si sotté, après tout,  
Qui ne puisse venir à bout  
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:  
Salomon, qui grand Clerc estoit,  
Le reconnoist en quelque endroit,  
Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.  
Il se tint content pour le coup,



Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup ;  
 Tout alla bien, et maistre Pucelage  
 Joüa des mieux son personnage.

Un jeune gars pourtant en avoit essayé.  
 Le temps, à cela prés, fut fort bien employé,  
 Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,  
 Et mesme encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort  
 Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :  
 Il se douta du fait, la gueta, la surprit,  
 Et luy fit fort grosse querelle.

Afin de l'appaiser la belle luy promit,  
 Foy de fille de bien, que sans aucune faute,  
 Leurs Hostes délogez, elle luy donneroit  
 Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.  
 Je n'ay soucy, dit-il, ny d'hôtesse ny d'hôte :  
 Je veux cette nuit même, ou bien je diray tout.

Comment en viendrons nous à bout ?

(Dit la fille fort affligée)

De les aller trouver je me suis engagée :

Si j'y manque, adieu l'anneau

Que j'ay gagné bien et beau.

Faisons que l'anneau vous demeure,

Reprit le garçon tout à l'heure.

Dites-moy seulement, dorment-ils fort tous deux ?

Ouy, reprit-elle ; mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée :

Et tandis que je suis avec l'un empeschée,

L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,

Tant que le siege soit vacant ;

C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant :

Je vous iray trouver pendant leur premier somme.

Elle reprit : Ah ! gardez-vous-en bien ;

Vous seriez un mauvais homme.

Non, non, dit-il, ne craignez rien,

Et laissez ouverte la porte.

La porte ouverte elle laissa :

Le galant vint, et s'approcha  
 Des pieds du lit ; puis fit en sorte  
 Qu'entre les draps il se glissa :  
 Et Dieu sçait comme il se plaça,  
 Et comme enfin tout se passa :  
 Et de cecy, ny de cela,  
 Ne se douta le moins du monde  
 Ny le Roy Lombard, ny Joconde.  
 Chacun d'eux pourtant s'éveilla,  
 Bien estonné de telle aubade.  
 Le Roy Lombard dit à part soy :  
 Qu'a donc mangé mon camarade ?  
 Il en prend trop ; et sur ma foy,  
 C'est bien fait s'il devient malade.  
 Autant en dit de sa part le Romain.  
 Et le garçon, ayant repris haleine,  
 S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,  
 Enfin pour toute la semaine.  
 Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,  
 Il s'en alla de grand matin,  
 Toûjours par le mesme chemin,  
 Et fut suivy de la Donzelle,  
 Qui craignoit fatigue nouvelle.  
 Eux éveillez, le Roy dit au Romain ;  
 Frere, dormez jusqu'à demain ;  
 Vous en devez avoir envie,  
 Et n'avez à present besoin que de repos.  
 Comment ? dit le Romain : mais vous-même, à propos<sup>(1)</sup>,  
 Vous avez fait tantost une terrible vie.  
 Moy ? dit le Roy, j'ay toûjours attendu :  
 Et puis, voyant que c'estoit temps perdu,  
 Que sans pitié ny conscience  
 Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,

## 1. Edition originale :

Et n'avez de present besoin que de repos.  
 Voire, dit le Romain, mais vous-mesme, à propos...

Sans en avoïr d'autre raison (1)  
 Que d'éprouver ma patience ;  
 Je me suis, malgré moy, jusqu'au jour rendormy.  
 Que s'il vous eust pleu, nostre amy,  
 J'aurois couru volontiers quelque poste.  
 C'eust esté tout, n'ayant pas la riposte  
 Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?  
 Pour Dieu, reprit son compagnon,  
 Cessez de vous railler, et changeons de matiere.  
 Je suis votre vassal, vous l'avez bien fait voir.  
 C'est assez que tantost il vous ait pleu d'avoir  
 La fillette toute entiere :  
 Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;  
 Nous verrons si ce feu toûjours vous durera.  
 Il pourra, dit le Roy, durer toute ma vie,  
 Si j'ay beaucoup de nuits telles que celle-cy.  
 Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,  
 Donnez-moy mon congé, puis qu'il vous plaist ainsi.  
 Astolphe se piqua de cette repartie ;  
 Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,  
 Si le Roy n'eust fait venir  
 Tout incontinent la belle.  
 Ils luy dirent : Jugez-nous,  
 En luy contant leur querelle.  
 Elle rougit, et se mit à genoux ;  
 Leur confessa tout le mystere.  
 Loin de luy faire pire chere,  
 Ils en rirent tous deux : l'anneau luy fut donné,  
 Et maint bel écu couronné,  
 Dont peu de temps après on la vid mariée,  
 Et pour pucelle employée.  
 Ce fut par-là que nos avanturiers  
 Mirent fin à leurs avantures,  
 Se voyant chargez de lauriers  
 Qui les rendront fameux chez les races futures :

1. Edition originale :

N'en ayant point d'autre raison...

Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en cousta  
 Qu'un peu d'adresse, et quelques feintes larmes ;  
 Et que loin des dangers et du bruit des allarmes,  
 L'un et l'autre les remporta.  
 Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,  
 Et leur livre estant plus que plein<sup>(1)</sup>,  
 Le Roy Lombard dit au Romain :  
 Retournons au logis par le plus court chemin :  
 Si nos femmes sont infidelles,  
 Consolons-nous, bien d'autres le sont qu'elles.  
 La constellation changera quelque jour :  
 Un temps viendra, que le flambeau d'amour  
 Ne bruslera les cœurs que de pudiques flâmes :  
 A present on diroit que quelque astre malin  
 Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.  
 D'ailleurs tout l'Univers est plein  
 De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames  
 Font tout ce qu'il leur plaist : sçavons nous si ces gens,  
 (Comme ils sont traistres et meschans,  
 Et toûjours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)  
 N'ont point ensorcelé mon espouse et la vostre ?  
 Et si, par quelque estrange cas,  
 Nous n'avons point creu voir chose qui n'estoit pas ?  
 Ainsi que bons bourgeois achevons nostre vie,  
 Chacun près de sa femme, et demeurons-en là.  
 Peut-estre que l'absence, ou bien la jalousie,  
 Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous osta.  
 Astolphe rencontra dans cette prophetie.  
 Nos deux aventuriers, au logis retournez,  
 Furent tres-bien receus, pourtant un peu grondez,  
 Mais seulement par bien-seance.  
 L'un et l'autre se vid de baisers regalé :  
 On se recompensa des pertes de l'absence.  
 Il fut dansé, sauté, balé,  
 Et du nain nullement parlé,

1. Edition originale :

Et leur livre estant presque plein.

Ny du valet, comme je pense.  
 Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,  
 Vescut en grand soulas, en paix, en amitié,  
 Le plus heureux, le plus content du monde.  
 La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :  
 Autant en fit la femme de Joconde :  
 Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.

---

## II. — RICHARD MINUTOLO.

Nouvelle tirée de Bocace (1).

**C'**est de tout temps qu'à Naples on a veu  
 Regner l'amour et la galanterie :  
 De beaux objets cet estat est pourveu  
 Mieux que pas un qui soit en Italie.  
 Femmes y sont, qui font venir l'envie  
 D'estre amoureux quand on ne voudroit pas.  
 Une surtout, ayant beaucoup d'appas  
 Eut pour amant un jeune Gentil-homme  
 Qu'on appeloit Richard Minutolo :  
 Il n'estoit lors de Paris jusqu'à Rome  
 Galant qui sçeut si bien le numero.  
 Force luy fut; d'autant que cette belle  
 (Dont sous le nom de Madame Catelle  
 Il est parlé dans le Decameron)  
 Fut un long-temps si dure et si rebelle,  
 Que Minutol n'en sceut tirer raison.  
 Que fait-il donc? Comme il void que son zele  
 Ne produit rien, il feint d'estre guery ;  
 Il ne va plus chez Madame Catelle ;  
 Il se declare amant d'une autre belle ;  
 Il fait semblant d'en estre favory.

1. *Decameron*, giornata III, novella VI.

Catelle en rit ; pas grain de jalousie.  
Sa concurrente estoit sa bonne amie :  
Si bien qu'un jour qu'ils estoient en devis ,  
Minutolo pour lors de la partie ,  
Comme en passant mit dessus le tapis  
Certains propos de certaines coquettes ,  
Certain mary, certaines amourettes ,  
Qu'il controuva sans personne nommer ;  
Et fit si bien que Madame Catelle  
De son époux commence à s'allarmer,  
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.  
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,  
Ne pouvant plus durer en tel tourment,  
Voulut sçavoir de son défunt amant,  
Qu'elle tira dedans une ruelle,  
De quelles gens il entendoit parler :  
Qui, quoy, comment, et ce qu'il vouloit dire.  
Vous avez eu, luy dit-il, trop d'empire  
Sur mon esprit pour vous dissimuler.  
Vostre mary void Madame Simone :  
Vous connoissez la galande que c'est :  
Je ne le dis pour offenser personne ;  
Mais il y va tant de votre interest  
Que je n'ay pû me taire davantage.  
Si je vivois dessous vostre servage ,  
Comme autresfois , je me garderois bien  
De vous tenir un semblable langage ,  
Qui de ma part ne seroit bon à rien.  
De ses amans toujours on se méfie.  
Vous penseriez que par supercherie  
Je vous dirois du mal de vostre époux ;  
Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous.  
Ce qui me meut n'est du tout que bon zele.  
Depuis un jour j'ay certaine nouvelle  
Que votre époux, chez Janot le Baigneur,  
Doit se trouver avecque sa Donzelle.  
Comme Janot n'est pas fort grand Seigneur,  
Pour cent ducats vous luy ferez tout dire ;



Pour cent ducats il fera tout aussi.  
 Vous pouvez donc tellement vous conduire ,  
 Qu'au rendez-vous trouvant vostre mary,  
 Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.  
 Voicy comment. La Dame a stipulé  
 Qu'en une chambre, où tout sera fermé,  
 L'on les mettra ; soit craignant qu'on n'ait veuë  
 Sur le Baigneur ; soit que, sentant son cas ,  
 Simone encor n'ait toute honte bûe.  
 Prenez sa place , et ne marchandez pas<sup>(1)</sup> :  
 Gagnez Janot ; donnez-luy cent ducats ;  
 Il vous mettra dedans la chambre noire ;  
 Non pour jeusner, comme vous pouvez croire :  
 Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.  
 Ne parlez point , vous gêteriez l'histoire ,  
 Et vous verrez comme tout en ira.  
 L'expedient plût tres-fort à Catelle.  
 De grand dépit Richard elle interrompt.  
 Je vous entends , c'est assez , luy dit-elle ,  
 Laissez-moy faire ; et le drosle et sa belle  
 Verront beau jeu si la corde ne rompt.  
 Pensent-ils donc que je sois quelque buze ?  
 Lors pour sortir elle prend une excuse ,  
 Et tout d'un pas s'en va trouver Janot ,  
 A qui Richard avoit donné le mot.  
 L'argent fait tout : si l'on en prend en France  
 Pour obliger en de semblables cas,  
 On peut juger avec grande apparence  
 Qu'en Italie on n'en refuse pas.  
 Pour tout carquois , d'une large escarcelle  
 En ce pays le Dieu d'amour se sert.  
 Janot en prend de Richard , de Catelle ;  
 Il en eust pris du grand diable d'enfer.  
 Pour abreger, la chose s'execute  
 Comme Richard s'estoit imaginé.

1. Edition de 1665 :

Prenez sa place , et n'y marchandez pas.

Sa maistresse eut d'abord quelque dispute  
Avec Janot, qui fit le réservé ;  
Mais en voyant bel argent bien compté,  
Il promet plus que l'on ne luy demande.  
Le temps venu d'aller au rendez-vous ,  
Minutolo s'y rend seul de sa bande ,  
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous  
Par où le jour puisse nuire à sa flâme.  
Gueres n'attend : il tardoit à la Dame  
D'y rencontrer son perfide d'époux ,  
Bien préparée à luy chanter sa game.  
Pas n'y manqua , l'on peut s'en assurer.  
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.  
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :  
Point de mary, point de Dame Simone ,  
Mais au lieu d'eux Minutol en personne ,  
Qui sans parler se mit à l'embrasser.  
Quant au surplus je le laisse à penser :  
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.  
De grand plaisir nostre amant s'extasie.  
Que si le jeu plut beaucoup à Richard ,  
Catelle aussi , toute rancune à part ,  
Le lascia faire , et ne voulut mot dire.  
Il en profite , et se garde de rire ;  
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.  
De figurer le plaisir qu'a le sire ,  
Il me faudroit un esprit bien plus fort.  
Premierement il jouït de sa belle ;  
En second lieu il trompe une cruelle,  
Et croit gagner les pardons en cela.  
Mais à la fin Catelle s'emporta.  
C'est trop souffrir, Traître ! ce luy dit-elle ;  
Je ne suis pas celle que tu pretents.  
Laisse-moy là ; sinon à belles dents  
Je te déchire , et te saute à la veuë.  
C'est donc cela que tu te tiens en muë ,  
Fais le malade , et te plains tous les jours ;  
Te reservant sans doute à tes amours.



Parle , méchant , dis-moy , suis-je pourveuë  
 De moins d'appas , ay-je moins d'agrément ,  
 Moins de beauté , que ta Dame Simone ?  
 Le rare oiseau ! O la belle friponne !  
 T'aymois-je moins ? Je te hais à present ;  
 Et pleust à Dieu que je t'eusse veu pendre ,  
 Pendant cela Richard pour l'appaiser  
 La caressoit , tâchoit de la baiser ;  
 Mais il ne pût ; elle s'en sceut défendre.  
 Laisse-moy là ! se mit-elle à crier ;  
 Comme un enfant penses-tu me traiter ?  
 N'approche point , je ne suis plus ta femme :  
 Rends-moy mon bien , va-t'en trouver ta Dame :  
 Va déloyal , va-t'en , je te le dis.  
 Je suis bien sottte et bien de mon païs  
 De te garder la foy de mariage :  
 A quoy tient-il que , pour te rendre sage ,  
 Tout sur le champ je n'envoye querir  
 Minutolo , qui m'a si fort chérie ?  
 Je le devrois afin de te punir ;  
 Et , sur ma foy , j'en ay presque l'envie.  
 A ce propos le galand éclata.  
 Tu ris , dit-elle , ô Dieux ! quelle insolence !  
 Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.  
 Lors de ses bras la Belle s'échappa ,  
 D'une fenestre à tastons approcha ,  
 L'ouvrit de force ; et fut bien estonnée  
 Quand elle vit Minutol , son amant :  
 Elle tomba plus d'à demi-pâmée.  
 Ah ! qui t'eust creu , dit-elle , si méchant ?  
 Que dira-t-on ? me voila diffamée.  
 Qui le sçaura ? dit Richard à l'instant ,  
 Janot est seur , j'en répons sur ma vie.  
 Excusez donc si je vous ay trahie ;  
 Ne me sçachez mauvais gré d'un tel tour :  
 Adresse , force , et ruse , et tromperie ,  
 Tout est permis en matiere d'amour.  
 J'estois reduit avant ce stratagême

A vous servir, sans plus, pour vos beaux yeux :  
Ay-je failli de me payer moy-mesme ?  
L'eussiez-vous fait ? non sans doute ; et les Dieux  
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux :  
Je suis content ; vous n'estes point coupable ;  
Est-ce dequoy paroistre inconsolable ?  
Pourquoi gemir ? J'en connois, Dieu-mercy,  
Qui voudroient bien qu'on les trompast ainsi.  
Tout ce discours n'appaisa point Catelle ;  
Elle se mit à pleurer tendrement.  
En cet estat elle parut si belle,  
Que Minutol, de nouveau s'enflâmant,  
Luy prit la main. Laisse-moy, luy dit-elle :  
Contente-toy ; veux-tu donc que j'appelle  
Tous les voisins, tous les gens de Janot ?  
Ne faites point, dit-il, cette folie ;  
Vostre plus court est de ne dire mot.  
Pour de l'argent, et non par tromperie,  
(Comme le monde est à present bâty)  
L'on vous croiroit venuë en ce lieu-cy.  
Que si d'ailleurs cette supercherie  
Alloit jamais jusqu'à vostre mary,  
Quel déplaisir ! songez-y, je vous prie ;  
En des combats n'engagez point sa vie ;  
Je suis du moins aussi mauvais que luy.  
A ces raisons enfin Catelle cede.  
La chose estant, poursuit-il, sans remede,  
Le mieux sera que vous vous consoliez.  
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez.....  
Mais bannissons bien loin toute esperance ;  
Jamais mon zele et ma perseverance  
N'ont eu de vous que mauvais traitement.  
Si vous vouliez, vous feriez aisément  
Que le plaisir de cette jouissance  
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :  
Que reste-t-il ? le plus fort en est fait.  
Tant bien sceut dire, et prescher, que la Dame,  
Sechant ses yeux, rasserenant son ame,

Plus doux que miel à la fin l'écouta.  
 D'une faveur en une autre il passa,  
 Eut un souris, puis après autre chose,  
 Puis un baiser, puis autre chose encor;  
 Tant que la belle, après un peu d'effort,  
 Vient à son point, et le drosle en dispose<sup>(1)</sup>.  
 Heureux cent fois plus qu'il n'avoit esté!  
 Car quand l'amour d'un et d'autre costé  
 Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,  
 Tout va bien mieux, comme m'ont asseuré  
 Ceux que l'on tient sçavans en ce mystere.  
 Ainsi Richard jouït de ses amours,  
 Vescut content, et fit force bons tours,  
 Dont celuy-cy peut passer à la monstre.  
 Pas ne voudrois en faire un plus rusé.  
 Que pleust à Dieu qu'en certaine rencontre  
 D'un pareil cas je me fusse avisé!

### III. — LE COCU, BATTU ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace<sup>(2)</sup>.

**N**'a pas long-temps de Rome revenoit  
 Certain Cadet, qui n'y profita guere,  
 Et volontiers en chemin sejournoit,  
 Quand par hazard le Galand rencontroit  
 Bon vin, bon giste, et belle chambriere.  
 Avint qu'un jour, en un Bourg arresté,  
 Il vid passer une Dame jolie,  
 Leste, pimpante, et d'un Page suivie,  
 Et la voyant il en fut enchanté.

1. Manuscrits de Conrart:

Tant qu'à son point, après un peu d'effort,  
 La belle vient, et le drosle en dispose.

2. *Decameron*, giornata VII, novella VII.

La convoita, comme bien sçavoit faire.  
Prou de pardons il avoit rapportés;  
De vertu peu; chose assez ordinaire.  
La Dame estoit de gracieux maintien,  
De doux regard, jeune, fringante et belle;  
Somme qu'enfin il ne luy manquoit rien,  
Fors que d'avoir un Amy digne d'elle.  
Tant se la mit le drosle en la cervelle,  
Que dans sa peau peu ny point ne duroit :  
Et s'informant comment on l'appelloit :  
C'est, luy dit-on, la Dame du Village;  
Messire Bon l'a prise en mariage,  
Quoyqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :  
Mais, comme il est des premiers du païs,  
Son bien supplée au défaut de son âge.  
Nostre Cadet tout ce détail apprit,  
Dont il conceut esperance certaine.  
Voicy comment le Pelerin s'y prit.  
Il renvoya dans la Ville prochaine  
Tous ses Valets; puis s'en fut au chasteau;  
Dit qu'il estoit un jeune Jouvenceau  
Qui cherchoit maistre, et qui sçavoit tout faire.  
Messire Bon, fort content de l'affaire,  
Pour Fauconnier le loüa bien et beau  
(Non toutesfois sans l'avis de sa femme).  
Le Fauconnier plût tres-fort à la Dame;  
Et n'estant homme en tel pourchas nouveau,  
Guere ne mit à declarer sa flâme.  
Ce fut beaucoup; car le Vieillard estoit  
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,  
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.  
Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit<sup>(1)</sup>,  
Eust demeuré volontiers en sa place.  
La jeune dame en estoit bien d'accord;  
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.

1. Edition originale :

Le Fauconnier...

Quand je diray qu'il leur en tarde fort,  
Nul n'osera soutenir le contraire.  
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,  
Leur inspira la ruse que voicy.  
La Dame dit un soir à son mary :  
Qui croyez-vous le plus remply de zele  
De tous vos gens ? Ce propos entendu,  
Messire Bon luy dit : J'ay toûjours creu  
Le Fauconnier garçon sage et fidelle ;  
Et c'est à luy que plus je me fierois.  
Vous auriez tort, repartit cette Belle ;  
C'est un méchant : il me tint l'autre fois  
Propos d'amour, dont je fus si surprise,  
Que je pensay tomber tout de mon haut ;  
Car qui croiroit une telle entreprise ?  
Dedans l'esprit il me vint aussi-tost  
De l'étrangler, de luy manger la veuë :  
Il tint à peu ; je n'en fus retenue  
Que pour n'oser un tel cas publier :  
Mesme, à dessein qu'il ne le pust nier,  
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;  
Et cette nuit, sous un certain poirier,  
Dans le jardin je luy dis de m'attendre.  
Mon mary, dis-je, est toûjours avec moy,  
Plus par amour que doutant de ma foy ;  
Je ne me puis dépestrer de cet homme,  
Sinon la nuit pendant son premier somme :  
D'auprés de luy taschant de me lever,  
Dans le jardin je vous iray trouver.  
Voilà l'estat où j'ay laissé l'affaire.  
Messire Bon se mit fort en colere.  
Sa femme dit : Mon mary, mon Epoux,  
Jusqu'à tantost cachez vostre courroux ;  
Dans le jardin attrapez-le vous-mesme ;  
Vous le pourrez trouver fort aisément,  
Le poirier est à main gauche en entrant.  
Mais il vous faut user de stratagème :  
Prenez ma juppe, et contre-faites-vous ;

Vous entendrez son insolence extrême :  
 Lors d'un baston donnez-luy tant de coups,  
 Que le Galant demeure sur la place.  
 Je suis d'avis que le friponneau fasse  
 Tel compliment à des femmes d'honneur.  
 L'Espoux retint cette leçon par cœur.  
 Onc il ne fut une plus forte dupe  
 Que ce vieillard, bon-homme au demeurant.  
 Le temps venu d'attraper le Galant,  
 Messire Bon se couvrit d'une juppe,  
 S'encorneta, courut incontinent <sup>(1)</sup>  
 Dans le jardin, où ne trouva personne :  
 Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne,  
 Claque des dents, et meurt quasi de froid,  
 Le Pelerin, qui le tout observoit,  
 Va voir la Dame ; avec elle se donne  
 Tout le bon temps qu'on a, comme je croy,  
 Lors qu'amour seul estant de la partie,  
 Entre deux draps on tient femme jolie ;  
 Femme jolie, et qui n'est point à soy.  
 Quand le Galant, un assez bon espace,  
 Avec la Dame eust esté dans ce lieu,  
 Force luy fut d'abandonner la place :  
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.  
 Dans le jardin il court en diligence.  
 Messire Bon, remply d'impatience,  
 A tous momens sa paresse maudit.  
 Le Pelerin, d'aussi loin qu'il le vid,  
 Feignit de croire appercevoir la Dame,  
 Et luy cria : Quoy donc, méchante femme !  
 A ton mary tu brassois un tel tour !  
 Est-ce le fruit de son parfait amour !  
 Dieu soit témoin que pour toy j'en ay honte :  
 Et de venir ne tenois quasi conte,

1. Edition originale et 1re édition de la 1re partie, publiée en 1665 :

S'encorneta, s'en fut incontinent.



Ne te croyant le cœur si perversi  
Que de vouloir tromper un tel mary.  
Or bien, je vois qu'il te faut un amy ;  
Trouvé ne l'as en moy, je t'en assure.  
Si j'ay tiré ce rendez-vous de toy,  
C'est seulement pour éprouver ta foy ;  
Et ne t'attends de m'induire à luxure :  
Grand pecheur suis ; mais j'ay là, Dieu mercy,  
De ton honneur encor quelque soucy.  
A Monseigneur ferois-je un tel outrage ?  
Pour toy, tu viens avec un front de Page :  
Mais, foy de Dieu, ce bras te chastiera ;  
Et Monseigneur puis après le sçaura.  
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,  
Et, tout ravy disoit entre ses dents :  
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoye  
Femme et valet si chastes, si prudens.  
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule  
Le Pelerin vous luy froisse une epaule ;  
De horions laidement l'accoustra ;  
Jusqu'au logis ainsi le convoya.  
Messire Bon eust voulu que le zele  
De son valet n'eust esté jusques-là ;  
Mais, le voyant si sage et si fidelle,  
Le bon-hommeau des coups se consola.  
Dedans le lit sa femme il retrouva ;  
Luy conta tout, en luy disant : Mamie,  
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,  
Ny vous ny moy n'aurions de nostre vie  
Un tel valet ; c'est sans doute un tresor.  
Dans nostre Bourg je veux qu'il prenne femme :  
A l'avenir traitez-le ainsi que moy.  
Pas n'y faudray, luy repartit la Dame ;  
Et de cecy je vous donne ma foy.



## IV. — LE MARY CONFESSEUR.

Conte tiré des Cent Nouvelles Nouvelles.

**M**essire Artus, sous le grand Roy François,  
 Alla servir aux guerres d'Italie<sup>(1)</sup>; [ploits,  
 Tant qu'il se vid, après maints beaux ex-  
 Fait Chevalier en grand'ceremonie.

Son general luy chaussa l'éperon;  
 Dont il croyoit que le plus haut Baron  
 Ne luy deust plus contester le passage.  
 Si s'en revient tout fier en son Village,  
 Où ne surprit sa femme en Oraison.  
 Seule il l'avoit laissée à la maison;  
 Il la retrouve en bonne compagnie,  
 Dansant, sautant, menant joyeuse vie,  
 Et des Muguets avec elle à foison.  
 Messire Artus ne prit goust à l'affaire,  
 Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire:  
 Depuis que j'ay mon Village quitté,  
 Si j'estois crû, dit-il, en dignité  
 De cocüage et de chevalerie?  
 C'est moitié trop: sçachons la verité.  
 Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,  
 De se vestir en Prestre, et Confesser.  
 Sa femme vient à ses pieds se placer.  
 De prime abord sont par la bonne Dame  
 Expediez tous les pechez menus;  
 Puis à leur tour les gros estant venus,  
 Force luy fut qu'elle changeast de game.

1. Manuscrits de Conrart :

S'en fut.....

Pere, dit-elle, en mon lit sont receus  
 Un Gentil-homme, un Chevalier, un Prêtre.  
 Si le Mary ne se fust fait connoistre,  
 Elle en alloit enfler beaucoup plus;  
 Courte n'estoit, pour seur, la Kyrielle.  
 Son Mary donc l'interrompt là-dessus,  
 Dont bien luy prit. Ah, dit-il, infidelle!  
 Un Prestre mesme! A qui crois-tu parler?  
 A mon mary, dit la fausse femelle,  
 Qui d'un tel pas se sceut bien démesler.  
 Je vous ay veu dans ce lieu vous couler,  
 Ce qui m'a fait douter du badinage.  
 C'est un grand cas qu'estant homme si sage  
 Vous n'ayez sceu l'énigme débrouïller.  
 On vous a fait, dites-vous, Chevalier:  
 Auparavant vous estiez Gentil-homme;  
 Vous estes Prestre avecque ces habits.  
 Benist soit Dieu, dit alors le bon-homme:  
 Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

---

V. — CONTE D'UNE CHOSE ARRIVÉE  
 A CHASTEAU-THIERRY<sup>(1)</sup>.

**U**n Savetier, que nous nommerons Blaise,  
 Prit belle femme, et fut très-avisé.  
 Les bonnes gens, qui n'estoient à leur aise,  
 S'en vont prier un marchand peu rusé  
 Qu'il leur prêtast, dessous bonne promesse,  
 My-muid de grain; ce que le Marchand fait.  
 Le terme écheu, ce creancier les presse,

1. Dans les éditions antérieures à 1669, au lieu de *Chateau-Thierry*, on lit seulement l'initiale C. En 1685, Henri Desbordes, libraire d'Amsterdam, remplaça ce titre par le suivant :

Dieu sçait pourquoy : le galant, en effet,  
 Crut que parlà baiseroit la commere.  
 Vous avez trop dequoy me satisfaire,  
 (Ce luy dit-il) et sans déboursier rien :  
 Accordez-moy ce que vous sçavez bien.  
 Je songeray, répond-elle, à la chose :  
 Puis vient trouver Blaise tout aussi-tost,  
 L'avertissant de ce qu'on luy propose.  
 Blaise luy dit : Par bieu ! femme, il nous faut,  
 Sans coup ferir, rattraper nostre somme.  
 Tout de ce pas allez dire à cet homme  
 Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.  
 Je veux icy me cacher tout à point.  
 Avant le coup demandez la cedula.  
 De la donner je ne crois qu'il recule.  
 Puis tousserez afin de m'avertir ;  
 Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une.  
 Lors de mon coin vous me verrez sortir  
 Incontinent, de crainte de fortune.  
 Ainsi fut dit, ainsi s'executa ;  
 Dont le mary puis après se vanta ;  
 Si que chacun glosait sur ce mystere.  
 Mieux eust valu tousser après l'affaire  
 (Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois) ;  
 Vous eussiez eu vostre conte tous trois.  
 N'y manquez plus, sauf après de se taire.  
 Mais qu'en est-il ? or çà, Belle, entre nous.  
 Elle répond : Ah monsieur ! croyez-vous  
 Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?  
 (Notez qu'illec, avec deux autres femmes,  
 Du gros Bourgeois l'épouse estoit aussi.)  
 Je pense bien, continua la Belle,  
 Qu'en pareil cas Madame en use ainsi ;  
 Mais quoy, chacun n'est pas si sage qu'elle.

*Le Savetier*, qui fut adopté depuis par tous les autres édi-  
 teurs. — La Fontaine a traité ce même sujet dans un ballet  
 intitulé *Les Rieurs du Beau-Richard*.

## VI. — CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE (1).

**D**u temps des Grecs deux sœurs disoient avoir  
 Aussi beau cul que fille de leur sorte ;  
 La question ne fut que de sçavoir  
 Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.  
 Pour en juger un expert estant pris,  
 A la moins jeune il accorde le prix,  
 Puis, l'espousant, luy fait don de son ame ;  
 A son exemple un sien frere est épris  
 De la cadette, et la prend pour sa femme.  
 Tant fut entr'eux à la fin procedé,  
 Que par les sœurs un temple fut fondé  
 Dessous le nom de Vénus belle-fesse.  
 Je ne sçais pas à quelle intention,  
 Mais c'eust esté le temple de la Grece  
 Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

## VII. — CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE (2)

**A**xious avec Alcibiades,  
 Jeunes, bien-faits, galants, et vigoureux,  
 Par bon accord, comme grands camarades,  
 En mesme nid furent pondre tous deux.

1. Ce conte, imprimé d'abord fort incorrectement parmi les épigrammes de J. B. Rousseau, où il est intitulé *Les belles fesses*, fut admis en 1817 dans l'édition compacte des *Œuvres complètes de J. La Fontaine* avec le titre de *La Vénus Callipyge*, qu'il a conservé depuis. Nous le donnons ici d'après les manuscrits de Conrart.

2. Edition de 1685 : *Les deux Amis*.

Qu'arrive-t-il ? l'un de ces amoureux  
 Tant bien exploite autour de la Donzelle,  
 Qu'il en nâquit une fille si belle,  
 Qu'ils s'en vantoient tous deux également.  
 Le temps venu que cet objet charmant  
 Pût pratiquer les leçons de sa mere,  
 Chacun des deux en voulut estre amant ;  
 Plus n'en voulut l'un ny l'autre estre pere.  
 Frere, dit l'un, ah ! vous ne sçauriez faire  
 Que cet enfant ne soit vous tout craché.  
 Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere :  
 Je prends sur moy le hazard du peché.

VIII. — AUTRE CONTE TIRÉ  
 D'ATHÉNÉE (1).

**A** son souper un glouton  
 Commande que l'on appreste  
 Pour luy seul un Esturgeon.  
 Sans en laisser que la teste,  
 Il soupe ; il creve, on y court :  
 On luy donne maints clisteres.  
 On luy dit, pour faire court,  
 Qu'il mette ordre à ses affaires.  
 Mes amis, dit le goulu,  
 M'y voila tout resolu ;  
 Et puis qu'il faut que je meure,  
 Sans faire tant de façon,  
 Qu'on m'apporte tout à l'heure  
 Le reste de mon poisson.

1. Le mot *autre* s'explique par la suppression qui avoit été faite de l'avant-dernier conte. Dans l'édition de 1685 le titre est : *Le Glouton*.

## IX. — CONTE DE \*\*\*\* (1).

**S**œur Jeanne, ayant fait un poupon,  
 Jeûnoit, vivoit en sainte fille,  
 Toûjours estoit en oraison,  
 Et toûjours ses Sœurs à la grille.  
 Un jour donc l'Abbesse leur dit.  
 Vivez comme Sœur Jeanne vit;  
 Fuyez le monde et sa sequelle.  
 Toutes reprirent à l'instant :  
 Nous serons aussi sages qu'elle,  
 Quand nous en aurons fait autant.

## X. — CONTE DU JUGE DE MESLE.

**D**eux Avocats qui ne s'accordoient point  
 Rendoient perplex un Juge de Province :  
 Si ne pût onc découvrir le vray point,  
 Tant luy sembloist que fust obscur et mince.  
 Deux pailles prend d'inégale grandeur :  
 Du doigt les serre; il avoit bonne pince.  
 La longue échet sans faute au deffendeur,

1. M. Valckenaer fait remarquer que cette pièce a paru pour la première fois sous le titre d'*Historiette* dans un recueil intitulé : *Les Plaisirs de la poésie galante, gaillarde et amoureuse*. Dans cette édition le nom du principal personnage est *sœur Claude*. C'est à partir de l'édition hollandaise de 1685 qu'on voit paraître le titre de *Sœur Jeanne*, adopté depuis par tous les éditeurs.



Dont renvoyé s'en va gay comme un Prince.  
 La Cour s'en plaint, et le Juge repart :  
 Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard.  
 De nouveauté dans mon fait il n'est maille;  
 Maint d'entre-vous souvent juge au hazard,  
 Sans que pour ce tire à la courte-paille.

## XI. — CONTE D'UN PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR (1).

**U**n Païsan son Seigneur offensa :  
 L'Histoire dit que c'estoit bagatelle;  
 Et toutesfois ce Seigneur le tança  
 Fort rudement; ce n'est chose nouvelle.  
 Coquin, dit-il, tu merites la hard :  
 Fay ton calcul d'y venir tost ou tard;  
 C'est une fin à tes pareils commune.  
 Mais je suis bon; et de trois peines l'une  
 Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,  
 J'entends sans boire, et sans prendre repos;  
 Ou de souffrir trente bons coups de gaules,  
 Bien appliquez sur tes larges épaules;  
 Ou de payer sur le champ cent écus.  
 Le Païsan consultant là-dessus :  
 Trente aulx sans boire! ah, dit-il en soy-même,  
 Je n'appris onc à les manger ainsi.  
 De recevoir les trente coups aussi,  
 Je ne le puis sans un peril extrême.  
 Les cent écus, c'est le pire de tous.

1. Dans les manuscrits de Conrart cette pièce a pour titre :  
*Conte d'un Gentilhomme espagnol et d'un Païsan son vassal.*  
 Molière s'est rappelé ce conte en écrivant le 1er intermède du  
*Malade imaginaire.*



Incertain donc il se mit à genoux,  
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde !  
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;  
Quoy ! le Galant m'ose répondre encor ?  
Le Pâisan, de peur qu'on ne le pende,  
Fait choix de l'ail ; et le Seigneur commande  
Que l'on en cueuille, et surtout du plus fort.  
Un après un luy-mesme il fait le conte :  
Puis, quand il void que son calcul se monte  
A la trentaine, il les met dans un plat ;  
Et, cela fait, le malheureux pied-plat  
Prend le plus gros, en pitié le regarde,  
Mange, et rechigne ainsi que fait un chat  
Dont les morceaux sont frotez de moûtarde.  
Il n'oseroit de la langue y toucher.  
Son Seigneur rit, et surtout il prend garde  
Que le Galant n'avale sans mascher.  
Le premier passe ; aussi fait le deuxième ;  
Au tiers il dit : Que le diable y ait part !  
Bref il en fut à grand'peine au douzième,  
Que s'écriant : Haro ! la gorge m'ard !  
Tost, tost, dit-il, que l'on m'apporte à boire !  
Son Seigneur dit : Ah ! ah ! sire Gregoire !  
Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas  
Vous humectez volontiers le lampas.  
Or beuvez donc, et beuvez à vostre aise ;  
Bon prou vous fasse : hola, du vin, hola !  
Mais mon amy, qu'il ne vous en déplaise,  
Il vous faudra choisir après cela,  
Des cent écus, ou de la bastonnade,  
Pour suppléer au défaut de l'aillade.  
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontez  
Que les aulx soient sur les coups precontez :  
Car, pour l'argent, par trop grosse est la somme :  
Où la trouver, moy qui suis un pauvre homme ?  
Hé bien, souffrez les trente horions,  
Dit le Seigneur ; mais laissons les oignons.  
Pour prendre cœur, le Vassal en sa panse

Loge un long trait, se munit le dedans;  
Puis souffre un coup avec grande constance.  
Au deux, il dit : Donnez-moy patience,  
Mon doux Jesus, en tous ces accidens.  
Le tiers est rude, il en grince les dents,  
Se courbe tout, et saute de sa place.  
Au quart il fait une horrible grimace;  
Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout;  
Et c'est grand cas s'il peut digerer tout.  
On ne vit onc si cruelle aventure.  
Deux forts paillards ont chacun un baston,  
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,  
En observant la cadence et le ton.  
Le mal-heureux n'a rien qu'une chanson :  
Grace, dit-il. Mais las ! point de nouvelle ;  
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,  
Juge des coups, et tient sa gravité,  
Disant toujours qu'il a trop de bonté.  
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.  
Après vingt coups d'un ton piteux il crie :  
Pour Dieu cessez : hélas ! je n'en puis plus.  
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus,  
Net et contant : je sçais qu'à la desserre  
Vous estes dur ; j'en suis fasché pour vous.  
Si tout n'est prest, vostre compere Pierre  
Vous en peut bien assister, entre nous.  
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.  
Le mal-heureux, n'osant presque répondre,  
Court au magot, et dit : c'est tout mon fait.  
On examine, on prend un trébuchet.  
L'eau cependant luy coule de la face :  
Il n'a point fait encor telle grimace.  
Mais que luy sert ? il convient tout payer.  
C'est grand'pitié quand on fasche son maître !  
Ce Paisan eut beau s'humilier ;  
Et pour un fait, assez leger peut-estre  
Il se sentit enflâmer le gosier,

44            CONTES ET NOUVELLES.

Vuider la bourse, émoucher les épaules,  
Sans qu'il luy fust dessus les cent écus,  
Ny pour les aulx, ny pour les coups de gaules,  
Fait seulement grace d'un carolus.





## P R E F A C E

D E L A

# DEUXIÈSME PARTIE <sup>(1)</sup>

---

**V**oicy les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur, et par consequent la dernière occasion de justifier ses hardiesses, et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des Vers qui enjambent, des deux voyelles sans elision, ny en general de ces sortes de negligences qu'il ne se pardonneroit pas luy-mesme en un autre genre de Poësie, mais qui sont inseparables, pour ainsi dire, de celuy-cy. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des recits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et luy feroit negliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, et ne pas faire

1. Publiée en 1666.

un Poëme Epique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celuy qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on luy demande, outre que ce soin s'y remarquerait d'autant plus qu'il y est moins necessaire, et que cela contrevient aux preceptes de Quintilien, encore l'Auther n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le Lecteur, de le réjoüir, d'attirer malgré luy son attention, de luy plaire enfin : car, comme l'on sçait, le secret de plaire ne consiste pas toûjours en l'ajustement, ny mesme en la regularité : il faut du piquant et de l'agreable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautez regulieres qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux ? Nous ne voulons pas oster aux modernes la louange qu'ils ont meritée. Le beau tour de Vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un Poëte ; cependant, que l'on considere quelques-unes de nos Epigrammes où tout cela se rencontre ; peut-estre y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint Gelais, quoy que les ouvrages de ces derniers soient presque tout pleins de ces mesmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'estoient pas des fautes en leur siecle, et que c'en sont de très-grandes au nostre. A cela nous répondons par un mesme raisonnement, et disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroient en effet dans un autre genre de Poësie, mais que ce n'en sont point dans celuy-cy. Feu Monsieur de Voiture en est le garend. ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait

revivre le caractere de Marot. Car nostre Autheur ne pretend pas que la gloire luy en soit deuë, ny qu'il ait meritë non plus de grands applaudissemens du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est veritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pû; prenant tantost un chemin, tantost l'autre, et marchant toujours plus assurément quand il a suivy la maniere de nos vieux Poëtes, QUORUM IN HAC RE IMITARI NEGLEGENTIAM EXOPTAT, POTIUS QUAM ISTORUM DILIGENTIAM <sup>(1)</sup>. Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagez à l'examiner; et possible n'a-ce pas esté inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autruy ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles mesme les plus connuës, ne s'en trouvant point d'inviolable pour luy. Il retranche, il amplifie, il change les incidens et les circonstances, quelquesfois le principal événement et la suite; enfin ce n'est plus la mesme chose, c'est proprement une Nouvelle Nouvelle, et celuy qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoistre son propre ouvrage. NON SIC DECET CONTAMINARI FABULAS <sup>(2)</sup>, diront les Critiques.

1. La Fontaine modifie ici, sans doute par pure politesse, ce passage de Térence :

Quorum æmulari exoptat negligentiam  
Potius quam istorum obscuram diligentiam.  
(*Andria*, prologus v. 20.)

2. .... Atque in eo disputant  
Contaminari non decere fabulas.  
(*Ibid.* v. 15.)



Et comment ne le diroient-ils pas ? Ils ont bien fait le mesme reproche à Terence ; mais Terence s'est mocqué d'eux , et a pretendu avoir droit d'en user ainsi. Il a meslé du sien parmy les sujets qu'il a tirez de Menandre , comme Sophocle et Euripide ont meslé du leur parmy ceux qu'ils ont tirez des Escrivains qui les precedoient , n'épargnant Histoire ny Fable où il s'agissoit de la bien-seance et des regles du Dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'égard des Contes faits à plaisir , et faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect , et plus de Religion , s'il est permis d'ainsi dire , pour le mensonge , que les Anciens n'en ont eu pour la verité ? Jamais ce qu'on appelle un bon Conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc , nous pourra-t-on dire , qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'encherir ? Nous en demurons d'accord , et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité , deux defauts intolerables dans ces matieres , le dernier sur tout : car si la clarté est recommandable en tous les Ouvrages de l'esprit , on peut dire qu'elle est necessaire dans les recits , où une chose , la pluspart du temps , est la suite et la dépendance d'une autre , où le moindre fonde quelquefois le plus important ; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre , il est impossible au Lecteur de le renouer. D'ailleurs , comme les narrations en Vers sont très-malaisées , il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut : par ce moyen vous vous soulagez vous-mesme , et vous soulagez aussi le Lecteur , à qui l'on ne sçauroit manquer



d'apprester des plaisirs sans peine. Que si l'Autheur a changé quelques incidens et mesme quelque catastrophe , ce qui preparoit cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de Contes chacun devoit estre content à la fin : cela plaist toujourns au Lecteur ; à moins qu'on ne luy ait rendu les personnes trop odieuses : mais il n'en faut point venir là si l'on peut, ny faire rire et pleurer dans une mesme Nouvelle. Cette bigarrure déplaist à Horace sur toutes choses : il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux crotèques , et que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons generales que l'Autheur a euës. On en pourroit encore alleguer de particulieres, et deffendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des Lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-cy. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valloir davantage, si l'estenduë des Prefaces l'avoit permis.







## DEUXIÈSME PARTIE

### I. — LE FAISEUR D'OREILLES ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

Conte tiré des Cent Nouvelles Nouvelles (1)  
et d'un Conte de Bocace (2).

**S**ire Guillaume, allant en marchandise,  
Laisa sa femme enceinte de six mois;  
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,  
Nommée Alix, du pais Champenois.  
Compere André l'alloit voir quelquefois :  
A quel dessein, besoin n'est de le dire,  
Et Dieu le sçait : c'estoit un maistre sire;  
Il ne tendoit guere en vain ses filets;  
Ce n'estoit pas autrement sa coustume.  
Sage eût esté l'oiseau qui de ses rets  
Se fust sauvé sans laisser quelque plume.  
Alix estoit fort neuve sur ce point.

1. Nouvelle III.

2. *Decameron*, giornata VIII, novella VIII.

Le trop d'esprit ne l'incommodoit point :  
De ce défaut on n'accusoit la Belle ;  
Elle ignoroit les malices d'Amour.  
La pauvre Dame alloit tout devant elle,  
Et n'y sçavoit ny finesse ny tour.  
Son mary donc se trouvant en emplete,  
Elle au logis, en sa chambre seulette,  
André survient, qui sans long compliment  
La considere, et luy dit froidement :  
Je m'ébahis comme au bout du Royaume  
S'en est allé le Compere Guillaume,  
Sans achever l'enfant que vous portez :  
Car je vois bien qu'il luy manque une oreille :  
Vostre couleur me le démontre assez,  
En ayant veu mainte épreuve pareille.  
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussi-tost,  
Que dites-vous ? quoy d'un enfant monaût  
J'accoucherois ? N'y sçavez-vous remede  
Si dea, fit-il, je vous puis donner aide  
En ce besoin, et vous jureray bien  
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire ;  
Le mal d'autruy ne me tourmente en rien,  
Fors excepté ce qui touche au Compere ;  
Quant à ce point je m'y ferois mourir.  
Or essayons, sans plus en discourir,  
Si je suis maistre à forger des oreilles.  
Souvenez-vous de les rendre pareilles,  
Reprit la femme. Allez, n'ayez soucy,  
Repliqua-t-il ; je prens sur moy cecy.  
Puis le Galant montre ce qu'il sçait faire.  
Tant ne fut nice (encor que nice fût)  
Madame Alix, que le jeu ne luy plust.  
Philosopher ne faut pour cette affaire.  
André vaquoit de grande affection  
A son travail ; faisant ore un tendon,  
Ore un reply, puis quelque cartilage ;  
Et n'y plaignant l'étofe et la façon.  
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage ;

Puis le mettrons en sa perfection ,  
Tant et si bien qu'en ayez bonne issuë.  
Je vous en suis, dit-elle, bien tenuë :  
Bon fait avoir icy bas un amy.  
Le lendemain, pareille heure venuë,  
Compere André ne fut pas endormy.  
Il s'en alla chez la pauvre innocente.  
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,  
Pour achever l'oreille que sçavez.  
Et moy, dit-elle, allois par un message  
Vous avertir de haster cet ouvrage :  
Montons en haut. Dés qu'il furent montez,  
On poursuivit la chose encommencée.  
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée  
Sur cette affaire un scrupule se mit,  
Et l'innocente au bon apostre dit :  
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,  
Ce ne seroit à vous bien besogné.  
Rien, rien, dit-il ; à cela j'ay soigné :  
Jamais ne faux en rencontres pareilles.  
Sur le métier l'oreille estoit encor  
Quand le mary revient de son voyage,  
Caresse Alix, qui du premier abord :  
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage !  
Nous en tenions sans le Compere André,  
Et nostre enfant d'une oreille eust manqué.  
Souffrir n'ay pû chose tant indecente.  
Sire André donc, toute affaire cessante,  
En a faite une : il ne faut oublier  
De l'aller voir, et l'en remercier :  
De tels amis on a toûjours affaire.  
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,  
Ne comprenant comme il se pouvoit faire  
Que son Epouse eust eu si peu d'esprit,  
Par plusieurs fois luy fit faire un recit  
De tous le cas ; puis, outré de colere,  
Il prit une arme à costé de son lit,  
Voulut tuer la pauvre Champenoise,

Cette disme sera receuë  
 Selon nostre petit pouvoir :  
 Quelque peine qu'il faille avoir,  
 Nous la prendrons en patience :  
 N'en faites point de conscience ;  
 Nous sommes gens qui n'avons pas  
 Toutes nos aises icy bas.  
 Au reste, il est bon qu'on vous dise  
 Qu'entre la chair et la chemise  
 Il faut cacher le bien qu'on fait :  
 Tout cecy doit estre secret  
 Pour vos maris et pour tout autre.  
 Voicy trois mots d'un bon-apostre.  
 Qui font à nostre intention<sup>(1)</sup> :  
 Foy, charité, discretion.  
 Frere André, par cette eloquence,  
 Satisfit fort son audience,  
 Et passa pour un Salomon ;  
 Peu dormirent à son Sermon.  
 Chaque femme, ce dit l'histoire,  
 Gardà très-bien dans sa memoire,  
 Et mieux encor dedans son cœur,  
 Le discours du Predicateur.  
 Ce n'est pas tout, il s'execute :  
 Chacune accourt : grande dispute  
 A qui la premiere payra.  
 Mainte Bourgeoise murmura  
 Qu'au lendemain on l'eût remise.  
 La Gent qui n'aime pas la Bize<sup>(2)</sup>,

1. Edition de 1668 :

Voicy un beau mot de l'Apostre  
 Qui fait à nostre intention.

Edition de 1685 :

Voicy trois beaux mots de l'Apostre.

2. Editions de 1668 et de 1685 :

Et nostre Mere Sainte Eglise.

Ne sçachant comme r'envoyer  
 Cet escadron prest à payer,  
 Fut contrainte enfin de leur dire :  
 De par Dieu souffrez qu'on respire,  
 C'en est assez pour le present ;  
 On ne peut faire qu'en faisant.  
 Reglez vostre temps sur le nostre ;  
 Aujourd'huy l'une, et demain l'autre :  
 Tout avec ordre ; et croyez-nous,  
 On en va mieux quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence.

Jamais de bruit pour la quittance,  
 Trop bien quelque collation,  
 Et le tout par devotion.  
 Puis de trinquer à la Commere.  
 Je laisse à penser quelle chere  
 Faisoit alors Frere Frapart.  
 Tel d'entr'eux avoit pour sa part  
 Dix jeunes femmes bien payantes,  
 Frisques, gaillardes, atrayantes :  
 Tel aux douze et quinze passoit.  
 Frere Roc, à vingt se chaussoit.  
 Tant et si bien que les Donselles<sup>(1)</sup>,  
 Pour se montrer plus ponctuelles,  
 Payoient deux fois assez souvent :  
 Dont il avint que le Couvent,  
 Las enfin d'un tel Ordinaire,  
 Après avoir à cette affaire  
 Vaqué cinq ou six mois entiers,  
 Eust fait credit bien volontiers :  
 Mais les Donselles scrupuleuses,  
 De s'aquitter estoient soigneuses,  
 Croyant faillir en retenant  
 Un bien à l'Ordre appartenant.  
 Point de dismes accumulées.

1. Édition de 1668 :

Tant et si bien que ces Donzelles.



Il s'en trouva de si zelées,  
 Que par avance elles payoient.  
 Les beaux Peres n'expedioient  
 Que les fringantes et les Belles,  
 Enjoignant aux sempiternelles  
 De porter en bas leur tribut;  
 Car dans ces dismes de rebut  
 Les Lais trouvoient encor à frire.  
 Bref, à peine il se pourroit dire  
 Avec combien de charité  
 Le tout estoit executé.

Il avint qu'une de la bande,  
 Qui vouloit porter son offrande,  
 Un beau soir, en chemin faisant,  
 Et son mary la conduisant,  
 Luy dit : Mon Dieu, j'ay quelque affaire  
 Là dedans avec certain Frere,  
 Ce sera fait dans un moment.  
 L'Epoux répondit brusquement<sup>(1)</sup> :  
 Quoy ? quelle affaire ? estes-vous folle ?  
 Il est my-nuit, sur ma parole :  
 Demain vous direz vos pechés :  
 Tous les bons Peres sont couchés.  
 Cela n'importe, dit la femme :  
 Et, par Dieu<sup>(2)</sup>, si ! dit-il, Madame,  
 Je tiens qu'il importe beaucoup ;  
 Vous ne bougerez pour ce coup.  
 Qu'avez-vous fait ? et quelle offence  
 Presse ainsi vostre conscience ?  
 Demain matin j'en suis d'accord.  
 Ah ! Monsieur, vous me faites tort,  
 Reprit-elle ; ce qui me presse,

1. Édition de 1668 :

L'Epoux repartit brusquement.

2. Édition de 1668 :

Et, parbleu, si.....

Ce n'est pas d'aller à confesse,  
 C'est de payer; car, si j'attens,  
 Je ne le pourray de long-temps;  
 Le Frere aura d'autres affaires.  
 Quoy payer? La disme aux bons Peres.  
 Quelle disme? Sçavez-vous pas?  
 Moy je le sçay! C'est un grand cas,  
 Que toujours femme aux Moines donne.  
 Mais cette disme, ou cette aumosne,  
 La sçauray-je point à la fin?  
 Voyez, dit-elle, qu'il est fin!  
 N'entendez-vous pas ce langage?  
 C'est des œuvres de mariage.  
 Quelles œuvres, reprit l'Epoux?  
 Et-là! Monsieur, c'est ce que nous...  
 Mais j'aurois payé depuis l'heure.  
 Vous êtes cause qu'en demeure  
 Je me trouve presentement;  
 Et cela je ne sçay comment;  
 Car toujours je suis coûtumiere  
 De payer toute la premiere.

L'Epoux, remply d'estonnement,  
 Eut cent pensers en un moment.  
 Il ne sçût que dire et que croire.  
 Enfin, pour apprendre l'histoire,  
 Il se tut, il se contraignit;  
 Du secret, sans plus, se plaignit<sup>(1)</sup>,  
 Par tant d'endroits tourna sa femme,  
 Qu'il apprit que mainte autre Dame  
 Payoit la mesme pension :  
 Ce luy fut consolation.  
 Sçachez, dit la pauvre innocente,  
 Que pas une n'en est exemte :  
 Votre Sœur paye à Frere Aubry;  
 La Baillie au Pere Fabry;

1. Ces quatre derniers vers sont supprimés dans l'édition de 1685.

Son Altesse à Frere Guillaume,  
 Un des beaux Moines du Royaume :  
 Moy, qui paye à Frere Girard,  
 Je voulois luy porter ma part.  
 Que de maux la langue nous cause !  
 Quand ce mary sceut toute chose<sup>(1)</sup>,  
 Il resolut premierement  
 D'en avertir secretement  
 Monseigneur, puis les gens de Ville ;  
 Mais comme il estoit difficile  
 De croire un tel cas dès l'abord ;  
 Il voulut avoir le rapport  
 Du drosle à qui payoit sa femme.  
 Le lendemain devant la Dame  
 Il fait venir Frere Girard,  
 Luy porte à la gorge un poignard<sup>(2)</sup> ;  
 Luy fait conter tout le mystere :  
 Puis ayant enfermé ce Frere  
 A double clef, bien garoté,  
 Et la Dame d'autre côté,  
 Il va partout conter sa chance.  
 Au logis du Prince il commence ;  
 Puis il descend chez l'Eschevin ;  
 Puis il fait sonner le tocsin.  
 Toute la Ville en est troublée.  
 On court en foule à l'assemblée ;  
 Et le sujet de la rumeur  
 N'est point sceu du peuple dismeur<sup>(3)</sup>.  
 Chacun opine à la vengeance.  
 L'un dit qu'il faut en diligence

1. Édition de 1668 :

Quand le Mary sceut toute chose.

2. Édition de 1668 :

Il porte à sa gorge un poignard.

3. Ces quatre derniers vers sont supprimés dans l'édition de 1685.

Aller massacrer ces cagots ;  
 L'autre dit qu'il faut de fagots  
 Les entourer dans leur repaire,  
 Et brûler gens et Monastere.  
 Tel veut qu'ils soient à l'eau jettez  
 Dedans leurs frocs empaquetez ;  
 Afin que cette pepiniere (1),  
 Flottant ainsi sur la riviere,  
 S'en aille apprendre à l'Univers  
 Comment on traite les pervers (2).  
 Tel invente un autre supplice,  
 Et chacun selon son caprice ;  
 Bref, tous conclurent à la mort :  
 L'avis du feu fut le plus fort.  
 On court au Couvent tout à l'heure :  
 Mais par respect de la demeure,  
 L'Arrest ailleurs s'executa ;  
 Un Bourgeois sa grange presta.  
 La penaille, ensemble enfermée,  
 Fut en peu d'heures consumée,  
 Les maris sautans à l'entour,  
 Et dansans au son du tambour.  
 Rien n'échappa de leur colere,  
 Ny Moinillon, ny beat Pere.  
 Robbes, manteaux, et cocluchons (3),  
 Tout fut brûlé comme cochons.  
 Tous perirent dedans les flammes.  
 Je ne sçay ce qu'on fit des femmes.  
 Pour le pauvre Frere Girard,  
 Il avoit eu son fait à part.

1. Edition de 1668 :

Afin que la Gent cordeliere.

2. Ces quatre derniers vers sont supprimés dans l'édition de 1685.

3. Editions de 1668 et de 1685 :

Robes, Manteaux et Capuchons.

## III. — LE BERCEAU.

Nouvelle tirée de Bocace (1).

**N**on loin de Rome un Hostelier estoit,  
 Sur le chemin qui conduit à Florence :  
 Homme sans bruit, et qui ne se piquoit  
 De recevoir gens de grosse dépense :  
 Mesme chez luy rarement on gisoit.  
 Sa femme estoit encor de bonne affaire,  
 Et ne passoit de beaucoup les trente ans.  
 Quant au surplus, ils avoient deux enfans :  
 Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.  
 Comme il arrive, en allant et venant,  
 Pinucio, jeune homme de famille,  
 Jetta si bien les yeux sur cette fille,  
 Tant la trouva gracieuse et gentille,  
 D'esprit si doux, et d'air tant attrayant,  
 Qu'il s'en piqua : très bien le luy sceut dire ;  
 Muet n'estoit, elle sourde non plus :  
 Dont il avint qu'il sauta par dessus  
 Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.  
 Se sentir pris, parler, estre écouté,  
 Ce fut tout un ; car la difficulté  
 Ne gisoit pas à plaire à cette Belle :  
 Pinuce estoit Gentil-homme bien fait ;  
 Et jusques-là la fille n'avoit fait  
 Grand cas des gens de mesme étoffe qu'elle.  
 Non qu'elle creust pouvoir changer d'estat ;  
 Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,  
 Le cœur trop haut, le goust trop delicat ;

1. *Decameron*, giornata IX, novella VI.

Pour s'en tenir aux amours de village.  
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit)  
En mariage à l'envy demandée,  
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit,  
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.  
Longs pourparlers avecque son Amant  
N'estoient permis; tout leur faisoit obstacle.  
Les rendez-vous et le soulagement  
Ne se pouvoient à moins que d'un miracle.  
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.  
Ne gesnez point, je vous en donne avis,  
Tant vos enfans, ô vous peres et meres;  
Tant vos moitez, vous Epoux et maris;  
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.  
Pinucio, certain soir qu'il faisoit  
Un temps fort brun, s'en vient en compagnie  
D'un sien amy, dans cette Hostellerie,  
Demander giste. On luy dit qu'il venoit  
Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'Hoste,  
Vous sçavez bien comme on est à l'étroit  
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit:  
Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute:  
Ce giste n'est pour gens de vostre estat.  
N'avez-vous point encor quelque grabat,  
Reprit l'Amant, quelque coin de reserve?  
L'Hoste repart: Il ne nous reste plus  
Que nostre chambre, où deux lits sont tendus,  
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve  
Aux survenans; l'autre nous l'occupons.  
Si vous voulez coucher de compagnie,  
Vous et Monsieur, nous vous hebergerons.  
Pinuce dit: Volontiers. Je vous prie  
Que l'on nous serve à manger au plûtost.  
Leur repas fait, on les conduit en haut.  
Pinucio, sur l'avis de Colette,  
Marque de l'œil comme la chambre est faite.  
Chacun couché, pour la Belle on mettoit  
Un lit de camp: celui de l'Hoste estoit

Tirent à soy filles et femmes (1),  
 Se sçavent emparer du cœur,  
 Et dans la vigne du Seigneur  
 Travaillent ainsi qu'on peut croire,  
 Et qu'on verra par cette Histoire.

Au temps que le sexe vivoit  
 Dans l'ignorance (2), et ne sçavoit  
 Gloser encor sur l'Évangile  
 (Temps à coter fort difficile),  
 Un essaim de Freres dismeurs (3),  
 Pleins d'appetit et beaux disneurs,  
 S'alla jetter dans une Ville  
 En jeunes Beutez très-fertile.  
 Pour des Galants, peu s'en trouvoit;  
 De vieux maris, il en pleuvoit.  
 A l'abord une Confrerie  
 Par les bons Peres fut bastie.  
 Femme n'estoit qui n'y courust,  
 Qui ne s'en mist, et qui ne crust  
 Par ce moyen estre sauvée:  
 Puis quand leur foy fut éprouvée,  
 On vint au veritable point (4).  
 Frere André ne marchanda point,  
 Et leur fit ce beau petit presche:  
 Si quelque chose vous empesche  
 D'aller tout droit en Paradis,  
 C'est d'espargner pour vos maris

1. Edition de 1668 :

Tirant à soy filles et femmes.

2. Edition de 1668 :

Dans l'innocence.....

3. Editions de 1668 et de 1685 :

Un essaim de Freres Mineurs.

4. Edition de 1668 :

La crainte donc d'estre damnée  
 Fit qu'elles vinrent de bien loin.



Un bien dont ils n'ont plus que faire,  
 Quand ils ont pris leur nécessaire,  
 Sans que jamais il vous ait plû  
 Nous faire part du superflu.  
 Vous me direz que nostre usage  
 Repugne aux dons du Mariage;  
 Nous l'avoüons, et Dieu mercy,  
 Nous n'aurions que voir en cecy,  
 Sans le soin de vos consciences.  
 La plus griève des offences  
 C'est d'estre ingrate; Dieu l'a dit.  
 Pour cela Satan fut maudit<sup>(1)</sup>.  
 Prenez-y garde; et de vos restes  
 Rendez grace aux bontez celestes,  
 Nous laissant dismer sur un bien  
 Qui ne vous couste presque rien.  
 C'est un droit, ô troupe fidelle,  
 Qui vous témoigne nostre zele;  
 Droit authentique et bien signé,  
 Que les Papes nous ont donné;  
 Droit enfin, et non pas aumosne :  
 Toute femme doit en personne  
 S'en acquiter trois fois le mois,  
 Vers les freres Catalanois<sup>(2)</sup>.  
 Cela fondé sur l'Escriture :  
 Car il n'est bien dans la Nature,  
 (Je le repete, écoutez-moy)  
 Qui ne subisse cette Loy  
 De reconnoissance et d'hommage :  
 Or, les œuvres de mariage,  
 Estant un bien, comme sçavez,  
 Ou sçavoir chacune devez,  
 Il est clair que disme en est deuë.

1. Dans l'édition de 1668, ces deux derniers vers sont intervertis.

2. Editions de 1668 et de 1685 :  
 Vers les enfans de Saint François.

Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,  
 Le corps mieux fait, la taille plus gentille;  
 Et des tetons! je ne te dis pas tout.  
 Quoy qu'il en soit, avant que d'estre au bout,  
 Gaillardement six postes se sont faites;  
 Six de bon compte, et ce ne sont sornettes.  
 D'un tel propos l'Hoste tout étourdy,  
 D'un ton confus gronda quelques parolles.  
 L'Hostesse dit tout bas à cet amy,  
 Qu'elle prenoit toujours pour son mary :  
 Ne reçois plus chez toy ces testes folles;  
 N'entends-tu point comme ils sont en debat ?  
 En son seant l'Hoste sur son grabat  
 S'estant levé, commence à faire éclat.  
 Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,  
 Vous veniez donc icy pour cette affaire ?  
 Vous l'entendez! et je vous sçais bon gré  
 De vous moquer encor comme vous faites.  
 Pretendez-vous, beau Monsieur que vous estes,  
 En demeurer quitte à si bon marché ?  
 Quoy! ne tient-il qu'à honnir des familles ?  
 Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !  
 J'en suis d'avis. Sortez de ma maison :  
 Je jure Dieu que j'en auray raison.  
 Et toy, coquine, il faut que je te tuë.  
 A ce discours proferé brusquement,  
 Pinucio, plus froid qu'une statuë,  
 Resta sans poulx, sans voix, sans mouvement.  
 Chacun se teut l'espace d'un moment.  
 Colette entra dans des peurs nompareilles.  
 L'Hostesse, ayant reconnu son erreur,  
 Tint quelque-temps le Loup par les oreilles.  
 Le seul amy se souvint par bon-heur  
 De ce berceau principe de la chose.  
 Adressant donc à Pinuce sa voix :  
 T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?  
 T'ay-je averty que le vin seroit cause  
 De ton mal-heur ? Tu sçais que quand tu bois,

Toute la nuit tu cours, tu te demeines,  
 Et vas contant mille chimères vaines  
 Que tu te mets dans l'esprit en dormant.  
 Reviens au lit. Pinuce, au mesme instant,  
 Fait le dormeur, poursuit le stratagème,  
 Que le mary prit pour argent contant.  
 Il ne fut pas jusqu'à l'Hostesse mesme  
 Qui n'y voulust aussi contribuer.  
 Prés de sa fille elle alla se placer;  
 Et dans ce poste elle se sentit forte.  
 Par quel moyen, comment, de quelle sorte,  
 S'écria-t-elle, auroit-il pû coucher  
 Avec Colette, et la dés-honorer?  
 Je n'ay bougé toute nuit d'auprés d'elle:  
 Elle n'a fait ny pis ny mieux que moy.  
 Pinucio nous l'alloit donner belle!  
 L'Hoste reprit: C'est assez; je vous croy.  
 On se leva: ce ne fut pas sans rire;  
 Car chacun d'eux en avoit sa raison.  
 Tout fut secret, et quiconque eut du bon,  
 Par devers soy le garda sans rien dire.

---

 IV. — LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace (1).

**U**n roy Lombard (les Rois de ce pays,  
 Viennent souvent s'offrir à ma memoire)  
 Ce dernier-cy, dont parle en ses écrits  
 Maistre Bocace, auteur de cette Histoire,  
 Portoit le nom d'Agiluf en son temps.  
 Il épousa Teudelingue la Belle,

1. *Decameron*, giornata III, novella II.

Veuve du Roy dernier mort sans enfans,  
 Lequel laissa l'Etat sous la tutelle  
 De celui-cy, Prince sage et prudent,  
 Nulle beauté n'estoit alors égale  
 A Teudelingue, et la couche Royale  
 De part et d'autre estoit assurement  
 Aussi complete, autant bien assortie  
 Qu'elle fut onc, quand Messer Cupidon  
 En badinant fit choir de son brandon  
 Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,  
 Sans prendre garde, et sans se soucier  
 En quel endroit; dont avecque furie  
 Le feu se prit au cœur d'un Muletier.  
 Ce Muletier estoit homme de mine,  
 Et démentoit en tout son origine,  
 Bien fait et beau, mesme ayant du bon sens.  
 Bien le monstra; car, s'estant de la Reine  
 Amouraché, quand il eut quelque temps  
 Fait ses efforts, et mis toute sa peine  
 Pour se guerir, sans pouvoir rien gagner,  
 Le Compagnon fit un tour d'homme habile.  
 Maistre ne sçais meilleur pour enseigner  
 Que Cupidon; l'ame la moins subtile  
 Sous sa ferule apprend plus en un jour,  
 Qu'un Maistre es Arts en dix ans aux écoles.  
 Aux plus grossiers par un chemin bien court  
 Il sçait montrer les tours et les paroles.  
 Le present Conte en est un bon témoin.  
 Nostre Amoureux ne songeoit, près ny loïn,  
 Dedans l'abord à jouir de sa Mie.  
 Se declarer de bouche ou par écrit  
 N'estoit pas seur. Si se mit dans l'esprit,  
 Mourust ou non, d'en passer son envie,  
 Puis qu'aussi-bien plus vivre ne pouvoit;  
 Et, mort pour mort, toujours mieux luy valoit,  
 Auparavant que sortir de la vie,  
 Eprouver tout, et tenter le hazard.  
 L'usage estoit chez le peuple Lombard

Que quand le Roy, qui faisoit lit à part  
(Comme tous font), vouloit avec sa femme  
Aller coucher, seul il se presentoit,  
Presque en chemise, et sur son dos n'avoit  
Qu'une simarre; à la porte il frappoit  
Tout doucement; aussi-tost une Dame  
Ouvroit sans bruit; et le Roy luy mettoit  
Entre les mains la clarté qu'il portoit;  
Clarté n'ayant grand' lueur ny grand' flâme.  
D'abord la Dame éteignoit en sortant  
Cette clarté; c'estoit le plus souvent  
Une lanterne, ou de simples bougies.  
Chaque Royaume a ses ceremonies.  
Le Muletier remarqua celle-cy,  
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;  
Se presenta comme c'estoit l'usage,  
S'estant caché quelque peu le visage.  
La Dame ouvrit dormant plus d'à demi.  
Nul cas n'estoit à craindre en l'avanture,  
Fors que le Roy ne vinst pareillement.  
Mais ce jour-là, s'estant heureusement  
Mis à chasser, force estoit que nature  
Pendant la nuit cherchast quelque repos.  
Le Muletier, frais, gaillard, et dispos,  
Et parfumé, se coucha sans rien dire.  
Un autre point, outre ce qu'avons dit,  
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit  
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,  
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,  
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.  
A tout cela Teudelingue estoit faite.  
Nostre amoureux fournit plus d'une traite:  
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois,  
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois  
En pensement, et creut que la colere  
Rendoit le Prince, outre son ordinaire,  
Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.  
En ses presens le Ciel est toujours juste;

Il ne départ à gens de tous estats  
 Mesmes talens. Un Empereur auguste  
 A les vertus propres pour commander :  
 Un Avocat sçait les points decider<sup>(1)</sup> ;  
 Au jeu d'Amour le Muletier fait rage.  
 Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.  
 Nostre Galant, s'estant diligenté,  
 Se retira sans bruit et sans clarté  
 Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine,  
 Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine ;  
 Voulut s'ébatre, et l'étonna bien fort.  
 Certes, Monsieur, je sçais bien, luy dit-elle,  
 Que vous avez pour moy beaucoup de zele ;  
 Mais de ce lieu vous ne faites encor  
 Que de sortir : mesme outre l'ordinaire  
 En avés pris, et beaucoup plus qu'assés.  
 Pour Dieu Monsieur, je vous prie, avisez  
 Que ne soit trop ; vostre santé m'est chere.  
 Le Roy fut sage, et se douta du tour ;  
 Ne sonna mot, descendit dans la court,  
 Puis de la court entra dans l'écurie,  
 Jugeant en luy que le cas provenoit  
 D'un Muletier, comme l'on luy parloit.  
 Toute la troupe estoit lors endormie,  
 Fors le Galant qui trembloit pour sa vie.  
 Le Roy n'avoit lanterne ny bougie.  
 En tâtonnant il s'approcha de tous ;  
 Crût que l'auteur de cette tromperie  
 Se connoistroit au batement du poulx.  
 Point ne faillit dedans sa conjecture ;  
 Et le second qu'il tasta d'avanture  
 Etoit son homme, à qui d'émotion,  
 Soit pour la peur, ou soit pour l'action,  
 Le cœur batoit et le poulx tout ensemble.  
 Ne sçachant pas où devoit aboutir

1. 1re édition :

Un magistrat sçait les points decider.



Tout ce mystere , il feignoit de dormir.  
 Mais quel sommeil ! Le Roy , pendant qu'il tremble,  
 En certain coin va prendre des ciseaux  
 Dont on coupoit le crain à ses chevaux.  
 Faisons, dit-il , au Galant une marque,  
 Pour le pouvoir demain connoistre mieux.  
 Incontinent de la main du Monarque  
 Il se sent tondre. Un toupet de cheveux  
 Luy fut coupé , droit vers le front du sire ;  
 Et cela fait , le Prince se retire.  
 Il oublia de serrer le toupet ,  
 Dont le galant s'avisa d'un secret  
 Qui d'Agiluf gasta le stratagème.  
 Le Muletier alla , sur l'heure mesme ,  
 En pareil lieu tondre ses compagnons.  
 Le jour venu , le Roy vit ces garçons  
 Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :  
 Qu'est-cecy donc ! qui croiroit que ma femme  
 Auroit esté si vaillante au déduit ?  
 Quoy ! Teudelingue a-t-elle cette nuit  
 Fourny d'ébat à plus de quinze ou seize ?  
 Autant en vit vers le front de tondus.  
 Or bien , dit-il , qui l'a fait si se taise :  
 Au demeurant , qu'il n'y retourne plus.

## V. — L'ORAISON DE S. JULIEN.

Nouvelle tirée de Bocace (1).

**B**eaucoup de gens ont une ferme foy  
 Pour les brevets , Oraisons et paroles :  
 Je me ris d'eux ; et je tiens , quant à moy ,  
 Que tous tels sorts sont receptes frivoles ;  
 Frivoles sont , c'est sans difficulté.

1. *Decameron* , giornata II , novella II. Il ne faut pas ou-



Bien est-il vray qu'auprès d'une beauté  
 Paroles ont des vertus nompareilles ;  
 Paroles font en Amour des merveilles :  
 Tout cœur se laisse à ce charme amollir.  
 De tels brevets je veux bien me servir ;  
 Des autres, non. Voicy pourtant un Conte  
 Où l'Oraison de Monsieur S. Julien  
 A Renaud d'Ast produisit un grand bien (1).  
 S'il ne l'eust dite, il eust trouvé méconte  
 A son argent, et mal passé la nuit.  
 Il s'en alloit devers Chasteau-Guillaume :  
 Quand trois Quidams (bonnes gens, et sans bruit,  
 Ce luy sembloit, tels qu'en tout un Royaume  
 Il n'auroit cru trois aussi gens de bien)  
 Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,  
 Ces trois Quidams, tout pleins de courtoisie  
 Après l'abord, et l'ayant salué  
 Fort humblement : Si nostre compagnie,  
 Luy dirent-ils, vous pouvoit estre à gré,  
 Et qu'il vous plust achever cette traite  
 Avecque nous, ce nous seroit honneur.  
 En voyageant, plus la troupe est complete,  
 Mieux elle vaut ; c'est toûjours le meilleur.  
 Tant de Brigands infectent la Province,  
 Que l'on ne sçait à quoy songe le Prince  
 De le souffrir : mais quoy ! les mal-vivans  
 Seront toûjours. Renaud dit à ces gens,  
 Que volontiers. Une lieuë estant faite,  
 Eux discourant, pour tromper le chemin,  
 De chose et d'autre, ils tomberent enfin  
 Sur ce qu'on dit de la vertu secrete

blier que cette nouvelle est imitée de Bocace, car on pour-  
 roit chercher en France ce *Château-Guillaume*, sur lequel La  
 Fontaine ne nous donne aucun détail. Nous voyons dans le  
 conteur italien qu'il s'agit de *Castel Guiglielmo*, au sortir de  
 Ferrare, sur le chemin de Vérone.

1. On lit dans la 1re édition *Regnauld* au lieu de *Renaud*.

De certains mots, caracteres, brevets,  
Dont les aucuns ont de très-bons effets;  
Comme de faire aux insectes la guerre,  
Charmer les loups, conjurer le tonnerre :  
Ainsi du reste; où sans pact ny demy  
(Dequoy l'on soit pour le moins averty)  
L'on se guerit, l'on guerit sa monture,  
Soit du farcin, soit de la mémarchure;  
L'on fait souvent ce qu'un bon Medecin  
Ne sçauroit faire avec tout son latin.  
Ces survenans de mainte experience  
Se vantoient tous, et Renaud en silence  
Les écoutoit. Mais vous, ce luy dit-on,  
Sçavez-vous point aussi quelque Oraison ?  
De tels secrets, dit-il, je ne me pique,  
Comme homme simple et qui vis à l'antique.  
Bien vous diray qu'en allant par chemin  
J'ay certains mots que je dis au matin  
Dessous le nom d'Oraison ou d'Antienne  
De S. Julien, afin qu'il ne m'avienne  
De mal gister : et j'ay mesme éprouvé,  
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.  
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite  
Par-dessus tous, et que je crains autant.  
Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?  
Luy repartit l'un des trois en riant.  
Oüy, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,  
Gageons un peu quel sera le meilleur,  
Pour ce jourd'huy, de mon giste ou du vostre.  
Il faisoit lors un froid plein de rigueur.  
La nuit de plus estoit fort approchante,  
Et la couchée encore assez distante.  
Renaud reprit : Peut-estre ainsi que moy  
Vous servez-vous de ces mots en voyage.  
Point, luy dit l'autre, et vous jure ma Foy  
Qu'invoquer Saints n'est pas trop mon usage ;  
Mais si je perds, je le pratiqueray.  
En ce cas là volontiers gageray,

Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie :  
 Pourveu qu'alliez en quelque Hostellerie ;  
 Car je n'ay là nulle maison d'ami.  
 Nous mettrons donc cette clause au pari,  
 Poursuivit-il, si l'avez agreable :  
 C'est la raison. L'autre luy répondit  
 J'en suis d'accord ; et gage vostre habit,  
 Vostre cheval, la bourse au prealable,  
 Seul de gagner, comme vous allez voir.  
 Renaud dés-lors pût bien s'appercevoir  
 Que son cheval avoit changé d'étable.  
 Mais quel remede ? En costoyant un bois,  
 Le Parieur ayant changé de voix :  
 Ça, descendez, dit-il, mon Gentil-homme ;  
 Vostre Oraison vous fera bon besoin ;  
 Chasteau-Guillaume est encore un peu loin.  
 Falut descendre. Ils luy prirent, en somme,  
 Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval ;  
 Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal  
 D'aller à pied, luy dirent les perfides.  
 Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)  
 Changeant tous trois, ils furent aussitost  
 Perdus de veuë ; et le pauvre Renaud,  
 En caleçons, en chausses, en chemise,  
 Mouïllé, fangeux, ayant au nez la bise,  
 Va tout dolent, et craint avec raison  
 Qu'il n'ait, ce coup, mal-gré son Oraison,  
 Très-mauvais giste ; horsmis qu'en sa valise  
 Il esperoit : car il est à noter  
 Qu'un sien Valet, contraint de s'arrester  
 Pour faire mettre un fer à sa monture,  
 Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,  
 Et ce fut là le pis de l'avanture :  
 Le Drôle, ayant veu de loin tout le cas  
 (Comme Valets souvent ne valent gueres)  
 Prend à costé, pourvoit à ses affaires,  
 Laisse son Maistre, à travers champs s'enfuit,  
 Donne des deux, gagne devant la nuit

Château-Guillaume, et dans l'Hostellerie  
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,  
Attend Renaud près d'un foyer ardent,  
Et fait tirer du meilleur cependant.  
Son Maître estoit jusqu'au cou dans les boües;  
Pour en sortir avoit fort à tirer.  
Il acheva de se desesperer  
Lors que la neige, en luy donnant aux jouës,  
Vint à flocons, et le vent qui fouëtoit.  
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,  
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.  
Le sort se plaist à dispenser les choses  
De la façon : c'est tout mal ou tout bien.  
Dans ses faveurs il n'a point de mesures :  
Dans son courroux de mesme il n'obmet rien  
Pour nous mater : témoin les aventurés  
Q'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva  
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.  
Du pied du mur enfin il s'approcha;  
Dire comment, je n'en sçais pas la sorte.  
Son bon destin, par un très-grand hasard,  
Luy fit trouver une petite avance  
Qu'avoit un toit; et ce toit faisoit part  
D'une maison voisine du rempart.  
Renaud, ravy de ce peu d'allegeance,  
Se met dessous. Un bon-heur, comme on dit,  
Ne vient point seul : quatre ou cinq brins de paille  
Se rencontrant, Renaud les estendit.  
Dieu soit louë, dit-il, voila mon lit.  
Pendant cela le mauvais temps l'assaille  
De toutes parts : il n'en peut presque plus.  
Transi de froid, immobile et perclus,  
Au desespoir bien-tost il s'abandonne,  
Claque des dents, se plaint, tremble, et frissonne  
Si hautement que quelqu'un l'entendit.  
Ce quelqu'un-là, c'estoit une Servante,  
Et sa Maistresse une Veuve galante,  
Qui demeroit au logis que j'ay dit;

Pleine d'appas, jeune, et de bonne grace.  
Certain Marquis, Gouverneur de la place,  
L'entretenoit; et de peur d'estre veu,  
Troublé, distrait, enfin interrompu  
Dans son commerce au logis de la Dame,  
Il se rendoit souvent chez cette femme  
Par une porte aboutissante aux champs;  
Alloit, venoit, sans que ceux de la ville  
En sceussent rien, non pas mesme ses gens.  
Je m'en estonne, et tout plaisir tranquille  
N'est d'ordinaire un plaisir de Marquis :  
Plus il est sceu, plus il leur semble exquis.  
Or il avint que la mesme soirée  
Où nostre Job, sur la paille estendu,  
Tenoit déjà sa fin toute assurée,  
Monsieur estoit de Madame attendu;  
Le soupé prest, la chambre bien parée;  
Bons restaurants, champignons et ragousts,  
Bains et parfums, matelats blancs et mous,  
Vins du coucher, toute l'Artillerie  
De Cupidon, non pas le langoureux,  
Mais celuy-là qui n'a fait en sa vie  
Que de bons tours, le Patron des heureux,  
Des jouissans. Estant donc la Donzelle  
Preste à bien faire, avint que le Marquis  
Ne pût venir : elle en receut l'avis  
Par un sien Page, et de cela la Belle  
Se consola : tel estoit leur marché.  
Renaud y gagne : il ne fut écouté  
Plus d'un moment, que pleine de bonté,  
Cette servante et confite en tendresse,  
Par aventure, autant que sa Maistresse  
Dit à la Veuve : Un pauvre souffreteux  
Se plaint là bas, le froid est rigoureux,  
Il peut mourir : Vous plaist-il pas, Madame,  
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?  
Oüy, je le veux, répondit cette femme.  
Ce galetas qui de rien ne nous sert

Luy viendra bien; dessus quelque couchete  
 Vous luy mettrez un peu de paille nette,  
 Et là-dedans il faudra l'enfermer;  
 De nos reliefs vous le ferez souper  
 Auparavant, puis l'envoyrez coucher.  
 Sans cet Arrest, c'estoit fait de la vie  
 Du bon Renaud. On ouvre, il remercie;  
 Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,  
 Conte son cas, reprend force et courage:  
 Il estoit grand, bien-fait, beau personnage,  
 Ne sembloit mesme homme en amour nouveau,  
 Quoy qu'il fust jeune. Au reste il avoit honte  
 De sa misere et de sa nudité:  
 L'Amour est nu, mais il n'est pas croté.  
 Renaud dedans, la Chambriere monte,  
 Et va conter le tout de point en point.  
 La Dame dit: Regardez si j'ay point  
 Quelque habit d'homme encor dans mon armoire;  
 Car feu Monsieur en doit avoir laissé.  
 Vous en avez, j'en ay bonne memoire,  
 Dit la Servante. Elle eut bien-tost trouvé  
 Le vray balot. Pour plus d'honnesteté,  
 La Dame ayant appris la qualité  
 De Renaud d'Ast (car il s'estoit nommé)  
 Dit qu'on le mit au bain chauffé pour elle.  
 Cela fut fait; il ne se fit prier.  
 On le parfume avant que l'habiller.  
 Il monte en haut, et fait à la Donzelle  
 Son compliment, comme homme bien appris.  
 On sert enfin le soupé du Marquis.  
 Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme;  
 Mesme un peu mieux, la Cronique le dit:  
 On peut à moins gagner de l'appetit.  
 Quant à la Veuve, elle ne fit, en somme,  
 Que regarder, témoignant son desir;  
 Soit que déjà l'attente du plaisir  
 L'eust disposée, ou soit par sympathie,  
 Ou que la mine, ou bien le procedé



De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.  
 De tous costez se trouvant assaillie,  
 Elle se rend aux semonces d'Amour.  
 Quand je feray, disoit-elle, ce tour,  
 Qui l'ira dire? Il n'y va rien du nostre.  
 Si le Marquis est quelque peu trompé,  
 Il le merite, et doit l'avoir gagné,  
 Ou gagnera; car c'est un bon Apostre.  
 Homme pour homme, et peché pour peché,  
 Autant me vaut celui-cy que cet autre.  
 Renaud n'estoit si neuf qu'il ne vist bien  
 Que l'Oraison de Monsieur S. Julien  
 Feroit effet, et qu'il auroit bon giste.  
 Luy hors de table, on dessert au plus viste.  
 Les voila seuls, et pour le faire court,  
 En beau début. La Dame s'estoit mise  
 En un habit à donner de l'Amour.  
 La negligence, à mon gré si requise,  
 Pour cette fois fut sa Dame d'Atour.  
 Point de clinquant : jupe simple et modeste,  
 Ajustement moins superbe que leste;  
 Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court,  
 Sous ce mouchoir ne sçais quoy fait au tour :  
 Par là Renaud s'imagina le reste.  
 Mot n'en diray; mais je n'obmettray point  
 Qu'elle estoit jeune, agreable, et touchante,  
 Blanche sur tout, et de taille avenante,  
 Trop ny trop peu de chair et d'embonpoint.  
 A cet objet qui n'eust eu l'ame émeüe!  
 Qui n'eust aymé! qui n'eust eu des desirs!  
 Un Philosophe, un marbre, une statuë  
 Auroient senty comme nous ces plaisirs.  
 Elle commence à parler la premiere,  
 Et fait si bien que Renaud s'enhardit.  
 Il ne sçavoit comme entrer en matiere;  
 Mais pour l'ayder la Marchande luy dit :  
 Vous rappelez en moy la souvenance  
 D'un qui s'est veu mon unique soucy :



Plus je vous vois , plus je crois voir aussi  
L'air et le port , les yeux , la remembrance  
De mon Epoux ; que Dieu luy fasse paix :  
Voyla sa bouche , et voyla tous ses traits.  
Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire ;  
Mais vous , Madame , à qui ressemblez-vous ?  
A nul objet ; et je n'ay point memoire  
D'en avoir veu qui m'ait semblé si doux.  
Nulle beauté n'approche de la vostre.  
Or me voicy d'un mal cheu dans un autre :  
Je transissois , je brûle maintenant.  
Lequel vaut mieux ! La Belle l'arrestant ,  
S'humilia pour estre contredite :  
C'est une adresse à mon sens non petite.  
Renaud poursuit : loüant par le menu  
Tout ce qu'il voit , tout ce qu'il n'a point veu ,  
Et qu'il verroit volontiers , si la Belle  
Plus que de droit ne se monstroit cruelle.  
Pour vous louer comme vous meritez ,  
Ajousta-t-il , et marquer les beautez  
Dont j'ay la veuë avec le cœur frappée  
( Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit )  
Il faut un siecle , et je n'ay qu'une nuit ,  
Qui pourroit estre encor mieux occupée.  
Elle sousrit ; il n'en falut pas plus.  
Renaud laissa les discours superflus :  
Le temps est cher en Amour comme en guerre.  
Homme mortel ne s'est veu sur la terre  
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.  
On resista tout autant qu'il falloit  
Ny plus ny moins , ainsi que chaque Belle  
Sçait pratiquer , pucelle ou non pucelle ;  
Au demeurant , je n'ay pas entrepris  
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle :  
Menu détail , baisers donnez et pris ,  
La petite oye ; enfin ce qu'on appelle  
En bon François les preludes d'Amour ;  
Car l'un et l'autre y sçavoit plus d'un tour.

Au souvenir de l'estat miserable  
 Où s'estoit veu le pauvre voyageur,  
 On luy faisoit toûjours quelque faveur :  
 Voila, disoit la Veuve charitable,  
 Pour le chemin, voicy pour les brigans,  
 Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps ;  
 Tant que le tout piece à piece s'efface.  
 Qui ne voudroit se raquiter ainsi ?  
 Conclusion, que Renaud sur la place  
 Obtint le don d'amoureuse mercy.  
 Les doux propos recommencent ensuite,  
 Puis les baisers, et puis la noix confite.  
 On se coucha. La Dame, ne voulant  
 Qu'il s'allast mettre au lit de sa servante,  
 Le mit au sien. Ce fut fait prudemment,  
 En femme sage, en personne galante.  
 Je n'ay pas sceu ce qu'estant dans le lit  
 Ils avoient fait ; mais, comme avec l'habit  
 On met à part certain reste de honte (1),  
 Apparemment le meilleur de ce Conte  
 Entre deux draps pour Renaud se passa.  
 Là plus à plein il se recompensa  
 Du mal souffert, de la perte arrivée ;  
 Dequoy s'estant la Veuve bien trouvée ;  
 Il fut prié de la venir revoir ;  
 Mais en secret ; car il falloit pourvoir  
 Au Gouverneur. La Belle non contente  
 De ces faveurs, estala son argent.  
 Renaud n'en prit qu'une somme bastante  
 Pour regagner son logis promptement.  
 Il s'en va droit à cette Hostellerie  
 Où son Valet estoit encore au lit.  
 Renaud le rosse, et puis change d'habit,  
 Ayant trouvé sa valize garnie.

1. Dans Hérodote (I, 8) : « Oubliez-vous qu'une femme dépose sa pudeur avec ses vêtements ? » (Note de M. Boissonade.)

Pour le combler, son bon destin voulut  
 Qu'on attrapast les Quidams ce jour mesme.  
 Incontinent chez le Juge il courut.  
 Il faut user de diligence extrême  
 En pareil cas ; car le Greffe tient bon ,  
 Quand une fois il est saisi des choses :  
 C'est proprement la caverne au Lion (1) ;  
 Rien n'en revient : là les mains ne sont closes  
 Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :  
 Fin celuy-là qui n'y laisse du sien.  
 Le procez fait, une belle potence  
 A trois costés fut mise en plein marché :  
 L'un des Quidams harangua l'assistance  
 Au nom de tous, et le Trio branché  
 Mourut contrit et fort bien confessé.  
 Après cela, doutez de la puissance  
 Des Oraisons, dira quelqu'un de ceux (2)  
 Dont j'ay parlé ; trois gens par devers eux  
 Ont un roussin, et nombre de pistoles :  
 Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux ?  
 Aussi font-ils florés et caprioles  
 (Mauvais presage) et, tout gais et joyeux ,  
 Sont sur le point de partir leur chevance ,  
 Lors qu'on les vient prier d'une autre danse.  
 En contr'eschange, un pauvre mal-heureux  
 S'en va perir selon toute apparence,  
 Quand sous la main luy tombe une beauté  
 Dont un Prelat se seroit contenté ;

1. Voyez la fable XIV du livre VI.

2. Nous nous en tenons scrupuleusement, comme nous l'avons déjà dit, au texte publié par l'auteur lui-même. A partir de l'édition de 1685, ce vers est ainsi modifié :

Des Oraisons, ces gens gais et joyeux...

Et les cinq qui suivent ici sont supprimés. Est-ce La Fontaine qui a fait ce changement ? Il est permis d'en douter ; la narration est ainsi plus vive, mais que signifie « on les vient prier d'une autre danse » si l'on retranche les « caprioles » des voleurs ?

Il recouvra son argent, son bagage ;  
 Et son cheval, et tout son équipage ;  
 Et, grace à Dieu et Monsieur S. Julien,  
 Eut une nuit qui ne luy cousta rien (1).

## VI. — LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre (2).

**B**ocace n'est le seul qui me fournit ;  
 Je vas par fois en une autre boutique.  
 Il est bien vray que ce divin esprit  
 Plus que pas un me donne de pratique ;  
 Mais, comme il faut manger de plus d'un pain (3),  
 Je puise encore en un vieux magasin :  
 Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles  
 Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles  
 Pour la pluspart, et de très-bonne main.  
 Pour cette fois, la Reine de Navarre  
 D'un « c'estoit moy » naïf autant que rare,  
 Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.  
 Voicy le fait, quiconque en soit l'Auteur :  
 J'y mets du mien selon les occurrences ;  
 C'est ma coutume, et, sans telles licences  
 Je quitterois la charge de conteur.  
 Un homme donc avoit belle servante ;  
 Il la rendit au jeu d'Amour sçavante.  
 Elle estoit fille à bien armer un lit,

1. Édition de 1668 :

Eut un soupé qui ne luy cousta rien.

2. *Heptameron*, journée V, nouvelle V.

3. Éditions de 1666 et de 1668 :

Mais, comme il faut gouster de plus d'un pain.

Pleine de suc, et donnant appetit ;  
 Ce qu'on appelle en François bonne robbe.  
 Par un beau jour cet homme se dérobe  
 D'avec sa femme, et d'un très-grand matin  
 S'en va trouver sa Servante au jardin.  
 Elle faisoit un bouquet pour Madame :  
 C'estoit sa feste. Voyant donc de la femme (1)  
 Le bouquet fait, il commence à louer  
 L'assortiment; tâche à s'insinuer :  
 S'insinuer, en fait de Chambriere,  
 C'est proprement couler sa main au sein,  
 Ce qui fut fait. La Servante soudain  
 Se défendit : mais de quelle maniere ?  
 Sans rien gaster : c'estoit une façon  
 Sur le marché; bien sçavoit sa leçon.  
 La Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises  
 En un monceau, les jette au Compagnon.  
 Il la baisa pour en avoir raison :  
 Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.  
 En cet étrif la Servante tomba.  
 Luy d'en tirer aussi-tost avantage.  
 Le mal-heur fut que tout ce beau ménage  
 Fut découvert d'un logis près de là.  
 Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.  
 Une voisine apperceut le mystere ;  
 L'Epoux la vit, je ne sçais pas comment.  
 Nous voilà pris, dit-il à sa Servante,  
 Nostre voisine est languarde et méchante ;  
 Mais ne soyez en crainte aucunement.  
 Il va trouver sa femme en ce moment,  
 Puis fait si bien que s'estant éveillée  
 Elle se leve, et, sur l'heure habillée,  
 Il continuë à jouer son rollet,

1. Édition de 1668 :

C'estoit sa feste. Voyant donc de sa femme.

Ce vers a été ainsi corrigé dans les éditions modernes :

C'estoit sa feste. Or voyant de la femme.

Tant qu' à dessein d'aller faire un bouquet,  
 La pauvre Epouse au jardin est menée.  
 Là fut par luy procedé de nouveau;  
 Mesme debat, mesme jeu se commence.  
 Fleurs de voler : tetons d'entrer en danse !  
 Elle y prit goust ; le jeu luy sembla beau :  
 Somme, que l'herbe en fut encor froissée.  
 La pauvre Dame alla l'apresdînée  
 Voir sa voisine, à qui ce secret là  
 Chargeoit le cœur : elle se soulagea  
 Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,  
 Dit cette femme avec un front severe,  
 Laisser passer sans vous en avertir  
 Ce que j'ay veu. Voulez-vous vous servir  
 Encor long-temps d'une fille perduë ?  
 A coups de pied, si j'estois que de vous,  
 Je l'envoyrois ainsi qu'elle est venue.  
 Comment ! elle est aussi brave que nous !  
 Or bien ; je sçais celuy de qui procede  
 Cette piafe : apportez-y remede  
 Tout au plustost, car je vous avertis  
 Que ce matin estant à la fenestre,  
 ( Ne sçais pourquoy ) j'ay veu de mon logis  
 Dans son jardin vostre mary paroistre,  
 Puis la Galande ; et tous deux se sont mis  
 A se jeter quelques fleurs à la teste.  
 Sur ce propos l'autre l'arresta coy.  
 Je vous entends, dit-elle, c'estoit moy.

*La Voisine.*

Voire ! écoutez le reste de la feste :  
 Vous ne sçavez où je veux en venir.  
 Les bonnes gens se sont pris à cueillir  
 Certaines fleurs que baisers on appelle.

*La Femme.*

C'est encor moy que vous preniez pour elle.

*La Voisine.*

Du jeu des fleurs à celuy des tetons



Ils sont passez : après quelques façons,  
A pleines mains l'on les a laissez prendre.

*La Femme.*

Et pourquoy non ? c'estoit moy : vostre Epoux  
N'a-t-il donc pas les mesmes droits sur vous ?

*La Voisine.*

Cette personne enfin sur l'herbe tendre  
Est trebuchée, et, comme je le croy,  
Sans se blesser ; vous riez ?

*La Femme.*

C'estoit moy.

*La Voisine.*

Un cotillon a paré la verdure.

*La Femme.*

C'estoit le mien.

*La Voisine.*

Sans vous mettre en courroux :  
Qui le portoit, de la fille ou de vous ?  
C'est là le point ; car Monsieur vostre Epoux  
Jusques au bout a poussé l'avanture.

*La Femme.*

Qui ? c'estoit moy : vostre teste est bien dure.

*La Voisine.*

Ah ; c'est assez. Je ne m'informe plus ;  
J'ay pourtant l'œil assez bon, ce me semble :  
J'aurois juré que je les avois veus  
En ce lieu-là se divertir ensemble.  
Mais excusez , et ne la chassez pas.

*La Femme.*

Pourquoi chasser ? j'en suis très-bien servie.

*La Voisine.*

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.



Vous en tenez, ma commere m'amie.

*Baise ta Servante en un coin ,  
Si tu ne veux baiser ta femme en un jardin (1).*

## VII.—LA GAGEURE DES TROIS COMMERES,

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace (2).

**A**près bon vin, trois Commeres un jour  
S'entretenoient de leurs tours et proües—  
Toutes avoient un amy par amour, [ses.  
Et deux estoient au logis les Maistresses.  
L'une disoit : J'ay le Roy des maris ;  
Il n'en est point de meilleur dans Paris.  
Sans son congé je vas par tout m'ébatre :  
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.  
Il ne faut pas se lever trop matin  
Pour luy prouver que trois et deux font quatre.  
Par mon serment, dit une autre aussi-tost,  
Si je l'avois j'en ferois une estreine ;  
Car quant à moy, du plaisir ne me chaut,  
A moins qu'il soit meslé d'un peu de peine.  
Vostre Epoux va tout ainsi qu'on le meine ;  
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.  
Bien sçauroit prendre et le temps et le lieu,  
Qui tromperoit à son ayse un tel homme.  
Pour tout cela ne croyez que je chomme,  
Le passetemps en est d'autant plus doux ;  
Plus grand en est l'amour des deux parties.  
Je ne voudrois contre aucune de vous ,

1. Ce singulier conseil ne se trouve que dans l'édition de 1669.

2. *Decameron*, giornata VII, novel. VIII e IX.

Qui vous vantez d'estre si bien loties ,  
Avoir troqué de Galant ny d'Epoux.  
Sur ce debat la troisiéme Commere  
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis  
Qu'Amour se plaist avec les bons maris ,  
Et veut aussi quelque peine legere.  
Ce point vidé, le propos s'échauffant ,  
Et d'en conter toutes trois triomphant ,  
Celle-cy dit : Pourquoi tant de paroles ?  
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?  
Laissons à part les disputes frivoles :  
Sur nouveaux faits attrapons nos Epoux ;  
Le moins bon tour payera quelque amande.  
Nous le voulons , c'est ce que l'on demande ,  
Dirent les deux. Il faut faire serment ,  
Que toutes trois , sans nul déguisement ,  
Rapporterons , l'affaire estant passée ,  
Le cas au vray ; puis pour le jugement  
On en croira la Commere Macée.  
Ainsi fut dit , ainsi l'on l'accorda.  
Voici comment chacune y proceda :  
Celle des trois qui plus estoit contrainte  
Aimoit alors un beau jeune garçon ,  
Frais , delicat , et sans poil au menton ,  
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte :  
Les pauvres gens n'avoient de leurs Amours  
Encor jouÿ , sinon par échapées ;  
Toûjours falloit forger de nouveaux tours ,  
Toûjours chercher des maisons empruntées.  
Pour plus à l'aise ensemble se jouer ,  
Le bonne Dame habille en chambriere  
Le jouvenceau , qui vient pour se louer ,  
D'un air modeste , et baissant la paupiere.  
Du coin de l'œil l'Epoux le regardoit ,  
Et dans son cœur déjà se proposoit  
De rehausser le linge de la fille.  
Bien luy sembloit , en la considerant ,  
N'en avoir veu jamais de si gentille.

On la retient ; avec peine pourtant :  
 Belle servante, et mary vert Galant,  
 C'estoit matiere à feindre du scrupule.  
 Les premiers jours le mary dissimule,  
 Détourne l'œil, et ne fait pas semblant  
 De regarder sa Servante nouvelle ;  
 Mais tost après il tourna tant la Belle,  
 Tant luy donna, tant encor luy promit,  
 Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;  
 Et de jeu fait, à dessein de le prendre,  
 Un certain soir la Galande luy dit :  
 Madame est mal, et seule elle veut estre  
 Pour cette nuit. Incontinent le Maistre  
 Et la Servante ayant fait leur marché,  
 S'en vont au lit, et le Drosle couché,  
 Elle en cornette et dégrafant sa jupe,  
 Madame vient : qui fut bien empêché,  
 Ce fut l'Epoux, cette fois pris pour dupe.  
 Oh, oh, luy dit la Commere en riant,  
 Vostre ordinaire est donc trop peu friand  
 A vostre goust ; et par saint Jean, beau Sire,  
 Un peu plutôt vous me le deviez dire :  
 J'aurois chez moy toûjours eu des tendrons.  
 De celui-cy pour certaines raisons (1)  
 Vous faut passer ; cherchez autre avanture.  
 Et vous, la Belle au dessein si gaillard,  
 Mercy de moy, Chambriere d'un liard,  
 Je vous rendray plus noire qu'une meure.  
 Il vous faut donc du mesme pain qu'à moy !  
 J'en suis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,  
 Ny qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :  
 Graces à Dieu, je crois avoir dequoy  
 Donner encore à quelqu'un dans la veuë ;  
 Je ne suis pas à jeter dans la ruë.  
 Laissons ce poinct ; je sçais un bon moyen :

1. Édition de 1685 :

De celle-ci pour certaines raisons.

Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.  
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?  
Viste, marchons, que du lit où je couche  
Sans marchander on prenne le chemin :  
Vous chercherez vos besognes demain.  
Si ce n'estoit le scandale et la honte,  
Je vous mettrois dehors en cet estat.  
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :  
Puis je rendray de vous un très-bon compte  
A l'avenir, et vous jure ma foy  
Que nuit et jour vous serez près de moy.  
Qu'ay-je besoin de me mettre en alarmes,  
Puis que je puis empêcher tous vos tours ?  
La Chambriere écoutant ce discours  
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes ;  
Prend son paquet, et sort sans consulter ;  
Ne se le fait par deux fois repeter ;  
S'en va jouër un autre personnage ;  
Fait au logis deux mestiers tour à tour ;  
Galant de nuit, Chambriere de jour,  
En deux façons elle a soin du mesnage.  
Le pauvre Epoux se trouve tout heureux  
Qu'à si bon compte il en ait esté quite.  
Luy couché seul, nostre couple Amoureux  
D'un temps si doux à son aise profite.  
Rien ne s'en perd, et des moindres momens  
Bons ménagers furent nos deux Amans,  
Sçachant très-bien que l'on n'y revient gueres.  
Voilà le tour de l'une des Commeres.  
L'autre, de qui le mari croyoit tout,  
Avecque luy sous un poirier assise,  
De son dessein vint aysément à bout.  
En peu de mots j'en vas conter la guise.  
Leur grand Valet près d'eux estoit debout,  
Garçon bien-fait, beau parleur, et de mise,  
Et qui faisoit les Servantes troter.  
La Dame dit : Je voudrois bien gouster  
De ce fruit là ; Guillot, monte, et secouë

Nostre poirier. Guillot monte à l'instant.  
 Grimpé qu'il est, le Drosle fait semblant  
 Qu'il luy paroist que le mary se jouë  
 Avec la femme ; aussi-tost le Valet,  
 Frotant ses yeux comme estonné du fait :  
 Vrayment, Monsieur, commence-t-il à dire,  
 Si vous vouliez Madame caresser,  
 Un peu plus loin vous pouviez aller rire,  
 Et moy present du moins vous en passer.  
 Cecy me cause une surprise extrême.  
 Devant les gens prendre ainsi vos ébats !  
 Si d'un Valet vous ne faites nul cas,  
 Vous vous devez du respect à vous-mesme.  
 Quel taon vous point ? attendez à tantost :  
 Ces privautez en seront plus friandes ;  
 Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,  
 Les nuits d'esté sont encore assez grandes.  
 Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela  
 Tant de bons lits, tant de chambres si belles !  
 La Dame dit : Que conte celuy-là ?  
 Je crois qu'il resve : où prend-il ces nouvelles ?  
 Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?  
 Descends, descends, mon ami, tu verras.  
 Guillot descend. Hé bien ! luy dit son maistre,  
 Nous joüons-nous ?

*Guillot.*

Non pas pour le present.

*Le Mary.*

Pour le present ?

*Guillot.*

Oüy, Monsieur, je veux estre  
 Ecorché vif, si tout incontinent  
 Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

*La Femme.*

Mieux te vaudroit laisser cette sornette ;  
 Je te le dis ; car elle sent les coups.

*Le Mary.*

Non, non, M'amie, il faut qu'avec les fous  
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

*Guillot.*

Est-ce estre fou que de voir ce qu'on voit ?

*La Femme.*

Et qu'as-tu veu ?

*Guillot.*

J'ay veu, je le repete,  
Vous et Monsieur qui dans ce même endroit  
Jouïez tous deux au doux jeu d'Amourette,  
Si ce poirier n'est peut-estre charmé.

*La Femme.*

Voire, charmé ! tu nous fais un beau Conte !

*Le Mary.*

Je le veux voir ; vrayment faut que j'y monte :  
Vous en sçauvez bien-tost la verité.  
Le Maistre à peine est sur l'arbre monté,  
Que le Valet embrasse la Maistresse.  
L'Epoux, qui voit comme l'on se caresse  
Crie, et descend en grand'haste aussi-tost.  
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,  
Pour empêcher la suite de l'affaire :  
Et toutesfois il ne pût si bien faire  
Que son honneur ne receust quelque eschec.  
Comment, dit-il, quoy ! mesme à mon aspect !  
Devant mon nez ! à mes yeux ! Sainte Dame,  
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

*Le Mary.*

Oses-tu bien le demander encor ?

*La Femme.*

Et pourquoy non ?

*Le Mary.*

Pourquoy ? N'ay-je pas tort



De t'accuser de cette effronterie ?

*La Femme.*

Ah ! c'en est trop , parlez mieux , je vous prie.

*Le Mary.*

Quoy ! ce coquin ne te caressoit pas ?

*La Femme.*

Moy ? vous resvez.

*Le Mary.*

D'où viendrait donc ce cas ?

Ay-je perdu la raison ou la veuë ?

*La Femme.*

Me croyez-vous de sens si dépourveuë,  
Que devant vous je commisse un tel tour ?  
Ne trouverois-je assez d'heures au jour  
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

*Le Mary.*

Je ne sçay plus ce qu'il faut que j'y die.  
Nostre poirier m'abuse assurement.  
Voyons encor. Dans le mesme moment  
L'Époux remonte, et Guillot recommence.  
Pour cette fois le mary void la danse  
Sans se fascher, et descend doucement.  
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes ;  
C'est ce poirier, il est ensorcelé.  
Puis qu'il fait voir de si vilaines choses,  
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.  
Cours au logis ; dy qu'on le vienne abattre.  
Je ne veux plus que cet arbre maudit  
Trompe les gens. Le Valet obeït.  
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,  
Se demandant l'un l'autre sourdement,  
Quel si grand crime a ce poirier pû faire ?  
La Dame dit : Abattez seulement ;  
Quant au surplus, ce n'est pas vostre affaire.  
Par ce moyen la seconde Commere



Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.  
 Passons au tour que la troisième fit.  
 Les rendez-vous chez quelque bonne amie  
 Ne luy manquoient non plus que l'eau du puits.  
 Là tous les jours estoient nouveaux déduits.  
 Nostre Donzelle y tenoit sa partie.  
 Un sien Amant estant lors de quartier,  
 Ne croyant pas qu'un plaisir fust entier  
 S'il n'estoit libre, à la Dame propose  
 De se trouver seuls ensemble une nuit.  
 Deux, luy dit-elle, et pour si peu de chose  
 Vous ne serez nullement éconduit.  
 Jà de par moy ne manquera l'affaire.  
 De mon mary je sçauray me défaire  
 Pendant ce temps. Aussi-tost fait que dit.  
 Bon besoin eut d'estre femme d'esprit;  
 Car pour Epoux elle avoit pris un homme  
 Qui ne faisoit en voyages grands frais;  
 Il n'alloit pas querir pardons à Rome,  
 Quand il pouvoit en rencontrer plus près,  
 Tout au rebours de la bonne Donzelle,  
 Qui, pour monstrier sa ferveur et son zele,  
 Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.  
 Pelerinage avoit fait son devoir  
 Plus d'une fois; mais c'estoit le vieux style:  
 Il luy falloit, pour se faire valoir,  
 Chose qui fust plus rare et moins facile.  
 Elle s'attache à l'orteil dès ce soir  
 Un brin de fil, qui rendoit à la porte  
 De la maison, et puis se va coucher  
 Droit au costé d'Henriet Berlinguier.  
 (On appelloit son mary de la sorte.)  
 Elle fit tant qu'Henriet se tournant  
 Sentit le fil. Aussi-tost il soupçonne  
 Quelque dessein, et, sans faire semblant  
 D'estre éveillé, sur ce fait il raisonne,  
 Se leve enfin, et sort tout doucement,  
 De bonne foy son Epouse dormant,

Ce luy sembloit ; suit le fil dans la ruë ;  
Conclud de là que l'on le trahissoit ;  
Que quelque Amant que la Donzelle avoit,  
Avec ce fil par le pied la tiroit ,  
L'avertissant ainsi de sa venuë :  
Que la Galande aussi-tost descendoit ,  
Tandis que luy pauvre mary dormoit.  
Car autrement pourquoy ce badinage ?  
Il falloit bien que Messer cocuage  
Le visitast ; honneur dont à son sens  
Il se seroit passé le mieux du monde.  
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;  
Hors la maison fait le guet et la ronde,  
Pour attraper quiconque tirera  
Le bria de fil. Or le Lecteur sçaura  
Que ce logis avoit sur le derriere  
Dequoy pouvoir introduire l'amy :  
Il le fut donc par une Chambriere.  
Tout domestique en trompant un mary  
Pense gagner indulgence pleniere.  
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,  
La bonne Dame et le jeune Muguet  
En sont aux mains, et Dieu sçait la maniere.  
En grand soulas cette nuit se passa.  
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.  
Tout fut des mieux graces à la Servante,  
Qui fit si bien devoir de surveillante,  
Que le Galant tout à temps délogea.  
L'Epoux revint quand le jour approcha ;  
Reprit sa place, et dit que la migraine  
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.  
Deux jours après la Commere ne faut  
De mettre un fil ; Berlinguier aussi-tost,  
L'ayant senty, rentre en la mesme peine,  
Court à son poste, et nostre Amant au sien.  
Renfort de joye : on s'en trouva si bien ,  
Qu'encor un coup on pratiqua la ruse ;  
Et Berlinguier, prenant la mesme excuse,

Sortit encore, et fit place à l'Amant.  
 Autre renfort de tout contentement.  
 On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,  
 Il en falut venir au dénouement;  
 Trois Actes eut sans plus la Comedie.  
 Sur le minuit l'Amant s'estant sauvé,  
 Le brin de fil aussi-tost fut tiré  
 Par un des siens sur qui l'Epoux se ruë,  
 Et le contraint en occupant la ruë  
 D'entrer chez luy, le tenant au collet,  
 Et ne sçachant que ce fust un Valet.  
 Bien à propos luy fut donné le change.  
 Dans le logis est un vacarme estrange.  
 La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.  
 Le Compagnon se jette à leurs genoux;  
 Dit qu'il venoit trouver la Chambriere;  
 Qu'avec ce fil il la tiroit à soy  
 Pour faire ouvrir; et que depuis n'aguere  
 Tous deux s'estoient entredonné la foy.  
 C'est donc cela, poursuivit la Commere  
 En s'adressant à la fille, en colere,  
 Que l'autre jour je vous vis à l'orteil  
 Un brin de fil: je m'en mis un pareil,  
 Pour attraper avec ce stratagème  
 Vostre Galant. Or bien, c'est vostre Epoux:  
 A la bonne heure: il faut cette nuit-mesme  
 Sortir d'icy. Berlinguier fut plus doux;  
 Dit qu'il falloit au lendemain attendre.  
 On les dota l'un et l'autre amplement,  
 L'Epoux, la fille; et le Valet, l'Amant:  
 Puis au Moûtier le couple s'alla rendre;  
 Se connoissant tous deux de plus d'un jour.  
 Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.  
 Lequel vaut mieux? Pour moy, je m'en rapporte.  
 Macée ayant pouvoir de décider,  
 Ne sceut à qui la victoire accorder,  
 Tant cette affaire à resoudre estoit forte.  
 Toutes avoient eu raison de gager.

Le procez pend, et pendra de la sorte  
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

---

## VIII. — LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace (1).

**P**lus d'une fois je me suis étonné,  
Que ce qui fait la paix du mariage  
En est le point le moins considéré  
Lors que l'on met une fille en ménage.

Les pere et mere ont pour objet le bien ;  
Tout le surplus, ils le comptent pour rien :  
Jeunes tendrons à Vieillards appariens ;  
Et cependant je voy qu'ils se soucient  
D'avoir chevaux à leur char attelés  
De mesme taille, et mesmes chiens couplez ;  
Ainsi des bœufs, qui de force pareille  
Sont toujours pris ; car ce seroit merveille  
Si sans cela la charruë alloit bien.  
Comment pourroit celle du mariage  
Ne mal aller, estant un attelage  
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?  
J'en vas conter un exemple notable.  
On sçait qui fut Richard de Quinzica,  
Qui mainte Feste à sa femme allegua,  
Mainte vigile, et maint jour feriable,  
Et du devoir crut s'échaper par là.  
Très-lourdement il erroit en cela.  
Cestuy Richard estoit Juge dans Pise,  
Homme sçavant en l'étude des loix,  
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise

1. *Decameron*, giornata II, novella X.

Monstroit assez qu'il devoit faire choix  
De quelque femme à peu près de même âge ;  
Ce qu'il ne fit , prenant en mariage  
La mieux seante , et la plus jeune d'ans  
De la Cité , fille bien alliée ,  
Belle sur tout ; c'estoit Bartholomé  
De Galandi , qui parmy ses parens  
Pouvoit compter les plus gros de la ville.  
En ce ne fit Richard tour d'homme habile :  
Et l'on disoit communément de luy  
Que ses enfans ne manqueroient de peres.  
Tel fait mestier de conseiller autruy ,  
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.  
Quinzica donc n'ayant dequoy servir  
Un tel oiseau qu'estoit Bartholomé ,  
Pour s'excuser , et pour la contenir ,  
Ne rencontroit point de jour en l'année ,  
Selon son compte et son Calendrier ,  
Où l'on se pust sans scrupule appliquer  
Au fait d'Hymen ; chose aux vieillards commode ,  
Mais dont le sexe abhorre la methode.  
Quand je dis point , je veux dire très-peu :  
Encor ce peu luy donnoit de la peine.  
Toute en ferie il mettoit la semaine ,  
Et bien souvent faisoit venir en jeu  
Saint qui ne fut jamais dans la legende.  
Le Vendredy , disoit-il , nous demande  
D'autres pensers , ainsi que chacun sçait :  
Pareillement il faut que l'on retranche  
Le Samedy , non sans juste sujet ,  
D'autant que c'est la veille du Dimanche.  
Pour ce dernier , c'est un jour de repos.  
Quant au Lundy , je ne trouve à propos  
De commencer par ce point la semaine ;  
Ce n'est le fait d'une ame bien Chrestienne.  
Les autres jours autrement s'excusoit :  
Et quand venoit aux festes solempnelles ,  
C'estoit alors que Richard triomphoit ,

Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.  
Long-temps devant toujours il s'abstenoit,  
Long-temps après il en usoit de même ;  
Aux Quatre-temps autant il en faisoit,  
Sans oublier l'Avent ny le Carême.  
Cette saison pour le Vieillard estoit  
Un temps de Dieu ; jamais ne s'en lassoit.  
De Patrons mesme il avoit une liste.  
Point de quartier pour un Evangeliste,  
Pour un Apostre, ou bien pour un Docteur :  
Vierge n'estoit, Martyr et Confesseur  
Qu'il ne chommast ; tous les sçavoit par cœur.  
Que s'il estoit au bout de son scrupule,  
Il alleguoit les jours malencontreux,  
Puis les broüillars, et puis la canicule,  
De s'excuser n'estant jamais honteux.  
La chose ainsi presque toujours égale,  
Quatre fois l'an , de grace speciale,  
Nostre Docteur regaloit sa moitié,  
Petitement ; enfin c'estoit pitié.  
A cela prés, il traitoit bien sa femme.  
Les affiquets, les habits à changer,  
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame ;  
Mais tout cela n'est que pour amuser  
Un peu de temps des esprits de poupée :  
Droit au solide alloit Bartholomée.  
Son seul plaisir dans la belle saison,  
C'estoit d'aller à certaine maison  
Que son mary possedoit sur la coste :  
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.  
Là quelquefois sur la mer ils montoient,  
Et le plaisir de la pesche goustoient,  
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.  
Arrive donc qu'un jour de promenade,  
Bartholomée et Messer le Docteur  
Prennent chacun une barque à Pescheur,  
Sortent sur mer ; ils avoient fait gageure,  
A qui des deux auroit plus de bon-heur,



Et trouveroit la meilleure aventure  
Dedans sa pesche, et n'avoient avec eux,  
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.  
Certain Corsaire apperceut la chaloupe  
De notre Epouse, et vint avec sa troupe  
Fondre dessus, l'emmena bien et beau ;  
Laissa Richard : soit que près du rivage  
Il n'osast pas hazarder davantage ;  
Soit qu'il craignist qu'ayant dans son vaisseau  
Nostre Vieillard, il ne pût de sa proye  
Si bien jouir ; car il aimoit la joye  
Plus que l'argent, et toûjours avoit fait  
Avec honneur son mestier de Corsaire ;  
Au jeu d'Amour estoit homme d'effet ,  
Ainsi que sont gens de pareille affaire.  
Gens de mer sont toûjours prests à bien faire,  
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :  
On n'en voit point qui les festes allegue.  
Or tel estoit celui dont nous parlons,  
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.  
La Belle fit son devoir de pleurer  
Un demy jour, tant qu'il se put étendre :  
Et Pagamin de la reconforter,  
Et nostre Epouse à la fin de se rendre.  
Il la gagna ; bien sçavoit son mestier.  
Amour s'en mit, Amour ce bon apôtre,  
Dix mille fois plus Corsaire que l'autre,  
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.  
La Belle avoit sa rançon toute preste :  
Trés-bien luy prit d'avoir dequoy payer ;  
Car là n'estoit ny vigile ny Feste.  
Elle oublia ce beau Calendrier  
Rouge par tout<sup>(1)</sup>, et sans nul jour ouvrable :  
De la ceinture on le luy fit tomber ;  
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

1. Les jours de fête sont imprimés en encre rouge dans les anciens calendriers.



Nostre Legiste eust mis son doigt au feu  
Que son Epouse estoit toûjours fidele,  
Entiere et chaste, et que, moyennant Dieu,  
Pour de l'argent on luy rendroit la Belle.  
De Pagamin il prit un sauf-conduit,  
L'alla trouver, luy mit la carte blanche.  
Pagamin dit : Si je n'ay pas bon bruit,  
C'est à grand tort ; je veux vous rendre franche,  
Et sans rançon, vostre chere moitié.  
Ne plaise à Dieu que si belle amitié  
Soit par mon fait de desastre ainsi pleine.  
Celle pour qui vous prenez tant de peine  
Vous reviendra selon vostre desir.  
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.  
Faites-moy voir seulement qu'elle est vôtre ;  
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,  
Comme il m'en tombe assez entre les mains ;  
Ce me seroit une espee de blâme.  
Ces jours passez je pris certaine Dame  
Dont les cheveux sont quelque peu chastains,  
Grande de taille, en bon poinct, jeune et fraische.  
Si cette Belle, après vous avoir veu,  
Dit estre à vous, c'est autant de conclu :  
Reprenez-la : rien ne vous en empêche.  
Richard reprit : Vous parlez sagement,  
Et me traitez trop genereusement ;  
De son mestier il faut que chacun vive.  
Mettez un prix à la pauvre captive,  
Je le payray contant, sans hesiter.  
Le compliment n'est icy necessaire :  
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.  
Ne me traitez que comme on pourroit faire  
En pareil cas l'homme le moins connu.  
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu  
D'honesteté ? Non sera sur mon ame.  
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,  
Ne doutez point qu'elle ne soit à moy.  
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foy,

Mais aux baisers que de la pauvre femme  
Je recevray, ne craignant qu'un seul point,  
C'est qu'à me voir de joye elle ne meure.  
On fait venir l'Epouse tout à l'heure,  
Qui froidement et ne s'émouvant point,  
Devant ses yeux voit son mary paroistre,  
Sans témoigner seulement le connoistre,  
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.  
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse  
Devant les gens ; et sa joye amoureuse  
N'ose éclater : soyez seur qu'à mon cou,  
Si j'estois seul, elle seroit sautée.  
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;  
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.  
Ce qui fut fait , et la chambre fermée ,  
Richard commence : Et là , Bartholomé ,  
Comme tu fais ! je suis ton Quinzica ,  
Toûjours le mesme à l'endroit de sa femme.  
Regarde-moy. Trouves-tu, ma chere ame,  
En mon visage un si grand changement !  
C'est la douleur de ton enlèvement  
Qui me rend tel, et toy seule en es cause.  
T'ay-je jamais refusé nulle chose,  
Soit pour ton jeu, soit pour tes vestemens ?  
En estoit-il quelqu'une de plus brave ?  
De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?  
Tu le seras estant avec ces gens.  
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?  
Ce qu'il pourra, répondit brusquement  
Bartholomé. Est-il temps maintenant  
D'en avoir soin ? s'en est-on mis en peine  
Quand malgré moy l'on m'a jointe avec vous ?  
Vous vieux penard, moy fille jeune et drüe,  
Qui méritois d'estre un peu mieux pourveüe,  
Et de gouster ce qu'Hymen a de doux.  
Pour cet effet j'estois assez aimable,  
Et me trouvois aussi digne, entre nous,  
De ces plaisirs, que j'en estois capable.

Elle estoit jeune, et belle creature,  
 Plaisoit beaucoup, fors un point qui gastoit  
 Toute l'affaire, et qui seul rebutoit  
 Les plus ardents; c'est qu'elle estoit avare.  
 Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.  
 Je l'ay jà dit, rien n'y font les soupirs.  
 Celuy-là parle une langue Barbare  
 Qui l'or en main n'explique ses desirs.  
 Le jeu, la jupe et l'Amour des plaisirs  
 Sont les ressorts que Cupidon employe :  
 De leur boutique il sort chez les François  
 Plus de Cocus que du cheval de Troye  
 Il ne sortit de Heros autresfois.  
 Pour revenir à l'humeur de la Belle,  
 Le compagnon ne pût rien tirer d'elle  
 Qu'il ne parlast. Chacun sçait ce que c'est  
 Que de parler : le Lecteur s'il luy plaist,  
 Me permettra de dire ainsi la chose.  
 Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose  
 Deux cens écus. La Belle l'écouta;  
 Et Gasparin à Gulphar les presta,  
 (Ce fut le bon,) puis aux champs s'en alla,  
 Ne soupçonnant aucunement sa femme.  
 Gulphar les donne en presence de gens.  
 Voilà, dit-il, deux cens écus contans,  
 Qu'à vostre Epoux vous donnerez, Madame.  
 La Belle crut qu'il avoit dit cela  
 Par politique, et pour jouër son rôle.  
 Le lendemain elle le regala  
 Tout de son mieux, en femme de parole.  
 Le Drosle en prit, ce jour et les suivans,  
 Pour son argent, et mesme avec usure :  
 A bon payeur on fait bonne mesure.  
 Quand Gasparin fut de retour des champs,  
 Gulphar luy dit, son Epouse presente;  
 J'ay vostre argent à Madame rendu,  
 N'en ayant eu pour une affaire urgente  
 Aucun besoin, comme je l'avois crû :

Déchargez-en vostre livre, de grace.  
 A ce propos, aussi froide que glace,  
 Nostre Galande avoüa le receu.  
 Qu'eust-elle fait ? on eust prouvé la chose.  
 Son regret fut d'avoir enflé la doze  
 De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchoit :  
 Voyez un peu la perte que c'estoit !  
 En la quittant, Gulphar alla tout droit  
 Conter ce cas, le corner par la Ville,  
 Le publier, le prescher sur les toits.  
 De l'en blâmer, il seroit inutile :  
 Ainsi vit-on chez nous autres François.

## X. — ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles (1).

**C**ertain jaloux, ne dormant que d'un œil,  
 Interdisoit tout commerce à sa femme.  
 Dans le dessein de prévenir la Dame,  
 Il avoit fait un fort ample recueil  
 De tous les tours que le sexe sçait faire.  
 Pauvre ignorant ! comme si cette affaire  
 N'estoit une hydre, à parler franchement !  
 Il captivoit sa femme cependant ;  
 De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre ;  
 La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,  
 Par une vieille au corps tout remply d'yeux,  
 Qui la quittoit aussi peu que son ombre.  
 Ce fou tenoit son recueil fort entier :  
 Il le portoit en guise de Psautier,  
 Croyant par là cocuage hors de game (2).

1. Nouvelle XXXVII.


2. Edition de 1685 :

Croyant par là les galans hors de game.

Un jour de feste, arrive que la Dame,  
 En revenant de l'Eglise, passa  
 Près d'un logis d'où quelqu'un luy jetta  
 Fort à propos plein un panier d'ordure.  
 On s'excusa. La pauvre creature,  
 Toute vilaine, entra dans le logis.  
 Il luy falut dépouïller ses habits.  
 Elle envoya querir une autre jupe,  
 Dés en entrant, par cette douagna,  
 Qui hors d'haleine à Monsieur raconta  
 Tout l'accident. Foin ! dit-il, celui-là  
 N'est dans mon Livre, et je suis pris pour dupe :  
 Que le recueil au diable soit donné.  
 Il disoit bien ; car on n'avoit jetté  
 Cette immondice, et la Dame gasté,  
 Qu'afin qu'elle eust quelque valable excuse  
 Pour éloigner son dragon quelque-temps.  
 Un sien Galant, amy de là dedans,  
 Tout aussi-tost profita de la ruse.  
 Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :  
 Ce n'est coup seur encontre tous esclandres.  
 Maris jaloux, brûlez vostre Recueil,  
 Sur ma parole, et faites-en des cendres.

## XI. — LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles (1).


 n Villageois ayant perdu son Veau,  
 L'alla chercher dans la forest prochaine.  
 Il se plaça sur l'arbre le plus beau, [plaine.  
 Pour mieux entendre, et pour voir dans la

Vient une Dame avec un jouvenceau.  
 Le lieu leur plaist, l'eau leur vient à la bouche,  
 Et le Galant, qui sur l'herbe la couche,  
 Crie, en voyant je ne sçay quels appas :  
 O Dieux, que vois-je, et que ne vois-je pas!  
 Sans dire quoy, car c'estoient lettres closes.  
 Lors le Manant, les arrestant tout coy :  
 Homme de bien, qui voyez tant de choses,  
 Voyez-vous point mon Veau ? dites-le moy.

## XII. — L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

Conte tiré de R. (1).

**H**ans Carvel prit sur ses vieux ans  
 Femme jeune en toute maniere ;  
 Il prit aussi soucis cuisans,  
 Car l'un sans l'autre ne va guere ,  
 Babeau (c'est la jeune Femelle,  
 Fille du Bailly Concordat)  
 Fut du bon poil, ardente, et belle,  
 Et propre à l'amoureux combat.  
 Carvel, craignant de sa nature  
 Le cocuage et les railleurs,  
 Alleguoit à la creature  
 Et la legende et l'Escriture,  
 Et tous les Livres les meilleurs ;  
 Blâmoit les visites secretes ;  
 Frondoit l'attirail des Coquetes,  
 Et contre un monde de recettes,  
 Et de moyens de plaire aux yeux,  
 Invectivoit tout de son mieux.

1. Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, ch. 28.



A tous ces discours la Galande  
Ne s'arrestoit aucunement,  
Et de Sermons n'estoit friande  
A moins qu'ils fussent d'un Amant.  
Cela faisoit que le bon sire  
Ne sçavoit tantost plus qu'y dire;  
Eust voulu souvent estre mort.  
Il eut pourtant dans son martyre  
Quelques momens de reconfort ;  
L'histoire en est très-veritable.  
Une nuit qu'ayant tenu table,  
Et bû force bon vin nouveau,  
Carvel ronfloit près de Babeau,  
Il luy fut avis que le diable  
Luy mettoit au doigt un anneau,  
Qu'il luy disoit : Je sçais la peine  
Qui te tourmente et qui te gesne,  
Carvel, j'ay pitié de ton cas ;  
Tien cette bague et ne la lâches,  
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,  
Ce que tu crains point ne seras,  
Point ne seras sans que le sçaches.  
Trop ne puis vous remercier,  
Dit Carvel, la faveur est grande.  
Monsieur Satan, Dieu vous le rende,  
Grandmercy Monsieur l'Aumônier.  
Là dessus achevant son somme,  
Et les yeux encore aggravez,  
Il se trouva que le bon homme  
Avoit le doigt où vous sçavez.

## XIII. — LE GASCON PUNY.

Nouvelle.

**U**n Gascon, pour s'estre vanté  
De posséder certaine Belle,  
Fut puny de sa vanité  
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien.  
Mais quoy ! tout médisant est Prophète en ce monde :  
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,  
Il faut qu'un public en réponde<sup>(1)</sup>.  
La Dame cependant du Gascon se moquoit :  
Même au logis pour luy rarement elle estoit,  
Et bien souvent qu'il la traitoit  
D'incomparable et de divine,  
La Belle aussi-tost s'enfuyoit,  
S'allant sauver chez sa voisine.  
Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas,  
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,  
Un sien amy Damon : c'est tout, si j'ay memoire.  
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,  
Estoit Amant aymé, Galant, comme on voudra,  
Quelque chose de plus encor que tout cela.  
Pour Philis, son humeur libre, gaye et sincere  
Monstroit qu'elle estoit sans affaire,  
Sans secret et sans passion.  
On ignoroit le prix de sa possession :  
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.  
Elle approchoit vingt ans ; et venoit d'enterrer  
Un mary (de ceux-là que l'on perd sans pleurer,  
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne).  
En mille endroits de sa personne

1. Edition de 1685 :

Il faut que la veuë en réponde.

La Fontaine. — II.

La Belle avoit dequoy mettre un Gascon aux Cieux,  
 Des attraits par-dessus les yeux,  
 Je ne sçay quel air de pucelle,  
 Mais le cœur tant soit peu rebelle ;  
 Rebelle toutesfois de la bonne façon.  
 Voilà Philis. Quant au Gascon,  
 Il estoit Gascon, c'est tout dire.  
 Je laisse à penser si le sire  
 Importuna la Veuve, et s'il fit des sermens.  
 Ceux des Gascons et des Normans  
 Passent peu pour mots d'Evangile.  
 C'estoit pourtant chose facile  
 De croire Dorilas de Philis amoureux ;  
 Mais il vouloit aussi que l'on le crust heureux.  
 Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :  
 Je veux un service de vous :  
 Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;  
 C'est que vous nous aydiez à tromper un jaloux.  
 La chose est sans peril, et mesme fort aisée.  
 Nous voulons que cette nuit-cy  
 Vous couchiez avec le mary  
 De Cloris, qui m'en a priée.  
 Avec Damon s'estant brouillée,  
 Il leur faut une nuit entiere, et par delà,  
 Pour démêler entre-eux tout ce differend-là.  
 Nostre but est qu'Eurilas pense,  
 Vous sentant près de luy, que ce soit sa moitié.  
 Il ne luy touche point, vit dedans l'abstinence,  
 Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,  
 A retranché d'Hymen certains droits d'amitié ;  
 Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :  
 C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.  
 Nous vous ajusterons : enfin, ne craignez rien ;  
 Je vous recompenseray bien.  
 Pour se rendre Philis un peu plus favorable,  
 Le Gascon eust couché, dit-il, avec le diable.  
 La nuit vient, on le coëfe, on le met au grand lit,  
 On esteint les flambeaux, Eurilas prend sa place ;

Du Gascon la peur se saisit ;  
 Il devient aussi froid que glace ,  
 N'oseroit tousser ny cracher,  
 Beaucoup moins encor s'approcher ;  
 Se fait petit , se serre, au bord se va nicher,  
 Et ne tient que moitié de la rive occupée :  
 Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.  
 Son coucheur cette nuit se retourna cent fois ,  
 Et jusques sur le nez luy porta certains doigts  
 Que la peur luy fit trouver rudes.  
 Le pis de ses inquietudes,  
 C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux  
 Ne prist à ce mary : tels cas sont dangereux,  
 Lors que l'un des conjoints se sent privé du somme.  
 Toûjours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme :  
 L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras ;  
 Il crût mesme sentir la barbe d'Eurilas.  
 Mais voicy quelque chose à mon sens de terrible.  
 Une sonnette estoit près du chevet du lit :  
 Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.  
 Le Gascon se pâme à ce bruit ,  
 Cette fois-là se croit détruit,  
 Fait un vœu, renonce à sa Dame,  
 Et songe au salut de son ame.  
 Personne ne venant, Eurilas s'endormit.  
 Avant qu'il fust jour on ouvrit ;  
 Philis l'avoit promis ; quand voicy de plus belle  
 Un flambeau, comble de tous maux.  
 Le Gascon, après ces travaux,  
 Se fust bien levé sans chandelle.  
 Sa perte étoit alors un poinct tout assuré.  
 On approche du lit. Le pauvre homme éclairé  
 Prie Eurilas qu'il luy pardonne.  
 Je le veux, dit une personne  
 D'un ton de voix remply d'appas.  
 C'estoit Philis, qui d'Eurilas  
 Avoit tenu la place, et qui sans trop attendre  
 Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon.  
 C'estoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon  
 La peine et la frayeur extrême,  
 Et qui pour l'obliger à se tuer soy-mesme,  
 En luy montrant ce qu'il avoit perdu,  
 Laissoit son sein à demy nu.

XIV. — LA FIANCÉE DU ROY  
 DE GARBE.

Nouvelle.

**L** n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :  
 On abuse du vray comme on fait de la feinte :  
 Je le souffre aux recits qui passent pour chan-  
 sons ;  
 Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte.  
 Mais aux événemens de qui la verité  
 Importe à la posterité,  
 Tels abus meritent censure.  
 Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.  
 Je me suis écarté de mon original.  
 On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :  
 Tout cela n'est pas un grand mal :  
 Alaciel et sa mémoire  
 Ne sçauroient guere perdre à tout ce changement.  
 J'ay suivy mon Auteur en deux poincts seulement,  
 Poincts qui font veritablement  
 Le plus important de l'histoire :  
 L'un est que par huit mains Alaciel passa  
 Avant que d'entrer dans la bonne :  
 L'autre que son Fiancé ne s'en embarrassa,  
 Ayant peut-estre en sa personne  
 Dequoy negliger ce poinct là.  
 Quoy qu'il en soit, la Belle en ses traverses,  
 Accidens, fortunes diverses,

Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;  
 Changea huit fois de Chevalier.  
 Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :  
 Ce n'estoit, après tout, que bonne intention,  
 Gratitude, ou compassion,  
 Crainte de pis, honneste excuse.  
 Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé.  
 Veuve de huit Galants, il la prit pour pucelle,  
 Et dans son erreur par la Belle  
 Apparemment il fut laissé.  
 Qu'on y puisse estre pris <sup>(1)</sup>, la chose est toute claire,  
 Mais après huit, c'est une estrange affaire :  
 Je me rapporte de cela  
 A quiconque a passé par là.

Zaïr, Soudan d'Alexandrie,  
 Ayma sa fille Alaciel  
 Un peu plus que sa propre vie :  
 Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel  
 De bon, de beau, de charmant et d'aymable,  
 D'accommodant, j'y mets encor ce point,  
 La rendoit d'autant estimable ;  
 En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,  
 Mamolin, Roy de Garbe, en devint amoureux.  
 Il la fit demander, et fut assez heureux  
 Pour l'emporter sur d'autres Princes.  
 La Belle aymoît déjà, mais on n'en sçavoit rien :  
 Filles de Sang royal ne se declarent guere ;  
 Tout se passe en leur cœur ; cela les fasche bien,  
 Car elles sont de chair ainsi que les Bergeres.  
 Hispal, jeune Seigneur de la Cour du Soudan,  
 Bien fait, plein de merite, honneur de l'Alcoran,  
 Plaisoit fort à la Dame, et d'un commun martyre

1. Les éditions originales portent toutes, mais à tort :

Qu'on n'y puisse estre pris...



Tous deux brûloient sans oser se le dire ;  
 Ou s'ils se le disoient, ce n'estoit que des yeux.  
 Comme ils en estoient là , l'on accorda la Belle.  
 Il falut se resoudre à partir de ces lieux.  
 Zaïr fit embarquer son Amant avec elle.  
 S'en fier à quelque-autre eust peut-estre esté mieux (1).

Après huit jours de traite, un vaisseau de Corsaires ,  
 Ayant pris le dessus du vent ,  
 Les attaqua ; le combat fut sanglant ;  
 Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.  
 Les assaillans, faits aux combats de mer,  
 Estoitent les plus experts en l'art de massacrer ;  
 Joignoient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance  
 Tenoit les choses en balance.  
 Vingt Corsaires pourtant monterent sur son bord.  
 Grifonio le Gigantesque  
 Conduisoit l'horreur et la mort  
 Avecque cette Soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné :  
 Maint Corsaire sentit son bras déterminé :  
 De ses yeux il sortoit des éclairs et des flâmes.  
 Cependant qu'il estoit au combat acharné ,  
 Grifonio courut à la chambre des femmes.  
 Il sçavoit que l'Infante estoit dans ce vaisseau,  
 Et l'ayant destinée à ses plaisirs infames,  
 Il l'emportoit comme un moineau ;  
 Mais la charge pour luy n'estant pas suffisante,  
 Il prit aussi la cassette aux bijoux ,  
 Aux diamans, aux témoignages doux  
 Que reçoit et garde une Amante :  
 Car quelqu'un m'a dit, entre nous,  
 Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante  
 Un aveu dont d'abord elle parut contente,  
 Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

1. Editions de 1666 et de 1668 :

Un autre Conducteur eust peut-estre esté mieux.

Le mal-heureux Corsaire, emportant cette proie,  
N'en eut pas long-temps de la joye.

Un des vaisseaux, quoyqu'il fust accroché,  
S'estant quelque peu détaché,  
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,  
Un pied sur son Navire, un sur celuy d'Hispal,  
Le Heros d'un revers coupe en deux l'animal :  
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenostre,  
Et reniant Mahom, Jupin, et Tarvagant (1),  
Avec maint autre Dieu non moins extravagant :  
Part demeure sur pieds, en la mesme posture.

On auroit ry de l'avanture  
Si la Belle avec luy n'eust tombé dedans l'eau.  
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,  
Mal-mené du combat, et privé de Pilote,  
Au gré d'Eole et de Neptune flote.

La mort fit lascher prise au Geant pourfendu.  
L'Infante, par sa robbe en tombant soutenüe,  
Fut bien-tost d'Hispal secourüe.

Nâger vers les vaisseaux eust esté temps perdu ;  
Ils estoient presque à demy mile :  
Ce qu'il jugea de plus facile,  
Fut de gagner certains rochers,

Qui d'ordinaire estoient la perte des Nochers,  
Et furent le salut d'Hispal et de l'Infante.  
Aucuns ont asseuré comme chose constante,  
Que mesme du peril la cassette échapa ;  
Qu'à des cordons estant pendüe,  
La Belle après soy la tira ;  
Autrement elle estoit perduë.

Nostre Nâgeur avoit l'Infante sur son dos.  
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,  
La crainte de la faim suivit celle des flots ;

1. Edition de 1668 :

En reniant Mahom, Jupin et Tarvagant.

Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.  
 Le jour s'acheve; il se passe une nuit;  
 Point de vaisseau près d'eux par le hazard conduit;  
 Point dequoy manger sur ces roches :  
 Voilà nostre couple réduit  
 A sentir de la faim les premières approches;  
 Tous deux privez d'espoir, d'autant plus malheureux,  
 Qu'aymez aussi bien qu'Amoureux,  
 Ils perdoient doublement en leur mesaventure.  
 Après s'estre long-temps regardez sans parler :  
 Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler;  
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.  
 Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous  
 D'adoucir l'aigreur de ses coups;  
 C'est tout ce qui nous reste en ce mal-heur extrême.  
 Se consoler! dit-il, le peut-on quand on aime?  
 Ah! si... mais non, Madame, il n'est pas à propos  
 Que vous aymiez; vous seriez trop à plaindre.  
 Je brave à mon égard et la faim et les flots;  
 Mais jettant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.  
 La Princesse à ces mots ne se pût plus contraindre.  
 Pleurs de couler, soupirs d'estre poussez,  
 Regards d'estre au Ciel adressez,  
 Et puis sanglots, et puis soupirs encore :  
 En ce mesme langage Hispal luy repartit :  
 Tant qu'enfin un baiser suivit;  
 S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans,  
 Le Heros dit : Puisqu'en cette aventure  
 Mourir nous est chose si seure,  
 Qu'importe que nos corps des oyseaux ravissans  
 Ou des monstres marins deviennent la pâture?  
 Sepulture pour sepulture,  
 La mer est égale à mon sens.  
 Qu'attendons-nous icy qu'une fin languissante?  
 Seroit il point plus à propos  
 De nous abandonner aux flots?

J'ay de la force encor, la coste est peu distante,  
 Le vent y pousse; essayons d'approcher;  
 Passons de rocher en rocher :  
 J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.  
 Alaciel s'y resolut sans peine.  
 Les revoila sur l'onde ainsi qu'aparavant,  
 La cassette en lesse suivant,  
 Et le nâgeur, poussé du vent,  
 De roc en roc portant la Belle :  
 Façon de naviger nouvelle.  
 Avec l'ayde du Ciel et de ces repositoires,  
 Et du Dieu qui preside aux liquides manoirs,  
 Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,  
 De travail et d'inquietude  
 (Non pour luy, mais pour ses amours),  
 Après avoir jeûné deux jours,  
 Prit terre à la dixième traite,  
 Luy, la Princesse, et la cassette.

Pourquoy, me dira-t-on, nous ramener toujours  
 Cette cassette? est-ce une circonstance  
 Qui soit de si grande importance?  
 Oüy, selon mon avis; on va voir si j'ay tort.  
 Je ne prens point icy l'essor,  
 Ny n'affecte de railleries.  
 Si j'avois mis nos gens à bord  
 Sans argent et sans pierreries,  
 Seroient-ils pas demeurez court?  
 On ne vit ny d'air ny d'amour.  
 Les Amans ont beau dire et faire,  
 Il en faut revenir toujours au necessaire.  
 La cassette y pourveut avec maint diamant.  
 Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;  
 Fit achat d'un Chasteau le long de ces rivages;  
 Ce Chasteau, dit l'histoire, avoit un parc fort grand,  
 Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,  
 Sous ces ombrages nos Amans  
 Passoient d'agreables momens.

Voyez combien voila de choses enchainées,  
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre estoit,  
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire,  
Sombre sur tout; la nature sembloit  
L'avoir mis là non pour autre mystere.  
Nos deux Amans se promenant un jour,  
Il arriva que ce fripon d'Amour  
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.  
Chemin faisant Hispal expliquoit ses desirs,  
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,  
Plein d'une ardeur impatiente;  
La Princesse écoutoit incertaine et tremblante.

Nous voicy, disoit-il, en un bord étranger,  
Ignorez du reste des hommes;  
Profitez-en; nous n'avons à songer  
Qu'aux douceurs de l'Amour, en l'estat où nous sommes.  
Qui vous retient? on ne sçait seulement  
Si nous vivons; peut-estre en ce moment  
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.  
Ou favorisez vostre Amant,  
Ou qu'à vostre Epoux il vous meine.  
Mais pourquoy vous mener? vous pouvez rendre heu-  
Celuy dont vous avez éprouvé la constance. [reux  
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?  
N'est-il point assez amoureux?  
Et n'avez-vous point fait assez de resistance?

Hispal haranguoit de façon  
Qu'il auroit échauffé des marbres,  
Tandis qu'Alacier à l'ayde d'un poinçon,  
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.  
Mais l'amour la faisoit resver  
A d'autres choses qu'à graver  
Des caracteres sur l'écorce.  
Son Amant et le lieu l'asseuroient du secret:

C'estoit une puissante amorce.  
 Elle resistoit à regret :  
 Le Printemps par mal-heur estoit lors en sa force.  
 Jeunes cœurs sont bien empêchez  
 A tenir leurs desirs cachez,  
 Estant pris par tant de manieres.  
 Combien en voyons-nous se laisser pas à pas  
 Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,  
 Qui dans l'abord ne croyoient pas  
 Pouvoir accorder les premieres ?  
 Amour, sans qu'on y pense, amene ces instans :  
 Mainte fille a perdu ses gans,  
 Et femme au partir s'est trouvée,  
 Qui ne sçait la plus part du temps  
 Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, nostre Amant proposa  
 D'entrer dedans ; la Belle s'excusa,  
 Mais malgré soy déjà presque vaincuë.  
 Les services d'Hispal en ce mesme moment  
 Luy reviennent devant la veuë.  
 Ses jours sauvez des flots, son honneur d'un geant :  
 Que luy demandoit son Amant ?  
 Un bien dont elle estoit à sa valeur tenuë.  
 Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un amy,  
 Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde  
 Vous le vienne enlever ; Madame, songez-y ;  
 L'on ne sçait pour qui l'on le garde.  
 L'Infante à ces raisons se rendant à demi,  
 Une pluye acheva l'affaire :  
 Il falut se mettre à l'abri :  
 Je laisse à penser où. Le reste du mystere  
 Au fond de l'antre est demeuré.  
 Que l'on la blasme ou non, je sçais plus d'une Belle  
 A qui ce fait est arrivé,  
 Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.  
 L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouïr :



Rien ne couste en amour que la premiere peine.  
 Si les arbres parloient, il feroit bel oïr  
 Ceux de ce bois ; car la forest n'est pleine  
 Que des monumens amoureux  
 Qu'Hispal nous a laissez, glorieux de sa proye.  
 On y verroit écrit : *Icy pasma de joye*  
*Des mortels le plus heureux :*  
*Là mourut un Amant sur le sein de sa Dame ,*  
*En cet endroit, mille baisers de flâme*  
*Furent donnez, et mille autres rendus.*  
 Le parc diroit beaucoup, le chasteau beaucoup plus,  
 Si Chasteaux avoient une langue.  
 La chose en vint au point que, las de tant d'amour,  
 Nos Amans à la fin regretterent la Cour.  
 La Belle s'en ouvrit , et voicy sa harangue :

Vous m'estes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir  
 Si vous ne pensiez pas que toûjours je vous ayme.  
 Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans desir ?  
 Je vous le demande à vous-mesme.  
 Ce sont des feux bien-tost passez,  
 Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversez :  
 Il y faut un peu de contrainte.  
 Je crains fort qu'à la fin ce sejour si charmant  
 Ne nous soit un desert , et puis un monument ;  
 Hispal, ostez-moy cette crainte.  
 Allez vous en voir promptement,  
 Ce qu'on croira de moy dedans Alexandrie  
 Quand on sçaura que nous sommes en vie.  
 Déguisez bien nostre sejour :  
 Dites que vous venez preparer mon retour,  
 Et faire qu'on m'envoye une escorte si seure,  
 Qu'il n'arrive plus d'avanture.  
 Croyez-moy, vous n'y perdrez rien :  
 Trouvez seulement le moyen,  
 De me suivre en ma destinée  
 Ou de fillage, ou d'Hymenée,

Et tenez pour chose assurée  
Que si je ne vous fais du bien,  
Je seray de près éclairée.

Que ce fust ou non son dessein,  
Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.  
Dés qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,  
L'Infante pour Zair le charge d'une lettre.  
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent ;  
Il arrive à la Cour, où chacun luy demande  
S'il est mort, s'il est vivant,  
Tant la surprise fut grande ;  
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.  
Dés qu'il eut à tout satisfait,  
On fit partir une escorte puissante.  
Hispal fut retenu ; non qu'on eust en effet  
Le moindre soupçon de l'Infante.  
Le chef de cette escorte estoit jeune et bien fait.  
Abordé près du parc, avant tout il partage  
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,  
Va droit avec l'autre au chasteau.  
La beauté de l'Infante estoit beaucoup accruë :  
Il en devint épris à la première veuë,  
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fist beau,  
Pour ne point perdre temps, il luy dit sa pensée.  
Elle s'en tint fort offensée,  
Et l'avertit de son devoir.  
Témoigner en tel cas un peu de desespoir  
Est quelquesfois une bonne recepte.  
C'est ce que fait notre homme ; il forme le dessein  
De se laisser mourir de faim ;  
Car de se poignarder, la chose est trop tost faite :  
On n'a pas le temps d'en venir  
Au repentir.  
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.  
Un jour se passe entier, luy sans cesse jeusnant,  
Elle toujours le détournant  
D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher.  
 Elle resve à cette aventure.  
 Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher  
 C'est avoir l'ame un peu trop dure.  
 Par pitié donc elle condescendit  
 Aux volontez du Capitaine ;  
 Et cet office luy rendit  
 Gayment, de bonne grace, et sans monstrier de peine ;  
 Autrement le remede eust esté sans effet.  
 Tandis que le Galant se trouve satisfait,  
 Et remet les autres affaires ;  
 Disant tantost que les vents sont contraires ;  
 Tantost qu'il faut radouber ses galeres  
 Pour estre en estat de partir ;  
 Tantost qu'on vient de l'avertir  
 Qu'il est attendu des Corsaires ;  
 Un Corsaire en effet arrive, et surprenant  
 Ses gens demeurez à la rade,  
 Les tuë, et va donner au Chasteau l'escalade :  
 Du fier Grifonio c'estoit le Lieutenant.

Il prend le Chasteau d'emblée.  
 Voilà la feste troublée.  
 Le jeusneur maudit son sort.  
 Le Corsaire apprend d'abord  
 L'aventure de la Belle,  
 Et la tirant à l'écart,  
 Il en veut avoir sa part.  
 Elle fit fort la rebelle.  
 Il ne s'en étonna pas,  
 N'estant novice en tels cas.  
 Le mieux que vous puissiez faire,  
 Luy dit tout franc ce Corsaire,  
 C'est de m'avoir pour ami ;  
 Je suis Corsaire et demy.  
 Vous avez fait jeusner un pauvre miserable  
 Qui se mouroit pour vous d'amour ;  
 Vous jeusnez à vostre tour,

Ou vous me serez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer  
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il merite ;

Attendez-vous de n'avoir à manger

Que quand de ce costé vous aurez esté quitte.

Ne marchandez point tant , Madame , et croyez-moy.

Qu'eust fait Alaciel ? Force n'a point de loy.

S'accommoder à tout est chose necessaire.

Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire,

Quand il plaist au destin que l'on en vienne là.

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.

Si par pitié d'autruy la Belle se força,

Que ne point essayer par pitié de soy-même ?

Elle se force donc, et prend en gré le tout :

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eust esté sage,

Il eût mené l'Infante en un autre rivage.

Sage en amour ? Hélas ! il n'en est point.

Tandis que celui-cy croit avoir tout à point,

Vent pour partir, lieu propre pour attendre,

Fortune, qui ne dort que lors que nous veillons,

Et veille quand nous sommeillons,

Luy trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un chasteau voisin de celui-cy,

Homme fort amy de la joye,

Sans nulle attache, et sans soucy

Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,

Ayant eu le vent des beautez,

Perfections , commoditez,

Qu'en sa voisine on disoit estre,

Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maistre.

Il avoit des amis, de l'argent, du credit,

Pouvoit assembler deux mille hommes ;

Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :

Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,

Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?

Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?

Allons tirer nostre voisine  
 D'entre les grifes du mastin.  
 Que ce soir chacun soit en armes ;  
 Mais doucement et sans donner d'alarmes :  
 Sous les auspices de la nuit,  
 Nous pourrons nous rendre sans bruit  
 Au pied de ce chasteau, dès la petite pointe  
    Du jour ;  
 La surprise à l'ombre estant jointe  
 Nous rendra sans hazard maistres de ce sejour.  
 Pour ma part du butin je ne veux que la Dame ;  
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;  
    Je me sens un desir en l'ame  
 De luy restituer ses biens et son honneur.  
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,  
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage  
    Dont ces Brigands ont emply la maison.  
    Je vous demande encore un don ;  
 C'est qu'on pendre aux creneaux haut et court le Corsaire.

Cette harangue militaire  
 Leur sceut tant d'ardeur inspirer,  
 Qu'il en falut une autre afin de moderer  
 Le trop grand desir de bien faire.  
 Chacun repaist le soir étant venu :  
 L'on mange peu ; l'on boit en recompense :  
 Quelques tonneaux sont mis sur cu.  
 Pour avoir fait cette dépense,  
 Il s'est gagné plusieurs combats,  
 Tant en Allemagne qu'en France.  
 Ce Seigneur donc n'y manqua pas,  
 Et ce fut un trait de prudence.  
 Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras.  
 Point de tambours, force bons coutelas.  
 On part sans bruit, on arrive en silence.  
    L'Orient venoit de s'ouvrir.  
 C'est un temps où le somme est dans sa violence,  
 Et qui par sa fraischeur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple Corsaire,  
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire  
Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on ameine l'Infante.  
Son peu d'amour pour le voleur,  
Sa surprise et son épouvante,  
Et les civilitez de son Libérateur,  
Ne luy permirent pas de répandre des larmes.  
Sa priere sauva la vie à quelques gens.  
Elle plaignit les morts, consola les mourans,  
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.  
On dit mesme qu'en peu de temps  
Elle perdit la memoire  
De ses deux derniers Galants ;  
Je n'ay pas peine à le croire.

Son voisin la receut en un appartement  
Tout brillant d'or et meublé richement.  
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.  
Nouvel Hoste et nouvel Amant,  
Ce n'estoit pas pour rien obmettre.  
Grande chere sur tout, et des vins fort exquis.  
Les Dieux ne sont pas mieux servis.  
Alaciel qui de sa vie,  
Selon sa Loy, n'avoit bû vin,  
Gousta ce soir par compagnie  
De ce breuvage si divin.  
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,  
Insensiblement fit carrouse :  
Et comme amour jadis luy troubla la raison,  
Ce fut lors un autre poison.  
Tous deux sont à craindre des Dames.  
Alaciel mise au lit par ses femmes,  
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.  
Quoy trouver ? dira-t-on, d'immobiles appas ?  
Si j'en trouvois autant je sçaurois bien qu'en faire  
Disoit l'autre jour un certain :



Qu'il me vienne une mesme affaire,  
 On verra si j'auray recours à mon voisin.  
 Bacchus donc, et Morphée, et l'Hoste de la Belle,  
 Cette nuit disposerent d'elle.  
 Les charmes des premiers dissipez à la fin,  
 La Princesse, au sortir du somme,  
 Se trouva dans les bras d'un homme.  
 La frayeur luy glaça la voix :  
 Elle ne pût crier, et de crainte saisie,  
 Permit tout à son Hoste, et pour une autre fois  
 Luy laissa lier la partie.  
 Une nuit, luy dit-il, est de mesme que cent ;  
 Ce n'est que la premiere à quoy l'on trouve à dire.  
 Alaciel le crût. L'Hoste enfin se lassant,  
 Pour d'autres conquestes souûpire.

Il part un soir, prie un de ses amis  
 De faire cette nuit les honneurs du logis,  
 Prendre sa place, aller trouver la Belle,  
 Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,  
 Ne point parler ; qu'il estoit fort aisé ;  
 Et qu'en s'acquittant bien de l'employ proposé,  
 L'Infante assurément agréroit son service.  
 L'autre bien volontiers luy rendit cet office :  
 Le moyen qu'un ami puisse estre refusé ?  
 A ce nouveau venu la voilà donc en proye.  
 Il ne pût sans parler contenir cette joye.  
 La Belle se plaignit d'estre ainsi leur jouët :  
 Comment l'entend Monsieur mon Hoste ?  
 Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ?  
 L'autre confessa qu'en effet  
 Ils avoient tort ; mais que toute la faute  
 Estoit au maistre du logis.  
 Pour vous venger de son mépris,  
 Poursuivit-il, comblez-moy de caresses.  
 Encherissez sur les tendresses  
 Que vous eustes pour luy tant qu'il fut vostre Amant :  
 Aimez-moy par dépit et par ressentiment,

Si vous ne pouvez autrement.  
 Son conseil fut suivy, l'on poussa les affaires,  
 L'on se vengea, l'on n'obmit rien.  
 Que si l'amy s'en trouva bien,  
 L'Hoste ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, si j'ay bien compté.  
 Le sixième incident des travaux de l'Infante  
 Par quelques-uns est rapporté  
 D'une maniere differente.  
 Force gens concluront de là  
 Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.  
 C'est médisance que cela :  
 Je ne voudrois mentir pour elle.  
 Son Epoux n'eut assurement  
 Que huit Précurseurs seulement.  
 Poursuivons donc nostre nouvelle.  
 L'Hoste revint quand l'ami fut content.  
 Alaciel, luy pardonnant,  
 Fit entr'eux les choses égales :  
 La clemence sied bien aux personnes Royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,  
 Et souvent se divertissoit  
 Aux menus ouvrages des filles  
 Qui la servoient, toutes assez gentilles.  
 Elle en aymoît fort une à qui l'on en contoît ;  
 Et le conteur estoit un certain Gentil-homme  
 De ce logis, bien fait et galant homme,  
 Mais violent dans ses desirs,  
 Et grand ménager de sôûpirs (1),  
 Jusques à commencer près de la plus severe,  
 Par où l'on finit d'ordinaire.  
 Un jour au bout du parc le Galant rencontra  
 Cette fillette ;  
 Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira

1. Edition de 1668 :

Et grand ménageur de sôûpirs.

Toute seulette.

L'Infante estoit fort près de là :  
 Mais il ne la vit point, et crût en assurance  
 Pouvoir user de violence.  
 Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,  
 Peste d'amour et des douceurs  
 Dont il tire sa subsistance,  
 Avoit de ce Galant souvent greslé l'espoir.  
 La crainte luy nuisoit autant que le devoir.  
 Cette fille l'auroit, selon toute apparence,  
 Favorisé,  
 Si la Belle eust osé.  
 Se voyant craint de cette sorte,  
 Il fit tant qu'en ce pavillon  
 Elle entra par occasion ;  
 Puis le Galant ferme la porte :  
 Mais en vain, car l'Infante avoit dequoy l'ouvrir.  
 La fille voit sa faute, et tâche de sortir.  
 Il la retient : elle crie, elle appelle :  
 L'Infante vient, et vient comme il falloit <sup>(1)</sup>,  
 Quand sur ses fins la Demoiselle estoit.  
 Le Galant, indigné de la manquer si belle,  
 Perd tout respect et jure par les Dieux  
 Qu'avant que sortir de ces lieux  
 L'une ou l'autre payra sa peine  
 Quand il devoit leur attacher les mains.  
 Si loin de tous secours humains,  
 Dit-il, la resistance est vaine.  
 Tirez au sort sans marchander ;  
 Je ne sçaurois vous accorder  
 Que cette grace ;  
 Il faut que l'une ou l'autre passe  
 Pour aujourd'huy.  
 Qu'a fait Madame ? dit la Belle ;  
 Pâtira-t-elle pour autrui ?  
 Oüy, si le sort tombe sur elle,

1. Edition de 1668 :

L'Infante vint et vint comme il falloit.

Dit le Galant, prenez-vous-en à luy.  
 Non non, reprit alors l'Infante,  
 Il ne sera pas dit que l'on ait, moy presente,  
 Violenté cette innocente.  
 Je me resous plustost à toute extremité.  
 Ce combat plein de charité  
 Fut par le sort à la fin terminé.  
 L'Infante en eut toute la gloire :  
 Il luy donna sa voix, à ce que dit l'Histoire.  
 L'autre sortit, et l'on jura  
 De ne rien dire de cela.  
 Mais le Galant se seroit laissé pendre  
 Plûtost que de cacher un secret si plaisant ;  
 Et pour le divulguer il ne voulut attendre  
 Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement  
 Quelqu'un qui le voulust entendre.

Ce changement de favoris  
 Devint à l'Infante une peine ;  
 Elle eut regret d'estre l'Helene  
 D'un si grand nombre de Paris.  
 Aussi l'Amour se jouoit d'elle.  
 Un jour, entre-autres, que la Belle  
 Dans un bois dormoit à l'écart,  
 Il s'y rencontra par hazard  
 Un Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,  
 De ces sortes de gens que sur des palefrois  
 Les Belles suivoient autresfois  
 Et passaient pour chastes et pures.  
 Celuy-cy, qui donnoit à ses desirs l'essor,  
 Comme faisoient jadis Rogel <sup>(1)</sup> et Galaor,  
 N'eust veu la Princesse endormie,  
 Que de prendre un baiser il forma le dessein :  
 Tout prest à faire choix de la bouche ou du sein,  
 Il estoit sur le point d'en passer son envie,  
 Quand tout d'un coup il se souvint

1. Ainsi dans les éditions originales ; *Roger* dans les éditions modernes.

Des loix de la chevalerie.  
 A ce penser il se retint,  
 Priant toutesfois en son ame  
 Toutes les puissances d'amour  
 Qu'il pust courir en ce sejour  
 Quelque aventure avec la Dame.  
 L'Infante s'éveilla surprise au dernier point.  
 Non non, dit-il, ne craignez point;  
 Je ne suis geant ny sauvage,  
 Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux  
 D'avoir trouvé dans ce bocage  
 Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.  
 Après ce compliment, sans plus longue demeure  
 Il luy dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit,  
 C'estoit un homme qui faisoit  
 Beaucoup de chemin en peu d'heure.  
 Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,  
 Et tout ce qu'en semblables cas  
 On a de coutume de dire  
 A celles pour qui l'on soupire.  
 Son offre fut receüe, et la Belle luy fit  
 Un long Roman de son Histoire,  
 Supprimant, comme l'on peut croire,  
 Les six Galants. L'aventurier en prit  
 Ce qu'il crût à propos d'en prendre;  
 Et comme Alaciel de son sort se plaignit,  
 Cet inconnu s'engagea de la rendre  
 Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fust un mois.  
 Dans Garbe ? non, reprit-elle, et pour cause :  
 Si les Dieux avoient mis la chose  
 Jusques à present à mon choix,  
 J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.  
 Pourvu qu'Amour me preste vie,  
 Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous  
 D'apporter remede à vos coups,  
 Et consentir que mon amour s'appaise :  
 Si j'en mourois (à vos bontez ne plaise)  
 Vous demeureriez seule, et, pour vous parler franc,  
 Je tiens ce service assez grand, .

Pour me flater d'une esperance  
 De recompense.  
 Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,  
 Convint d'un nombre de faveurs  
 Qu'afin que la chose fust seure  
 Cette Princesse luy payroit,  
 Non tout d'un coup, mais à mesure  
 Que le voyage se feroit;  
 Tant chaque jour, sans nulle faute.  
 Le marché s'estant ainsi fait,  
 La Princesse en croupe se met,  
 Sans prendre congé de son Hoste.  
 L'inconnu, qui pour quelque-temps  
 S'estoit défait de tous ses gens,  
 Les rencontra bien-tost. Il avoit dans sa troupe  
 Un sien neveu fort jeune, avec son Gouverneur.  
 Nôtre Heroine prend, en descendant de croupe,  
 Un palefroy. Cependant le Seigneur  
 Marche toujours à costé d'elle,  
 Tantost luy conte une nouvelle,  
 Et tantost luy parle d'Amour,  
 Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foy le traité s'execute :  
 Pas la moindre ombre de dispute :  
 Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.  
 De faveur en faveur (ainsi contoient ces gens)  
 Jusqu'aux bords de la mer enfin ils arriverent,  
 Et s'embarquerent.  
 Cet element ne leur fut pas moins doux  
 Que l'autre avoit esté; certain calme, au contraire,  
 Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.  
 Sains et gaillards ils débarquerent tous  
 Au port de Joppe, et là se rafraischirent;  
 Au bout de deux jours en partirent,  
 Sans autre escorte que leur train :  
 Ce fut aux Brigands une amorce :  
 Un gros d'Arabes en chemin



Les ayant rencontrés, ils cedoient à la force,  
 Quand nostre aventurier fit un dernier effort,  
 Repoussa les Brigands, receut une blessure

    Qui le mit dans la sepulture,  
     Non sur le champ; devant sa mort

Il pourveut à la Belle, ordonna du voyage,  
 En chargea son neveu, jeune homme de courage,

    Luy leguant par mesme moyen

Le surplus des faveurs, avec son équipage

    Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,

Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,

    On satisfit au Testament du mort;

On paya les faveurs, dont enfin la dernière

    Éscheut justement sur le bord

    De la frontière.

En cet endroit le neveu la quitta,

    Pour ne donner aucun ombrage,

    Et le Gouverneur la guida

    Pendant le reste du voyage.

    Au Soudan il la presenta.

    D'exprimer icy la tendresse,

    Ou pour mieux dire les transports,

Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,

    Il faudroit de nouveaux efforts,

Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imité

    Phœbus, qui sur la fin du jour

    Tombe d'ordinaire si court

    Qu'on diroit qu'il se précipite.

Le Gouverneur aymoît à se faire écouter;

Ce fut un passe-temps de l'entendre conter

    Monts et merveilles de la Dame,

    Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon Homme en parlant au Soudan,

Hispal estant party, Madame incontinent,

Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,

Resolus de vacquer nuit et jour au service

D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de credit.

Je ne vous aurois jamais dit  
 Tous ses Temples et ses Chapelles,  
 Nommez pour la pluspart alcoves et ruelles.  
 Là les gens pour Idole ont un certain oiseau,  
 Qui dans ses portraits est fort beau,  
 Quoy qu'il n'ait des plumes qu'aux aisles.  
 Au contraire des autres Dieux,  
 Qu'on ne sert que quand on est vieux,  
 La jeunesse luy sacrifie.  
 Si vous sçaviez l'honneste vie  
 Qu'en le servant menoit Madame Alaciel,  
 Vous beniriez cent fois le Ciel  
 De vous avoir donné fille tant accomplie.  
 Au reste, en ces pays on vit d'autre façon  
 Que parmy vous; les Belles vont et viennent:  
 Point d'Eunuques qui les retiennent;  
 Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.  
 Madame dès l'abord s'est faite à leur methode,  
 Tant elle est de facile humeur;  
 Et je puis dire à son honneur  
 Que de tout elle s'accommode.

Zaïr estoit ravy. Quelques jours écoutez,  
 La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.  
 Les gens qui la suivoient furent tous régalez  
 De beaux presens: et d'une amour si forte  
 Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,  
 Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,  
 Pendant lequel, ayant belle audience,  
 Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,  
 Dit les mensonges qu'il luy plut.  
 Mamolin et sa Cour écoutoient en silence.  
 La nuit vint: on porta la Reine dans son lit.  
 A son honneur elle en sortit:  
 Le Prince en rendit témoignage.  
 Alaciel, à ce qu'on dit,  
 N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris

Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires  
 N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,  
 Et, tout sçavans qu'ils sont, ne s'y connoissent gueres.  
 Le plus seur toutesfois est de se bien garder,  
     Craindre tout, ne rien hazarder.

Filles, maintenez-vous; l'affaire est d'importance.  
 Rois de Garbe ne sont oyseaux communs en France.  
 Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près :  
     C'est là l'un des plus grands secrets  
     Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitez fort chastes et fort pures ;  
 Mais Cupidon alors fait d'estranges leçons.

Rompez-luy toutes ses mesures :  
 Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons ;  
 Ne m'allez point conter : c'est le droit des garçons ;  
 Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.  
 Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit deffendre,  
 Le remede sera de rire en son mal-heur.

    Il est bon de garder sa fleur ;  
 Mais pour l'avoir perduë, il ne se faut pas pendre.

## XV. — L'HERMITE (1).

Nouvelle tirée de Bocace (2).

**D**ame Venus et Dame Hypocrisie (3)  
 Font quelquefois ensemble de bons coups ;  
 Tout homme est homme, les Hermites sur  
     tous (4) ;

1. Cette nouvelle, qui a paru pour la première fois dans le Recueil de 1668, y porte pour titre : *L'Hermite, ou Frere Luce.*

2. *Decameron*, giornata IV, novella II.

3. Edition de 1668 :

    Dame Luxure et Dame Hypocrisie.

4. Editions de 1668 et de 1685 :

    Tout homme est homme, et les Moines sur tous.

Ce que j'en dis, ce n'est point par envie (1).  
 Avez-vous Sœur, Fille, ou Femme jolie,  
 Gardez le froc ; c'est un maistre Gonin ;  
 Vous en tenez s'il tombe sous sa main  
 Belle qui soit quelque peu simple et neuve (2) :  
 Pour vous montrer que je ne parle en vain,  
 Lisez cecy, je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite estoit tenu pour Saint ;  
 On luy gardoit place dans la Legende.  
 L'homme de Dieu d'une corde estoit ceint  
 Pleine de neuds ; mais sous sa houpelande  
 Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.  
 Un Chapelet pendoit à sa ceinture,  
 Long d'une brasse, et gros outre mesure ;  
 Une clochette estoit de l'autre part.  
 Au demeurant, il faisoit le caphard ;  
 Se renfermoit voyant une femelle  
 Dedans sa coque, et baissoit la prunelle :  
 Vous n'auriez dit qu'il eust mangé le lard.

Un bourg estoit dedans son voisinage,  
 Et dans ce Bourg une Veuve fort sage,  
 Qui demouroit tout à l'extremité.  
 Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,  
 Jeune, ingenuë, agreable et gentille ;  
 Pucelle encor ; mais à la verité  
 Moins par vertu que par simplicité ;  
 Peu d'entregent, beaucoup d'honesteté,  
 D'autre dot point, d'Amans pas davantage.  
 Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vestu,  
 Je pense bien que la Belle en eût eu,  
 Car avec rien on montoit un mesnage (3).

1. Edition de 1668 :

Ce que j'en dis, ce n'est pas par envie.

(2) Edition de 1668 :

Belle qui soit quelque peu simple ou neuve.

3. Manuscrits de Conrart :

Mais avec rien on montoit un mesnage.

Il ne falloit matelas ny linceul :  
 Mesme le lit n'estoit pas necessaire.  
 Ce temps n'est plus. Himen, qui marchoit seul (1),  
 Meine à present à sa suite un Notaire.

L'Anachorete, en questant par le Bourg,  
 Vid cette fille, et dit sous son capuce :  
 Voicy dequoy ; si tu sçais quelque tour,  
 Il te le faut employer, Frere Luce.  
 Pas n'y manqua, voicy comme il s'y prit.  
 Elle logeoit, comme j'ay déjà dit,  
 Tout près des champs, dans une maisonnette,  
 Dont la cloison par nostre Anachorete  
 Estant percée aisément et sans bruit,  
 Le Compagnon par une belle nuit,  
 Belle, non pas, le vent et la tempeste  
 Favorisoient le dessein du Galant.  
 Une nuit donc, dans le pertuis mettant  
 Un long cornet, tout du haut de la teste (2)  
 Il leur cria : Femmes, escoutez-moi.  
 A cette voix, toutes pleines d'effroy,  
 Se blotissant, l'une et l'autre est en trance.  
 Il continuë, et corne à toute outrance :  
 Réveillez-vous, Creatures de Dieu,  
 Toy femme Veuve, et toy fille pucelle :  
 Allez trouver mon serviteur fidelle  
 L'Hermite Luce, et partez de ce lieu  
 Demain matin sans le dire à personne ;  
 Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.  
 Ne craignez point, je conduiray vos pas,  
 Luce est benin. Toy, Veuve, tu feras (3)

1. Edition de 1668 :

Ce temps n'est plus, l'Himen qui marchoit seul.

2. Edition de 1668 :

Un long cornet, tout du haut de sa teste.

3. Manuscrits de Conrart et édition de 1668 :

Luce est benin. Toy, Femme, tu feras.

Que de ta fille il ait la compagnie ;  
 Car d'eux doit naistre un Pape, dont la vie  
 Reformera tout le peuple Chrestien.  
 La chose fut tellement prononcée,  
 Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée  
 Ne laissa pas de l'entendre fort bien.  
 La peur les tint un quart-d'heure en silence.  
 La fille enfin met le nez hors des draps,  
 Et puis tirant sa Mere par le bras,  
 Luy dit d'un ton tout remply d'innocence :  
 Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller (1)?  
 Ma compagnie? hélas! qu'en veut-il faire?  
 Je ne sçay pas comment il faut parler;  
 Ma Cousine Anne est bien mieux son affaire  
 Et retiendroit bien mieux tous ses Sermons (2).  
 Sotte, tay toy, luy repartit la Mere,  
 C'est bien cela; va, va, pour ces leçons  
 Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :  
 Dés la première, ou bien dés la seconde,  
 Ta Cousine Anne en sçaura moins que toy.  
 Oüy? dit la fille, hé! mon Dieu, menez moy.  
 Partons, bien-tost nous reviendrons au giste.  
 Tout doux, reprit la Mere en soûriant,  
 Il ne faut pas que nous allions si viste :  
 Car que sçait-on? le diable est bien meschant  
 Et bien trompeur; si c'estoit luy, ma fille,  
 Qui fust venu pour nous tendre des lacs?  
 As-tu pris garde? il parloit d'un ton cas (3),  
 Comme je croy que parle la famille  
 De Lucifer. Le fait merite bien

1. Edition de 1668 :

Mon Dieu! maman, il faudra y aller?

2. Edition de 1668 :

Et retiendra bien mieux tous ses sermons.

3. Edition de 1668 :

As-tu pris garde? il parloit d'un ton bas.



Que, sans courir ny precipiter rien,  
 Nous nous gardions de nous laisser surprendre.  
 Si la frayeur t'avoit fait mal entendre :  
 Pour moy, j'avois l'esprit tout éperdu.  
 Non, non, Maman, j'ay fort bien entendu,  
 Dit la fillette. Or bien reprit la Mere,  
 Puisque ainsi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain, tout le jour se passa  
 A raisonner, et par cy, et par là,  
 Sur cette voix et sur cette rencontre.  
 La nuit venuë, arrive le corneur ;  
 Il leur cria d'un ton à faire peur <sup>(1)</sup> :  
 Femme incredule, et qui vas alencontre  
 Des volonte de Dieu ton Createur,  
 Ne tarde plus, va t'en trouver l'Hermite,  
 Ou tu mourras. La fillette reprit :  
 Hé bien, Maman, l'avois-je pas bien dit ?  
 Mon Dieu, partons ; allons rendre visite  
 A l'Homme saint ; je crains tant vostre mort  
 Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,  
 S'il le falloit. Allons donc, dit la Mere.  
 La Belle mit son corset des bons jours,  
 Son demy-ceint, ses pendans de velours,  
 Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :  
 Jeune fillette a toûjours soin de plaire.  
 Nostre Cagot s'estoit mis aux aguets,  
 Et par un trou qu'il avoit fait exprés  
 A sa Cellule, il vouloit que ces femmes <sup>(2)</sup>  
 Le püssent voir comme un brave Soldat,  
 Le fouët en main, toûjours en un estat  
 De penitence, et de tirer des flâmes

1. Edition de 1668 :

Qui leur cria d'un ton à faire peur.

2. Edition de 1668 :

A sa Celule, il vouloit que les femmes.

Quelque defunct puny pour ses mesfaits (1);  
 Faisant si bien en frappant tout auprès,  
 Qu'on crust oïr cinquante disciplines (2).  
 Il n'ouvrit pas à nos deux Pelerines  
 Du premier coup, et pendant un moment  
 Chacune peut l'entrevoir s'escrimant  
 Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre (3),  
 Mais ce ne fut d'un bon *Miserere*.  
 Le Papelard contre-fait l'estonné.  
 Tout en tremblant la Veuve luy découvre (4),  
 Non sans rougir, le cas comme il estoit.  
 A six pas d'eux la fillette attendoit  
 Le resultat, qui fut que nostre Hermite  
 Les renvoya, fit le bon hypocrite.  
 Je crains, dit-il, les ruses du malin :  
 Dispensez-moy; le sexe feminin  
 Ne doit avoir en ma Celulle entrée.  
 Jamais de moy S. Pere ne naistra.  
 La Veuve dit, toute déconfortée :  
 Jamais de vous? et pourquoy ne fera?  
 Elle ne pût en tirer autre chose.  
 En s'en allant la fillette disoit,  
 Helas! Maman, nos pechez en sont cause.  
 La nuit revient, et l'une et l'autre estoit (5)  
 Au premier somme, alors que l'hipocrite  
 Et son cornet font bruire la maison.

1. Edition de 1668 :

Quelque deffunt expiant ses mesfaits.

2. Edition de 1668 :

Qu'on eût ouy cinquante disciplines.

3. Edition de 1668 :

Chascune peut l'entendre s'escrimant :  
 Du saint Hôtel enfin la porte s'ouvre.

4. Edition de 1668 :

Tout en tremblant la Mere luy decouvre.

5. Edition de 1668 :

La nuit revint.....

Il leur cria toujours du mesme ton (1) :  
 Retournez voir Luce le saint Hermite ;  
 Je l'ay changé ; retournez dès demain.  
 Les voilà donc derechef en chemin.  
 Pour ne tirer plus en long cette Histoire,  
 Il les receut. La Mere s'en alla,  
 Seule s'entend, la fille demeura ;  
 Tout doucement il vous l'apprivoisa,  
 Luy prit d'abord son joly bras d'yvoire,  
 Puis s'approcha, puis en vint au baiser,  
 Puis aux beautez que l'on cache à la veuë,  
 Puis le Galant vous la mit toute nuë,  
 Comme s'il eust voulu la baptiser.  
 O Papelars ! qu'on se trompe à vos mines !  
 Tant luy donna du retour de Matines,  
 Que maux de cœur vinrent premierement,  
 Et maux de cœur chassez Dieu sçait comment (2).  
 En fin finale, une certaine enflure  
 La contraignit d'alonger sa ceinture,  
 Mais en cachette, et sans en avertir  
 Le forge-Pape, encore moins la Mere.  
 Elle craignoit qu'on ne la fist partir :  
 Le jeu d'Amour commençoit à luy plaire (3).  
 Vous me direz, d'où luy vint tant d'esprit ?  
 D'où ? de ce jeu ; c'est l'arbre de science.  
 Sept mois entiers la Galande attendit ;  
 Elle allegua son peu d'experience.  
 Dès que la Mere eut indice certain  
 De sa grossesse, elle luy fit soudain

## 1. Edition de 1668 :

De son cornet fit bruire la maison,  
 Il leur cria tousjours d'un mesme ton.

## 2. Edition de 1668 :

Et maux de cœur causez Dieu sçait comment.

## 3. Edition de 1668 :

Le jeu d'amour commençant à luy plaire.

Trousser bagage, et remercia l'Hoste (1).  
 Luy, de sa part, rendit grace au Seigneur,  
 Qui soulageoit son pauvre serviteur.  
 Puis au départ il leur dit que sans faute (2),  
 Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à bien.  
 Gardez pourtant, Dame de faire rien  
 Qui puisse nuire à vostre geniture.  
 Ayez grand soin de cette Creature,  
 Car tout bon-heur vous en arrivera.  
 Vous regnerez, serez la Signora,  
 Ferez monter aux grandeurs tous les vostres,  
 Princes les uns, et grands Seigneurs les autres.  
 Vos Cousins Ducs, Cardinaux vos Neveux :  
 Places, Chasteaux, tant pour vous que pour eux  
 Ne manqueront en aucune maniere,  
 Non plus que l'eau qui coule en la riviere (3).  
 Leur ayant fait cette prediction,  
 Il leur donna sa benediction.

La Signora, de retour chez sa Mere,  
 S'entretenoit jour et nuit du S. Pere (4),  
 Preparoit tout, luy faisoit des beguins :  
 Au demeurant prenoit tous les matins  
 La couple d'œufs, attendoit en liesse  
 Ce qui viendrait d'une telle grossesse.  
 Mais ce qui vint destruisit les Chasteaux,  
 Fit avorter les Mitres, les Chapeaux,  
 Et les grandeurs de toute la famille.  
 La Signora mit au monde une fille.

1. Edition de 1668 :

Trousser bagage et remercier l'hoste.

2. Edition de 1668 :

Puis au depart il luy dit que sans faute.

3. Edition de 1668 :

Non plus que l'eau ne manque à la riviere.

4. Edition de 1668 :

L'entretenoit jour et nuit du S. Pere.

XVI. — MAZET DE LAMPORECHIO<sup>(1)</sup>.Nouvelle tirée de Bocace <sup>(2)</sup>.

**L**e voile n'est le rempart le plus sûr  
 Contre l'Amour, ny le moins accessible :  
 Un bon mary, mieux que grille ny mur,  
 Y pourvoira, si pourvoir est possible.  
 C'est à mon sens une erreur trop visible  
 A des Parens, pour ne dire autrement,  
 De presumer, après qu'une personne,  
 Bon gré, mal gré, s'est mise en un Couvent<sup>(3)</sup>,  
 Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on luy donne :  
 Abus, abus ! je tiens que le malin  
 N'a revenu plus clair et plus certain  
 (Sauf toutesfois l'assistance Divine).  
 Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine,  
 Que d'estre pure et nette de peché  
 Soit privilege à la guimpe attaché.  
 Nenny da, non ; je pretens qu'au contraire  
 Filles du monde ont toujours plus de peur  
 Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;  
 La raison est qu'elles en ont affaire.  
 Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.  
 Les autres n'ont pour un seul adversaire.  
 Tentation, fille d'oisiveté,

1. Cette nouvelle est intitulée *le Muet* dans l'édition de 1668, où elle a paru pour la première fois.

2. *Decameron*, giornata III, novella 1.

3. Edition de 1668 :

Bon gré, mal gré, est mise en un Convent.

On trouve toujours dans cette édition *convent* pour *couvent*.

Ne manque pas d'agir de son costé :  
 Puis le desir, enfant de la contrainte.  
 Ma fille est Nonne, *Ergo* c'est une Sainte,  
 Mal raisonner. Des quatre parts les trois  
 En ont regret et se mordent les doigts;  
 Font souvent pis; au moins l'ay-je oüy dire,  
 Car pour ce poinct je parle sans sçavoir.  
 Bocace en fait certain Conte pour rire,  
 Que j'ay rimé comme vous allez voir.

Un bon Vieillard en un Couvent de filles  
 Autrefois fut, labouroit le jardin.  
 Elles estoient toutes assez gentilles,  
 Et volontiers jasoient dès le matin.  
 Tant ne songeoient au service divin  
 Qu'à soy montrer és Parloirs aguimpées (1),  
 Bien blanchement, comme droites poupées,  
 Preste chacune à tenir coup aux gens;  
 Et n'estoit bruit qu'il se trovast leans (2)  
 Fille qui n'eût dequoy rendre le change,  
 Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.  
 Huit Sœurs estoient, et l'Abbesse sont neuf,  
 Si mal d'accord que c'estoit chose étrange.  
 De la beauté, la pluspart en avoient;  
 De la jeunesse, elles en avoient toutes.  
 En cettuy lieu beaux Peres frequentoient,  
 Comme on peut croire, et tant bien supputoient,  
 Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes (3).

1. Edition de 1668 :

Qu'à se montrer au Parloir aguimpées.

2. Edition de 1668 :

Et n'estoit jour qu'on ne trovât leans.

3. C'est ici le texte de l'édition de 1669, donnée par La Fontaine. Avec cette leçon le sens est fort clair : notre auteur veut dire que les bons Pères qui venoient voir les sœurs calculoient si bien qu'il y avoit pour eux de fréquentes occasions



Le bon Vieillard Jardinier dessus-dit  
 Prés de ces Sœurs perdoit presque l'esprit ;  
 A leur caprice il ne pouvoit suffire.  
 Toutes vouloient au Vieillard commander ;  
 Dont ne pouvant entre elles s'accorder,  
 Il souffroit plus que l'on ne sçauroit dire.

Force luy fut de quitter la maison.  
 Il en sortit de la mesme façon  
 Qu'estoit entré là dedans le pauvre homme,  
 Sans croix ne pile (1), et n'ayant rien en somme  
 Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon  
 De Lamporech, si j'ay bonne memoire,  
 Dit au Vieillard un beau jour après boire,  
 Et raisonnant sur le fait des Nonains,  
 Qu'il passeroit bien volontiers sa vie  
 Prés de ces Sœurs, et qu'il avoit envie  
 De leur offrir son travail et ses mains,  
 Sans demander recompense ny gages.  
 Le Compagnon ne visoit à l'argent :  
 Trop bien croyoit, ces Sœurs estant peu sages,  
 Qu'il en pourroit croquer une en passant,  
 Et puis une autre, et puis toute la troupe.  
 Nuto luy dit (c'est le nom du Vieillard):

de faillir, de tomber. Malheureusement les éditions de 1668 et de 1685, suivies par tous les éditeurs modernes, portent :

Qu'ils ne manquoient...,

ce qui rend le passage un peu plus difficile. Aussi les commentateurs des *Contes* se sont-ils bien gardés d'en parler, à l'exception toutefois du bibliophile Jacob, qui a eu l'imprudence de mettre en note : « Cette phrase est très obscure, si l'on n'explique pas *supputoient* par *buvoient*. La Fontaine veut peut-être dire que les moines arrangeoient toujours leurs tournées de manière à rencontrer le couvent sur leur route. »

1. Edition de 1668 :

Sans croix ny pile...

Nul n'est icy, nous avons tout à point,  
 L'heure, et le lieu si touffu que la veuë  
 N'y peut passer : et puis sur l'avenüë  
 Je suis d'avis qu'une fasse le guet :  
 Tandis que l'autre estant avec Mazet,  
 A son bel aise aura lieu de s'instruire :  
 Il est müet et n'en pourra rien dire.  
 Soit fait, dit l'autre ; il faut à ton desir (1)  
 Acquiescer, et te faire plaisir.  
 Je passeray si tu veux la premiere  
 Pour t'obliger : au moins à ton loisir  
 Tu t'ébatras puis après de maniere  
 Qu'il ne sera besoin d'y retourner :  
 Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.  
 Je le voy bien, dit l'autre plus sincere :  
 Tu ne voudrois sans cela commencer  
 Assurement, et tu serois honteuse (2).  
 Tant y resta cette Sœur scrupuleuse,  
 Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,  
 De faction la fut faire changer.  
 Nostre müet fait nouvelle partie :

## 1. Edition de 1668 :

Fais, fais, dit l'autre...

## 2. M. Walckenaer fait passer ici dans son texte les deux vers suivants :

Disant ces mots, elle éveilla Mazet,  
 Qui se laissa mener au Cabinet.

Il les tire des manuscrits de Conrart et remarque qu'ils manquent dans toutes les éditions; nous les trouvons néanmoins dans celle de 1668; nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'ils soient aussi nécessaires que le savant éditeur le suppose. La Fontaine les aura supprimés à cause de leur fâcheuse ressemblance avec ceux-ci, qu'on vient de lire un peu plus haut :

De ces deux donc l'une, approchant Mazet,  
 Dit à sa Sœur : Dedans ce cabinet.

Il s'en tira non si gaillardement ;  
 Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie ;  
 Le pauvre Gars acheva simplement  
 Trois fois le jeu , puis après il fit chasse.  
 Les deux Nonains n'oublierent la trace  
 Du cabinet , non plus que du jardin ;  
 Il ne falloit leur montrer le chemin.  
 Mazet , pourtant , se ménagea de sorte  
 Qu'à Sœur Agnès , quelques jours ensuivant ,  
 Il fit apprendre une semblable note  
 En un pressoir tout au bout du Couvent.  
 Sœur Angelique et sœur Claude suivirent ,  
 L'une au Dortoir , l'autre dans un Cellier ;  
 Tant qu'à la fin la Cave et le Grenier  
 Du fait des Sœurs maintes choses apprirent.  
 Point n'en resta que le sire Mazet  
 Ne régalaist au moins mal qu'il pouvoit.  
 L'Abbesse aussi voulut entrer en danse.  
 Elle eut son droit , double et triple pitance ,  
 Dequoy les Sœurs jeûnerent très-longtemps.  
 Mazet n'avoit faute de restaurans ;  
 Mais restaurans ne sont pas grande affaire  
 A tant d'employ. Tant presserent le here ,  
 Qu'avec l'Abbesse un jour venant au choc ,  
 J'ai toûjours oüy , ce dit-il , qu'un bon Coq  
 N'en a que sept ; au moins qu'on ne me laisse <sup>(1)</sup>  
 Toutes les neuf. Miracle , dit l'Abbesse ;  
 Venez , mes Sœurs , nos jeusnes ont tant fait  
 Que Mazet parle. Alentour du muët ,  
 Non plus muët , toutes huit accoururent ;  
 Tinrent Chapitre , et sur l'heure conclurent ,  
 Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé  
 Pour le plus seur ; car qu'ils fust renvoyé ,  
 Cela rendroit la chose manifeste.

1. Edition de 1668 :

N'en a que sept , ou moins ; qu'on ne me laisse...

Le Compagnon, bien nourry, bien payé,  
Fit ce qu'il pût, d'autres firent le reste.  
Il les engea de petits Mazillons,  
Desquels on fit de petits Moinillons ;  
Ces Moinillons devinrent bien-tost Peres,  
Comme les Sœurs devinrent bien-tost Meres,  
A leur regret, pleines d'humilité ;  
Mais jamais nom <sup>(1)</sup> ne fut mieux merité.

1. Edition de 1668 :

Mais jamais rien ne fut mieux merité.



Le monde ne vous connoist gueres,  
 S'il croit que les faveurs sont chez vous familiares :  
 Non pas que les heureux amans  
 Soient ny Phenix ni corbeaux blancs ;  
 Aussi ne sont-ce fourmilleres.

Ce que mon Livre en dit doit passer pour chansons.  
 J'ay servy des beautez de toutes les façons :

Qu'ay-je gagné ? très-peu de chose ;  
 Rien. Je m'aviserois sur le tard d'estre cause  
 Que la moindre de vous commist le moindre mal.  
 Contons ; mais contons bien ; c'est le point principal ;  
 C'est tout ; à cela près, Censeurs, je vous conseille  
 De dormir comme moy sur l'une et l'autre oreille.

Censurez tant qu'il vous plaira  
 Méchans vers et phrases méchantes ;  
 Mais pour bons tours, laissez-les là ;  
 Ce sont choses indifferentes ;  
 Je n'y vois rien de perilleux.

Les meres, les maris, me prendront aux cheveux  
 Pour dix ou douze contes bleus !

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ay pas fait, mon Livre iroit le faire !  
 Beau sexe, vous pouvez le lire en seureté ;  
 Mais je voudrois m'estre acquitté  
 De cette grace par avance.

Que puis-je faire en récompense ?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher :  
 Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le Printemps et l'Aurore  
 Dans l'esprit d'un garçon, si dès ses jeunes ans,  
 Outre l'éclat des Cieux, et les beautez des champs,  
 Il eust veu les vostres encore.

Aussi dès qu'il les vid il en sentit les coups ;  
 Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;  
 Il laissa les palais : enfin vostre personne

Luy parut avoir plus d'attraits  
 Que n'en auroient à beaucoup près  
 Tous les joyaux de la Couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.  
 Là son unique compagnie  
 Consistoit aux oyseaux : leur aimable harmonie  
 Le desennuyoit quelquesfois.  
 Tout son plaisir estoit cet innocent ramage :  
 Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.  
 En une école si sauvage  
 Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.  
 Il venoit de perdre sa mere,  
 Et le pauvre garçon ne connut la lumiere  
 Qu'afin qu'il ignorast les gens :  
 Il ne s'en figura pendant un fort long-temps  
 Point d'autres que les habitans  
 De cette forest ; c'est à dire  
 Que des loups, des oyseaux, enfin ce qui respire  
 Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.  
 Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,  
 Ce furent deux raisons ou mauvaises ou bonnes ;  
 L'une, la haine des personnes,  
 L'autre la crainte ; et depuis qu'à ses yeux  
 Sa femme disparut s'envolant dans les Cieux,  
 Le monde luy fut odieux ;  
 Las d'y gémir et de s'y plaindre,  
 Et par tout des plaintes oïr,  
 Sa moitié le luy fit par son trépas haïr,  
 Et le reste des femmes craindre.  
 Il voulut estre hermite, et destina son fils  
 A ce mesme genre de vie.  
 Ses biens aux pauvres départis,  
 Il s'en va seul, sans compagnie  
 Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :  
 Au fonds d'une forest il arreste ses pas.  
 (Cet homme s'appelloit Philippe, dit l'histoire.)  
 Là, par un saint motif, et non par humeur noire,  
 Nostre Hermite nouveau cache avec très-grand soin  
 Cent choses à l'enfant ; ne luy dit prés ny loin  
 Qu'il fust au monde aucune femme,  
 Aucuns desirs, aucun amour ;



Au progrès de ses ans réglant en ce séjour  
     La nourriture de son ame.  
 A cinq il luy nomma des fleurs, des animaux,  
     L'entretint de petits oyseaux;  
 Et parmy ce discours aux enfans agreable,  
     Mesla des menaces du diable;  
 Luy dit qu'il estoit fait d'une étrange façon :  
 La crainte est aux enfans la premiere leçon.  
 Les dix ans expirez, matiere plus profonde  
 Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde  
     Au jeune enfant fut revelé,  
     Et de la femme point parlé.  
     Vers quinze ans luy fut enseigné,  
 Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature,  
     Et rien touchant la creature.  
 Ce propos n'est alors déjà plus de saison  
     Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;  
 Telle idée en ce cas est fort peu necessaire.  
 Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon  
     De le mener à la Ville prochaine.  
 Le Vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine  
 Aller querir son vivre : et luy mort, après tout,  
 Que feroit ce cher fils ? comment venir à bout  
     De subsister sans connoistre personne ?  
 Les loups n'estoient pas gens qui donnassent l'aumône.  
     Il sçavoit bien que le garçon  
     N'auroit de luy, pour heritage  
     Qu'une besace et qu'un bâton :  
     C'estoit un étrange partage.  
 Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.  
     Au reste il estoit peu de gens  
     Qui ne luy donnassent la miche.  
     Frere Philippe eust esté riche  
     S'il eust voulu. Tous les petits enfans  
     Le connoissoient, et du haut de leur teste,  
     Ils crioient : Aprestez la queste;  
 Voila Frere Philippe. Enfin dans la cité  
     Frere Philippe souhaité

Avoit force devots; de devotes pas une,  
 Car il n'en vouloit point avoir.  
 Si-tost qu'il crut son fils ferme dans son devoir,  
 Le pauvre homme le meine voir  
 Les gens de bien, et tente la fortune.  
 Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.  
 Voilà nos Hermites partis;  
 Ils vont à la Cité superbe, bien bastie,  
 Et de tous objets assortie:  
 Le Prince y faisoit son sejour.  
 Le jeune homme tombé des nuës  
 Demandoit : Qu'est-ce là? Ce sont des gens de Cour.  
 Et là? Ce sont palais. Icy? Ce sont statuës.  
 Il consideroit tout; quand de jeunes beautez  
 Aux yeux vifs, aux traits enchantez,  
 Passerent devant luy; dés-lors nulle autre chose  
 Ne pût ses regards attirer.  
 Adieu Palais; adieu ce qu'il vient d'admirer;  
 Voicy bien pis, et bien une autre cause  
 D'étonnement.  
 Ravy comme en extase à cet objet charmant :  
 Qu'est-ce là, dit-il à son pere,  
 Qui porte un si gentil habit?  
 Comment l'appelle-t-on? Ce discours ne plut guere  
 Au bon Vieillard, qui répondit :  
 C'est un oyseau qui s'appelle Oye.  
 O l'agreable oyseau! dit le fils plein de joye.  
 Oye, hélas, chante un peu, que j'entende ta voix.  
 Peut-on point un peu te connoistre (1)?  
 Mon pere, je vous prie et mille et mille fois,  
 Menons en une en nostre bois,  
 J'auray soin de la faire paistre.

1. Edition de 1685 :

Ne pourroit-on point te connoistre?

## II. — LA MANDRAGORE.

Nouvelle tirée de Machiavel (1).

**A**u present Conte on verra la sottise  
 D'un Florentin. Il avoit femme prise,  
 Honneste et sage autant qu'il est besoin,  
 Jeune pourtant; du reste toute belle,  
 Et n'eust-on crû de jouissance telle  
 Dans le país, ny mesme encor plus loin.  
 Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne  
 D'un autre époux : car, quant à celuy-cy,  
 Qu'on appelloit Nicia Calfucci,  
 Ce fut un sot, en son temps, très-insigne.  
 Bien le monstra lors que bon gré, mal gré,  
 Il resolut d'estre pere appellé;  
 Crût qu'il feroit beaucoup pour sa patrie,  
 S'il la pouvoit orner de Calfuccis.  
 Sainte ny Saint n'estoit en Paradis  
 Qui de ses vœux n'eust la teste étourdie.  
 Tous ne sçavoient où mettre ses presens.  
 Il consultoit Matrones, Charlatans,  
 Diseurs de mots, experts sur cette affaire :  
 Le tout en vain : car il ne pût tant faire  
 Que d'estre pere. Il estoit buté là,  
 Quand un jeune homme, après avoir en France  
 Étudié, s'en revint à Florence,  
 Aussi leurré qu'aucun de par delà,  
 Propre, galant, cherchant par tout fortune,  
 Bienfait de corps, bien-voulu de chacune :

1. D'une comédie intitulée : *Mandragola*.

Il sceut dans peu la Carte du païs,  
 Connut les bons et les méchans maris ;  
 Et de quel bois se chauffoient leurs femmes,  
 Quels surveillans ils avoient mis près d'elles ;  
 Les si, les car, enfin tous les détours ;  
 Comment gagner les confidens d'Amours,  
 Et la Nourrice, et le Confesseur mesme,  
 Jusques au chien ; tout y fait quand on aime (1).  
 Tout tend aux fins, dont un seul iöta  
 N'estant omis, d'abord le personnage  
 Jette son plomb sur Messer Nicia,  
 Pour luy donner l'ordre de Cocüage.  
 Hardy dessein ! L'épouse de leans,  
 A dire vray, recevoit bien les gens ;  
 Mais c'estoit tout ; aucun de ses Amans  
 Ne s'en pouvoit promettre davantage.  
 Celuy-cy seul, Callimaque nommé,  
 Dès qu'il parut fut très-fort à son gré.  
 Le Galant donc près de la forteresse  
 Assiet son camp, vous investit Lucrece,  
 Qui ne manqua de faire la tygresse  
 A l'ordinaire, et l'envoya jouër :  
 Il ne sçavoit à quel Saint se voüer,  
 Quand le mary, par sa sottise extrême,  
 Luy fit juger qu'il n'estoit stratagème,  
 Panneau n'estoit, tant estrange semblast,  
 Où le pauvre homme à la fin ne donnast  
 De tout son cœur, et ne s'en affublast.  
 L'Amant et luy, comme estans gens d'étude,  
 Avoient entre-eux lié quelque habitude ;  
 Car Nice estoit Docteur en Droit-Canon :  
 Mieux eust valu l'estre en autre science,

1. Molière a dit, l'année suivante, dans *les Femmes savantes*, acte I, sc. 3 :

Un Amant fait sa Cour où s'attache son cœur ;  
 Il veut de tout le Monde y gagner la faveur,  
 Et, pour n'avoir personne à sa flame contraire,  
 Jusqu'au Chien du Logis il s'efforce de plaire.

*La Fontaine.* — II.

Et qu'il n'eust pris si grande confiance  
 En Callimaque. Un jour au compagnon  
 Il se plaignit de se voir sans lignée.  
 A qui la faute ? il estoit vert-galant,  
 Lucrece jeune, et drüe, et bien taillée :  
 Lorsque j'estois à Paris, dit l'Amant,  
 Un curieux y passa d'avanture.  
 Je l'allay voir, il m'apprit cents secrets,  
 Entr'autres un pour avoir geniture,  
 Et n'estoit chose à son conte plus seure.  
 Le Grand Mogol l'avoit avec succès  
 Depuis deux ans éprouvé sur sa femme.  
 Mainte Princesse, et mainte et mainte Dame  
 En avoit fait aussi d'heureux essais.  
 Il disoit vray, j'en ay vû des effets.  
 Cette recepte est une medecine  
 Faite du jus de certaine racine,  
 Ayant pour nom Mandragore, et ce jus  
 Pris par la femme opere beaucoup plus  
 Que ne fit onc nulle ombre Monachale  
 D'aucun Couvent de jeunes Freres plein.  
 Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin,  
 Sans demander un plus long intervalle.  
 Et touchez là : dans dix mois et devant  
 Nous porterons au baptesme l'enfant.  
 Dites-vous vray ? repartit Messer Nice.  
 Vous me rendez un merveilleux office.  
 Vray ? je l'ay vû ; faut-il repeter tant ?  
 Vous moquez-vous d'en douter seulement ?  
 Par vostre foy, le Mogor (1) est-il homme  
 Que l'on osast de la sorte affronter ?  
 Ce Curieux en toucha telle somme  
 Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.  
 Nice reprit : Voilà chose admirable !  
 Et qui doit estre à Lucrece agreable !  
 Quand luy verray-je un poupon sur le sein ?

1. Ainsi dans l'édition de 1671, *Mogol*, dans celle de 1685.

Nostre feal, vous serez le Parrein :  
C'est la raison ; dès hui je vous en prie.  
Tout doux, reprit alors nostre galant,  
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :  
Vous allez viste ; il faut auparavant  
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire :  
Mais icy bas pût-on jamais tant faire  
Que de trouver un bien pur et sans mal ?  
Ce jus doüé de vertu tant insigne  
Porte d'ailleurs qualité très-maligne.  
Presque toujours il se trouve fatal  
A celui-là qui le premier caresse  
La patiente ; et souvent on en meurt.  
Nice reprit aussi-tost : Serviteur ;  
Plus de vostre herbe, et laissons-là Lucrece  
Telle qu'elle est ; bien grammercy du soin.  
Que servira, moy mort, si je suis pere ?  
Pourvoyez-vous de quelque-autre compere :  
C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin.  
L'Amant luy dit : Quel esprit est le vostre !  
Toûjours il va d'un excès dans un autre.  
Le grand desir de vous voir un enfant  
Vous transportoit n'aguere d'allegresse :  
Et vous voilà, tant vous avez de presse,  
Découragé sans attendre un moment.  
Oyez le reste ; et sçachez que Nature  
A mis remede à tout, fors à la mort.  
Qu'est-il de faire afin que l'avanture  
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port ?  
Il nous faudra choisir quelque jeune homme  
D'entre le peuple ; un pauvre mal-heureux  
Qui vous precede au combat amoureux ;  
Tente la voye, attire et prene en somme  
Tout le venin : puis le danger osté,  
Il conviendra que de vostre costé  
Vous agissiez sans tarder davantage ;  
Car soyez seur d'estre alors garenty.  
Il nous faut faire *in anima vili*



Ce premier pas , et prendre un personnage  
 Lourd et de peu , mais qui ne soit pourtant  
 Mal fait de corps , ny par trop dégoustant ,  
 Ny d'un toucher si rude et si sauvage  
 Qu'à vostre femme un supplice ce soit.  
 Nous sçavons bien que Madame Lucrece ,  
 Accoustumée à la delicatesse  
 De Nicia , trop de peine en auroit.  
 Mesme il se peut qu'en venant à la chose  
 Jamais son cœur n'y voudroit consentir.  
 Or ay-je dit un jeune homme , et pour cause :  
 Car plus sera d'âge pour bien agir ,  
 Moins laissera de venin , sans nul doute :  
 Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.  
 Nice d'abord eut peine à digerer  
 L'expedient ; allegua le danger ,  
 Et l'infamie ; il en seroit en peine :  
 Le Magistrat pourroit le rechercher  
 Sur le soupçon d'une mort si soudaine.  
 Empoisonner un de ses citadins !  
 Lucrece estoit échappée aux blondins ,  
 On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !  
 Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre ,  
 Dit Callimaque , ou quelqu'un qui bien-tost  
 En mille endroits cornera le mystere.  
 Sottise et peur contiendront ce pitaut.  
 Au pis aller l'argent le fera taire.  
 Vostre moitié n'ayant lieu de s'y plaire ,  
 Et le coquin mesme n'y songeant pas ,  
 Vous ne tombez proprement dans le cas  
 De cocüage. Il n'est pas dit encore  
 Qu'un tel paillard ne resiste au poison.  
 Et ce nous est une double raison  
 De le choisir tel que la Mandragore  
 Consume en vain sur luy tout son venin.  
 Car quand je dis qu'on meurt , je n'entends dire  
 Assurément. Il vous faudra demain  
 Faire choisir sur la brune le sire ,

Et dès ce soir donner la potion.  
 J'en ay chez moy de la confection.  
 Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,  
 D'aller paroistre en aucune façon.  
 Ligurio choisira le garçon :  
 C'est là son fait ; laissez-luy cet office.  
 Vous vous pouvez fier à ce valet  
 Comme à vous-mesme : il est sage et discret.  
 J'oublie encor que pour plus d'assurance  
 On bandera les yeux à ce paillard ;  
 Il ne sçaura qui, quoy, n'en quelle part,  
 N'en quel logis, ny si dedans Florence,  
 Ou bien dehors, on vous l'aura mené.  
 Par Nicia le tout fut approuvé.  
 Restoit sans plus d'y disposer sa femme.  
 De prime face elle crut qu'on rioit ;  
 Puis se fascha ; puis jura sur son ame  
 Que mille fois plustost on la tueroit.  
 Que diroit-on si le bruit en couroit ?  
 Outre l'offense et peché trop enorme,  
 Calface et Dieu sçavoient que de tout temps  
 Elle avoit craint ces devoirs complaisans,  
 Qu'elle enduroit seulement pour la forme.  
 Puis il viendroit quelque mastin difforme  
 L'incommoder, la mettre sur les dents ?  
 Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?  
 Quoy ! recevoir un pitaut dans ma couche ?  
 Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?  
 Et, par saint Jean, ny pitaut, ny blondin,  
 Ny Roy, ny Roc, ne feront qu'autre touche  
 Que Nicia jamais onc à ma peau.  
 Lucrece estant de la sorte arrestée,  
 On eut recours à frere Timothée.  
 Il la prescha ; mais si bien et si beau,  
 Qu'elle donna les mains par penitence.  
 On l'assura de plus qu'on choisiroit  
 Quelque garçon d'honneste corpulence,  
 Non trop rustaut, et qui ne luy feroit

Mal ny dégoust. La potion fut prise.  
 Le lendemain nostre amant se déguise,  
 Et s'enfarine en vray garçon Meusnier ;  
 Un faux menton, barbe d'estrange guise ;  
 Mieux ne pouvoit se metamorphoser.  
 Ligurio, qui de la faciende  
 Et du complot avoit toûjours esté,  
 Trouve l'Amant tout tel qu'il le demande,  
 Et ne doutant qu'on n'y fust attrapé,  
 Sur le minuit le meine à Messer Nice,  
 Les yeux bandez, le poil teint, et si bien  
 Que nostre Espoux ne reconnut en rien  
 Le Compagnon. Dans le lit il se glisse  
 En grand silence ; en grand silence aussi  
 La patiente attend sa destinée ;  
 Bien blanchement, et ce soir atournée.  
 Voire ce soir ? atournée ; et pour qui ?  
 Pour qui ? J'entends : n'est-ce pas que la Dame  
 Pour un Meusnier prenoit trop de soucy ?  
 Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.  
 Meusniers ou Roys, il veut plaire à toute ame.  
 C'est double honneur, ce semble, en une femme,  
 Quand son merite échauffe un esprit lourd,  
 Et fait aimer les cœurs nez sans amour.  
 Le travesty changea de personnage  
 Si-tost qu'il eut Dame de tel corsage  
 A ses costez, et qu'il fut dans le lit.  
 Plus de Meusnier ; la Galande sentit  
 Auprés de soy la peau d'un honneste homme.  
 Et ne croyez qu'on employast au somme  
 De tels momens. Elle disoit tout bas :  
 Qu'est-cecy donc ? ce compagnon n'est pas  
 Tel que j'ay crû : le drole a la peau fine.  
 C'est grand dommage : il ne merite, hélas !  
 Un tel destin : j'ay regret qu'au trespas  
 Chaque moment de plaisir l'achemine.  
 Tandis l'Epoux, enrollé tout de bon,  
 De sa moitié plaignoit bien fort la peine.

Ce fut avec une fierté de Reyne  
Qu'elle donna la première façon  
De cocüage ; et, pour le décoron,  
Point ne voulut y joindre ses caresses.  
A ce garçon la perle des Lucreces  
Prendroit du goust ? Quand le premier venin  
Fut emporté, nostre Amant prit la main  
De sa Maïstresse, et de baisers de flâme  
La parcourant : Pardon (dit-il) Madame,  
Ne vous faschez du tour qu'on vous a fait ;  
C'est Callimaque ; approuvez son martyre.  
Vous ne sçauriez ce coup vous en dédire ;  
Vostre rigueur n'est plus d'aucun effet.  
S'il est fatal toutesfois que j'expire,  
J'en suis content : vous avez dans vos mains  
Un moyen seur de me priver de vie,  
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,  
M'achevera ; tout le reste est folie.  
Lucrece avoit jusques-là résisté,  
Non par défaut de bonne volonté,  
Ny que l'Amant ne plust fort à la Belle ;  
Mais la pudeur et la simplicité  
L'avoient renduë ingrante en dépit d'elle.  
Sans dire mot, sans oser respirer,  
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,  
Elle se met aussi-tost à pleurer.  
A son Amant peut-elle se montrer  
Après cela ? qu'en pourra-t-il penser,  
Dit-elle en soy, et qu'est-ce qu'il luy semble ?  
J'ay bien manqué de courage et d'esprit.  
Incontinent un excès de dépit  
Saisit son cœur, et fait que la pauvrete  
Tourne la teste, et vers le coin du lit  
Se va cacher pour dernière retraite.  
Elle y voulut tenir bon, mais en vain.  
Ne luy restant que ce peu de terrain,  
La place fut incontinent renduë.  
Le vainqueur l'eut à sa discretion ;

Il en usa selon sa passion :  
Et plus ne fut de larme répanduë.  
Honte cessa ; scrupule autant en fit.  
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit.  
L'Aurore vint trop tost pour Callimaque ,  
Trop tost encor pour l'objet de ses vœux.  
Il faut , dit-il , beaucoup plus d'une attaque  
Contre un venin tenu si dangereux .  
Les jours suivans, nostre couple amoureux  
Y sceut pourvoir : l'Epoux ne tarda gueres  
Qu'il n'eust atteint tous ses autres Confreres.  
Pour ce coup-là falut se separer ;  
L'Amant courut chez soy se recoucher.  
A peine au lit il s'estoit mis encore,  
Que nostre Epoux, joyeux et triomphant,  
Le va trouver, et luy conte comment  
S'estoit passé le jus de Mandragore.  
D'abord, dit-il, j'allay tout doucement  
Auprès du lit écouter si le Sire  
S'approcheroit, et s'il en voudroit dire.  
Puis je priay nostre Epouse tout bas  
Qu'elle luy fist quelque peu de caresse,  
Et ne craignist de gaster ses appas.  
C'estoit au plus une nuit d'embaras.  
Et ne pensez, ce luy dis-je, Lucrece,  
Ny l'un ny l'autre en cecy me tromper ;  
Je sçauray tout ; Nice se peut vanter  
D'estre homme à qui l'on n'en donne à garder ;  
Vous sçavez bien qu'il y va de ma vie.  
N'allez donc point faire la rencherie.  
Monstrez par là que vous sçavez aimer  
Vostre mary plus qu'on ne croit encore :  
C'est un beau champ. Que si cette pecore  
Fait le honteux, envoyez sans tarder  
M'en avertir ; car je me vais coucher :  
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.  
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.  
Sçavez-vous bien que ce rustre y prit goust ?

Le drosle avoit tantost peine à démordre :  
J'en ay pitié : je le plains, après tout.  
N'y songeons plus ; qu'il meure, et qu'on l'enterre.  
Et quant à vous, venez nous voir souvent.  
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre :  
Dans neuf mois d'huy je leur livre un enfant.

---

## III. — LES REMOIS.

**L** n'est cité que je préfère à Rheims :  
C'est l'ornement et l'honneur de la France ;  
Car, sans conter l'Ampoule et les bons vins,  
Charmans objets y sont en abondance.  
Par ce point-là je n'entends, quant à moy  
Tours ny portaux, mais gentilles Galoises,  
Ayant trouvé telle de nos Remoises  
Friande assez pour la bouche d'un Roy.  
Une avoit pris un Peintre en mariage,  
Homme estimé dans sa profession :  
Il en vivoit : que faut-il davantage ?  
C'estoit assez pour sa condition.  
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.  
Le drosle estoit, grace à certain talent,  
Très bon Epoux, encor meilleur Galant.  
De son travail mainte Dame amoureuse  
L'alloit trouver ; et le tout à deux fins :  
C'estoit le bruit, à ce que dit l'Histoire :  
Moy qui ne suis en cela des plus fins,  
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.  
Dés que le Sire avoit Donzelle en main,  
Il en rioit avecque son Epouse.  
Les droits d'hymen allant toujours leur train,  
Besoin n'estoit qu'elle fist la jalouse.  
Mesme elle eust pû le payer de ses tours,  
Et comme luy voyager en Amours ;



Sauf d'en user avec plus de prudence ,  
 Ne luy faisant la mesme confidence.  
 Entre les gens qu'elle sceut attirer,  
 Deux siens voisins se laisserent leurrer  
 A l'entretien libre et gay de la Dame;  
 Car c'estoit bien la plus trompeuse femme  
 Qu'en ce point-là l'on eust sceu rencontrer;  
 Sage sur tout, mais aimant fort à rire.  
 Elle ne manque incontinent de dire  
 A son mary l'amour des deux Bourgeois,  
 Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;  
 Luy raconta mot pour mot leurs fleurettes,  
 Pleurs et soupirs, gemissemens Gaulois.  
 Ils avoient leu, ou plustost oüy dire,  
 Que d'ordinaire en amour on soupire.  
 Ils taschoient donc d'en faire leur devoir,  
 Que bien que mal, et selon leur pouvoir.  
 A frais communs se conduisoit l'affaire.  
 Ils ne devoient nulle chose se taire.  
 Le premier d'eux qu'on favoriseroit  
 De son bon-heur part à l'autre feroit.  
 Femmes, voilà souvent comme on vous traite.  
 Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.  
 Amour est mort : le pauvre compagnon  
 Fut enterré sur les bords du Lignon.  
 Nous n'en avons icy ny vent ny voye.  
 Vous y servez de joüet et de proye  
 A jeunes gens indiscrets, scelerats :  
 C'est bien raison qu'au double on le leur rende :  
 Le beau premier qui sera dans vos lacs,  
 Plumez le moy, je vous le recommande.  
 La Dame donc, pour tromper ses voisins,  
 Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins  
 Ce soir chez nous. Mon mary s'en va faire  
 Un tour aux champs; et le bon de l'affaire  
 C'est qu'il ne doit au giste revenir.  
 Nous nous pourrons à l'aise entretenir.  
 Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.

Or, les voilà compagnons de fortune.  
La nuit venuë, ils vont au rendez-vous.  
Eux introduits, croyans Ville gagnée,  
Un bruit survint; la feste fut troublée.  
On frape à l'huis; le logis aux verroux  
Estoit fermé : la femme à la fenestre  
Court en disant : Celuy-là frape en Maistre;  
Seroit-ce point par mal-heur mon Epoux?  
Oüy, cachez-vous, dit-elle, c'est luy mesme.  
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,  
Le font venir coucher à la maison.  
Nos deux Galands, dans ce peril extreme,  
Se jettent viste en certain Cabinet :  
Car s'en aller, comment auroient-ils fait?  
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,  
Que l'Epoux entre, et void au feu le membre  
Accompagné de maint et maint pigeon,  
L'un au hastier, les autres au chaudron.  
Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!  
Qui traitez-vous? Alis nostre voisine,  
Reprit l'Epouse, et Simonette aussi.  
Louë soit Dieu qui vous rameine icy,  
La compagnie en sera plus complete.  
Madame Alis, Madame Simonette,  
N'y perdront rien. Il faut les avertir  
Que tout est prest, qu'elles n'ont qu'à venir :  
J'y cours moy-mesme. Alors la creature  
Les va prier. Or c'estoient les moitez  
De nos Galands et chercheurs d'aventure,  
Qui, fort chagrins de se voir enfermez,  
Ne laissoient pas de loüer leur Hostesse  
De s'estre ainsi tirée avec adresse  
De cet aprest. Avec elle à l'instant  
Leurs deux moitez entrent tout en chantant.  
On les saluë, on les baise, on les louë  
De leur beauté, de leur ajustement;  
On les contemple, on patine, on se jouë.  
Cela ne plut aux maris nullement.

Du Cabinet la porte à demy close  
Leur laissant voir le tout distinctement,  
Ils ne prenoient aucun goust à la chose :  
Mais passe encor pour ce commencement.  
Le souper mis presque au mesme moment,  
Le Peintre prit par la main les deux femmes,  
Les fit asseoir, entre-elles se plaça.  
Je bois, dit-il, à la santé des Dames :  
Et de trinquer ; passe encor pour cela.  
On fit raison ; le vin ne dura guere.  
L'Hostesse estant alors sans Chambriere,  
Court à la cave, et de peur des esprits  
Meine avec soy Madame Simonette.  
Le Peintre reste avec Madame Alis,  
Provinciale assez belle, et bien faite,  
Et s'en piquant, et qui pour le País  
Se pouvoit dire honnestement coquete.  
Le Compagnon vous la tenant seulette,  
La conduisit de fleurette en fleurette  
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin ;  
Puis tout à coup levant la colerette,  
Prit un baiser dont l'Epoux fut témoin.  
Jusques-là passe : Epoux, quand ils sont sages,  
Ne prennent garde à ces menus suffrages,  
Et d'en tenir registre c'est abus :  
Bien est-il vray qu'en rencontre pareille  
Simples baisers font craindre le surplus ;  
Car Satan lors vient fraper sur l'oreille  
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.  
L'Epoux vid donc que, tandis qu'une main  
Se promenoit sur la gorge à son aise,  
L'autre prenoit tout un autre chemin,  
Ce fut alors, Dame, ne vous déplaise,  
Que, le courroux luy montant au cerveau,  
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,  
Mettre l'alarme en tout le voisinage,  
Batre sa femme, et dire au Peintre rage,  
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.

Gardez-vous bien de faire une sottise,  
Luy dit tout bas son Compagnon d'amours,  
Tenez-vous coy. Le bruit en nulle guise  
N'est bon icy, d'autant plus qu'en vos lacs  
Vous estes pris : ne vous montrez donc pas,  
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.  
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire  
Ce qu'on ne veut à soy-mesme estre fait.  
Nous ne devons quitter ce Cabinet  
Que bien à point, et tantost, quand cet homme  
Estant au lit prendra son premier somme.  
Selon mon sens, c'est le meilleur party.  
A tard viendroit aussi bien la querelle.  
N'estes-vous pas cocu plus d'à demy ?  
Madame Alis au fait a consenty :  
Cela suffit : le reste est bagatelle.  
L'Epoux gousta quelque peu ces raisons.  
Sa femme fit quelque peu de façons,  
N'ayant le temps d'en faire davantage.  
Et puis ? Et puis ; comme personne sage  
Elle remit sa coëffure en estat.  
On n'eust jamais soupçonné ce ménage,  
Sans qu'il restoit un certain incarnat  
Dessus son teint ; mais c'estoit peu de chose ;  
Dame Fleurette en pouvoit estre cause.  
L'une pourtant des tireuses de vin  
De luy sourire au retour ne fit faute :  
Ce fut la Peintre. On se remit en train :  
On releva grillades et festin ;  
On but encore à la santé de l'Hoste,  
Et de l'Hostesse, et de celle des trois  
Qui la premiere auroit quelque aventure.  
Le vin manqua pour la seconde fois.  
L'Hostesse, adroite et fine creature,  
Soustient toujourns qu'il revient des esprits  
Chez les voisins. Ainsi madame Alis  
Servit d'escorte. Entendez que la Dame  
Pour l'autre employ inclinait en son ame ;

Mais on l'emmeine, et par ce moyen-là  
 De faction Simonette changea.  
 Celle-cy fait d'abord plus la severe,  
 Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire;  
 Mais, se sentant par le Peintre tirer,  
 Elle demeure, estant trop mesnagere  
 Pour se laisser son habit déchirer.  
 L'Epoux, voyant quel train prenoit l'affaire,  
 Voulut sortir. L'autre luy dit : Tout doux !  
 Nous ne voulons sur vous nul avantage.  
 C'est bien raison que Messer cocüage  
 Sur son estat vous couche ainsi que nous :  
 Sommes-nous pas compagnons de fortune ?  
 Puisque le Peintre en a caressé l'une,  
 L'autre doit suivre. Il faut, bon gré, mal gré,  
 Qu'elle entre en danse ; et, s'il est necessaire,  
 Je m'offriray de luy tenir le pied :  
 Vouliez ou non, elle aura son affaire.  
 Elle l'eut donc ; nostre Peintre y pourveut  
 Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.  
 Cette derniere eut ce qu'il luy falut ;  
 On en donna le loisir à la Belle.  
 Quand le vin fut de retour, on conclut  
 Qu'il ne faloit s'atabler davantage.  
 Il estoit tard, et le Peintre avoit fait  
 Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.  
 On dit bon soir. Le drosle satisfait  
 Se met au lit : nos gens sortent de cage.  
 L'Hostesse alla tirer du Cabinet  
 Les regardans, honteux, mal-contens d'elle,  
 Cocus de plus. Le pis de leur méchef  
 Fut qu'aucun d'eux ne pust venir à chef  
 De son dessein, ny rendre à la Donzelle  
 Ce qu'elle avoit à leurs femmes presté ;  
 Par consequent c'est fait ; j'ay tout conté.

## IV. — LA COUPE ENCHANTÉE.

Nouvelle tirée de l'Arioste (1).

**L**es maux les plus cruels ne sont que des chan-  
 sons  
 Prés de ceux qu'aux Maris cause la jalousie.  
 Figurez-vous un Fou chez qui tous les soup-  
 sont bien venus, quoy qu'on luy die. [çons  
 Il n'a pas un moment de repos en sa vie :  
 Si l'oreille luy tinte, ô Dieux ! tout est perdu.  
 Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.  
 Pourvû qu'il songe, c'est l'affaire.  
 Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;  
 Car pour songer il faut dormir,  
 Et les jaloux ne dorment guere.  
 Le moindre bruit éveille un mary soupçonneux ;  
 Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,  
 C'est cocuage qu'en personne  
 Il a vû de ses propres yeux,  
 Si bien vû que l'erreur n'en peut estre effacée.  
 Il veut à toute force estre au nombre des sots.  
 Il se maintient Cocu, du moins de la pensée,  
 S'il ne l'est en chair et en os.  
 Pauvres gens, dites-moy, qu'est-ce que cocuage ?  
 Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?  
 Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien  
 Se moquent avec juste cause ?  
 Quand on l'ignore, ce n'est rien,

1. *Orlando furioso*, canto XLII-XLIII. — Jean Sambix, libraire à Leyde, publia en 1669 un long fragment de *La Coupe enchantée* ; La Fontaine le donna à son tour au public, dans le courant de la même année, à la suite des deux premières parties des *Contes* ; c'est seulement en 1671 que cette nouvelle parut complète à la place qu'elle occupe ici.



Quand on le sçait, c'est peu de chose.  
 Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :  
 Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas  
 A celui-là qui bût dans la Coupe enchantée.  
 Profitez du mal-heur d'autrui.  
 Si cette histoire peut soulager vostre ennuy,  
 Je vous l'auray bien tost contée.

Mais je vous veux premierement  
 Prouver par bon raisonnement  
 Que ce mal, dont la peur vous mine et vous consume,  
 N'est mal qu'en vostre idée, et non point dans l'effet :  
 En mettez-vous vostre bonnet  
 Moins aisément que de coutume ?  
 Cela s'en va-t-il pas tout net ?  
 Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,  
 Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?  
 Ne retrouvez-vous pas toujours les mesmes traits ?  
 Vous appercevez-vous d'aucune difference ?  
 Je tire donc ma consequence,  
 Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal :  
 Cocuage n'est point un mal.

Oüy, mais l'honneur est une estrange affaire !  
 Qui vous soutient que non ? ay-je dit le contraire ?  
 Et bien ! l'honneur, l'honneur ! je n'entends que ce mot.  
 Aprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome ;  
 Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sot,  
 Et le Cocu qui rit, pour un fort honneste homme :  
 Quand on prend comme il faut cet accident fatal,  
 Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.  
 Tout vous rit, vostre femme est souple comme un gan ;  
 Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en ville <sup>(1)</sup>,

1. Edition publiée en 1669 par J. Sambix :  
 Et vous pourriez avoir cent Mignonnes en ville.

Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an,  
 Quand vous parlez, c'est dit notable ;  
 On vous met le premier à table :  
 C'est pour vous la place d'honneur,  
 Pour vous le morceau du Seigneur :  
 Heureux qui vous le sert ! la Blondine chiorne  
 Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen :  
 Vous estes le Patron, dont je conclus en forme :  
 Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu , l'on vous donne revanche ;  
 Mesme vostre homme escarte et ses As et ses Rois.  
 Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche,  
 Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.  
 Ajoutez que l'on tient vostre femme en haleine,  
 Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :  
 Menelas rencontra des charmes dans Helene,  
 Qu'avant qu'estre à Paris la Belle n'avoit pas.  
 Ainsi de vostre Epouse : on veut qu'elle vous plaise :  
 Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,  
 Incapable en amour d'apprendre jamais rien.  
 Pour toutes ces raisons je persiste en ma these :  
 Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matiere en est cause :  
 Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.  
 Venons à nostre histoire. Il estoit un Quidam,  
 Dont je tairay le nom, l'estat, et la patrie :  
 Celuy-cy, de peur d'accident,  
 Avoit juré que de sa vie  
 Femme ne luy seroit autre que bonne amie,  
 Nimphe si vous voulez, Bergere, et cetera ;  
 Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.  
 S'il eut tort ou raison, c'est un poinct que je passe.  
 Quoy qu'il en soit, Hymen n'ayant pû trouver grace  
 Devant cet homme, il falut que l'amour  
 Se meslât seul de ses affaires,  
 Eust soin de le fournir des choses necessaires,

Soit pour la nuit, soit pour le jour.  
 Il luy procura donc les faveurs d'une Belle,  
 Qui d'une fille naturelle  
 Le fit Pere, et mourut; le pauvre homme en pleura,  
 Se plaignit, gemit, soupira,  
 Non comme qui perdrait sa femme;  
 Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,  
 Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,  
 Son plaisir, son cœur, et son ame.  
 La fille crust, se fit; on pouvoit déjà voir  
 Hausser et baisser son mouchoir.  
 Le temps coule; on n'est pas si-tost à la bavette  
 Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient grandelette,  
 Puis grande tout à fait, et puis le serviteur.  
 Le Pere avec raison eut peur  
 Que sa fille, chassant de race,  
 Ne le previnst, et ne previnst encor  
 Prestre, Notaire, Himen, accord;  
 Choses qui d'ordinaire ostent toute la grace  
 Au present que l'on fait de soy.  
 La laisser sur sa bonne foy,  
 Ce n'estoit pas chose trop sûre.  
 Il vous mit donc la Creature  
 Dans un Couvent: là, cette Belle apprit  
 Ce qu'on apprend, à manier l'éguille.  
 Point de ces livres qu'une fille  
 Ne lit qu'avec danger, et qui gastent l'esprit:  
 Le langage d'amour estoit jargon pour elle.  
 On n'eust sû tirer de la Belle  
 Un seul mot que de sainteté.  
 En spiritualité  
 Elle auroit confondu le plus grand personnage.  
 Si l'une des Nonains la loüoit de beauté,  
 Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma sœur, soyez sage:  
 Ne considerez point des traits qui periront;  
 C'est terre que cela, les vers le mangeront.  
 Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille  
 A manier un cannevas,

Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,  
 Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.  
 Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautez,  
 Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;  
 Car la Belle estoit là comme en lieux empruntez,  
 Attendant mieux; ainsi que l'on y laisse  
 Les bons partis, qui vont souvent  
 Au Moustier sortant du Couvent.  
 Vous sçavez que le Pere avoit long-temps devant  
 Cette fille legitimée<sup>(1)</sup>;  
 Caliste (c'est le nom de nostre Renfermée)  
 N'eut pas la clef des champs, qu'Adieu les livres saints.  
 Il se presenta des Blondins,  
 De bons Bourgeois, des Paladins,  
 Des gens de tous Estats, de tout poil, de tout âge.  
 La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage,  
 D'humeur commode, à ce qu'il luy sembla;  
 Et pour gendre aussi-tost le Pere l'agreea.  
 La dot fut ample; ample fut le doüaire:  
 La fille estoit unique, et le garçon aussi.  
 Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;  
 Les mariez n'avoient souci  
 Que de s'aimer et de se plaire.  
 Deux ans de Paradis s'estant passez ainsi,  
 L'enfer des enfers vint en suite.  
 Une jalouse humeur saisit soudainement  
 Nostre Epoux, qui fort sottement  
 S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite  
 D'un Amant, qui sans luy se seroit morfondu.  
 Sans luy le pauvre homme eust perdu  
 Son temps à l'entour de la Dame  
 Quoy que pour la gagner il tentast tout moyen.

1. La Fontaine a supprimé ici les quatre vers suivants, qu'on lit dans les éditions de 1669 :

Soit par affection, soit pour jouer d'un tour  
 A des collateraux, nation affamée,  
 Qui des escus de l'homme ayant eu la fumée,  
 Luy faisoit reglement sa Cour.

Que doit faire un mary quand on aime sa femme ?

Rien.

Voicy pourquoy je luy conseille  
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre costé.  
Si le Galant est escouté,  
Vos soins ne feront pas qu'on luy ferme l'oreille.  
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si  
Des discours du Blondin la Belle n'a souci,  
Vous le luy faites naître, et la chance se tourne.  
Volontiers où soupçon sejourne  
Cocuage sejourne aussi.

Damon, c'est nostre Epoux, ne comprit pas ceci.  
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage  
Luy vint par conseil seulement.  
Il eust fait un trait d'homme sage,  
S'il n'eust crû que son mouvement.  
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nerie  
Fleurissoit lors; et Circé,  
Au prix d'elle, en diablerie  
N'eust esté qu'à l'A. B. C.  
Car Nerie eut à ses gages  
Les Intendans des Orages,  
Et tint le destin lié.  
Les Zephyrs estoient ses pages;  
Quant à ses Valets de pied,  
C'estoient Messieurs les Borées,  
Qui portoient par les contrées  
Ses mandats souventes-fois,  
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,  
Elle ne put trouver de remede à l'Amour :  
Damon la captiva: celle dont la puissance  
Eust arrêté l'Astre du jour  
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite

Posséder une nuit à son contentement.  
 Si Nerie eust voulu des baisers seulement,  
     C'estoit une affaire faite ;  
 Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas.  
     Damon, quoy qu'elle eust des appas,  
 Ne pouvoit se resoudre à fausser la promesse  
     D'estre fidelle à sa moitié,  
     Et vouloit que l'Enchanteresse  
     Se tinst aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? la race en est cessée ;  
 Et mesme je ne sçay si jamais on en vid.  
 L'Histoire en cet endroit est, selon ma pensée,  
     Un peu sujette à contredit.  
 L'Hipogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,  
     Non plus que la lance enchantée,  
 Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :  
 Il passera pourtant, j'en ay fait passer d'autres.  
 Les gens d'alors estoient d'autres gens que les nostres ;  
     On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nerie  
     Employa philtres et brevets,  
 Eut recours aux regards remplis d'affeterie ;  
     Enfin n'omit aucuns secrets (1).  
 Damon à ces ressorts opposoit l'Himénée.

1. Dans les éditions de 1669, on lit, au lieu de ces quatre derniers vers, les onze qui suivent :

Pour venir à ce que j'ay dit,  
     Il n'est herbe, ny racine,  
     Pillule, ny Medecine.  
     Philtre, charme, ny brevet,  
 Dont nostre Amante en vain ne tentast le secret  
     Et ne fist jouter la machine.  
 Des filtres elle en vint aux regards languissans,  
 Aux soupirs, aux façons pleines d'affeterie :  
     Quand les charmes sont impuissans,  
     Il ne faut pas que de sa vie  
 Une femme pretende ensorceler les sens.



Nerie en fut fort estonnée.

Elle luy dit un jour : Vostre fidelité  
 Vous paroist heroïque et digne de louange,  
 Mais je voudrois sçavoir comment de son costé  
 Caliste en use, et luy rendre le change (1).  
 Quoy donc, si vostre femme avoit un favory,  
 Vous feriez l'homme chaste auprès d'une Maïstresse ?  
 Et pendant que Caliste, attrapant son mary,  
 Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,  
 Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?

Je vous croyois beaucoup plus fin,  
 Et ne vous tenois pas homme de mariage.  
 Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;  
 C'est pour eux seuls qu'Himen fit les plaisirs permis.  
 Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !  
 Les plaisirs deffendus n'auront rien qui vous pique,  
 Et vous les bannirez de vostre republique !  
 Non, non, je veux qu'ils soient desormais vos amis.

Faites-en seulement l'épreuve;  
 Ils vous feront trouver Caliste toute neuve  
 Quand vous reviendrez au logis.  
 Apprenez tout au moins si vostre femme est chaste.  
 Je trouve qu'un certain Eraste  
 Va chez vous fort assidument.  
 Seroit-ce en qualité d'Amant,  
 Reprit Damon, qu'Eraste nous visite ?  
 Il est trop mon amy pour toucher ce point-là.  
 Vostre amy tant qu'il vous plaira,  
 Dit Nerie honteuse et depite,  
 Caliste a des appas, Eraste a du merite;  
 Du costé de l'adresse il ne leur manque rien;  
 Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, et fit songer nostre homme.  
 Une Epouse fringante, et jeune, et dans son feu,

1. Edition publiée en 1669 par J. Sambix ;  
 Caliste en use, et luy rendra le change.

Et prenant plaisir à ce jeu  
 Qu'il n'est pas besoin que je nomme :  
 Un personnage expert aux choses de l'amour,  
 Hardy comme un homme de Cour,  
 Bien-fait, et promettant beaucoup de sa personne ;  
 Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?  
 Car d'amis ! Moquez-vous ; c'est une bagatelle.  
 En est-il de Religieux  
 Jusqu'à desemparer alors que la Donzelle  
 Montre à demy son sein sort du lit un bras blanc,  
 Se tourne, s'inquiete, et regarde un Galant  
 En cent façons de qui la moins friponne  
 Veut dire : Il y fait bon, l'heure du Berger sonne ;  
 Estes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit  
 Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pû faire.  
 Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit  
 Maint ombrage et mainte chimere.  
 Nerie en a bien-tost le vent,  
 Et pour tourner en certitude  
 Le soupçon et l'inquietude  
 Dont Damon s'est coiffé si mal-heureusement,  
 L'Enchanteresse luy propose  
 Une chose ;  
 C'est de se frotter le poignet  
 D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,  
 Et qu'ils appellent l'eau de la metamorphose,  
 Ou des miracles autrement.  
 Cette drogue en moins d'un moment  
 Luy donneroit d'Eraste et l'air, et le visage,  
 Et le maintien, et le corsage,  
 Et la voix ; et Damon, sous ce feint personnage,  
 Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.  
 Damon n'attend pas davantage.  
 Il se frote, il devient l'Eraste le mieux fait  
 Que la nature ait jamais fait.

**En cet estat il va trouver sa femme ,  
 Met la fleurette au vent ; et, cachant son ennuy :**

Que vous estes belle aujourd'huy !  
 Luy dit-il : Qu'avez-vous, Madame,  
 Qui vous donne cet air d'un vray jour de Printemps (1) ?  
 Caliste, qui sçavoit les propos des Amans,

1. Le fragment publié dans les éditions de 1669 se termine ainsi :

Le feint Eraste en mesme temps  
 Luy presente un miroir de poche ;  
 Caliste s'y regarde, et le Galant s'approche.  
 Il contemple, il admire, il leve au Ciel les yeux,  
 Il fait tant qu'il attrape un souris gracieux.  
 Mauvais commencement, ce dit-il en soy-même.  
 Hé bien ! poursuivit-il, quand d'un amour extrême  
 On vous ayme,  
 A-t-on raison ? je m'en rapporte à vous.  
 Peut-on resister à ces charmes ?

*Caliste.*

On sçait bien, car comment ne pas devenir fous  
 Quand vos cœurs ont affaire à de si fortes armes ?  
 Sans mentir, Messieurs les Amans,  
 Vous me semblez divertissans :  
 J'aurois regret qu'on vous fist taire.  
 Mais sçavez-vous que vostre encens  
 Peut à la longue nous déplaire ?

*Le feint Eraste.*

Et pouvons-nous autrement faire ?  
 Tenez, voyez encor ces traits.

*Caliste.*

Je les vois, je les considere,  
 Je sçay quels ils sont, mais après ?

*Le feint Eraste.*

Après ? L'après est bon. Faut-il toujours vous dire [pire ?  
 Qu'on brusle, qu'on languit, qu'on meurt sous vostre em-

*Caliste.*

Mon Dieu ! non, je le sçais, mais après ?

*Le feint Eraste.*

Il suffit.

Tourna la chose en raillerie.  
 Damon changea de baterie.  
 Pleurs et soupirs furent tentez,  
 Et pleurs et soupirs rebutez.

Et quand on est mort c'est tout dit.

*Caliste.*

Vous n'êtes pas si mort que vos yeux ne remuent,  
 Contenez-les, de grâce, ou bien s'ils continuent,  
 Je mettray mon Touret (\*) de nés.

*Le feint Eraste.*

Vostre Touret de nés ? Gardez-vous de le faire.

*Caliste.*

Cessez donc et vous contenez.

*Le feint Eraste.*

Quoy ! deffendre les yeux ? c'est estre trop severe ;  
 Passe encor pour les mains.

*Caliste.*

Ah ! pour les mains, je croy

Que vous riez.

*Le feint Eraste.*

Point trop.

*Caliste.*

C'est donc à moy

De me garder.

*Le feint Eraste.*

Ma passion commence

A se lasser de la longueur du temps.

Si mon calcul est bon, voicy tantost deux ans

Que je vous sers sans recompense.

*Caliste.*

Quelle vous la faut-il ?

*Le feint Eraste.*

Tout, sans rien excepter.

\* *Espec de masque ancien.* (Note des éditions de 1669.)

Caliste estoit un roc ; rien n'émouvoit la Belle.  
Pour dernière machine, à la fin nostre Epoux  
Proposa de l'argent ; et la somme fut telle  
Qu'on ne s'en mit point en courroux.

*Caliste.*

Un remerciement donc ne vous peut contenter ?

*Le feint Eraste.*

Des remerciemens ? bagatelles.

*Caliste.*

De l'amitié ?

*Le feint Eraste.*

Point de nouvelles.

*Caliste.*

De l'Amour ?

*Le feint Eraste.*

Bon ! cela. Mais je veux du plus fin,  
Qui me laisse avancer chemin  
En moins de deux ou trois visites,  
Moyennant quoy nous serons quittes.  
Et si vous voulez mettre à prix cet amour-là,  
Je vous en donneray tout ce qui vous plaira ;  
Cette boîte de filigrane.

*Caliste.*

Le libéral Amant qu'est Eraste ! Voyez.

*Le feint Eraste.*

Madame, avant qu'on la condamne  
Il faut l'ouvrir ; peut estre vous croiez  
Qu'elle est vuide ?

*Caliste.*

Non pas ; ce sont des pierreries ?

*Le feint Eraste.*

Ouvrez, vous le verrez.

*Caliste.*

Trêve de railleries.

La quantité rend excusable.  
 Caliste enfin l'inexpugnable  
 Commença d'écouter raison ;  
 Sa chasteté plia ; car comment tenir bon  
 Contre ce dernier adversaire ?

*Le feint Eraste.*

Moy, me railler ! ouvrez.

*Caliste.*

Et quand je l'aurois fait ?  
 Je ne sçay qui me tient qu'avec un bon soufflet...  
 Mais non, si jamais plus cette insolence extrême...

*Le feint Eraste.*

Je vois bien ce que c'est, il faut l'ouvrir moy-mesme.  
 Disant ces mots, il l'ouvre, et, sans autre façon,  
 Il tire de la boîte et d'entre du coton  
 De ces appeaux à prendre Belles,  
 Assez pour fléchir six Cruelles,  
 Assez pour créer six Cocus,  
 Un collier de vingt mille escus.  
 Caliste n'estoit pas tellement en colere  
 Qu'elle ne regardast ce don du coin de l'œil.  
 Sa vertu, sa foy, son orgueil,  
 Eurent peine à tenir contre un tel adversaire.  
 Mais il ne falloit pas si tost changer de ton.  
 Eraste, à qui Nerie avoit fait la leçon....

Dans l'édition de Jean Sambix, on trouve ici l'avis suivant :

*Je ne vous aurois pas donné cette nouvelle imparfaite comme elle est, si je n'avois sçeu de bonne part que son illustre auteur n'est pas dans le dessein de l'achever. Mais, en quelque estat qu'elle soit, vous devez toujours m'en estre obligé, puisque son Prologue est tenu, par les plus éclairés, pour un chef-d'œuvre.*

La Fontaine, dans son édition de 1669, répond ainsi à cette note :

*Sans l'impression de Holande j'aurois attendu que cet ouvrage fust achevé avant que de le donner au public ; les fragmens de ce que je fais n'estant pas d'une telle consequence que je doive croire qu'on s'en soucie. En cela et en autre chose cette*



Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon,  
 L'argent en auroit fait l'affaire.  
 Et quelle affaire ne fait point  
 Ce bien-heureux métal (1), l'argent maistre du monde ?  
 Soyez beau, bien-disant, ayez perruque blonde,  
 N'omettez un seul petit point ;  
 Un Financier viendra qui sur vostre moustache  
 Enlevra la Belle ; et dès le premier jour  
 Il fera present du panache ;  
 Vous languirez encore apres un an d'amour.

L'argent sceut donc fléchir ce cœur inexorable.  
 Le rocher disparut : un mouton succeda ;  
 Un mouton qui s'accommoda  
 A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,  
 Mouton qui sur le point de ne rien refuser,  
 Donna pour arrhes un baiser.  
 L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose,  
 Ny de sa propre honte estre luy-mesme cause.  
 Il reprint (2) donc sa forme ; et dit à sa moitié :  
 Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie,  
 Caliste, que j'aimay cent fois plus que ma vie,  
 Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,  
 L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?  
 Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :  
 Je ne puis, et je t'aime encor tout infidelle :  
 Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Nostre Epouse voyant cette metamorphose

*impression de Hollande me fait plus d'honneur que je n'en mérite. J'aurois souhaité seulement que celui qui s'en est donné le soin n'eust pas ajousté qu'il sçait de très-bonne part que je laisseray cette Nouvelle sans l'achever. C'est ce que je ne me souviens pas d'avoir jamais dit, et qui est tellement contre mon intention que la premiere chose à quoy j'ay dessein de travailler, c'est cette Coupe enchantée.*

1. Ainsi dans l'édition de 1671, *métal* dans celle de 1685.

2. En 1685: *Il reprint...*

Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose :

Les pleurs furent son seul recours.

Le mary passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire :

Un Cocu se pouvoit-il faire

Par la volonté seule et sans venir au point ?

L'estoit-il ? ne l'estoit-il point ?

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nerie.

Si vous estes, dit-elle, en doute de cela,

Beuvez dans cette coupe-là :

On la fit par tel art que dès qu'un personnage

Dûment atteint de cocuage

Y veut porter la lèvres, aussi-tost tout s'en va ;

Il n'en avale rien, et répand le breuvage

Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vestement.

Que s'il n'est point censé Cocu suffisamment,

Il boit tout sans répandre goutte.

Damon, pour éclaircir son doute

Porte la lèvres au vase : il ne se répand rien.

C'est, dit-il, réconfort ; et pourtant je sçais bien

Qu'il n'a tenu qu'à moy. Qu'ay-je affaire de coupe ?

Faites-moy place en vostre troupe,

Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,

Faisant à sa femelle un étrange sermon.

Misérables humains, si pour des cocuages

Il faut en ces païs faire tant de façon,

Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus

A l'entour de sa femme, et la rendit Coquette.

Quand les Galands sont défendus,

C'est alors que l'on les souhaite.

Le mal-heureux époux s'informe, s'inquiete,

Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal

Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.

De quart-d'heure en quart-d'heure il consulte la tasse.

Il y boit huit jours sans disgrâce.

Mais à la fin il y boit tant,  
 Que le breuvage se répand.  
 Ce fut bien là le comble. O science fatale,  
 Science que Damon eust bien fait d'éviter;  
 Il jette de fureur cette coupe infernale.  
 Luy-mesme est sur le point de se précipiter.  
 Il enferme sa femme en une Tour quarrée  
 Luy va soir et matin reprocher son forfait :  
 Cette hon e qu'auroit le silence enterrée,  
 Court le país, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant meine une triste vie.  
 Comme on ne luy laissoit argent ny pierrerie,  
 Le Geolier fut fidelle; elle eut beau le tenter.  
 Enfin la pauvre mal-heureuse  
 Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amou-  
 Etoit d'humeur à l'écouter. [reuse  
 J'ay, dit-elle, commis un crime inexcusable :  
 Mais quoy, suis-je la seule? hélas, non; peu d'époux  
 Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.  
 Que le moins entaché se moque un peu de vous.  
 Pourquoi donc estre inconsolable?  
 Hé bien, reprit Damon, je me consoleray,  
 Et mesme vous pardonneray,  
 Tout incontinent que j'auray  
 Trouvé de mes pareils une telle legende  
 Qu'il s'en puisse former une armée assez grande  
 Pour s'appeler Royale. Il ne faut qu'employer  
 Le vase qui me sceut vos secrets reveler.

Le mary sans tarder executant la chose,  
 Attire les passans, tient table en son Château.  
 Sur la fin des repas, à chacun il propose  
 L'essay de cette coupe, essay rare et nouveau.  
 Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;  
 Voulez-vous sçavoir si la vostre  
 Vous est fidelle? il est quelquefois bon  
 D'apprendre comme tout se passe à la maison.

En voicy le moyen ; buvez dans cette tasse.  
Si vostre femme de sa grace  
Ne vous donne aucun suffragant,  
Vous ne répandrez nullement.  
Mais si du Dieu nommé Vulcan  
Vous suivez la baniere, estant de nos confreres  
En ces redoutables mysteres,  
De part et d'autre la boisson  
Coulera sur vostre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose  
Cette pernicieuse chose,  
Autant en font l'essay : presque tous y sont pris.  
Tel en rit, tel en pleure ; et selon les esprits  
Cocuage en plus d'une sorte  
Tient sa morgue parmy ses gens.  
Déjà l'armée est assez forte  
Pour faire corps, et battre aux champs.  
La voila tantost qui menace  
Gouverneurs de petite place,  
Et leur dit qu'ils seront pendus  
Si de tenir ils ont l'audace :  
Car pour estre royale il ne luy manque plus  
Que peu de gens : c'est une affaire  
Que deux ou trois mois peuvent faire.  
Le nombre croist de jour en jour  
Sans que l'on batte le tambour.  
Les differens degrez où monte cocuage  
Reglent le pas et les employs :  
Ceux qu'il n'a visité seulement qu'une fois  
Sont Fantassins pour tout potage.  
On fait les autres Cavaliers.  
Quiconque est de ses familiers,  
On ne manque pas de l'élire  
Ou Capitaine, ou Lieutenant,  
Ou l'on luy donne un Regiment,  
Selon qu'entre les mains du sire  
Ou plus ou moins subitement

La liqueur du vase s'épand.  
 Un versa tout en un moment ;  
 Il fut fait General : et croyez que l'armée  
 De hauts Officiers ne manqua :  
 Plus d'un Intendant se trouva ;  
 Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats estant presque complet ,  
 Et plus que suffisant pour se mettre en campagne ;  
 Renaud, neveu de Charlemagne,  
 Passe par ce Chasteau : l'on l'y traite à souhait :  
 Puis le Seigneur du lieu luy fait  
 Mesme harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon : Granmercy de la coupe :  
 Je crois ma femme chaste , et cette foy suffit.

Quand la coupe me l'aura dit ,  
 Que m'en reviendra-t-il ? Cela sera-t-il cause  
 De me faire dormir de plus que de deux yeux ?  
 Je dors d'autant , graces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?  
 Que sçay-je ? par hazard si le vin s'épandoit ?  
 Si je ne tenois pas vostre vase assez droit ?

Je suis quelquefois maladroit :  
 Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?  
 Messire Damon , je suis vostre :

Commandez-moy tout , hors ce poinct.  
 Ainsi Renaud partit , et ne hazarda point.  
 Damon dit : Celuy-cy, Messieurs, et bien plus sage  
 Que nous n'avons esté : consolons-nous pourtant :

Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.  
 Il s'en rencontra tant et tant ,  
 Que l'armée à la fin Royale devenuë,  
 Caliste eut liberté , selon le convenant ,  
 Par son mary chere tenue  
 Tout de mesme qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.  
 Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-estre le premier eust eu charge de l'ost,  
 Que sçait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,  
 Du danger de répandre exempt ne se peut croire.  
 Charlemagne luy-mesme auroit eu tort de boire.

## V. — LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace (1).

**J**e me souviens d'avoir damné jadis  
 L'amant avare; et je ne m'en dédis.  
 Si la raison des contraires est bonne,  
 Le liberal doit estre en Paradis :  
 Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.  
 Il estoit donc autrefois un Amant  
 Qui dans Florence aima certaine femme.  
 Comment aimer? c'estoit si follement,  
 Que, pour luy plaire, il eust vendu son ame.  
 S'agissoit-il de divertir la Dame,  
 A pleines mains il vous jettoit l'argent :  
 Sçachant tres-bien qu'en amour comme en guerre  
 On ne doit plaindre un métal (2) qui fait tout,  
 Renverse murs, jette portes par terre,  
 N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;  
 Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes,  
 Et, quand il veut, les rend plus eloquentes  
 Que Ciceron, et mieux persuadantes :  
 Bref, ne voudroit avoir laissé debout  
 Aucune place, et tant forte fust-elle.  
 Si laissa-t-il sur ses pieds nostre Belle.  
 Elle tint bon; Federic échoüa  
 Prés de ce roc, et le nez s'y cassa;  
 Sans fruit aucun vendit et fricassa

1. *Decameron*, giornata V, novella IX.

2. Ainsi dans l'édition de 1671; *métal* dans celle de 1685.



Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire  
Belles Comtez, beaux Marquisats de Dieu,  
Qu'il possedoit en plus et plus d'un lieu.  
Avant qu'aimer on l'appeloit Messire  
A longue queuë ; enfin, grace à l'Amour,  
Il ne fut plus que Messire tout court.  
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,  
Et peu d'amis ; mesme amis Dieu sçait comme.  
Le plus zelé de tout se contenta,  
Comme chacun, de dire c'est dommage.  
Chacun le dit, et chacun s'en tint là :  
Car de prester, à moins que sur bon gage,  
Point de nouvelle : on oublia les dons,  
Et le merite, et les belles raisons  
De Federic, et sa premiere vie.  
Le Protestant de Madame Clitie  
N'eut du credit qu'autant qu'il eut du fonds.  
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie  
Ne manqua point à cet heureux objet :  
De maints tournois elle fut le sujet ;  
Faisant gagner marchands de toutes guises,  
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,  
Musiciens, gens du sacré valon :  
Federic eut à sa table Apollon.  
Femme n'estoit ny fille dans Florence  
Qui n'employast, pour débaucher le cœur  
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,  
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance :  
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.  
Il aimoit mieux Clitie inexorable  
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.  
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.  
Or, en ce train de dépense effroyable,  
Il envoya les Marquisats au diable  
Premierement ; puis en vint aux Comtez,  
Titres par luy plus qu'aucuns regrettez,  
Et dont alors on faisoit plus de conte.  
De-là les monts chacun veut estre Comte,

Icy Marquis, Baron peut estre ailleurs.  
Je ne sçay pas lesquels sont les meilleurs ;  
Mais je sçay bien qu'avecque la patente  
De ces beaux noms on s'en aille au marché,  
L'on reviendra comme on estoit allé :  
Prenez le titre, et laissez-moy la rente.  
Clitie avoit aussi beaucoup de bien,  
Son mary mesme estoit grand terrien.  
Ainsi jamais la belle ne prit rien ,  
Argent ny dons ; mais souffrit la dépense  
Et les cadeaux, sans croire pour cela  
Estre obligée à nulle recompense.  
S'il m'en souvient, j'ay dit qu'il ne resta  
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,  
Chetive encor, et pauvrement bastie.  
Là Federic alla se confiner ;  
Honteux qu'on vist sa misere en Florence ;  
Honteux encor de n'avoir sceu gagner,  
Ny par amour, ny par magnificence,  
Ny par six ans de devoirs et de soins ,  
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.  
Il s'en prenoit à son peu de merite,  
Non à Clitie ; elle n'oüit jamais ,  
Ny pour froideurs, ny pour autres sujets ,  
Plainte de luy ny grande ny petite.  
Nostre amoureux subsista comme il put  
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut  
Pour le servir qu'une vieille édentée,  
Cuisine froide et fort peu fréquentée ;  
A l'écurie un cheval assez bon,  
Mais non pas fin : sur la perche un Faucon  
Dont à l'entour de cette métairie  
Défunt Marquis s'en alloit, sans valets,  
Sacrifiant à sa mélancolie  
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais  
Des cruautez de Madame Clitie.  
Ainsi vivoit le mal-heureux Amant ;  
Sage s'il eust, en perdant sa fortune,

Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;  
Mais de ses feux la memoire importune  
Le talonnoit ; toûjours un double ennuy  
Alloit en croupe à la chasse avec luy.  
Mort vint saisir le mary de Clitie.  
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,  
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,  
Et que l'Epoux, dont les biens estoient grands,  
Avoit toûjours consideré sa femme,  
Par testament il declare la Dame  
Son heritiere, arrivant le deceds  
De l'enfançon, qui peu de temps après  
Devint malade. On sçait que d'ordinaire  
A ses enfans mere ne scait que faire,  
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;  
Zeles souvent aux enfans dangereux.  
Celle-cy, tendre et fort passionnée,  
Autour du sien est toute la journée  
Luy demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;  
S'il mangeroit volontiers de cela,  
Si ce joüet, enfin si cette chose  
Est à son gré. Quoy que l'on luy propose  
Il le refuse ; et pour toute raison  
Il dit qu'il veut seulement le Faucon  
De Federic ; pleure et meine une vie  
A faire gens de bon cœur detester :  
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie  
Incontinent il faut l'executer,  
Si l'on ne veut l'ouïr toûjours crier.  
Or il est bon de scavoir que Clitie  
A cinq cens pas de cette métairie,  
Avoit du bien, possedoit un Chasteau :  
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oyseau  
Ouïr parler : on en disoit merveilles ;  
On en contoit des choses nompareilles :  
Que devant luy jamais une perdrix  
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris  
Tant ce matin, tant cette apresdinée ;

Son maistre n'eust donné pour un tresor  
Un tel Faucon. Qui fut bien empeschée,  
Ce fut Clitie. Aller oster encor  
A Federic l'unique et seule chose  
Qui luy restoit ! et supposé qu'elle ose  
Luy demander ce qu'il a pour tout bien,  
Auprès de luy meritoit-elle rien ?  
Elle l'avoit payé d'ingratitude :  
Point de faveurs ; toujours hautaine et rude  
En son endroit. De quel front s'en aller  
Après cela le voir et luy parler,  
Ayant esté cause de sa ruine ?  
D'autre costé l'enfant s'en va mourir,  
Refuse tout, tient tout pour medecine :  
Afin qu'il mange il faut l'entretenir  
De ce Faucon : il se tourmente, il crie :  
S'il n'a l'oiseau c'est fait que de sa vie.  
Ces raisons-cy l'emportèrent enfin.  
Chez Federic la Dame un beau matin  
S'en va sans suite, et sans nul équipage.  
Federic prend pour un Ange des Cieux  
Celle qui vient d'apparoistre à ses yeux.  
Mais cependant, il a honte, il enrage,  
De n'avoir pas chez soy pour luy donner  
Tant seulement un mal-heureux disner.  
Le pauvre estat où sa Dame le treuve  
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :  
Quoy ! venir voir le plus humble de ceux  
Que vos beautez ont rendus amoureux !  
Un Villageois, un haire, un miserable !  
C'est trop d'honneur ; vostre bonté m'accable.  
Assurément vous alliez autre part.  
A ce propos nostre veuve repart :  
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite.  
Je viens manger avec vous ce matin.  
Je n'ay, dit-il, cuisinier ny marmite :  
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain,  
Reprit la Dame. Incontinent luy-mesme


Il va chercher quelque œuf au poulailler,  
 Quelque morceau de lard en son grenier.  
 Le pauvre Amant en ce besoin extrême  
 Void son Faucon, sans raisonner le prend,  
 Luy tord le cou, le plume, le fricasse,  
 Et l'assaisonne, et court de place en place.  
 Tandis la vieille a soin du demeurant;  
 Fouille au bahu; choisit pour cette feste  
 Ce qu'ils avoient de linge plus honeste;  
 Met le couvert; va cueillir au jardin  
 Du serpolet, un peu de romarin,  
 Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.  
 Pour abreger, on sert la fricassée.  
 La Dame en mange, et feint d'y prendre goust.  
 Le repas fait, cette femme resoud  
 De hazarder l'incivile Requeste,  
 Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,  
 De m'en venir vous arracher le cœur  
 Encore un coup; il ne m'est guere honneste  
 De demander à mon défunt Amant  
 L'oiseau qui fait son seul contentement :  
 Doit-il pour moy s'en priver un moment ?  
 Mais excusez une mere affligée,  
 Mon fils se meurt : il veut vostre Faucon :  
 Mon procedé ne merite un tel don :  
 La raison veut que je sois refusée.  
 Je ne vous ay jamais accordé rien.  
 Vostre repos, vostre honneur, vostre bien,  
 S'en sont allez aux plaisirs de Clitie.  
 Vous m'aimiez plus que vostre propre vie :  
 A cet amour j'ay très-mal répondu :  
 Et je m'en viens, pour comble d'injustice,  
 Vous demander.... et quoy ? c'est temps perdu ;  
 Vostre Faucon. Mais non, plustost perisse  
 L'enfant, la mere, avec le demeurant,  
 Que de vous faire un déplaisir si grand.  
 Souffrez sans plus que cette triste mere,  
 Aimant d'amour la chose la plus chere

Que jamais femme au monde puisse avoir,  
Un fils unique, une unique esperance,  
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir  
De la nature, et pour toute allegeance  
En votre sein décharge sa douleur.  
Vous sçavez bien par vostre experience  
Que c'est d'aimer, vous le sçavez, Seigneur.  
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.  
Helas! reprit l'Amant infortuné,  
L'oiseau n'est plus; vous en avez disné.  
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.  
Non, reprit-il; plust au Ciel vous avoir  
Servy mon cœur, et qu'il eust pris la place  
De ce Faucon : mais le sort me fait voir  
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir  
De meriter de vous aucune grace.  
En mon pailier rien ne m'estoit resté :  
Depuis deux jours la beste a tout mangé,  
J'ay veu l'oiseau; je l'ay tué sans peine :  
Rien couste-t-il quand on reçoit sa Reine?  
Ce que je puis pour vous est de chercher  
Un bon Faucon; ce n'est chose si rare  
Que dès demain nous n'en puissions trouver.  
Non, Federic, dit-elle, je declare  
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais  
De vostre amour donné plus grande marque.  
Que mon fils soit enlevé par la parque,  
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,  
J'auray pour vous de la reconnoissance.  
Venez me voir, donnez m'en l'esperance.  
Encore un coup, venez nous visiter.  
Elle partit, non sans luy presenter  
Une main blanche, unique témoignage  
Qu'Amour avoit amolly ce courage.  
Le pauvre Amant prit la main, la baisa,  
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.  
Deux jours après, l'enfant suivit le pere.  
Le deuil fut grand : la trop dolente mere



Fit dans l'abord force larmes couler.  
 Mais, comme il n'est peine d'ame si forte  
 Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,  
 Deux Medecins la traitèrent de sorte  
 Que sa douleur eut un terme assez court ;  
 L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.  
 On épousa Federic en grand'pompe,  
 Non seulement par obligation,  
 Mais, qui plus est, par inclination,  
 Par amour mesme. Il ne faut qu'on se trompe  
 A cet exemple, et qu'un pareil espoir  
 Nous fasse ainsi consumer nostre avoir :  
 Femmes ne sont toutes reconnoissantes.  
 A cela près, ce sont choses charmantes.  
 Sous le Ciel n'est un plus bel animal.  
 Je n'y comprends le sexe en general.  
 Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes.  
 Pour celles-cy, quand elles sont aymanes <sup>(1)</sup>,  
 J'ay les desseins du monde les meilleurs :  
 Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

## VI. — LA COURTISANNE AMOUREUSE.


 e jeune Amour, bien qu'il ait la façon  
 D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,  
 Fut de tout temps grand faiseur de miracles.  
 En gens coquets il change les Catons ;  
 Par luy les sots deviennent des oracles ;  
 Par luy les loups deviennent des moutons :  
 Il fait si bien que l'on n'est plus le mesme.  
 Témoin Hercule, et témoin Polyphème,

1. L'édition de 1671 porte *charmantes*, mais dans presque tous les exemplaires que j'ai vus la syllabe *char* a été effacée, et l'on a écrit au dessus : *ay*. Cette correction paroît être toujours de la même main, et a probablement été faite par La Fontaine.

Mangeurs de gens : l'un sur un roc assis  
 Chantoit aux vents ses amoureux soucis  
 Et, pour charmer sa Nymphé joliette,  
 Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau.  
 L'autre changea sa massuë en fuseau  
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.  
 J'en dirois cent : Bocace en rapporte un (1),  
 Dont j'ay trouvé l'exemple peu commun.  
 C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,  
 Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.  
 Amour le léche, et tant qu'il le polit.  
 Chimon devint un galand personnage.  
 Qui fit cela? deux beaux yeux seulement.  
 Pour les avoir apperceus un moment,  
 Encore à peine, et voilez par le somme,  
 Chimon aima, puis devint honneste homme.  
 Ce n'est le point dont il s'agit icy.  
 Je veux conter comme une de ces femmes  
 Qui font plaisir aux enfans sans soucy  
 Put en son cœur loger d'honnestes flâmes.  
 Elle estoit fiere et bizarre sur tout :  
 On ne sçavoit comme en venir à bout.  
 Rome c'estoit le lieu de son negoce :  
 Mettre à ses pieds la Mître avec la Crosse  
 C'estoit trop peu ; les simples Monseigneurs  
 N'estoient d'un rang digne de ses faveurs.  
 Il luy faloit un homme du Conclave,  
 Et des premiers, et qui fust son esclave ;  
 Et mesme encore il y profitoit peu,  
 A moins que d'estre un Cardinal nepveu.  
 Le Pape enfin, s'il se fut piqué d'elle,  
 N'auroit esté trop bon pour la Donzelle.  
 De son orgueil ses habits se sentoient.  
 Force brillans sur sa robe éclatoient,  
 La chamarure avec la broderie.  
 Luy voyant faire ainsi la rencherie,

1. *Decameron*, giornata V, novella I.

Amour se mit en teste d'abaisser  
 Ce cœur si haut ; et pour un Gentilhomme  
 Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,  
 Jusques au vif il voulut la blesser.  
 L'adolescent avoit pour nom Camille,  
 Elle Constance. Et bien qu'il fust d'humeur  
 Douce, traitable, à se prendre facile,  
 Constance n'eut si-tost l'amour au cœur,  
 Que la voila craintive devenuë.  
 Elle n'osa declarer ses desirs  
 D'autre façon qu'avecque des soupirs.  
 Auparavant pudeur ny retenue  
 Ne l'arrestoient ; mais tout fut bien changé.  
 Comme on n'eust cru qu'Amour se fust logé  
 En cœur si fier, Camille n'y prit garde.  
 Incessamment Constance le regarde ;  
 Et puis soupirs, et puis regards nouveaux ;  
 Toujours resveuse au milieu des cadeaux :  
 Sa beauté mesme y perdit quelque chose ;  
 Bien-tost le lys l'emporta sur la rose.  
 Avint qu'un soir Camille regala  
 De jeunes gens : il eut aussi des femmes.  
 Constance en fut. La chose se passa  
 Joyeusement ; car peu d'entre ces Dames  
 Estoit d'humeur à tenir des propos  
 De sainteté ny de philosophie.  
 Constance seule, estant sourde aux bons mots,  
 Laissoit railler toute la compagnie.  
 Le soupé fait, chacun se retira.  
 Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,  
 S'allant cacher en certaine rüelle.  
 Nul n'y prit garde, et l'on crut que chez elle,  
 Indisposée, ou de mauvaise humeur,  
 Ou pour affaire elle estoit retournée.  
 La Compagnie estant donc retirée,  
 Camille dit à ses gens, par bon-heur,  
 Qu'on le laissast, et qu'il vouloit écrire.  
 Le voila seul, et comme le desire

Celle qui l'aime, et qui ne sçait comment  
Ny l'aborder, ny par quel compliment  
Elle pourra luy declarer sa flame.  
Tremblante enfin, et par necessité  
Elle s'en vient. Qui fut bien estonné,  
Ce fut Camille : Hé quoy, dit-il, Madame,  
Vous surprenez ainsi vos bons amis ?  
Il la fit seoir ; et puis s'estant remis :  
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée (1) ?  
Et qui vous a cette cache montrée ?  
L'amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus  
Elle rougit ; chose que ne font guere  
Celles qui sont Prestresses de Venus :  
Le vermillon leur vient d'autre maniere.  
Camille avoit déjà quelque soupçon  
Que l'on l'aimoit ; il n'estoit si novice,  
Qu'il ne connust ses gens à la façon ;  
Pour en avoir un plus certain indice,  
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier  
Jusques au bout pourroit s'humilier,  
Il fit le froid. Nostre Amante en soupire ;  
La violence enfin de son martyre  
La fait parler : elle commence ainsi :  
Je ne sçay pas ce que vous allez dire,  
De voir Constance oser venir icy  
Vous declarer sa passion extreme.  
Je ne sçaurois y penser sans rougir :  
Car du mestier de Nymphe me couvrir,  
On n'en est plus dés le moment qu'on aime.  
Puis, quelle excuse ! hélas ! si le passé  
Dans vostre esprit pouvoit estre effacé !  
Du moins, Camille, excusez ma franchise.  
Je vois fort bien que quoy que je vous dise,  
Je vous déplais. Mon zele me nuira.  
Mais nuise ou non, Constance vous adore :

1. Edition de 1685 :

Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée ?

Méprisez-la, chassez-la, batez-la ;  
Si vous pouvez, faites-luy pis encore ;  
Elle est à vous. Alors le Jouvenceau :  
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;  
Ce n'est mon fait ; et toutefois Madame  
Je vous diray tout net que ce discours  
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme  
Qui deust ainsi prévenir nos amours.  
Outre le sexe, et quelque bienséance  
Qu'il faut garder, vous vous estes fait tort.  
A quel propos toute cette éloquence ?  
Vostre beauté m'eust gagné sans effort,  
Et de son chef. Je vous le dis encor,  
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.  
Ce propos fut à la pauvre Constance  
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :  
J'ay mérité ce mauvais traitement,  
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?  
Mon procédé ne me nuirait pas tant,  
Si ma beauté n'estoit point effacée.  
C'est compliment ce que vous m'avez dit ;  
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :  
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.  
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.  
N'est-il pas vrai que n'aguere, entre-nous,  
A mes attraits chacun rendoit hommage ?  
Ils sont esteints, ces dons si précieux :  
L'amour que j'ay m'a causé ce dommage ;  
Je ne suis plus assez belle à vos yeux.  
Si je l'estois, je serois assez sage.  
Nous parlerons tantost de ce poinct-là,  
Dit le Galand ; il est tard, et voilà  
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.  
Constance crut qu'elle auroit la moitié  
D'un certain lit que d'un œil de pitié  
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,  
Elle n'osa de crainte de refus.  
Le Compagnon, feignant d'estre confus,

Se teut long-temps ; puis dit : Comment feray-je ?  
 Je ne me puis tout seul des-habiller.  
 Et bien , Monsieur, dit-elle , appelleray-je ?  
 Non reprit-il ; gardez-vous d'appeller.  
 Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voye ;  
 Ny qu'en ma chambre une fille de joye  
 Passe la nuit au sceu de tous mes gens.  
 Cela suffit , Monsieur, repartit-elle.  
 Pour éviter ces inconveniens ,  
 Je me pourrois cacher en la ruelle :  
 Mais faisons mieux , et ne laissons venir  
 Personne icy : l'amoureuse Constance  
 Veut aujourd'huy de Laquais vous servir :  
 Accordez-luy pour toute recompense  
 Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.  
 Elle s'approche ; elle le déboutonne ;  
 Touchant sans plus à l'habit , et n'osant  
 Du bout du doigt toucher à la personne.  
 Ce ne fut tout , elle le déchaussa.  
 Quoy ! de sa main ! quoy ! Constance elle-mesme !  
 Qui fust-ce donc ? Est-ce trop que cela ?  
 Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.  
 Le Compagnon dans le lit se plaça ;  
 Sans la prier d'estre de la partie.  
 Constance crut dans le commencement  
 Qu'il la vouloit éprouver seulement ;  
 Mais tout cela passoit la raillerie.  
 Pour en venir au point plus important :  
 Il fait , dit-elle , un temps froid comme glace ;  
 Où me coucher ?

*Camille.*

Par tout où vous voudrez.

*Constance.*

Quoy ! sur ce siege ?

*Camille.*

Et bien ! non ; vous viendrez



Dedans mon lit.

*Constanse.*

Delacez-moy, de grace.

*Camille.*

Je ne sçaurois, il fait froid, je suis nu ;  
Delacez-vous.

Nostre Amante ayant veu  
Près du chevet un poignard dans sa gaisne,  
Le prend, le tire, et coupe ses habits,  
Corps piqué d'or, garnitures de prix,  
Ajustemens de Princesse et de Reine.  
Ce que les gens en deux mois à grand'peine  
Avoient brodé perit en un moment,  
Sans regretter ny plaindre aucunement  
Ce que le sexe aime plus que sa vie.  
Femmes de France, en feriez-vous autant ?  
Je crois que non, j'en suis seur, et partant  
Cela fut beau sans doute en Italie.  
La pauvre Amante approche en tapinois,  
Croyant tout fait, et que pour cette fois  
Aucun bizarre et nouveau stratagème  
Ne viendroit plus son aise reculer.  
Camille dit : C'est trop dissimuler ;  
Femme qui vient se produire elle-mesme  
N'aura jamais de place à mes costez.  
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds.  
Ce fut bien-là qu'une douleur extreme  
Saisit la belle, et si lors par hazard  
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,  
C'en estoit fait : elle eust de part en part  
Percé son cœur. Toutefois l'esperance  
Ne mourut pas encor dans son esprit.  
Camille estoit trop connu de Constanse,  
Et que ce fust tout de bon qu'il eust dit  
Chose si dure, et pleine d'insolence,  
Luy qui s'estoit jusque-là comporté  
En homme doux, civil, et sans fierté,

Cela sembloit contre toute apparence.  
Elle va donc en travers se placer  
Aux pieds du Sire, et d'abord les luy baise;  
Mais point trop fort, de peur de le blesser.  
On peut juger si Camille estoit aise.  
Quelle victoire! Avoir mis à ce point  
Une beauté si superbe et si fiere!  
Une beauté! Je ne la décris point;  
Il me faudroit une semaine entiere.  
On ne pouvoit reprocher seulement  
Que la pasleur à cet objet charmant;  
Pasleur encor dont la cause estoit telle  
Qu'elle donnoit du lustre à nostre Belle.  
Camille donc s'estend, et sur un sein  
Pour qui l'yvoire auroit eu de l'envie  
Pose ses pieds, et sans ceremonie  
Il s'accommode, et se fait un coussin (1):  
Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.  
Par les sanglots nostre Amante estouffée  
Lasche la bonde aux pleurs cette fois-là.  
Ce fut la fin. Camille l'appella  
D'un ton de voix qui plut fort à la Belle.  
Je suis content, dit-il, de vostre amour:  
Venez, venez, Constance, c'est mon tour.  
Elle se glisse; et luy s'approchant d'elle:  
M'avez-vous cru si dur et si brutal  
Que d'avoir fait tout de bon le severe?  
Dit-il d'abord; vous me connoissez mal:  
Je vous voulois donner lieu de me plaire.  
Or bien je sçais le fonds de vostre cœur.  
Je suis content, satisfait, plein de joye,  
Comblé d'amour: et que vostre rigueur,  
Si bon luy semble à son tour se déploye;  
Elle le peut: usez-en librement.  
Je me declare aujourd'huy vostre Amant,

1. Edition de 1685 :

Il s'accommode et s'en fait un coussin.

Et vostre Epoux, et ne sçais nulle Dame,  
 De quelque rang et beauté que ce soit,  
 Qui vous valust pour maistresse et pour femme;  
 Car le passé rappeler ne se doit  
 Entre nous deux. Une chose ay-je à dire :  
 C'est qu'en secret il nous faut marier.  
 Il n'est besoin de vous specifier  
 Pour quel sujet : cela vous doit suffire.  
 Mesme il est mieux de cette façon là.  
 Un tel Himen a des Amours ressemble;  
 On est Epoux et Galand tout ensemble.  
 L'histoire dit que le drosle ajoûta :  
 Voulez-vous pas, en attendant le Prestre,  
 A vostre Amant vous fier aujourd'huy ?  
 Vous le pouvez, je vous répons de luy ;  
 Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.  
 A tout cela Constanse ne dit rien.  
 C'estoit tout dire : il le reconnut bien,  
 N'estant Novice en semblables affaires.  
 Quand au surplus, ce sont de tels mysteres,  
 Qu'il n'est besoin d'en faire le recit.  
 Voila comment Constanse réussit.  
 Or, faites-en, Nymphes, vostre profit.  
 Amour en a dans son Academie,  
 Si l'on vouloit venir à l'examen,  
 Que j'aimerois pour un pareil Himen  
 Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.  
 Femme qui n'a filé toute sa vie  
 Tasche à passer bien des choses sans bruit.  
 Témoin Constanse et tout ce qui s'ensuit,  
 Noviciat d'épreuves un peu dures :  
 Elle en receut abondamment le fruit :  
 Nonnes je sçais qui voudroient, chaque nuit,  
 En faire un tel, à toutes aventures.  
 Ce que possible on ne croira pas vray,  
 C'est que Camille en caressant la Belle,  
 Des dons d'Amour luy fit gouster l'essay.  
 L'essay ? je faux : Constanse en estoit-elle

Aux Elemens? Ouy, Constance en estoit  
 Aux Elemens : ce que la Belle avoit  
 Pris et donné de plaisir en sa vie,  
 Conter pour rien jusqu'à lors se devoit :  
 Pourquoi cela? Quiconque aime le die (1).

## VII. — NICAISE.

**U**n apprenty Marchand estoit,  
 Qu'avec droit Nicaise on nommoit ;  
 Garçon très-neuf, hors sa boutique,  
 Et quelque peu d'Arithmetique ;  
 Garçon-Novice dans les tours  
 Qui se pratiquent en Amours.  
 Bons Bourgeois du temps de nos peres  
 S'avisoyent tard d'estre bons freres.  
 Ils n'apprenoient cette leçon  
 Qu'ayans de la barbe au menton.  
 Ceux d'aujourd'huy, sans qu'on les flate,  
 Ont soin de s'y rendre sçavans  
 Aussi-tost que les autres gens.  
 Le Jouvenceau de vieille-date,  
 Possible un peu moins avancé,  
 Par les degrez n'avoit passé.  
 Quoy qu'il en soit, le pauvre sire  
 En très-beau chemin demeura,  
 Se trouvant court par celui-là :  
 C'est par l'esprit que je veux dire.

1. La Fontaine a expliqué ailleurs (page 30) ce qu'il laisse deviner ici :

... Quand l'amour d'un et d'autre costé  
 Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,  
 Tout va bien mieux, comme m'ont asseuré  
 Ceux que l'on tient sçavans en ce mystère.

*La Fontaine.* — II.

Une Belle pourtant l'aima :  
C'estoit la fille de son Maistre,  
Fille aimable autant qu'on peut l'estre,  
Et ne tournant autour du pot;  
Soit par humeur franche et sincere,  
Soit qu'il fust force d'ainsi faire,  
Estant tombée aux mains d'un sot.  
Quelqu'un de trop de hardiesse  
Ira la taxer, et moy non :  
Tels procedez ont leur raison.  
Lors que l'on aime une Deesse,  
Elle fait ces avances-là :  
Nostre Belle sçavoit cela.  
Son esprit, ses traits, sa richesse,  
Engageoient beaucoup de jeunesse  
A sa recherche : heureux seroit  
Celuy d'entre-eux qui cueilleroit  
En nom d'Himen, certaine chose  
Qu'à meilleur titre elle promet  
Au Jouvenceau cy-dessus dit :  
Certain Dieu parfois en dispose,  
Amour nommé communément.  
Il plut à la Belle d'élire  
Pour ce point l'apprenty Marchand.  
Bien est vray (car il faut tout dire)  
Qu'il estoit très-bien fait de corps,  
Beau, jeune, et frais : ce sont tresors  
Que ne méprise aucune Dame,  
Tant soit son esprit precieux.  
Pour une qu'Amour prend par l'ame,  
Il en prend mille par les yeux.  
Celle-cy donc, des plus galantes,  
Par mille choses engageantes  
Taschoit d'encourager le gars,  
N'estoit chiche de ses regards,  
Le pinçoit, luy venoit sousrire,  
Sur les yeux luy mettoit la main,  
Sur le pied luy marchoit enfin.

A ce langage il ne sceut dire  
Autre chose que des soupirs,  
Interpretes de ses desirs.  
Tant fut, à ce que dit l'histoire,  
De part et d'autre soupiré,  
Que leur feu dûment déclaré,  
Les jeunes gens, comme on peut croire,  
Ne s'épargnerent ny sermens,  
Ny d'autres poincts bien plus charmans,  
Comme baisers à grosse usure;  
Le tout sans compte et sans mesure.  
Calculateur que fust l'Amant,  
Broüiller faloit incessamment;  
La chose estoit tant infinie,  
Qu'il y faisoit toûjours abus.  
Somme toute, il n'y manquoit plus  
Qu'une seule ceremonie.  
Bon fait aux filles l'épargner.  
Ce ne fut pas sans témoigner  
Bien du regret, bien de l'envie.  
Par vous, disoit la belle amie,  
Je me la veux faire enseigner,  
Ou ne la sçavoir de ma vie.  
Je la sçauray, je vous promets;  
Tenez-vous certain desormais  
De m'avoir pour vostre apprentie.  
Je ne puis pour vous que ce poinct.  
Je suis franche; n'attendez point  
Que par un langage ordinaire  
Je vous promette de me faire  
Religieuse, à moins qu'un jour  
L'Himen ne suive nostre amour.  
Cet Himen seroit bien mon conte,  
N'en doutez point; mais le moyen?  
Vous m'aimez trop pour vouloir rien  
Qui me pust causer de la honte.  
Tels et tels m'ont fait demander;  
Mon pere est prest de m'accorder.



Moy, je vous permets d'esperer  
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,  
Soit Conseiller, soit President,  
Soit veille ou jour de Mariage,  
Je seray vostre auparavant,  
Et vous aurez mon Pucelage.  
Le garçon la remercia  
Comme il put. A huit jours de là,  
Il s'offre un party d'importance.  
La Belle dit à son amy :  
Tenons-nous-en à celui-cy ;  
Car il est homme, que je pense,  
A passer la chose au gros sas.  
La Belle en estant sur ce cas,  
On la promet ; on la commence ;  
Le jour des Noces se tient prest.  
Entendez cecy, s'il vous plaist.  
Je pense voir vostre pensée,  
Sur ce mot-là de commencée.  
C'estoit alors, sans point d'abus,  
Fille promise et rien de plus.  
Huit jours donnez à la Fiancée,  
Comme elle apprehendoit encor  
Quelque rupture en cet accord,  
Elle differe le negoce  
Jusqu'au propre jour de la noce ;  
De peur de certain accident  
Qui les fillettes va perdant.  
On meine au moustier cependant  
Nostre Galande encor pucelle ;  
Le ouy fut dit à la chandelle.  
L'Epoux voulut avec la Belle  
S'en aller coucher au retour.  
Elle demande encor ce jour,  
Et ne l'obtient qu'avecque peine ;  
Il falut pourtant y passer.  
Comme l'Aurore estoit prochaine,  
L'Epouse, au lieu de se coucher,

S'habille. On eust dit une Reine.  
Rien ne manquoit aux vestemens,  
Perles, joyaux et diamans.  
Son Epousé la faisoit Dame.  
Son amy pour la faire femme  
Prend heure avec elle au matin.  
Ils devoient aller au jardin,  
Dans un bois propre à telle affaire.  
Une compagne y devoit faire  
Le guet autour de nos Amans,  
Compagne instruite du mystere.  
La Belle s'y rend la premiere,  
Sous le pretexte d'aller faire  
Un bouquet, dit-elle à ses gens.  
Nicaise, après quelques momens,  
La va trouver ; et le bon Sire,  
Voyant le lieu, se met à dire :  
Qu'il fait icy d'humidité !  
Foin, vostre habit sera gasté.  
Il est beau ; ce seroit dommage ;  
Souffrez sans tarder davantage  
Que j'aille querir un tapis.  
Eh ! mon Dieu laissons les habits ;  
Dit la Belle toute piquée.  
Je diray que je suis tombée.  
Pour la perte, n'y songez point :  
Quand on a temps si fort à poinct,  
Il en faut user ; et perissent  
Tous les vestemens du païs ;  
Que plustost tous les beaux habits  
Soient gastez, et qu'ils se salissent,  
Que d'aller ainsi consumer  
Un quart-d'heure ; un quart-d'heure est cher :  
Tandis que tous les gens agissent  
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous  
D'employer des momens si doux.  
Ce que je dis ne me sied guere :  
Mais je vous chers, et vous veu

Rendre honneste homme si je peux.  
En verité, dit l'Amoureux,  
Conserver estoffe si chere  
Ne sera point mal fait à nous.  
Je cours; c'est fait; je suis à vous;  
Deux minutes feront l'affaire.  
Là-dessus il part, sans laisser  
Le temps de luy rien repliquer.  
Sa sottise guerit la Dame;  
Un tel dédain luy vint en l'ame,  
Qu'elle reprit dès ce moment  
Son cœur, que trop indignement  
Elle avoit placé : quelle honte!  
Prince des sots, dit-elle en soy,  
Va, je n'ay nul regret de toy :  
Tout autre eust esté mieux mon compte.  
Mon bon Ange a consideré  
Que tu n'avois pas merité  
Une faveur si precieuse.  
Je ne veux plus estre amoureuse .  
Que de mon mary; j'en fais vœu.  
Et de peur qu'un reste de feu  
A le trahir ne me rengage,  
Je vais sans tarder davantage,  
Luy porter un bien qu'il auroit  
Quand Nicaise en son lieu seroit.  
A ces mots, la pauvre Epousée  
Sort du bois fort scandalisée.  
L'autre revient, et son tapis :  
Mais ce n'est plus comme jadis.  
Amans, la bonne heure ne sonne  
A toutes les heures du jour.  
J'ay leu dans l'Alphabet d'Amour  
Qu'un Galand prés d'une personne  
N'a toujours le temps comme il veut :  
Qu'il le prenne donc comme il peut.  
Tous delays y font du dommage :  
Nicaise en est un témoignage.

Fort essoufflé d'avoir couru,  
Et joyeux de telle prouesse,  
Il s'en revient, bien resolu  
D'employer tapis et Maistresse :  
Mais quoy, la Dame au bel habit,  
Mordant ses lèvres de dépit,  
Retournoit voir la compagnie (1);  
Et, de sa flame bien guerie,  
Possible alloit dans ce moment,  
Pour se venger de son Amant,  
Porter à son mary la chose  
Qui luy causoit ce dépit-là.  
Quelle chose? C'est celle-là  
Que fille dit toûjours qu'elle a.  
Je le crois; mais d'en mettre ja  
Mon doit au feu, ma foy je n'ose :  
Ce que je sçay, c'est qu'en tel cas  
Fille qui ment ne peche pas.  
Grace à Nicaise nostre Belle,  
Ayant sa fleur en dépit d'elle,  
S'en retournoit tout en grondant;  
Quand Nicaise, la rencontrant :  
A quoy tient, dit-il à la Dame,  
Que vous ne m'avez attendu?  
Sur ce tapis bien étendu  
Vous seriez en peu d'heure femme.  
Retournons donc sans consulter;  
Venez cesser d'estre pucelle,  
Puis que je puis sans rien gaster  
Vous témoigner quel est mon zele.  
Non pas cela, reprit la Belle;  
Mon pucelage dit qu'il faut  
Remettre l'affaire à tantost.  
J'aime vostre santé, Nicaise,  
Et vous conseille auparavant

1. Edition de 1685 :

Retournoit vers la compagnie.

De reprendre un peu vostre vent.  
 Or, respirez tout à vostre aise.  
 Vous estes apprenty Marchand;  
 Faites-vous apprenty Galand :  
 Vous n'y serez pas si-tost Maistre.  
 A mon égard, je ne puis estre  
 Vostre Maistresse en ce mestier.  
 Sire Nicaise, il vous faut prendre  
 Quelque servante du quartier.  
 Vous sçavez des estoffes vendre,  
 Et leur prix en perfection ;  
 Mais ce que vaut l'occasion  
 Vous l'ignorez, allez l'apprendre.

---

## VIII. — LE BAST.

**U**n peintre estoit, qui, jaloux de sa femme,  
 Allant aux champs luy peignit un baudet  
 Sur le nombril, en guise de cachet.  
 Un sien confrere, amoureux de la Dame,  
 La va trouver, et l'asne efface net ;  
 Dieu sçait comment ; puis un autre en remet  
 Au mesme endroit, ainsi que l'on peut croire.  
 A celuy-cy, par faute de memoire,  
 Il mit un Bast ; l'autre n'en avoit point.  
 L'Epoux revient, veut s'éclaircir du poinct.  
 Voyez, mon fils, dit la bonne commere,  
 L'asne est témoin de ma fidelité.  
 Diantre soit fait, dit l'Epoux en colere  
 Et du témoin, et de qui l'a basté.

---

## IX. — LE BAISER RENDU.

**G**uillot passoit avec sa mariée.  
 Un Gentilhomme à son gré la trouvant :  
 Qui t'a, dit-il, donné telle Epousée ?  
 Que je la baise à la charge d'autant.  
 Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.  
 Elle est, Monsieur, fort à vostre service.  
 Le Monsieur donc fait alors son office,  
 En appuyant; Perronnelle en rougit.  
 Huit jours après, ce Gentilhomme prit  
 Femme à son tour : à Guillot il permit  
 Mesme faveur. Guillot tout plein de zele :  
 Puisque Monsieur, dit-il, est si fidele,  
 J'ay grand regret, et je suis bien fâché  
 Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,  
 Il n'ait encore avec elle couché.

## X. — EPIGRAMME (1).

**A**lix malade, et se sentant presser,  
 Quelqu'un luy dit : Il faut se confesser ;  
 Voulez-vous pas mettre en repos vostre  
 ame ?  
 Oüy, je le veux, luy répondit la Dame :  
 Qu'à Pere André l'on aille de ce pas ;  
 Car il entend d'ordinaire mon cas.  
 Un Messager y court en diligence ;

1. Dans l'édition de 1685 et dans les suivantes cette pièce est intitulée : *Alix malade*.



Sonne au Convent de toute sa puissance.  
 Qui venez-vous demander ? luy dit-on.  
 C'est Pere André, celui qui d'ordinaire  
 Entend Alis dans sa confession :  
 Vous demandez, reprit alors un Frere,  
 Le Pere André, le Confesseur d'Alis ?  
 Il est bien loin : hélas ! le pauvre Pere  
 Depuis dix ans confesse en Paradis.

## XI. — IMITATION D'ANACRÉON (1)

**Q**uoy qui peins d'une façon galante,  
 Maistre passé dans Cytere et Paphos,  
 Fais un effort ; peins-nous Iris absente.  
 Tu n'as point veu cette beauté charmante,  
 Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.  
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.  
 Premièrement, mets des lys et des roses ;  
 Après cela des Amours et des Ris.  
 Mais à quoy bon le détail de ces choses ?  
 D'une Venus tu peux faire une Iris.  
 Nul ne sçauroit découvrir le mystere :  
 Traits si pareils jamais ne se sont veus ;  
 Et tu pourras à Paphos et Citere  
 De cette Iris refaire une Venus.

1. Imitation des odes 28 et 29, εἰς τὴν ἑαυτοῦ ἑταίραν, et εἰς βάθυλλον. Dans les éditions publiées par M. Walckenaer cette pièce est intitulée : *Portrait d'Iris*.

## XII.—AUTRE IMITATION D'ANACRÉON (1).

J'estois couché mollement,  
 Et, contre mon ordinaire,  
 Je dormois tranquillement,  
 Quand un enfant s'en vint faire  
 A ma porte quelque bruit.  
 Il pleuvoit fort cette nuit ;  
 Le vent, le froid, et l'orage  
 Contre l'enfant faisoient rage.  
 Ouvrez, dit-il, je suis nu.  
 Moy, charitable et bon homme,  
 J'ouvre au pauvre morfondu,  
 Et m'enquiers comme il se nomme.  
 Je te le diray tantost,  
 Repartit-il ; car il faut  
 Qu'auparavant je m'essuye.  
 J'allume aussi-tost du feu.  
 Il regarde si la pluye  
 N'a point gasté quelque peu  
 Un arc dont je me méfie.  
 Je m'aproche toutefois,  
 Et de l'enfant prends les doigts,  
 Les réchauffe ; et dans moy-mesme  
 Je dis : Pourquoi craindre tant ?  
 Que peut-il ? c'est un enfant :  
 Ma couïardise est extreme  
 D'avoir eu le moindre effroy ;  
 Que seroit-ce si chez moy

1. Ode 3, εἰς Ἐρωτα, pièce généralement connue sous le titre de : *L'Amour mouillé*. M. Walckenaer le lui a conservé dans ses éditions de La Fontaine.

J'avois receu Polyphème ?  
 L'enfant, d'un air enjoué,  
 Ayant un peu secoüé  
 Les pieces de son armure,  
 Et sa blonde chevelure,  
 Prend un trait, un trait vainqueur,  
 Qu'il me lance au fond du cœur.  
 Voila, dit-il, pour ta peine.  
 Souviens-toy bien de Climene  
 Et de l'Amour; c'est mon nom.  
 Ah! je vous connois, luy dis-je,  
 Ingrat et cruel garçon;  
 Faut-il que qui vous oblige  
 Soit traité de la façon ?  
 Amour fit une gambade;  
 Et le petit scelerat  
 Me dit: Pauvre camarade,  
 Mon arc est en bon estat;  
 Mais ton cœur est bien malade.

### XIII. — LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

**L**a clef du coffre fort et des cœurs, c'est la  
 Que si ce n'est celle des cœurs, [mesme.  
 C'est du moins celle des faveurs :  
 Amour doit à ce stratagème  
 La plus grand'part de ses exploits :  
 A-t-il épuisé son carquois,  
 Il met tout son salut en ce charme suprême.  
 Je tiens qu'il a raison; car qui hait les presens ?  
 Tous les humains en sont friands,

Princes, Roys, Magistrats : ainsi quand une belle  
En croira l'usage permis,  
Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,  
Je ne m'écrieray pas contre-elle.  
On a bien plus d'une querelle  
A luy faire sans celle-là.

Un Juge Mantoüan belle femme épousa.  
Il s'appelloit Anselme; on la nommoit Argie;  
Luy déjà vieux barbon, elle jeune et jolie,  
Et de tous charmes assortie.  
L'Epoux, non content de cela,  
Fit si bien par sa jalousie,  
Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs  
Méritoit de se voir servie  
Par les plus beaux et les meilleurs.  
Elle le fut aussi : d'en dire la maniere,  
Et comment s'y prit chaque Amant,  
Il seroit long; suffit que cet objet charmant  
Les laissa soupirer, et ne s'en emût guere.  
Amour établissoit chez le Juge ses loix;  
Quand l'Estat Mantoüan, pour chose de grand poids,  
Resolut d'envoyer ambassade au Saint Pere.  
Comme Anselme estoit Juge, et de plus Magistrat,  
Vivoit avec assez d'éclat,  
Et ne manquoit pas de prudence,  
On le députe en diligence.  
Ce ne fut pas sans résister  
Qu'au choix qu'on fit de luy consentit le bon homme :  
L'affaire estoit longue à traiter;  
Il devoit demeurer dans Rome  
Six mois, et plus encor; que sçavoit-il combien ?  
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :  
Longue ambassade et long voyage  
Aboutissent à cocüage.  
Dans cette crainte, nostre Epoux  
Fit cette harangue à la Belle.  
On nous sépare, Argie; adieu, soyez fidele  
A celui qui n'aime que vous.

Jurez le moy : car, entre-nous,  
 J'ay sujet d'estre un peu jaloux.  
 Que fait autour de nostre porte  
 Cette soupirante cohorte ?  
 Vous me direz que jusqu'icy  
 La cohorte a mal reüssi :  
 Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,  
 Je vous conseille en mon absence  
 De prendre pour séjour nôtre maison des champs.  
     Fuyez la Ville et les Amans,  
             Et leurs presens ;  
     L'invention en est damnable ;  
 Des machines d'Amour c'est la plus redoutable :  
 De tout temps le monde a veu Don  
     Estre le pere d'abandon.  
 Declarez-luy la guerre ; et soyez sourde , Argie,  
     A sa sœur cajolerie.  
 Dés que vous sentirez approcher les blondins,  
 Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.  
 Rien ne vous manquera ; je vous fais la maistresse  
 De tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :  
 Tenez, voila les clefs de l'argent, des papiers ;  
     Faites-vous payer des fermiers ;  
     Je ne vous demande aucun conte :  
     Suffit que je puisse sans honte  
 Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,  
     Hors ceux d'amour, qu'à vostre Epoux  
 Vous garderez entiers pour son retour de Rome :  
     C'en estoit trop pour le bon homme ;  
 Helas ! il permettoit tous plaisirs, hors un point  
     Sans lequel seul il n'en est point.  
 Son Epouse luy fit promesse solemnelle  
     D'estre sourde, aveugle, et cruelle,  
     Et de ne prendre aucun present ;  
 Il la retrouveroit au retour toute telle  
     Qu'il la laissoit en s'en allant,  
     Sans nul vestige de Galant.  
 Anselme estant party, tout aussi-tost Argie

S'en alla demeurer aux champs ;  
Et tout aussi-tost les Amans  
De l'aller voir firent partie.  
Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassoient ,  
L'atiedissoient, l'affadissoient ,  
L'endormoient en contant leur flame :  
Ils déplaisoient tous à la Dame ,  
Hormis certain jeune blondin ,  
Bienfait, et beau par excellence ,  
Mais qui ne put par sa souffrance  
Amener à son but cet objet inhumain.  
Son nom c'estoit Atis, son mestier paladin.  
Il ne plaignit en son dessein  
Ny les sôûpirs ny la dépense.  
Tout moyen par luy fut tenté :  
Encor si des sôûpirs il se fut contenté !  
La source en est inépuisable ;  
Mais de la dépense, c'est trop.  
Le bien de nostre Amant s'en va le grand galop ;  
Voilà mon homme miserable.  
Que fait-il ? il s'éclipse ; il part, il va chercher  
Quelque desert pour se cacher.  
En chemin il rencontre un homme ,  
Un Manant, qui, fouillant avecque son bâton ,  
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson ;  
Atis s'enquit de la raison.  
C'est, reprit le Manant, afin que je l'assomme.  
Quand j'en rencontre sur mes pas ,  
Je leur fais de pareilles festes.  
Amy, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas  
Creature de Dieu comme les autres bestes ?  
Il est à remarquer que nostre Paladin  
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain  
Contre la gent reptile, et toute son espece ;  
Dans ses armes il en portoit ,  
Et de Cadmus il descendoit ,  
Celuy-là qui devint serpent sur sa vieillesse.  
Force fut au Manant de quitter son dessein.



Le serpent se sauva ; nostre Amant à la fin  
 S'establit dans un bois écarté, solitaire :  
 Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,  
     Hors quelque oiseau qu'on entendoit,  
     Et quelque Echo qui répondoit.  
     Là le bon-heur et la misere  
 Ne se distinguoient point, égaux en dignité  
 Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.  
 Atis n'y rencontra nulle tranquillité.  
 Son amour l'y suivit ; et cette solitude,  
 Bien loin d'estre un remede à son inquietude,  
     En devint mesme l'aliment,  
 Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.  
 Il s'ennuya bien-tost de ne plus voir sa Belle.  
 Retournons, ce dit-il, puis que c'est nostre sort :  
     Atis, il t'est plus doux encor  
     De la voir ingrate et cruelle,  
     Que d'estre privé de ses traits :  
     Adieu ruisseaux, ombrages frais,  
     Chants amoureux de Philomele ;  
 Mon inhumaine seule attire à soy mes sens :  
 Esloigné de ses yeux, je ne vois ny n'entends.  
 L'esclave fugitif se va remettre encore  
 En ses fers, quoy que durs, mais, hélas ! trop chers.  
 Il approchoit des murs qu'une Fee a bastis,  
 Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore  
 Commence à s'éloigner du séjour de Thetis,  
     Une Nimphe en habit de Reine,  
 Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,  
 Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre Amant  
     Qui resvoit alors à sa peine.  
 Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :  
 Je le veux, je le puis, estant Manto la Fée,  
     Vostre amie et vostre obligée.  
     Vous connoissez ce nom fameux.  
 Mantouë en tient le sien : jadis en cette terre,  
     J'ay posé la premiere pierre  
 De ces murs, en durée égaux aux bastimens

Dont Memphis void le Nil laver les fondemens.  
 La Parque est inconnuë à toutes mes pareilles :  
     Nous operons mille merveilles ;  
 Mal-heureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;  
 Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir  
 Toute l'infirmité de la nature humaine :  
 Nous devenons serpens un jour de la semaine .  
     Vous souvient-il qu'en ce lieu-cy  
     Vous en tirastes un de peine ?  
 C'estoit moy, qu'un Manant s'en alloit assommer ;  
     Vous me donnastes assistance :  
     Atis, je veux, pour recompense,  
     Vous procurer la joüissance  
     De celle qui vous fait aimer.  
 Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance  
     Qu'avant qu'il soit deux jours de temps  
     Vous gagnerez par vos presens  
     Argie et tous ses surveillans.  
 Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,  
     A pleines mains répandez l'or,  
 Vous n'en manquerez point, c'est pour vous le tresor  
 Que Lucifer me garde en sa grôte profonde.  
 Votre Belle sçaura quel est nostre pouvoir.  
 Mesme, pour m'approcher de cette inexorable,  
     Et vous la rendre favorable,  
     En petit chien vous m'allez voir  
     Faisant mille tours sur l'herbette ;  
 Et vous, en pelerin joüant de la musette,  
 Me pourrez à ce son mener chez la beauté  
     Qui tient vostre cœur enchanté.  
 Aussi-tost fait que dit ; nostre Amant et la Fée  
     Changent de forme en un instant :  
 Le voila pelerin chantant comme un Orphée,  
 Et Manto petit chien faisant tours et sautant.  
     Ils vont au Chasteau de la Belle.  
 Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :  
 Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux ;  
 Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.

Madame entend ce bruit, et sa Nourrice y court.  
 On luy dit qu'elle vienne admirer à son tour  
 Le Roy des épagneux, charmante creature,  
     Et vray miracle de nature.  
 Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :  
     Madame en fera ses amours;  
 Car, veuille ou non son Maistre, il faut qu'il le luy  
     S'il n'aime mieux le luy donner.      [vende,  
     La Nourrice en fait la demande.  
     Le Pelerin, sans tant tourner,  
 Luy dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;  
     Et voicy ce qu'il luy propose :  
 Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins,  
     Il fournit à tous mes besoins :  
     Je n'ay qu'à dire trois paroles,  
 Sa pate entre mes mains fait tomber à l'instant,  
     Au lieu de puces, des pistoles,  
     Des perles, des rubis, avec maint diamant.  
 C'est un prodige enfin; Madame cependant  
     En a, comme on dit, la monnoye.  
     Pourveu que j'aye cette joye  
 De coucher avec elle une nuit seulement,  
 Favory sera sien dès le mesme moment.  
 La proposition surprit fort la Nourrice.  
     Quoy! Madame l'Ambassadrice!  
 Un simple Pelerin! Madame à son chevet  
 Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le sçavoit!  
 Si cette mesme nuit quelque Hospital avoit  
     Hebergé le Chien et son Maistre!  
 Mais ce Maistre est bienfait, et beau comme le jour;  
     Cela fait passer en Amour;  
     Quelque bourdon que ce puisse estre.  
 Atis avoit changé de visage et de traits;  
 On ne le connut pas, c'estoient d'autres attraits.  
 La Nourrice ajoustoit : A gens de cette mine  
     Comment peut-on refuser rien?  
     Puis celui-cy possède un Chien  
     Que le Royaume de la Chine

Ne payeroit pas de tout son or :  
 Une nuit de Madame aussi c'est un tresor.  
 J'avois oublié de vous dire  
 Que le drole à son Chien feignit de parler bas :  
 Il tombe aussi-tost dix ducats  
 Qu'à la Nourrice offre le Sire.  
 Il tombe encore un diamant :  
 Atis en riant le ramasse.  
 C'est, dit-il, pour Madame; obligez-moy, de grace,  
 De le luy presenter avec mon compliment.  
 Vous direz à son Excellence  
 Que je luy suis acquis. La Nourrice à ces mots  
 Court annoncer en diligence  
 Le petit Chien et sa science,  
 Le Pelerin et son propos.  
 Il ne s'en falut rien qu'Argie  
 Ne batist sa Nourrice. Avoir l'effronterie  
 De luy mettre en l'esprit une telle infamie!  
 Avec qui? Si c'estoit encor le pauvre Atis!  
 Helas! mes cruautez sont cause de sa perte.  
 Il ne me proposa jamais de tels partis.  
 Je n'aurois pas d'un Roy cette chose soufferte;  
 Quelque don que l'on pust m'offrir,  
 Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,  
 Moy qui suis une Ambassadrice!  
 Madame, reprit la Nourrice,  
 Quand vous seriez Imperatrice,  
 Je vous dis que ce Pelerin  
 A dequoy marchander, non pas une mortelle,  
 Mais la Deesse la plus belle.  
 Atis, vostre beau Paladin,  
 Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.  
 Mais mon mary m'a fait jurer,  
 Eh quoy? de luy garder la foy de mariage.  
 Bon jurer? ce serment vous lie-t-il davantage  
 Que le premier n'a fait? qui l'ira declarer?  
 Qui le sçaura? J'en vois marcher teste levée,  
 Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,

Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer  
 Que telle chose est arrivée :  
 Cela nous fait-il empirer  
 D'une ongle ou d'un cheveu ? Non, Madame, il faut  
 Bien habile pour reconnoistre [estre  
 Bouche ayant employé son temps et ses appas  
 D'avec bouche qui s'est tenuë à ne rien faire ;  
 Donnez-vous, ne vous donnez pas,  
 Ce sera toujourns mesme affaire.  
 Pour qui mesnagez-vous les tresors de l'Amour ?  
 Pour celuy qui, je crois, ne s'en servira guere ;  
 Vous n'aurez pas grand'peine à fester son retour.  
 La fausse vieille sceut tant dire,  
 Que tout se reduisit seulement à douter  
 Des merveilles du Chien et des charmes du sire :  
 Pour cela l'on les fit monter :  
 La Belle estoit au lit encore.  
 L'Univers n'eut jamais d'aurore  
 Plus paresseuse à se lever.  
 Nostre feint Pelerin traversa la ruelle  
 Comme un homme ayant veu d'autres gens que des  
 Son compliment parut galand et des plus fins : [Saints.  
 Il surprit et charma la Belle.  
 Vous n'avez pas, ce luy dit-elle,  
 La mine de vous en aller  
 A S. Jacques de Compostelle.  
 Cependant, pour la regaler,  
 Le Chien à son tour entre en lice.  
 On eust veu sauter Favory  
 Pour la Dame et pour la Nourrice,  
 Mais point du tout pour le Mary.  
 Ce n'est pas tout ; il se secouë :  
 Aussi-tost perles de tomber,  
 Nourrice de les ramasser,  
 Soubrettes de les enfler,  
 Pelerin de les attacher  
 A de certains bras dont il louë  
 La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,

Qu'avant que partir de la place  
 On traite avec luy de son Chien.  
 On luy donne un baiser pour arrhes de la grace  
 Qu'il demandoit, et la nuit vint.  
 Aussi-tost que le drosle tint  
 Entre ses bras Madame Argie,  
 Il redevint Atis; la Dame en fut ravie;  
 C'estoit avec bien plus d'honneur  
 Traiter Monsiennr l'Ambassadeur.  
 Cette nuit eut des sœurs, et mesme en très-bon nombre.  
 Chacun s'en apperceut; car d'enfermer sous l'ombre  
 Une telle aise, le moyen?  
 Jeunes gens font-ils jamais rien  
 Que le plus aveugle ne voye?  
 A quelques mois de là, le S. Pere renvoye  
 Anselme avec force Pardons,  
 Et beaucoup d'autres menus dons.  
 Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.  
 De son vicegerent il apprend tous les soins:  
 Bons certificats des voisins;  
 Pour les Valets, nul ne luy donne  
 D'éclaircissement sur cela,  
 Monsieur le Juge interrogea  
 La Nourrice avec les Soubrettes,  
 Sages personnes et discrettes;  
 Il n'en put tirer ce secret:  
 Mais, comme parmy les femelles  
 Volontiers le Diable se met,  
 Il survint de telles querelles,  
 La Dame et la Nourrice eurent de tels débats,  
 Que celle-cy ne manqua pas  
 A se venger de l'autre, et declarer l'affaire.  
 Deust-elle aussi se perdre, il falut tout conter.  
 D'exprimer jusqu'où la colere  
 Ou plutôt la fureur de l'Epoux put monter,  
 Je ne tiens pas qu'il soit possible;  
 Ainsi je m'en tairay: on peut par les effets  
 Juger combien Anselme estoit homme sensible.



Il choisit un de ses Valets,  
 Le charge d'un billet, et mande que Madame  
 Vienne voir son Mary malade en la Cité.  
 La Belle n'avoit point son Village quitté :  
 L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.  
 Il te faut en chemin écarter tous ses gens,  
 Dit Anselme au porteur de ces ordres pressans ;  
 La perfide a couvert mon front d'ignominie :  
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.  
 Poignarde-la ; mais prends ton temps :  
 Tasche de te sauver : voila pour ta retraite ;  
 Prend cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,  
 Et punis cette offense-là,  
 Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.  
 Le valet va trouver Argie,  
 Qui par son Chien est avertie.  
 Si vous me demandez comme un Chien avertit,  
 Je crois que par la jupe il tire ;  
 Il se plaint, il jappe, il soûpire,  
 Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit,  
 On entend bien ce qu'il veut dire.  
 Favory fit bien plus ; et tout bas il apprit  
 Un tel peril à sa Maistresse.  
 Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :  
 Reposez-vous sur moy ; j'en empescheray bien  
 Ce valet à l'ame traistresse.  
 Ils estoient en chemin, près d'un bois qui servoit  
 Souvent aux voleurs de refuge :  
 Le Ministre cruel des vengeances du Juge  
 Envoye un peu devant le train qui les suivoit ;  
 Puis il dit l'ordre qu'il avoit.  
 La Dame dispaeroist aux yeux du personnage :  
 Manto la cache en un nüage.  
 Le valet estonné retourne vers l'Epoux,  
 Luy conte le miracle ; et son Maistre en courroux  
 Va luy-mesme à l'endroit. O prodige ! ô merveille !  
 Il y trouve un Palais de beauté sans pareille :  
 Une heure auparavant c'estoit un champ tout nu.

Anselme, à son tour éperdu,  
 Admire ce Palais basti non pour des hommes,  
 Mais apparamment pour des Dieux :  
 Appartemens dorez, meubles très-precieux,  
 Jardins et bois delicieux ;  
 On auroit peine à voir, en ce siecle où nous sommes,  
 Chose si magnifique et si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;  
 Les chambres sans hoste et desertes ;  
 Pas une ame en ce Louvre ; excepté qu'à la fin  
 Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,  
 S'offre aux regards du Juge, et semble la copie  
 D'un Esope d'Ethiopie.

Nostre Magistrat l'ayant pris  
 Pour le Balayeur du logis,  
 Et croyant l'honorer luy donnant cet office :  
 Cher amy, luy dit-il, apprend-nous à quel Dieu  
 Appartient un tel edifice ;  
 Car de dire un Roy, c'est trop peu.  
 Il est à moy, reprit le More.

Nostre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,  
 Luy demande pardon de sa temerité.

Seigneur, ajousta-t-il, que vostre Deïté  
 Excuse un peu mon ignorance.

Certe, tout l'Univers ne vaut pas la chevance  
 Que je rencontre icy. Le More luy répond :

Veux-tu que je t'en fasse un don ?  
 De ces lieux enchantez je te rendray le Maistre,  
 A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras estre  
 De ces lieux absolu Seigneur,  
 Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

.... Entends-tu ce langage ?

Et sçais-tu quel est cet usage ?

Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'Echanson du Monarque des Dieux ?

*Anselme.*

Ganimede ?

*Le More.*

Celuy-là mesme.

Prend que je sois Jupin le Monarque suprême,  
Et que tu sois le Jouvenceau :  
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ny si beau.

*Anselme.*

Ah Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sure :  
Regardez la vieillesse, et la magistrature.

*Le More.*

Moy railler ? point du tout.

*Anselme.*

Seigneur.

*Le More.*

Ne veux-tu point ?

*Anselme.*

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point

Consent à la fin au mystere.

Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire !

En Page incontinent son habit est changé :

Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé :

La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage

Suit le More par tout. Argie avoit oüy

Le Dialogue entier, en certain coin cachée.

Pour le More lippu, c'estoit Manto la Fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant basty

Ce Louvre en un moment ; par son art fait un Page

Sexagenaire et grave. A la fin au passage

D'une chambre en une autre, Argie à son mary

Se montre tout d'un coup : Est-ce Anselme, dit-elle,

Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ? il ne se peut ; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudroit-il donner une telle leçon ?

C'est luy pourtant. Oh! oh! Monsieur nostre barbon,  
 Nostre Legislatteur, nostre homme d'ambassade,  
 Vous estes à cet âge homme de mascarade?  
 Homme de? la pudeur me défend d'achever.  
 Quoy! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,  
     Vous qu'Argie a pensé trouver  
     En un fort plaisant adultere!  
 Du moins n'ay-je pas pris un More pour Galant:  
     Tout me rend excusable, Atis, et son merite,  
     Et la qualité du present.  
     Vous verrez tout incontinent  
 Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite  
     Peut resister un seul moment.  
 More, devenez Chien. Tout aussi-tost le More  
     Redevient petit Chien encore.  
 Favory, que l'on danse; à ces mots Favory  
     Danse, et tend la pate au mary.  
     Qu'on fasse tomber des pistoles;  
     Pistoles tombent à foison:  
 Eh bien, qu'en dites-vous? sont-ce choses frivoles?  
     C'est de ce Chien qu'on m'a fait don.  
     Il a basti cette maison.  
 Puis faites-moy trouver au monde une Excellence,  
     Une Altesse, une Majesté,  
     Qui refuse sa jouissance  
     A dons de cette qualité,  
 Sur tout quand le donneur est bienfait et qu'il aime,  
     Et qu'il merite d'estre aimé.  
 En eschange du Chien, l'on me vouloit moy-mesme;  
 Ce que vous possédez de trop, je l'ay donné,  
 Bien entendu, Monsieur; suis-je chose si chere?  
 Vrayment vous me croiriez bien pauvre ménagere  
 Si je laissois aller tel Chien à ce prix-là.  
 Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voila?  
 Le Louvre pour lequel... Mais oublions cela;  
     Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,  
 Moy qu'Atis seulement en ses laqs a fait cheoir;  
 Je le donne à Lucrece, et voudrois bien la voir

Des mesmes armes combatuë.  
 Touchez-là, mon mary ; la paix ; car aussi bien  
 Je vous défie ayant ce Chien :  
 Le fer ny le poison pour moy ne sont à craindre :  
 Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux ;  
 Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre,  
 Moins on doit s'assurer de nous.  
 Anselme accorda tout : qu'eust fait le pauvre Sire ?  
 On luy promit de ne pas dire  
 Qu'il avoit esté Page. Un tel cas estant teu,  
 Cocüage, s'il eust voulu,  
 Auroit eu ses franches coudées.  
 Argie en rendit grace : et compensations  
 D'une et d'autre part accordées,  
 On quitta la campagne à ces conditions.  
 Que devint le Palais ? dira quelque critique.  
 Le Palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.  
 A moy ces questions ! suis-je homme qui se pique  
 D'estre si regulier ? Le Palais disparut.  
 Et le Chien ? le Chien fit ce que l'Amant voulut.  
 Mais que voulut l'Amant ? Censeur, tu m'importunes.  
 Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.  
 D'une seule conquete est-on jamais content ?  
 Favory se perdoit souvent :  
 Mais chez sa premiere Maistresse  
 Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse  
 Devint bonne amitié. Sur ce pied, nostre Amant  
 L'alloit voir fort assidument :  
 Et mesme en l'accommodement  
 Argie à son Epoux fit un serment sincere  
 De n'avoir plus aucune affaire.  
 L'Epoux jura de son costé  
 Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,  
 Et qu'il vouloit estre fouëtté  
 Si jamais on le voyoit Page.

---



# NOUVEAUX CONTES<sup>(1)</sup>

(QUATRIÈME PARTIE.)

## I. — COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

**L** est un jeu divertissant sur tous,  
 Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :  
 Ce qui m'en plaist, c'est que tant de cer-  
 velle  
 N'y fait besoin, et ne sert de deux cloux.  
 Or devinez comment ce jeu s'appelle<sup>(2)</sup>,  
 Vous y joüez; comme aussi faisons-nous<sup>(3)</sup>;  
 Il divertit et la laide et la belle;

1. Ces contes n'ont pas été publiés ouvertement en France du vivant de La Fontaine; la vente en a même été interdite à Paris, par une sentence de police du 5 avril 1675. Ils ont paru sous la rubrique de Mons en 1674 et en 1675, et sous celle d'Amsterdam en 1676. Comme il est impossible, dans ces circonstances, de savoir à quelle édition l'auteur a donné ses soins, nous suivons le texte de la première, en indiquant les modifications successives qu'il a subies.

2. Dans l'édition de Mons de 1675, *comme* au lieu de *comment* dans tous les endroits où ce vers est reproduit.

3. Les quatre vers qui précèdent ont été supprimés dans



Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux :

Car on y voit assez clair sans chandelle (1).

Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;  
C'est chez l'Amant que ce plaisir excelle :

De regardans, pour y juger des coups,  
Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle.

Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,  
Ny badiner là dessus davantage,

Je vais encor vous en dire un usage :

Il fait venir l'esprit et la raison.

Nous le voyons en mainte bestiole.

Avant que Lise allast en cette école,

Lise n'estoit qu'un miserable oyson.

Coudre et filer c'estoit son exercice,

Non pas le sien, mais celuy de ses doigts ;

Car que l'esprit eust part à cet office,

Ne le croyez ; il n'étoit nuls emplois

Où Lise peust avoir l'ame occupée :

Lise songeoit autant que sa poupée.

Cent fois le jour sa Mere luy disoit :

Va-t-en chercher de l'esprit, mal-heureuse.

La pauvre fille aussi-tost s'en alloit

Chez les voisins, affligée et honteuse,

Leur demandant où se vendoit l'esprit.

On en rioit ; à la fin l'on luy dit :

Allez trouver Pere Bonaventure,

Car il en a bonne provision.

Incontinent la jeune creature

S'en va le voir, non sans confusion :

Elle craignoit que ce ne fust dommage

De détourner ainsi tel personnage.

Me voudroit-il faire de tels presens,

toutes les éditions, à partir de celle de 1685, et n'ont pas été recueillis par M. Walckenaer.

1. Même observation pour ce vers.

A moy qui n'ay que quatorze ou quinze ans ?  
Vaux-je cela ? disoit en soy la belle.  
Son innocence augmentoit ses appas :  
Amour n'avoit à son croc de pucelle  
Dont il creust faire un aussi bon repas.  
Mon Reverend, dit elle au beat homme,  
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit  
Qu'en ce Couvent on vendoit de l'esprit ;  
Vôtre plaisir seroit-il qu'à credit  
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme ,  
A gros achapt mon tresor ne suffit ;  
Je reviendray, s'il m'en faut d'avantage :  
Et cependant prenez cecy pour gage.  
A ce discours, je ne sçais quel anneau ,  
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine ,  
Ne venant point, le Pere dit : Tout beau !  
Nous pourvoirons à ce qui vous ameine,  
Sans exiger nul salaire de vous :  
Il est marchande et marchande, entre nous ;  
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.  
Entrez icy, suivez moy hardiment ;  
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend ;  
Tous sont au chœur ; le portier est personne  
Entierement à ma devotion,  
Et ces murs ont de la discretion.  
Elle le suit ; ils vont à sa Cellule.  
Mon Reverend la jette sur un lit,  
Veut la baiser ; la pauvrete recule  
Un peu la teste ; et l'innocente dit :  
Quoy ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit  
Et vrayment oüy, repart sa Reverence ;  
Puis il luy met la main sur le teton.  
Encore ainsi ? Vrayment oüy ; comment don  
La belle prend le tout en patience.  
Il suit sa pointe, et d'encor en encor  
Tousjours l'esprit s'insinuë et s'avance,  
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.  
Lise rioit du succès de la chose.

Bonaventure à six moments de là  
 Donne d'esprit une seconde dose.  
 Ce ne fut tout, une autre succeda;  
 La charité du beau Pere estoit grande.  
 Et bien! dit-il, que vous semble du jeu?  
 A nous venir l'esprit tarde bien peu,  
 Reprit la belle; et puis elle demande:  
 Mais s'il s'en va? S'il s'en va, nous verrons,  
 D'autres secrets se mettent en usage.  
 N'en cherchez point, dit Lise, davantage;  
 De celuy-cy nous nous contenterons.  
 Soit fait, dit-il, nous recommencerons  
 Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.  
 Le pis aller sembla le mieux à Lise.  
 Le secret mesme encor se repeta  
 Par le Pater; il aimoit cette dance.  
 Lise luy fait une humble reverence,  
 Et s'en retourne en songeant à cela.  
 Lise songer! Quoy! dé-jà Lise songe!  
 Elle fait plus, elle cherche un mensonge,  
 Se doutant bien qu'on luy demanderoit,  
 Sans y manquer, d'où ce retard venoit.  
 Deux jours après, sa compagne Nanette  
 S'en vient la voir: pendant leur entretien  
 Lise révoit. Nanette comprit bien,  
 Comme elle estoit clair-voyante et finette,  
 Que Lise alors ne révoit pas pour rien.  
 Elle fait tant, tourne tant son amie,  
 Que celle-cy luy declare le tout:  
 L'autre n'estoit à l'ouïr endormie.  
 Sans rien cacher, Lise de bout en bout,  
 De point en point, luy conte le mystere,  
 Dimensions de l'esprit du beau Pere,  
 Et les encor, enfin tout le Phœbé.  
 Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grace  
 Quand et par qui l'esprit vous fut donné.  
 Anne reprit: Puis qu'il faut que je fasse  
 Un libre aveu, c'est vostre frere Alain

Qui m'a donné de l'esprit un matin.  
 Mon frere Alain! Alain! s'écria Lise,  
 Alain mon frere! ah! je suis bien surprise;  
 Il n'en a point, comme en donneroit-il?  
 Sotte, dit l'autre, hélas! tu n'en sçais guere :  
 Apprens de moy que pour pareille affaire  
 Il n'est besoin que l'on soit si subtil.  
 Ne me crois-tu? sçache-le de ta mere;  
 Elle est experte au fait dont il s'agit :  
 Si tu ne veux, demande au voisinage (1);  
 Sur ce point-là l'on t'aura bien-tost dit,  
 Vivent les sots pour donner de l'esprit!  
 Lise s'en tint à ce seul témoignage,  
 Et ne crût pas devoir parler de rien.  
 Vous voyez donc que je disois fort bien  
 Quand je disois que ce jeu là rend sage (2).

## II. — L'ABBESSE (3).

**L'**exemple sert, l'exemple nuit aussi :  
 Lequel des deux doit l'emporter icy,  
 Ce n'est mon fait : l'un dira que l'Abbesse  
 En usa bien, l'autre au contraire mal,  
 Selon les gens : bien ou mal je ne laisse  
 D'avoir mon compte, et montre en general,  
 Par ce que fit tout un troupeau de Nones,

1. Vers supprimé dans toutes les éditions à partir de celle de 1685.

2. Ces quatre derniers vers ont été retranchés dans toutes les éditions, à partir de celle de 1685.

3. Dans toutes les éditions, à partir de celle de 1685 : *L'Abbesse malade.*

Qu'ouailles sont la pluspart des personnes (1) :  
 Qu'il en passe une, il en passera cent ;  
 Tant sur les gens est l'exemple puissant !  
 Je le repete, et dis, vaille que vaille,  
 Le monde n'est que franche moutonnaille.  
 Du premier coup ne croyez que l'on aille  
 A ses perils le passage sonder ;  
 On est long-temps à s'entreregarder ;  
 Les plus hardis ont ils tenté l'affaire,  
 Le reste suit, et fait ce qu'il void faire.  
 Qu'un seul mouton se jette en la riviere,  
 Vous ne verrez nulle ame moutonniere  
 Rester au bord, tous se noyront à tas.  
 Maître François en conte un plaisant cas.  
 Amy Lecteur, ne te déplaira pas,  
 Si, sursoyant ma principale histoire,  
 Je te remets cette chose en memoire.  
 Panurge alloit l'oracle consulter ;  
 Il navigeoit, ayant dans la cervelle  
 Je ne sçais quoy qui vint l'inquieter.  
 Dindenaut passe, et medaille l'appelle  
 De vray cocu. Dindenaut dans sa nef  
 Menoit moutons. Vendez m'en un, dit l'autre.  
 Voire, reprit Dindenaut, l'amy nostre,  
 Penseriez-vous qu'on pust venir à chef  
 D'assez priser ny vendre telle aumaille ?  
 Panurge dit : nôtre ami, coûte et vaille,  
 Vendez m'en un pour or ou pour argent.  
 Un fut vendu. Panurge incontinent  
 Le jette en mer ; et les autres de suivre.  
 Au diable l'un, à ce que dit le livre,  
 Qui demeura. Dindenaut au collet  
 Prend un belier, et le belier l'entraîne.  
 Adieu mon homme : il va boire au godet.  
 Or revenons : ce prologue me meine

1. A partir de 1685 :

Que Brebis sont la plupart des personnes.

Un peu bien loin. J'ay posé des l'abord  
 Que tout exemple est de force très-grande,  
 Et ne me suis écarté par trop fort  
 En rapportant la Moutonniere bande,  
 Car nôtre histoire est d'ouailles encor.  
 Une passa, puis une autre, et puis une (1);  
 Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune,  
 On vid enfin celle qui les gardoit  
 Passer aussi : c'est en gros tout le conte :  
 Voici comment en détail on le conte.

Certaine Abbesse un certain mal avoit,  
 Pasles couleurs nommés parmy les filles;  
 Mal dangereux, et qui des plus gentilles  
 Détruit l'éclat, fait languir les attraits.  
 Nôtre malade avoit la face blesme  
 Tout justement comme un Saint de Caresme;  
 Bonne d'ailleurs, et gente, à cela prés.  
 La faculté sur ce point consultée,  
 Après avoir la chose examinée,  
 Dit que bien-tost Madame tomberoit  
 En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.  
 Force sera que cette humeur la mange,  
 A moins que de... l'à moins est bien étrange,  
 A moins enfin qu'elle n'ayt à souhait  
 Compagnie d'homme. Hipocrate ne fait  
 Choix de ses mots, et tant tourner ne sçait.  
 Jesus! reprit toute scandalisée  
 Madame Abbesse : Hé! que dites-vous là?  
 Fi! Nous disons, repartit à cela  
 La faculté, que pour chose assurée  
 Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :  
 Bon le faut-il, c'est un point important;  
 Autre que bon n'est icy suffisant;

1. Les trente-huit vers précédents, à partir de : « Je le répète... » sont supprimés dans l'édition de 1685 et dans les suivantes, et remplacés par celui-ci :

Agnés passa, puis autre Sœur, puis une.



Et, si bon n'est, deux en prenez, Madame.  
 Ce fut bien pis; non pas que dans son Ame  
 Ce bon ne fust par elle souhaité;  
 Mais le moyen que sa Communauté  
 Luy vist sans peine approuver telle chose (1)!  
 Honte souvent est de dommage cause.  
 Sœur Agnés dit: Madame, croyez les.  
 Un tel remede est chose bien mauvaise,  
 S'il a le goust meschant à beaucoup près  
 Comme la mort. Vous faites cent secrets,  
 Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaïse?  
 Vous en parlez, Agnés, bien à vostre aïse,  
 Reprit l'Abbesse: or çà, par vostre Dieu,  
 Le feriez-vous? mettez-vous en mon lieu.  
 Ouy-dea, Madame; et dis bien davantage:  
 Vostre santé m'est chere jusque là  
 Que, s'il faloit pour vous souffrir cela,  
 Je ne voudrois que dans ce témoignage  
 D'affection pas une de ceans  
 Me devançast. Mille remercimens  
 A sœur Agnés donnés par son Abbesse,  
 La faculté dit adieu là dessus,  
 Et protesta de ne revenir plus.  
 Tout le Couvent se trouvoit en tristesse,  
 Quand sœur Agnés, qui n'estoit de ce lieu  
 La moins sensée, au reste bonne lame,  
 Dit à ses sœurs: Tout ce qui tient Madame  
 Est seulement belle honte de Dieu:  
 Par charité n'en est-il point quelqu'une  
 Pour luy monstrier l'exemple et le chemin?  
 Cét avis fût approuvé de chacune;  
 On l'applaudit, il court de main en main.  
 Pas une n'est qui montre en ce dessein  
 De la froideur, soit None, soit Nonette,

1. Edition de 1675, sans lieu, et édition de 1685:

Luy vint sans peine approuver telle chose.

Mere Prieure, ancienne, ou discrete.  
 Le billet trotte ; on fait venir des gens  
 De toute guise, et des noirs, et des blancs,  
 Et des tannez. L'escadron, dit l'histoire,  
 Ne fut petit, ny, comme l'on peut croire,  
 Lent à montrer de sa part le chemin.  
 Ils ne cedoient à pas une Nonain  
 Dans le desir de faire que Madame  
 Ne fust honteuse, ou bien n'eust dans son ame  
 Tel recipé, possible, à contre-cœur.  
 De ses brebis à peine la premiere  
 A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ;  
 Une troisieme entre dans la carriere ;  
 Nulle ne veut demeurer en arriere.  
 Presse se met pour n'estre la derniere  
 Qui feroit voir son zele et sa ferveur  
 A mere Abbesse. Il n'est aucune oüaille  
 Qui ne s'y jette, ainsi que les moutons  
 De Dindenaut, dont tantost nous parlions,  
 S'alloient jeter chez la gent portécaille (1).  
 Que diray plus ? Enfin l'impression  
 Qu'avoit l'Abbesse encontre ce remede,  
 Sage renduë, a tant d'exemples cede.  
 Un jouvenceau fait l'operation  
 Sur la malade. Elle redevient rose,  
 Œillet, aurore, et si quelque autre chose  
 De plus riant se peut imaginer.  
 O doux remede ! ô remede à donner !  
 Remede ami de mainte Creature,  
 Ami des gens, ami de la nature,  
 Ami de tout ! point d'honneur excepté.  
 Point d'honneur est une autre maladie :  
 Dans ses écrits Madame faculté  
 N'en parle point. Que de maux en la vie !

1. Ces cinq derniers vers sont supprimés dans toutes les éditions, à partir de 1685.

## III. — LES TROCQUEURS (1).

**L**e Changement de Mets réjouit l'homme :  
 Quand je dis l'homme, entendez qu'en cecy  
 La femme doit estre comprise aussi :  
 Et ne sçay pas comme il ne vient de Rome  
 Permission de Trocquer en Hymen,  
 Non si souvent qu'on en auroit envie,  
 Mais tout au moins une fois en sa vie :  
 Tel Bref en bref après bon examen  
 Nous envoyer, feroit grand bien en France (2).  
 Prés de Rouën, país de sapience,  
 Deux Villageois avoient chacun chez soy  
 Forte Femelle, et d'assez bon alloy  
 Pour telles gens qui n'y raffinent guère ;  
 Chacun sçait bien qu'il n'est pas nécessaire  
 Qu'Amour les traite ainsi que des Prelats.  
 Avint pourtant que tous deux estant las  
 De leurs Moities, leur Voisin le Notaire,  
 Un jour de Feste, avec eux chopinoit.  
 Un des Manans luy dit : Sire Oudinet,  
 J'ay dans l'esprit une plaisante affaire.  
 Vous avez fait sans doute en vostre temps  
 Plusieurs Contrats de diverse nature ;  
 Ne peut on point en faire un où les gens

1. Ce conte a d'abord été publié isolément, sans mention de lieu ni de date ; il forme 8 pages in-8 imprimées en caractères italiques. C'est cette édition que nous suivons.

2. Dans les éditions postérieures ces deux derniers vers sont remplacés par les quatre suivants :

Peut-estre un jour nous l'obtiendrons. Amen ,  
 Ainsi soit-il ! Semblable indult en France  
 Viendroit fort bien , j'en répons ; car nos gens  
 Sont grands troqueurs. Dieu nous crea changeans.

Trocquent de femme ainsi que de monture?  
Nostre Pasteur a bien troqué de Cure (1) :  
La Femme est-elle un cas si différent?  
Et pargué non; car Messire Gregoire  
Disoit toujours, si j'ay bonne memoire :  
Mes brebis sont ma femme. Cependant  
Il a changé : changeons aussi, compere.  
Très-volontiers, reprit l'autre Manant;  
Mais tu sçais bien que nostre mesnagere  
Est la plus belle : or ça, Sire Oudinet,  
Sera-ce trop s'il donne son Mulet  
Pour le retour? Mon Mulet! et parguene,  
Dit le premier des Villageois susdits,  
Chacune vaut en ce monde son prix;  
La mienne ira but à but pour la tienne;  
On ne regarde aux femmes de si prés.  
Point de retour; vois-tu, compere Estienne,  
Mon Mulet, c'est... c'est le roy des Mulets.  
Tu ne devrois me demander mon Asne  
Tant seulement : Troc pour troc, touche-là.  
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,  
Dit : Il est vray que Tiennette a sur Jeanne  
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens;  
Mais le meilleur de la beste, à mon sens,  
N'est ce qu'on voit; femmes ont maintes choses  
Que je préfere, et qui sont lettres closes;  
Femmes aussi trompent assez souvent;  
Jà ne les faut éplucher trop avant.  
Or sus, voisins, faisons les choses nettes :  
Vous ne voulez chat en poche donner  
Ny l'un ny l'autre? Allons donc confronter  
Vos deux Moitiez comme Dieu les a faites.  
L'expedient ne fut gousté de tous :  
Trop bien voilà Messieurs les deux époux

1. Editions suivantes :

Nostre Pasteur a bien changé de Cure.

Qui sur ce point triomphent de s'étendre :  
 Tiennette n'a ny surot ny malandre,  
 Dit le second; Jeanne, dit le premier,  
 A le corps net comme un petit denier;  
 Ma foy, c'est basme. Et Tiennette est ambroise,  
 Dit son époux; telle je la maintiens.  
 L'autre reprit : compere, tiens-toy bien,  
 Tu ne connois Jeanne ma villageoise;  
 Je t'advertis qu'à ce jeu... m'entens-tu?  
 L'autre Manant jura : Par la vertu,  
 Tiennette et moy nous n'avons qu'une noise,  
 C'est qui des deux y sçait de meilleurs tours;  
 Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.  
 A toy, Compere. Et de prendre la tasse,  
 Et de trinquer. Allons, sire Oudinet,  
 A Jeanne; tope <sup>(1)</sup>. Puis à Tiennette; masse.  
 Somme qu'enfin la soûte du Mulet  
 Fut accordée, et voila marché fait.  
 Nostre Notaire assura l'un et l'autre  
 Que tels Traitez alloient leur grand chemin :  
 Sire Oudinet estoit un bon apostre,  
 Qui se fit bien payer son parchemin.  
 Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennette :  
 Il ne voulut rien prendre des maris.  
 Les Villageois furent tous deux d'avis  
 Que pour un temps la chose fût secrette;  
 Mais il en vint au Curé quelque vent.  
 Il prit aussi son droit; je n'en assure,  
 Et n'y estois; mais la vérité pure  
 Est que Curez y manquent peu souvent.  
 Le Clerc non plus ne fit du sien remise;  
 Rien ne se pert entre les gens d'Eglise.  
 Les Permuteurs ne pouvoient bonnement  
 Executer un pareil changement

1. Dans les éditions suivantes, *top* au lieu de *tope*, qui donne au vers une syllabe de trop.

Dans le Village, à moins que de scandale (1);  
 Ainsi bien-tost l'un et l'autre détail,  
 Et va planter le picquet en un lieu,  
 Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.  
 C'estoit plaisir que de les voir ensemble;  
 Les femmes mesme, à l'envy des maris,  
 S'entredisoient en leurs menus devis :  
 Bon fait trocquer; commere, à ton avis,  
 Si nous troquions de Valet? que t'en semble?  
 Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.  
 L'autre d'abord eut un très-bon effet;  
 Le premier mois très-bien ils s'en trouverent,  
 Mais à la fin nos gens se dégousterent.  
 Compere Estienne, ainsi qu'on peut penser,  
 Fut le premier des deux à se lasser,  
 Pleurant Tiennette; il y perdoit sans doute.  
 Compere Gille eut regret à sa soûte;  
 Il ne voulut retroquer toutesfois.  
 Qu'en advint-il? Un jour, parmy les bois,  
 Estienne vid toute fine seulette  
 Prés d'un ruisseau sa défuncte Tiennette,  
 Qui, par hazard, dormoit sous la coudrette.  
 Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.  
 Elle du Troc ne se souvint pour l'heure,  
 Dont le Galant, sans plus longue demeure,  
 En vint au point; bref, ils firent le saut.  
 Le Conte dit qu'il la trouva meilleure  
 Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi?  
 Belle demande! En l'amoureuse loy,  
 Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette,  
 Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achete (2):

## 1. Editions suivantes :

Dans ce Village...

## 2. Editions suivantes :

Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achete.



Je m'en raporte aux plus sçavans que moy.  
 Il faut pourtant que la chose soit vraye,  
 Et qu'après tout Hymenée et l'Amour  
 Ne soient pas gens à cuire à mesme four (1) :  
 Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraye.  
 On y fit chere; il ne s'y servit plat  
 Où maistre Amour, Cuisinier délicat,  
 Et plus sçavant que n'est maistre Hymenée (2),  
 N'eût mis la main. Tiennette retournée,  
 Compere Estienne, homme neuf en ce fait,  
 Dit à par soy : Gille a quelque secret;  
 J'ay retrouvé Tiennette plus jolie  
 Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.  
 Reprenons-la, faisons tour de Normant;  
 Dedisons-nous, usons du privilège.  
 Voila l'exploit qui trotte incontinent,  
 Aux fins de voir le Troc et changement  
 Déclaré nul, et cassé nettement.  
 Gille assigné de son mieux se défend.  
 Un Promoteur intervient pour le Siège  
 Episcopal, et vendique le Cas.  
 Grand bruit par tout, ainsi que d'ordinaire;  
 Le Parlement évoque à soy l'affaire.  
 Sire Oudinet, le faiseur de Contracts,  
 Est amené; l'on l'entend sur la chose.  
 Voilà l'estat où l'on dit qu'est la Cause;  
 Car c'est un fait arrivé depuis peu (3).  
 Pauvre ignorant que le compere Estienne!

## 1. Editions suivantes :

Ne soient pas gens à cuire en mesme four.

## 2. Editions suivantes :

Et plus friand que n'est maistre Himenée.

3. Nous avons vu, dans les archives du Palais de Justice, l'original d'un arrêt du Parlement, rendu dans cette cause ou dans une cause semblable, dit M. Walckenaer, qui, par malheur, ne donne à ce sujet aucune indication précise.

Contre ses fins cét homme en premier lieu  
 Va de droit fil; car s'il prit à ce jeu  
 Quelque plaisir, c'est qu'alors la Chrestienne  
 N'estoit à luy; le bon sens vouloit donc  
 Que pour toujours il la laissast à Gille;  
 Sauf la Coudraye, ou Tiennette, dit-on,  
 Alloit souvent en chantant sa Chanson:  
 L'y rencontrer estoit chose facile;  
 Et supposé que facile ne fût,  
 Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.  
 Mais allez moy prescher cette doctrine  
 A des Manans. Ceux-cy pourtant avoient  
 Fait un bon tour, et très-bien s'en trouvoient,  
 Sans le dédit; c'estoit piece assez fine  
 Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.  
 J'ay grand regret de n'en avoir les gans,  
 Et dis par fois, alors que j'y rumine,  
 Auroit-on pris des Crocquans pour Trocquans  
 En fait de femme? Il faut estre honneste homme  
 Pour s'aviser d'un pareil changement.  
 Or n'est l'affaire allée en Cour de Rome,  
 Trop bien est elle au Senat de Rouën.  
 Là le Notaire aura du moins sa game  
 En plein Bureau <sup>(1)</sup>; Dieu gard sire Oudinet  
 D'un Rapporteur barbon et bien en femme,  
 Qui fasse aller la chose du Bonnet <sup>(2)</sup>.

1. Editions de 1674, de 1675 et de 1676 :

En plein bareau...

2. Editions de 1674, de 1675 et de 1676 :

Qui fasse aller cette affaire au bonnet.

Ces dix derniers ont été supprimés à partir de l'édition de 1685.

---

## IV. — LE CAS DE CONSCIENCE.

**L**es gens du país des fables  
 Donnent ordinairement  
 Noms et titres agreables  
 Assez liberalement.

Cela ne leur coute guere  
 Tout leur est Nymphes ou Bergeres,  
 Et Déesse bien souvent.  
 Horace n'y faisoit faute :  
 Si la servante de l'hoste  
 Au lit de nostre homme alloit,  
 C'estoit aussi-tost Ilie,  
 C'estoit la nymphe Egerie,  
 C'estoit tout ce qu'on vouloit (1).  
 Dieu, par sa bonté profonde,  
 Un beau jour mit dans le monde  
 Apollon son serviteur ;  
 Et l'y mit justement comme  
 Adam le nomenclateur,  
 Luy disant : Te voilà, nomme.  
 Suivant cette antique loy,  
 Nous sommes parreins du Roy.  
 De ce privilege insigne  
 Moy faiseur de vers indigne  
 Je pourrois user aussi  
 Dans les contes que voicy ;

## 1. Allusion aux vers suivants :

Hæc ubi supposuit dextro corpus mihi lævum,  
 Ilia et Egeria est : do nomen quodlibet illi.

(Lib. I, sat. II, v. 125-126.)

Et s'il me plaisoit de dire,  
 Au lieu d'Anne, Sylvanire,  
 Et, pour messire Thomas,  
 Le grand Druide Adamas,  
 Me mettroit-on à l'amande ?  
 Non : mais tout considéré,  
 Le présent conte demande  
 Qu'on dise Anne et le Curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village  
 Pour la perle et le parangon.  
 Estant un jour près d'un rivage,  
 Elle vid un jeune garçon  
 Se baigner nud. La fillette estoit drüe,  
 Honneste toutefois. L'objet plût à sa veüe.  
 Nuls defaux ne pouvoient estre au gars reprochez ;  
 Puis, dès auparavant aymé de la bergere,  
 Quand il en auroit eu l'amour les eust cachez ;  
 Jamais tailleur n'en sceut, mieux que luy, la maniere.  
 Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient  
 Comme eust fait une jalousie :  
 Cà et là ses regards en liberté couroyent  
 Où les portoit leur fantaisie ;  
 Cà et là, c'est à dire aux differents attraits  
 Du garçon au corps jeune et frais,  
 Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drete,  
 Digne enfin des regards d'Annete.  
 D'abord une honte secrete  
 La fit quatre pas reculer,  
 L'amour huit autres avancer :  
 Le scrupule survint, et pensa tout gêter.  
 Anne avoit bonne conscience :  
 Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense  
 Qui l'emporte sur le desir,  
 Quand le hazard fait naistre un sujet de plaisir ?  
 La belle à celuy-cy fit quelque résistance.  
 A la fin ne comprenant pas  
 Comme on peut pêcher de cent pas,  
 Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,

Annette la contemplative  
 Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point veu  
 Comme on dessigne sur nature ?  
 On vous campe une creature,  
 Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;  
 Puis force gens, assis comme nostre bergere,  
 Font un crayon conforme à cét original.  
 Au fond de sa memoire Anne en sceut fort bien faire  
 Un qui ne ressembloit pas mal.  
 Elle y seroit encor si Guillot ( c'est le sire )  
 Ne fust sorti de l'eau. La belle se retire  
 A propos ; l'ennemi n'estoit plus qu'à vingt pas,  
 Plus fort qu'à l'ordinaire, et c'eust esté grand cas  
 Qu'après de semblables idées  
 Amour en fust demeuré là :  
 Il contoit pour siennes déjà  
 Les faveurs qu'Anne avoit gardées.  
 Qui ne s'y fust trompé ? Plus je songe à cela,  
 Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse  
 N'osa, quoy qu'il en soit, le garçon régaler ;  
 Ne laissant pas pourtant de récapituler  
 Les poincts qui la rendoient encor toute honteuse.  
 Pasques vint, et ce fut un nouvel embarras.  
 Anne faisant passer ses pechez en reveüe,  
 Comme un passevolant mit en un coin ce cas ;  
 Mais la chose fut apperceüe.  
 Le Curé messire Thomas  
 Sceut relever le fait ; et comme l'on peut croire  
 En Confesseur exact il fit conter l'histoire,  
 Et circonstancier le tout fort amplement,  
 Pour en connoistre l'importance,  
 Puis faire aucunement quadrer la penitence,  
 Chose où ne doit errer un Confesseur prudent.  
 Celuy-cy malmena la belle.  
 Estre dans ses regards à tel poinct sensuelle !  
 C'est, dit-il, un très-grand peché.  
 Autant vaut l'avoir veu que de l'avoir touché.  
 Cependant la peine imposée

Fut à souffrir assez aysée ;  
 Je n'en parleray point ; seulement on sçaura  
 Que messieurs les Curez, en tous ces cantons là ,  
 Ainsi qu'au nostre , avoient des devots et devotes ,  
 Qui pour l'examen de leurs fautes  
 Leur payoient un tribut ; qui plus , qui moins , selon  
 Que le compte à rendre estoit long.  
 Du tribut de cet an Anne estant soucieuse ,  
 Arrive que Guillot pesche un brochet fort grand ;  
 Tout aussitost le jeune amant  
 Le donne à sa maistresse ; elle toute joyeuse  
 Le va porter du mesme pas  
 Au Curé messire Thomas.  
 Il reçoit le present , il l'admire , et le drosle  
 D'un petit coup sur l'épaule  
 La fillette regala ,  
 Luy sourit , luy dit : Voilà  
 Mon fait , joignant à cela  
 D'autres petites affaires.  
 C'estoit jour de Calande (1), et nombre de confreres  
 Devoient disner chez luy. Voulez-vous doublement  
 M'obliger ? dit-il à la belle ;  
 Accommodez chez vous ce poisson promptement ,  
 Puis l'apportez incontinent ;  
 Ma servante est un peu nouvelle.  
 Anne court ; et voilà les Prestres arrivez.  
 Grand bruit , grande cohüe , en cave on se transporte :  
 Aucuns des vins sont approuvez ;  
 Chacun en raisonne à sa sorte.  
 On met sur table ; et le Doyen  
 Prend place en salüant toute la compagnie.  
 Raconter leurs propos seroit chose infinie ;  
 Puis le lecteur s'en doute bien.

1. C'est un jour où tous les Curez du Diocèse s'assemblent,  
 pour parler des affaires communes , chez quelqu'un d'eux , qui  
 leur donne à disner ordinairement ; et cela se fait tous les  
 mois. (Note de La Fontaine.)



On permuta cent fois sans permuter pas une.  
 Santez, Dieu sçait combien : chacun à sa chacune  
 But en faisant de l'œil; nul scandale : on servit  
 Potage, menus mets, et mesme jusqu'au fruit,  
 Sans que le brochet vinst; tout le disner s'acheve  
 Sans brochet pas un brin. Guillot sçachant ce don  
 L'avoit fait retracter pour plus d'une raison.  
 Legere de brochet la troupe enfin se leve.  
 Qui fut bien estonné? Qu'on le juge; il alla  
     Dire cecy, dire cela  
     A madame Anne le jour mesme;  
 L'appela cent fois sottte, et dans sa rage extreme  
 Luy pensa reprocher l'avanture du bain.  
 Traiter vostre Curé, dit-il, comme un coquin!  
 Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs, sont-ce canail-  
     Alors par droit de représailles                      [les?  
     Anne dit au Prestre outragé,  
 Autant vaut l'avoir veu que de l'avoir mangé.

---

## V. — LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE.

**M**aistre François dit que Papimanie  
 Est un pays où les gens sont heureux <sup>(1)</sup>.  
 Le vray dormir ne fut fait que pour eux :  
 Nous n'en avons icy que la copie.  
 Et par saint Jean, si Dieu me preste vie,  
 Je le verray ce pays où l'on dort :  
 On y fait plus, on n'y fait nulle chose :  
 C'est un employ que je recherche encor.  
 Ajoûtez-y quelque petite doze  
 D'amour honneste, et puis me voila fort.

1. Rabelais, liv. IV, chap. XLV-XLVII.

Tout au rebours il est une Province  
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :  
On les connoist à leur visage mince ;  
Le long dormir est exclus de ce lieu.  
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente  
A vos regards, ayant face riante,  
Couleur vermeille, et visage replet,  
Taille non pas de quelque mingrelet,  
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,  
Cetuy me semble, à le voir, Papimane.  
Si d'autre part celuy que vous verrez  
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,  
Sans hesiter qualifiez cét homme  
Papefiguier. Papefigue se nomme  
L'Isle et Province où les gens autrefois  
Firent la figue au portrait du saint Pere :  
Punis en sont ; rien chez eux ne prospere :  
Ainsi nous l'a conté maistre François.  
L'Isle fut lors donnée en apannage  
A Lucifer : c'est sa maison des champs.  
On void courir par tout cet heritage  
Ses commensaux, rudes à pauvres gens ;  
Peuple ayant queüe, ayant cornes et grifes,  
Si maints tableaux ne sont point apocriphes.  
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs  
Vid un manant rusé, des plus trompeurs,  
Verser un champ dans l'Isle dessusdite.  
Bien paroissoit la terre estre maudite,  
Car le manant avec peine et sueur  
La retournoit, et faisoit son labeur.  
Survient un diable à titre de Seigneur.  
Ce diable estoit des gens de l'Evangile,  
Simple, ignorant, à tromper très-facile,  
Bon Gentilhomme, et qui, dans son courroux,  
N'avoit encor tonné que sur les choux :  
Plus ne sçavoit apporter de dommage.  
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage  
N'est mon talent : je suis un diable issu

De noble race, et qui n'a jamais sceu  
Se tourmenter ainsi que font les autres.  
Tu sçais, vilain, que tous ces champs sont nostres;  
Ils sont à nous dévoluts par l'édit  
Qui mit jadis cette Isle en interdit.  
Vous y vivez dessous nostre police.  
Partant, vilain, je puis avec justice  
M'attribuer tout le fruit de ce champ :  
Mais je suis bon, et veux que dans un an  
Nous partagions sans noise et sans querelle.  
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?  
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux  
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle ;  
Car c'est un grain qui vient fort aisément.  
Je ne connois ce grain là nullement,  
Dit le lutin ; comment dis-tu ? Touzelle ?  
Memoire n'ay d'aucun grain qui s'appelle  
De cette sorte : or, emplis-en ce lieu ;  
Touzelle soit, touzelle de par Dieu !  
J'en suis content. Fais donc viste, et travaille ;  
Manant travaille, et travaille vilain ;  
Travailler est le fait de la canaille :  
Ne t'attends pas que je t'ayde un seul brin,  
Ny que par moy ton labeur se consume :  
Je t'ay ja dit que j'estois gentilhomme,  
Né pour chommer, et pour ne rien sçavoir.  
Voicy comment ira nostre partage :  
Deux lots seront, dont l'un, c'est à sçavoir  
Ce qui hors terre et dessus l'heritage  
Aura poussé, demeurera pour toy ;  
L'autre dans terre est réservé pour moy.  
L'oust arrivé, la touzelle est siée,  
Et tout d'un temps sa racine arrachée,  
Pour satisfaire au lot du diableteau.  
Il y croyoit la semence attachée,  
Et que l'épi, non plus que le tuyau,  
N'estoit qu'une herbe inutile et sechée.  
Le Laboureur vous la serra très-bien.

L'autre au marché porta son chaume vendre :  
On le hūa ; pas un n'en offrit rien ;  
Le pauvre diable estoit prest à se pendre.  
Il s'en alla chez son copartageant :  
Le drosle avoit la touzelle vendüe ,  
Pour le plus seur, en gerbe, et non batüe ,  
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.  
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe.  
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour ;  
C'est ton métier : je suis diable de cour  
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.  
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?  
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain  
Planter me faut ou navets ou carottes :  
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes ,  
Si mieux n'aymez raves dans la saison.  
Raves, navets, carottes, tout est bon,  
Dit le lutin ; mon lot sera hors terre ;  
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre  
Avecque toy si tu ne m'y contrains.  
Je vais tenter quelques jeunes Nonains.  
L'auteur ne dit ce que firent les Nones.  
Le temps venu de recueillir encor,  
Le manan prend raves belles et bonnes ;  
Feuilles sans plus tombent pour tout tresor  
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,  
Court au marché. Grande fut la risée ;  
Chacun luy dit son mot cette fois là.  
Monsieur le diable, où croist cette denrée ?  
Où mettez-vous ce qu'on en donnera ?  
Plein de courroux, et vuide de pecune,  
Leger d'argent, et chargé de rancune,  
Il va trouver le manant qui rioit  
Avec sa femme, et se solacioit.  
Ah par la mort, par la sang, par la teste,  
Dit le demon, il le payra, par bieu.  
Vous voicy donc, Phlipot, la bonne bête !  
Çà, ça, galons-le en enfant de bon lieu.

Mais il vaut mieux remettre la partie :  
J'ay sur les bras une dame jolie  
A qui je dois faire franchir le pas.  
Elle le veut, et puis ne le veut pas.  
L'époux n'aura dedans la confrairie  
Si-tost un pied, qu'à vous je reviendray,  
Maistre Phlipot, et tant vous galeray,  
Que ne jouërez ces tours de vostre vie.  
A coups de grife il faut que nous voyons  
Lequel aura de nous deux belle amie,  
Et jouïra du fruit de ces sillons.  
Prendre pourrois d'autorité suprême  
Touzelle et grain, champ et rave, enfin tout ;  
Mais je les veux avoir par le bon bout.  
N'esperez plus user de stratageme.  
Dans huit jours d'huy, je suis à vous, Phlipot,  
Et touchez là, cecy sera mon arme.  
Le villageois, étourdy du vacarme,  
Au farfadet ne put répondre un mot.  
Perrette en rit ; c'estoit sa mesnagere ;  
Bonne galande en toutes les façons,  
Et qui sceut plus que garder les moutons,  
Tant qu'elle fut en âge de bergere.  
Elle luy dit : Phlipot ne pleure point ;  
Je veux d'icy renvoyer de tout poinct  
Ce diableteau : c'est un jeune novice  
Qui n'a rien veu ; je t'en tireray hors ;  
Mon petit doigt sçauroit plus de malice,  
Si je voulois, que n'en sçait tout son corps.  
Le jour venu Phlipot qui n'estoit brave,  
Se va cacher, non point dans une cave,  
Trop bien va-t-il se plonger tout entier  
Dans un profond et large benistier.  
Aucun démon n'eust sceu par où le prendre,  
Tant fust subtil ; car d'étoles, dit-on,  
Il s'afubla le chef pour s'en défendre,  
S'estant plongé dans l'eau jusqu'au menton.  
Or le laissons, il n'en viendra pas faite.

Tout le Clergé chante autour, à voix haute,  
*Vade retro*. Perrette cependant  
 Est au logis le lutin attendant.  
 Le lutin vient : Perrette échevelée  
 Sort, et se plaint de Phlipot en criant :  
 Ah ! le bourreau ! le traistre ! le méchant !  
 Il m'a perdüe, il m'a toute affolée.  
 Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous,  
 A coups de grife, il m'a dit en courroux  
 Qu'il se devoit contre votre excellence  
 Batre tantost, et batre à toute outrance.  
 Pour s'éprouver le perfide m'a fait  
 Cette balafre. A ces mots au folet  
 Elle fait voir... Et quoy ? Chose terrible.  
 Le diable en eut une peur tant horrible,  
 Qu'il se signa, pensa presque tomber ;  
 Onc n'avoit veu, ne leu, n'ouï conter  
 Que coups de grife eussent semblable forme.  
 Bref, aussi-tost qu'il apperceut l'énorme  
 Solution de continuité,  
 Il demeura si fort épouventé,  
 Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.  
 Tous les voisins chommerent la défaite  
 De ce démon : le Clergé ne fut pas  
 Des plus tardifs à prendre part au cas.

## VI. — FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE.

**V**ers le levant, le vieil de la montagne  
 Se rendit craint par un moyen nouveau.  
 Craint n'estoit-il pour l'immense cam-  
 pagne  
 Qu'il possedast, ny pour aucun monceau  
 D'or ou d'argent ; mais parce qu'au cerveau



De ses sujets il imprimoit des choses  
 Qui de maint fait courageux estoyent causes.  
 Il choissoit entre eux les plus hardis ;  
 Et leur faisoit donner du paradis  
 Un avantgoust à leurs sens perceptible :  
 Du paradis de son législateur ;  
 Rien n'en a dit ce prophète menteur  
 Qui ne devinst très-croyable et sensible  
 A ces gens là : comment s'y prenoit-on ?  
 On les faisoit boire tous de façon  
 Qu'ils s'enyvroient, perdoient sens et raison.  
 En cet estat, privez de connoissance,  
 On les portoit en d'agreables lieux,  
 Ombrages frais, jardins délicieux.  
 Là se trouvoient tendrons en abondance,  
 Plus que maillez, et beaux par excellence :  
 Chaque réduit en avoit à couper.  
 Si se venoient joliment atrouper  
 Prés de ces gens, qui, leur boisson cuvée,  
 S'émerveilloient de voir cette couvée,  
 Et se croyoient habitans devenus  
 Des champs heureux qu'assine à ses élus  
 Le faux Mahom. Lors de faire accointance,  
 Turcs d'aprocher, tendrons d'entrer en danse,  
 Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,  
 Au son de luts (1) accompagnans les voix  
 Des rossignols : il n'est plaisir au monde  
 Qu'on ne goûtast dedans ce paradis :  
 Les gens trouvoient en son charmant pourpris  
 Les meilleurs vins de la machine ronde,  
 Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,  
 Et de leurs sens perdre l'entier usage.  
 On les faisoit aussi-tost reporter  
 Au premier lieu. De tout ce tripotage  
 Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement

1. Edition de 1685 :

Au son des luts...

Que quelque jour de semblables delices  
Les attendoient, pourveu que hardiment,  
Sans redouter la mort ny les supplices,  
Ils fissent chose agreable à Mahom,  
Servant leur prince en toute occasion.  
Par ce moyen leur prince pouvoit dire  
Qu'il avoit gens à sa devotion,  
Determinez, et qu'il n'estoit Empire  
Plus redouté que le sien icy bas.  
Or ay-je esté prolix sur ce cas  
Pour confirmer l'histoire de Feronde.  
Feronde estoit un sot de par le monde,  
Riche manant, ayant soin du tracas,  
Dixmes et cens, revenus et menage  
D'un Abbé blanc. J'en sçais de ce plumage  
Qui valent bien les noirs, à mon avis,  
En fait que d'estre aux maris secourables,  
Quand forte tasche ils ont en leur logis,  
Si qu'il y faut Moines et gens capables.  
Au lendemain celui-cy ne songeoit,  
Et tout son fait dés la veille mangeoit,  
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apostre,  
N'ayant autre œuvre, autre employ, penser autre,  
Que de chercher où gisoient les bons vins,  
Les bons morceaux, et les bonnes commeres,  
Sans oublier les gaillardes Nonains,  
Dont il faisoit peu de part à ses freres.  
Feronde avoit un joli chaperon  
Dans son logis, femme sienne, et dit-on  
Que Parantele estoit entre la Dame  
Et nostre Abbé; car son prédecesseur,  
Oncle et parrein, dont Dieu veuille avoir l'ame,  
En estoit pere, et la donna pour femme  
A ce manant, qui tint à grand honneur  
De l'épouser. Chacun sçait que de race  
Communément fille bastarde chasse :  
Celle-cy donc ne fit mentir le mot.  
Si n'estoit pas l'époux homme si sot

Qu'il n'en eust doute, et ne vist en l'affaire  
 Un peu plus clair qu'il n'estoit necessaire.  
 Sa femme alloit toujours chez le Prélat,  
 Et prétextoit ses allées et venües  
 Des soins divers de cet œconomat.  
 Elle alleguoit mille affaires menuës.  
 C'estoit un compte, ou c'estoit un achapt;  
 C'estoit un rien; tant peu plaignoit sa peine.  
 Bref, il n'estoit nul jour en la sepmaine,  
 Nulle heure au jour, qu'on ne vist en ce lieu  
 La receveuse. Alors le pere en Dieu  
 Ne manquoit pas d'écarter tout son monde :  
 Mais le mari, qui se doutoit du tour,  
 Rompoit les chiens, ne manquant au retour  
 D'imposer mains sur Madame Feronde.  
 Onc il ne fut un moins commode époux.  
 Esprits ruraux volontiers sont jaloux,  
 Et sur ce point à chausser difficiles,  
 N'estant pas faits aux coütumes des Villes.  
 Monsieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,  
 Comme Prélat qu'il estoit, partant homme  
 Fuyant la peine, aymant le plaisir pur,  
 Ainsi que fait tout bon suppost de Rome.  
 Ce n'est mon goust; je ne veux de plein saut  
 Prendre la ville, aymant mieux l'escalade;  
 En amour dea, non en guerre; il ne faut  
 Prendre cecy pour guerriere bravade,  
 Ny m'enrôller là dessus malgré moy.  
 Que l'autre usage ayt la raison pour soy,  
 Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire  
 Du receveur, qu'on mit en Purgatoire  
 Pour le guerir; et voicy comme quoy.  
 Par le moyen d'une poudre endormante,  
 L'abbé le plonge en un très-long sommeil.  
 On le croit mort, on l'enterre, l'on chante;  
 Il est surpris de voir, à son réveil,  
 Autour de luy, gens d'estrange maniere;  
 Car il estoit au large dans sa biere,

Et se pouvoit lever de ce tombeau  
Qui conduisoit en un profond caveau.  
D'abord la peur se saisit de nostre homme.  
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?  
Seroit-ce point quelque espece de sort ?  
Puis il demande aux gens comme on les nomme,  
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu  
L'on le retient, et qu'a-t-il fait à Dieu ?  
L'un d'eux luy dit : Console-toy, Feronde ;  
Tu te verras citoyen du haut monde  
Dans mille ans d'huy, complets et bien contez ;  
Auparavant il faut d'aucuns pechez  
Te nettoyer en ce saint Purgatoire :  
Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire  
En sortira. L'ange consolateur  
Donne, à ces mots, au pauvre receveur  
Huit ou dix coups de forte discipline,  
En luy disant : C'est ton humeur mutine,  
Et trop jalouse, et desplaisant (1) à Dieu,  
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.  
Le receveur, s'estant frotté l'épaule,  
Fait un soupir : Mille ans ! c'est bien du temps !  
Vous noterez que l'Ange estoit un drosle,  
Un frere Jean, novice de leans.  
Ses compagnons jouoient chacun un role  
Pareil au sien dessous un feint habit.  
Le receveur requiert pardon, et dit :  
Las ! si jamais je rentre dans la vie,  
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,  
Ne rentreront dans mon maudit esprit :  
Pourrois-je point obtenir cette grâce ?  
On la luy fait esperer, non si-tost ;  
Force est qu'un an dans ce sejour se passe ;  
Là cependant il aura ce qu'il faut  
Pour sustenter son corps, rien davantage ;

1. *Desplaisante*, dans l'édition de 1675 (sans lieu) et dans celle de 1685.

Quelque grabat, du pain pour tout potage,  
 Vingt coups de fouët chaque jour, si l'Abbé,  
 Comme Prélat rempli de charité,  
 N'obtient du Ciel qu'au moins on luy remette,  
 Non le total des coups, mais quelque quart,  
 Voire moitié, voire la plus grand part.  
 Doubter ne faut qu'il ne s'en entremette,  
 A ce sujet disant mainte oraison.  
 L'Ange en après luy fait un long sermon :  
 A tort, dit-il, tu conceus du soupçon ;  
 Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?  
 Un Abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;  
 Il n'écherroit que dix coups pour un noir.  
 Défais-toy donc de tes erreurs passées.  
 Il s'y résout. Qu'eust-il fait ? Cependant  
 Sire Prélat et Madame Feronde  
 Ne laissent perdre un seul petit moment.  
 Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?  
 Ce qu'elle y fait ? Tout bien ; nostre Prélat  
 L'a consolée, et ton œconomat  
 S'en va son train, toujours à l'ordinaire.  
 Dans le Couvent toujours a-t-elle affaire ?  
 Où donc ? Il faut qu'ayant seule à present  
 Le faix entier sur soy, la pauvre femme  
 Bon gré, malgré, leans aille souvent,  
 Et plus encor que pendant ton vivant.  
 Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.  
 Ame j'ay cru le devoir appeller,  
 Ses pourvoyeurs ne le faisant manger  
 Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve  
 Se passe entier, luy jeusnant, et l'Abbé  
 Multipliant œuvres de charité,  
 Et mettant peine à consoler la veuve.  
 Tenez pour seur qu'il y fit de son mieux.  
 Son soin ne fut long-temps infructueux :  
 Pas ne semoit en une terre ingrate.  
 Pater abbas avec juste sujet  
 Appréhenda d'estre pere en effet.

Comme il n'est bon que telle chose éclate,  
 Et que le fait ne puisse estre nié,  
 Tant et tant fut par sa paternité  
 Dit d'Oraisons, qu'on vid du Purgatoire  
 L'ame sortir, legere, et n'ayant pas  
 Once de chair. Un si merueilleux cas  
 Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire  
 Ce qu'ils voyoient. L'Abbé passa pour saint.  
 L'époux pour sien le fruit posthume tint,  
 Sans autrement de calcul oser faire.  
 Double miracle estoit en cette affaire,  
 Et la grossesse, et le retour du mort.  
 On en chanta Té-déums à renfort.  
 Sterilité régnoit en mariage  
 Pendant cet an, et mesme au voisinage  
 De l'Abbaye, encor bien que leans  
 On se voüast pour obtenir enfans.  
 A tant laissons l'œconome et sa femme;  
 Et ne soit dit que nous autres époux  
 Nous meritions ce qu'on fit à cette ame  
 Pour la guerir de ses soupçons jaloux.

## VII. — LE PSAUTIER.

**N**ones, souffrez pour la dernière fois  
 Qu'en ce recueil, malgré moy, je vous place.  
 De vos bons tours les contes ne sont froids;  
 Leur aventure a ne sçais quelle grace  
 Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix.  
 Encore un donc, et puis c'en seront trois.  
 Trois? je faux d'un; c'en seront au moins quatre.  
 Contons-les bien: Mazet le compagnon;  
 L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon



Pour la guerir d'un mal opiniâtre ;  
 Ce conte-cy, qui n'est le moins fripon ;  
 Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,  
 Je ne tiens pas qu'il la faille rabatre.  
 Les voila tous : quatre , c'est conte rond.  
 Vous me direz : C'est une étrange affaire  
 Que nous ayons tant de part en ceci !  
 Que voulez-vous ? je n'y sçaurois que faire ;  
 Ce n'est pas moy qui le souhaite ainsi.  
 Si vous teniez toûjours vostre breviaire,  
 Vous n'auriez rien à demesler icy ;  
 Mais ce n'est pas vostre plus grand souci.  
 Passons donc viste à la presente histoire.  
 Dans un couvent de Nones frequentoit  
 Un jouvenceau , friand , comme on peut croire ,  
 De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit  
 Goust à le voir, et des yeux le couvoit,  
 Luy sourioit , faisoit la complaisante ,  
 Et se disoit sa très-humble servante ,  
 Qui pour cela d'un seul poinct n'avançoit.  
 Le conte dit que leans il n'estoit  
 Vieille ny jeune à qui le personnage  
 Ne fist songer quelque chose à part soy ;  
 Soupirs trotoient : bien voyoit le pourquoy,  
 Sans qu'il s'en mist en peine davantage.  
 Sœur Isabeau seule pour son usage  
 Eut le galand : elle le meritoit,  
 Douce d'humeur, gentille de corsage,  
 Et n'en estant qu'à son apprentissage,  
 Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit  
 Pour deux raisons : son amant, et ses charmes.  
 Dans ses amours chacune l'épioit :  
 Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.  
 Tant et si bien l'épierent les sœurs ,  
 Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs  
 Dont on confie aux ombres le mystere,  
 En sa cellule on ouït certains mots,  
 Certaine voix, enfin certains propos

Qui n'estoient pas sans doute en son bréviaire.  
C'est le galand, ce dit-on, il est pris ;  
Et de courir ; l'alarme est aux esprits ;  
L'exaim fremit, sentinelle se pose.  
On va conter en triomphe la chose  
A mere Abbesse ; et heurtant à grands coups,  
On luy cria : Madame , levez-vous ;  
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.  
Vous noterez que Madame n'estoit  
En oraison, ny ne prenoit son somme.  
Trop bien alors dans son lit elle avoit  
Messire Jean, curé du voisinage.  
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,  
Elle se leve, en haste, étourdiment,  
Cherche son voile ; et malheureusement,  
Dessous sa main tombe du personnage  
Le haut de chausse, assez bien ressemblant,  
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,  
A certain voile aux Nones familier,  
Nommé pour lors entre-elles leur Psautier.  
La voila donc de gregues affublée.  
Ayant sur soy ce nouveau couvrechef,  
Et s'estant fait raconter derechef  
Tout le catus, elle dit, irritée :  
Voyez un peu la petite effrontée,  
Fille du diable, et qui nous gastera  
Nostre couvent ! Si Dieu plaist, ne fera ;  
S'il plaist à Dieu, bon ordre s'y mettra :  
Vous la verrez tantost bien chapitrée.  
Chapitre donc, puisque chapitre y a,  
Fut assemblé. Mere Abbesse, entourée  
De son Senat, fit venir Isabeau,  
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage  
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau  
Venoit d'en faire un different usage.  
Quoy ! dit l'Abbesse, un homme dans ce lieu !  
Un tel scandale en la maison de Dieu !  
N'estes-vous point morte de honte encore ?

Qui nous a fait recevoir parmi nous  
Cette voirie ? Isabeau, sçavez-vous  
(Car desormais qu'icy l'on vous honore  
Du nom de sœur, ne le pretendez pas),  
Sçavez-vous, dis-je, à quoy, dans un tel cas,  
Nostre institut condamne une meschante ?  
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.  
Parlez, parlez. Lors la pauvre Nonain,  
Qui jusque là, confuse et repentante,  
N'osoit bransler, et la veüe abbaissoit,  
Leve les yeux, par bon-heur apperçoit  
Le haut de chausse, à quoy toute la bande,  
Par un effet d'émotion trop grande,  
N'avoit pris garde, ainsi qu'on void souvent.  
Ce fut hazard qu'Isabelle à l'instant  
S'en apperceut. Aussi-tost la pauvrette  
Reprend courage, et dit tout doucement :  
Vostre Psautier a ne sçais quoy qui pend ;  
Raccommodez-le. Or, c'estoit l'éguillette :  
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.  
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air  
D'un haut de chausse, et la jeune Nonette,  
Ayant l'idée encor fraische des deux,  
Ne s'y méprit : non pas que le Messire  
Eust chausse faite ainsi qu'un amoureux :  
Mais à peu près ; cela devoit suffire.  
L'Abbesse dit : Elle ose encore rire !  
Quelle insolence ! Un peché si honteux  
Ne la rend pas plus humble et plus soumise !  
Veut-elle point que l'on la Canonise ?  
Laissez mon voile, esprit de Lucifer ;  
Songez, songez, petit tison d'enfer,  
Comme on pourra racommoder vostre ame.  
Pas ne finit mere Abbesse sa game  
Sans sermonner et tempester beaucoup.  
Sœur Isabeau luy dit encore un coup :  
Raccommodez vostre Psautier, Madame.  
Tout le troupeau se met à regarder :

Jeunes de rire , et vieilles de gronder.  
 La voix manquant à nostre sermonneuse ,  
 Qui , de son troc bien faschée et honteuse ,  
 N'eut pas le mot à dire en ce moment ,  
 L'exaim fit voir , par son bourdonnement ,  
 Combien rouloient de diverses pensées  
 Dans les esprits. Enfin l'Abbesse dit :  
 Devant qu'on eust tant de voix ramassées ,  
 Il seroit tard ; que chacune en son lit  
 S'aïlle remettre. A demain toute chose.  
 Le lendemain ne fut tenu , pour cause ,  
 Aucun chapitre ; et le jour en suivant  
 Tout aussi peu. Les sages du Couvent  
 Furent d'avis que l'on se devoit taire ;  
 Car trop d'éclat eust pu nuire au troupeau.  
 On n'en vouloit à la pauvre Isabeau  
 Que par envie : ainsi , n'ayant pu faire  
 Qu'elle laschast aux autres le morceau ,  
 Chaque Nonain , faute de jouvenceau ,  
 Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.  
 Les vieux amis reviennent de plus beau.  
 Par préciput à nostre belle on laisse  
 Le jeune fils , le Pasteur à l'Abesse ,  
 Et l'union alla jusques au poinct  
 Qu'on en prestoit à qui n'en avoit point.

## VIII. — LE ROY CANDAULE

## ET LE MAÎTRE EN DROIT.

**F**orce gens ont esté l'instrument de leur mal ;  
 Candaule en est un témoignage.  
 Ce Roy fut en sotise un très-grand person-  
 Il fit pour Gygés son vassal [nage ;  
 Une galanterie imprudente et peu sage.

Vous voyez, luy dit-il, le visage charmant  
 Et les traits délicats dont la Reyne est pourveüe ;  
 Je vous jure ma foy que l'accompagnement  
 Est d'un tout autre prix, et passe infiniment ;  
 Ce n'est rien qui ne l'a veüe

Toute nüe.

Je vous la veux monstrier sans qu'elle en sçache rien,  
 Car j'en sçais un très bon moyen ;

Mais à condition... vous m'entendez fort bien  
 Sans que j'en dise davantage ;  
 Gygés, il vous faut estre sage ;  
 Point de ridicule desir :

Je ne prendrois pas de plaisir

Aux vœux impertinents qu'une amour sottte et vaine  
 Vous feroit faire pour la Reyne,

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant  
 Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,  
 Que mesme le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ay laissée,

Vous estes connoisseur ; venez estre témoin  
 De ma felicité suprême.

Ils vont : Gygés admire ! Admirer c'est trop peu :  
 Son étonnement est extrême.

Ce doux objet jouä son jeu.

Gygés en fut émeu, quelque effort qu'il pust faire.

Il auroit voulu se taire,

Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti ;

Mais son silence eust fait soupçonner du mystere :  
 L'exageration fut le meilleur parti.

Il s'en tint donc pour averti (1) ;

Et, sans faire le fin, le froid, ny le modeste,

Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.

Dieux, disoit-il au Roy, quelle felicité !

Le beau corps ! le beau cuir ! ô ciel ! et tout le reste !

1. Edition de Gaspard Migeon, 1675 :

Il s'en tient donc pour averti.

De ce gaillard entretien  
 La Reyne n'entendit rien ;  
 Elle l'eust pris pour outrage :  
 Car en ce siecle ignorant  
 Le beau sexe estoit sauvage.  
 Il ne l'est plus maintenant,  
 Et des louanges pareilles  
 De nos Dames d'apresent  
 N'écorchent point les oreilles.

Nostre examinateur soupiroit dans sa peau ;  
 L'émotion croissoit, tant tout luy sembloit beau.  
 Le Prince, s'en doutant, l'emmena ; mais son ame  
 Emporta cent traits de flame :  
 Chaque endroit lança le sien ;  
 Helas ! fuir n'y sert de rien ;  
 Tourmens d'amour font si bien  
 Qu'ils sont toujours de la suite.

Prés du prince, Gygés eut assez de conduite ;  
 Mais de sa passion la Reyne s'apperceut.

Elle sceut

L'origine du mal ; le Roy, prétendant rire,  
 S'avisa de luy tout dire.  
 Ignorant ! sçavoit-il point  
 Qu'une Reyne sur ce point  
 N'ose entendre raillerie ?  
 Et supposé qu'en son cœur  
 Cela luy plaise, elle rie,  
 Il luy faut, pour son honneur,  
 Contrefaire la furie.  
 Celle-cy le fut vrayment,  
 Et reserva dans soy-mesme  
 De quelque vengeance extrême  
 Le desir très-vehement.  
 Je voudrois pour un moment,  
 Lecteur, que tu fusses femme :  
 Tu ne sçaurois autrement  
 Concevoir jusqu'où la Dame  
 Porta son secret dépit.



Un mortel eust le crédit  
 De voir de si belles choses,  
 A tous mortels lettres clauses !  
 Tels dons estoient pour des Dieux,  
 Pour des Roys, voulois-je dire ;  
 L'un et l'autre y vient de cire,  
 Je ne sçais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.  
 Honte, despit, courroux, son cœur employa tout ;  
 Amour mesme, dit-on, fut de l'intelligence :

Dequoy ne vient-il point à bout ?

Gygés estoit bien fait ; on l'excusa sans peine :  
 Sur le monstreur d'appas tomba toute la hayne.

Il estoit mari, c'est son mal ;

Et les gens de ce caractere

Ne sçauroient en aucune affaire

Commètre de peché qui ne soit capital.

Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?

Voila le Roy häi, voila Gygés aymé,

Voila tout fait et tout formé

Un époux du grand catalogue ;

Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.

La sotise du Prince estoit d'un tel mérite,

Qu'il fut fait in petto confrere de Vulcan ;

De là jusqu'au bonnet la distance est petite.

Cela n'estoit que bien, mais la parque maudite

Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,

Le pauvre Roy par nos amans

Fut deputé vers le Cocite ;

On le fit trop boire d'un coup :

Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.

Bien tost un certain breuvage

Luy fit voir le noir rivage,

Tandis qu'aux yeux de Gygés

S'étaoient de blancs objets :

Car, fust-ce amour, fust-ce rage,

Bien-tost la Reyne le mit

Sur le thrône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire :  
 On la sçavoit assez ; mais je me sçais bon gré ,  
     Car l'exemple a très-bien quadré ;  
 Mon texte y va tout droit : mesme j'ay peine à croire  
 Que le Docteur en loix dont je vais discourir  
 Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.  
 Rome, pour ce coup cy, me fournira la Scene ;  
 Rome, non celle-la que les mœurs du vieux temps  
 Rendoient triste, severe, incommode aux galants ,  
     Et de sottes femelles pleine ;  
 Mais Rome d'aujourd'huy, séjour charmant et beau ,  
     Où l'on suit un train plus nouveau.  
 Le plaisir est la seule affaire  
 Dont se piquent ses habitans :  
 Qui n'auroit que vingt ou trente ans ,  
     Ce seroit un voyage à faire.  
 Rome donc eut naguere un maistre dans cét art  
 Qui du tien et du mien tire son origine ;  
 Homme qui hors de là faisoit le gouguenard ;  
     Tout passoit par son étamine :  
     Aux dépends du tiers et du quart  
 Il se divertissoit. Avint que le légiste ,  
 Parmi ses écoliers, dont il avoit toûjours  
     Longue liste ,  
 Eut un François, moins propre à faire en droit un cours  
     Qu'en Amours.  
 Le Docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste,  
 Luy dit : Nôtre feal, vous voila de relais ,  
 Car vous avez la mine, estant hors de l'école ,  
     De ne lire jamais  
     Bartole.  
 Que ne vous poussez-vous ? Un François estre ainsi  
     Sans intrigue et sans amourettes !  
 Vous avez des talens ; nous avons des coquettes ,  
     Non pas pour une, Dieu merci.  
 L'étudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome ;  
 Et puis, hors les beautez qui font plaisir aux gens  
     Pour la somme,

Je ne vois pas que les galans  
 Trouvent icy beaucoup à faire.  
 Toute maison est monastere :  
 Double porte , verroux , une matrone austere ,  
 Un mary, des Argus. Qu'irais-je , à vostre avis ,  
 Chercher en de pareils logis ?  
 Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.  
 Ha ! ha ! la lune aux dents ! repartit le Docteur ;  
 Vous nous faites beaucoup d'honneur.  
 J'ay pitié des gens nœufs comme vous. Nostre Ville  
 Ne vous est pas connuë , en tant que je puis voir.  
 Vous croyez donc qu'il faille avoir  
 Beaucoup de peine à Rome en fait que d'avantures ?  
 Sçachez que nous avons icy des creatures  
 Qui feront leurs maris cocus  
 Sur la moustache des Argus.  
 La chose est chez nous très commune.  
 Témoignez seulement que vous cherchez fortune ;  
 Placez-vous dans l'Eglise auprès du benistier ;  
 Presentez sur le doigt aux Dames l'eau sacrée ;  
 C'est d'amourettes les prier.  
 Si l'air du suppliant à quelque Dame agrée ,  
 Celle-là , sçachant son métier ,  
 Vous envoyra faire un message.  
 Vous serez déterré , logeassiez-vous en lieu  
 Qui ne fust connu que de Dieu :  
 Une vieille viendra , qui , faite au badinage ,  
 Vous sçaura mesnager un secret entretien.  
 Ne vous embarrassez de rien.  
 De rien ; c'est un peu trop , j'excepte quelque chose :  
 Il est bon de vous dire en passant, nostre ami ,  
 Qu'à Rome il faut agir en galand et demi.  
 En France on peut conter des fleurettes , l'on cause ;  
 Icy tous les momens sont chers et précieux :  
 Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieux.  
 Sans estre gascon je puis dire  
 Que je suis un merveilleux sire.  
 Peut-estre ne l'estoit-il point :

Tout homme est gascon sur ce point.  
Les avis du Docteur furent bons : le jeune homme  
Se campe en une Eglise où venoit tous les jours  
    La fleur et l'élite de Rome,  
Des Graces, des Venus, avec un grand concours  
    D'amours :  
C'est à dire, en chrestien, beaucoup d'Angees femelles :  
Sous leurs voiles brilloient des yeux pleins d'éteincelles.  
Benistier, le lieu saint n'estoit pas sans cela :  
Nostre homme en choisit un chanceux pour ce point là ;  
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles ;  
Reverences, le drosle en faisoit des plus belles ,  
    Des plus dévotes : cependant  
Il offroit l'eau lustrale. Un Ange, entre les autres ,  
En prit de bonne grace. Alors l'étudiant  
    Dit en son cœur : Elle est des nôtres.  
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous :  
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.  
    Il s'y fit nombre de folies.  
    La Dame estoit des plus jolies ,  
    Le passe temps fut des plus doux.  
Il le conte au Docteur. Discretion françoise  
Est chose outre nature et d'un trop grand effort.  
    Dissimuler un tel transport ,  
    Cela sent son humeur bourgeoise.  
Du fruit de ses conseils le Docteur s'applaudit,  
Rit en Jurisconsulte, et des maris se raille.  
    Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit  
    De garder du loup leur ouaille !  
Un berger en a cent ; des hommes ne sçauront  
    Garder la seule qu'ils auront !  
Bien luy sembloit ce soin chose un peu malaisée,  
Mais non pas impossible ; et, sans qu'il eust cent yeux,  
    Il défoit, graces aux Cieux ,  
    Sa femme, encor que très rusée.  
A ce discours, ami Lecteur,  
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,  
    Que l'heroïne de ce conte

Fust propre femme du Docteur :  
 Elle l'estoit pourtant. Le pis fut que mon homme ,  
 En s'informant de tout , et des si , et des cas ,  
 Et comme elle estoit faite , et quels secrets appas ,  
 Vid que c'estoit sa femme en somme.  
 Un seul poinct l'arrestoit ; c'estoit certain talent  
 Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant ,  
 Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.  
 A ce signe , ce n'est pas elle ,  
 Disoit en soy le pauvre Epoux ;  
 Mais les autres poincts y sont tous ;  
 C'est elle. Mais ma femme au logis est resveuse ,  
 Et celle-cy paroist causeuse  
 Et d'un agreable entetien ;  
 Assurément c'en est une autre :  
 Mais du reste il n'y manque rien ;  
 Taille , visage , traits , mesme poil ; c'est la nostre.  
 Après avoir bien dit tout bas ,  
 Ce l'est , et puis , ce ne l'est pas ,  
 Force fut qu'au premier en demeurast le sire.  
 Je laisse à penser son courroux ,  
 Sa fureur , afin de mieux dire.  
 Vous vous estes donnez un second rendez-vous ?  
 Poursuivit-il. Ouy , reprit nostre apôtre ;  
 Elle et moy n'avons eu garde de l'oublier ,  
 Nous trouvans trop bien du premier  
 Pour n'en pas mesnager un autre ,  
 Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.  
 La résolution , dit le Docteur , est belle.  
 Je sçaurois volontiers quelle est cette donzelle.  
 L'écolier repartit : Je ne l'ay pu sçavoir ;  
 Mais qu'importe ? Il suffit que je sois contant d'elle.  
 Dés à présent je vous répons  
 Que l'Epoux de la Dame a toutes ses façons :  
 Si quelqu'une manquoit , nous la luy donnerons  
 Demain , en tel endroit , à telle heure , sans faute.  
 On doit m'attendre entre deux draps ,  
 Champ de bataille propre à de pareils combats.

Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute :  
Le logis est propre et paré.  
On m'a fait à l'abord traverser un passage  
Où jamais le jour n'est entré ;  
Mais aussi-tôt après, la vieille du message  
M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foy,  
Tout ce qu'amour a de délices :  
On peut s'en rapporter à moy.  
A ce discours jugez quels estoient les supplices  
Qu'enduroit le Docteur. Il forme le dessein  
De s'en aller le lendemain  
Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,  
Convaincre sa moitié, luy faire un vasselage  
Dont il fust à jamais parlé.  
N'en déplaise au nouveau confrere,  
Il n'estoit pas bien conseillé ;  
Mieux valoit pour le coup se taire,  
Sauf d'apporter en temps et lieu  
Remede au cas, moyennant Dieu.  
Quand les épouses font un récipiendaire  
Au benoist estat de cocu,  
S'il en peut sortir franc, c'est à luy beaucoup faire ;  
Mais, quand il est déjà receu,  
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.  
Le Docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant  
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant  
Son Parrein en cocüage,  
Il feroit tour d'homme sage :  
Son Parrein, cela s'entend,  
Pourveu que sous ce galant  
Il eust fait aprentissage ;  
Chose dont, à bon droit, le Lecteur peut douter.  
Quoy qu'il en soit, l'Epoux ne manque pas d'aller  
Au logis de l'Avanture,  
Croyant que l'allée obscure,  
Son silence, et le soin de ce cacher le nez,  
Sans qu'il fust reconnu, le feroient introduire  
En ces lieux si fortunez ;



Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire  
 Une lanterne sourde; et, plus fine cent fois  
 Que le plus fin Docteur en loix,  
 Elle reconnut l'homme, et sans estre surprise,  
 Elle luy dit : Attendez là;  
 Je vais trouver Madame Elise.  
 Il la faut avertir : je n'ose sans cela  
 Vous mener dans sa chambre; et puis vous devez estre  
 En autre habit pour l'aller voir :  
 C'est à dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.  
 Madame attend au lit. A ces mots nôtre Maistre,  
 Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord parestre  
 Tout un deshabillé, des mules, un peignoir,  
 Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,  
 Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome;  
 Le tout propre, arrangé, de mesme qu'on eust fait  
 Si l'on eust attendu le Cardinal préfet.  
 Le Docteur se dépouille; et cette gouvernante  
 Revient, et par la main le conduit en des lieux  
 Où nostre homme, privé de l'usage des yeux,  
 Va d'une façon chancelante.  
 Après ces détours ténébreux,  
 La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire  
 En un fort mal plaisant endroit,  
 Quoy que ce fust son propre Empire :  
 C'estoit en l'Ecole de droit.  
 En l'Ecole de droit ! Là mesme. Le pauvre homme  
 Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,  
 Pensa tomber en pamoison.  
 Le conte en courut par tout Rome.  
 Les écoliers alors attendoient leur regent :  
 Cela seul acheva sa mauvaise fortune.  
 Grand éclat de risée et grand chuchillement,  
 Universel étonnement.  
 Est-il fou ? qu'est-ce là ? vient-il de voir quelqu'une ?  
 Ce ne fut pas le tout ; sa femme se plaignit.  
 Procés. La parenté se joint en cause, et dit  
 Que du Docteur venoit tout le mauvais mesnage ;

Que cét homme estoit fou , que sa femme estoit sage.  
 On fit casser le mariage ;  
 Et puis la Dame se rendit  
 Belle et bonne Religieuse  
 A Saint-Croissant en Vavoureuse.  
 Un Prêlat luy donna l'habit.

---

## IX. — LE DIABLE EN ENFER.

**Q**ui craint d'aymer a tort , selon mon sens ,  
 S'il ne fuit pas dés qu'il void une belle.  
 Je vous connois, objets doux et puissans ;  
 Plus ne m'iray brûler à la chandelle.  
 Une vertu sort de vous , ne sçais quelle ,  
 Qui dans le cœur s'introduit par les yeux (1) :  
 Ce qu'elle y fait , besoin n'est de le dire ;  
 On meurt d'amour , on languit , on soupire :  
 Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fist mieux.  
 A tels perils ne faut qu'on s'abandonne.  
 J'en vais donner pour preuve une personne  
 Dont la beauté fit trébucher Rustic.  
 Il en avint un fort plaisant trafic :  
 Plaisant fut-il , au peché près , sans faute ;  
 Car pour ce poinct , je l'excepte , et je l'oste ,  
 Et ne suis pas du goust de celle la  
 Qui , buvant frais (ce fut , je pense , à Rome),  
 Disoit : Que n'est-ce un peché que cela !

1. La Fontaine se rappelle ici ce passage de Régnier :

L'amour est une affection  
 Qui par les yeux dans le cœur entre.

(*Epigrammes*, page 335 de l'édition de la *Bibliothèque  
 elzevirienne.*)

Mais heureusement il s'arrête à temps.

Je la condamne, et veux prouver en somme  
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.  
Rien n'est plus vray : si Rustic avoit craint,  
Il n'auroit pas retenu cette fille,  
Qui, jeune et simple, et pourtant très-gentille,  
Jusques au vif vous l'eut bien-tost atteint.  
Alibech fut son nom, si j'ay memoire ;  
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.  
Lisant un jour comme quoy certains saints,  
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,  
Se sequestroient, vivoient comme des Anges,  
Qui çà, qui là, portans toujours leurs pas  
En lieux cachez, choses qui, bien qu'étranges,  
Pour Alibech avoient quelques appas :  
Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie  
D'aller mener une semblable vie.  
Alibech donc s'en va sans dire adieu ;  
Mere, ny sœur, nourrice, ny compagne  
N'est avertie. Alibech en campagne  
Marche toujours, n'arreste en pas un lieu.  
Tant court en fin qu'elle entre en un bois sombre ;  
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,  
Homme possible autrefois plus gaillard,  
Mais n'estant lors qu'un squelette et qu'une ombre.  
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris,  
C'est d'estre sainte, et meriter pour prix  
Qu'on me révere, et qu'on chomme ma feste.  
O quel plaisir j'aurois, si tous les ans,  
La palme en main, les rayons sur la teste,  
Je recevois des fleurs et des presens !  
Vôtre métier est-il si difficile ?  
Je sçais dé-jà jeûner plus d'à demi.  
Abandonnez ce penser inutile,  
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.  
La sainteté n'est chose si commune  
Que le jeûner suffise pour l'avoir.  
Dieu gard de mal fille et femme qui jeûne  
Sans pour cela guere mieux en valoir !

Il faut encor pratiquer d'autres choses,  
D'autres vertus, qui me sont lettres closes,  
Et qu'un Hermite habitant de ces bois  
Vous apprendra mieux que moy mille fois.  
Allez-le voir, ne tardez davantage :  
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.  
Disant ces mots, le vieillard la quita,  
Ferma sa porte, et se barricada.  
Très sage fut d'agir ainsi, sans doute,  
Ne se fiant à vieillesse, ny goute,  
Jeûne, ny haine, enfin à rien qui soit.  
Non loin de là nôtre sainte apperçoit  
Celuy de qui ce bon vieillard parloit,  
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,  
Et se faisant tout blanc de son épée.  
C'étoit Rustic, jeune saint très fervent :  
Ces jeunes là s'y trompent bien souvent.  
En peu de mots, l'appetit d'estre sainte  
Luy fut d'abord par la belle expliqué ;  
Appetit tel qu'Alibech avoit crainte  
Que quelque jour son fruit n'en fust marqué.  
Rustic sourit d'une telle innocence :  
Je n'ay, dit-il, que peu de connoissance  
En ce mestier ; mais ce peu là que j'ay  
Bien volontiers vous sera partagé ;  
Nous vous rendrons la chose familiere.  
Maître Rustic eust dû donner congé  
Tout dès l'abord à semblable écoliere.  
Il ne le fit ; en voici les effets.  
Comme il vouloit estre des plus parfaits,  
Il dit en soy : Rustic, que sçais-tu faire ?  
Veiller, prier, jeûner, porter la haine.  
Qu'est-ce cela ? moins que rien, tous le font.  
Mais d'estre seul auprès de quelque belle  
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;  
Triumphes grands chez les Anges en sont :  
Meritons les ; retenons cette fille ;

Si je résiste à chose si gentille,  
J'atteinds le comble, et me tire du pair.  
Il la retint, et fut si téméraire,  
Qu'outre Satan il défia la chair,  
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.  
Or sont nos saints logés sous même toict.  
Rustic apreste, en un petit endroit,  
Un petit lit de jonc pour la Novice ;  
Car, de coucher sur la dure d'abord,  
Quelle apparence ? elle n'estoit encor  
Accoûtumée à si rude exercice.  
Quant au souper, elle eut pour tout service  
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.  
Faites estat que la magnificence  
De ce repas ne consista qu'en l'eau,  
Claire, d'argent, belle par excellence.  
Rustic jeûna ; la fille eut appetit.  
Couchez à part, Alibech s'endormit ;  
L'hermite non. Une certaine beste,  
Diable nommée, un vray serpent maudit,  
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.  
On l'y reçoit. Rustic roule en sa teste,  
Tantost les traits de la jeune beauté,  
Tantost sa grace et sa naïveté,  
Et ses façons, et sa maniere douce,  
L'âge, la taille, et surtout l'enbonpoint,  
Et certain sein ne se reposant point,  
Allant ; venant ; sein qui pousse et repousse  
Certain corset en dépit d'Alibech  
Qui tasche en vain de luy clorre le bec :  
Car toujours parle ; il va, vient, et respire :  
C'est son patois ; Dieu sçait ce qu'il veut dire.  
Le pauvre Hermite, émeu de passion,  
Fit de ce point sa méditation.  
Adieu la haire, adieu la discipline ;  
Et puis voila de ma devotion !  
Voila mes saints ! celui-cy s'achemine

Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :  
Ce n'est bien fait que de dormir si tost,  
Dit le frater ; il faut au préalable  
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agreable,  
Emprisonnant en enfer le malin ;  
Créé ne fut pour aucune autre fin :  
Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse  
Dedans le lit. Alibech sans malice,  
N'entendoit rien à ce mystere là ;  
Et, ne sçachant ny cecy ny cela,  
Moitié forcée, et moitié consentante,  
Moitié voulant combatre ce désir,  
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,  
Elle creut faire acte de repentante ;  
Bien humblement rendit grace au frater ;  
Sceut ce que c'est que le diable en enfer.  
Desormais faut qu'Alibech se contante  
D'estre martire, en cas que sainte soit :  
Frere Rustic peu de vierges faisoit.  
Cette leçon ne fut la plus aisée,  
Dont Alibech, non encor déniaisée,  
Dit : Il faut bien que le Diable en effet  
Soit une chose étrange et bien mauvaise :  
Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait  
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise ;  
Mais il merite, en bonne verité,  
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.  
Tant s'appliqua Rustic à ce mystere,  
Tant prit de soin, tant eut de charité,  
Qu'enfin l'Enfer s'accoustumant au Diable  
Eust eu toûjours sa presence agreable,  
Si l'autre eust pu toûjours en faire essay.  
Surquoy la belle : On dit encor bien vray,  
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte  
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.  
Bien tost nos gens ont noise sur ce point.  
En vain l'Enfer son prisonnier rappelle ;



Le Diable est sourd, le Diable n'entend point.  
 L'enfer s'ennuye, autant en fait la belle;  
 Ce grand desir d'estre sainte s'en va.  
 Rustic voudroit estre depestré d'elle;  
 Elle pourveoit d'elle mesme à cela.  
 Furtivement elle quite le sire,  
 Par le plus court s'en retourne chez soy.  
 Je suis en soin de ce qu'elle put dire  
 A ses parens; c'est ce qu'en bonne foy  
 Jusqu'à present je n'ay bien sceu comprendre.  
 Apparemment elle leur fit entendre  
 Que son cœur, meu d'un appetit d'enfant,  
 L'avoit portée à tascher d'estre sainte:  
 Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.  
 Sa parenté prit pour argent contant  
 Un tel motif: non que de quelque atteinte  
 A son enfer on n'eust quelque soupçon:  
 Mais cette chartre est faite de façon  
 Qu'on n'y void goutte, et maint geolier s'y trompe.  
 Alibech fut festinée en grand pompe.  
 L'histoire dit que par simplicité  
 Elle conta la chose à ses compagnes.  
 Besoin n'estoit que vôtre sainteté,  
 Ce luy dit-on, traversast ces campagnes;  
 On vous auroit, sans bouger du logis,  
 Mesme leçon, mesme secret appris.  
 Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere:  
 Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin;  
 Et Nèherbal, nôtre prochain voisin,  
 N'est pas non plus Novice en ce mystere.  
 Il vous recherche; acceptez ce parti,  
 Devant qu'on soit d'un tel cas averti.  
 Elle le fit. Nèherbal n'estoit homme  
 A cela prés. On donna telle somme,  
 Qu'avec les traits de la jeune Alibech  
 Il prit pour bon un enfer très-suspect,  
 Usant des biens que l'Hymen nous envoie.

A tous Epoux Dieu doit pareille joye!  
 Ne plus ne moins qu'employoit au desert  
 Rustic son diable, Alibech son enfer (1).

X. — LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

**M**essire Jean (c'estoit certain Curé  
 Qui preschoit peu, sinon sur la Vendange)  
 Sur ce sujet, sans estre préparé,  
 Il triomphoit; vous eussiez dit un Ange.  
 Encore un point estoit touché de luy,  
 Non si souvent qu'eust voulu le Messire;  
 Et ce point là les enfans d'aujourd'huy  
 Sçavent que c'est, besoin n'ay de le dire.  
 Messire Jean, tel que je le descriis,  
 Faisoit si bien que femmes et maris  
 Le recherchoient, estimoient sa science;  
 Au demeurant, il n'estoit conscience  
 Un peu jolie, et bonne à diriger,  
 Qu'il ne voulust luy mesme interroger,  
 Ne s'en fiant aux soins de son Vicaire.  
 Messire Jean auroit voulu tout faire,  
 S'entremettoit en zélé directeur,  
 Alloit par tout, disant qu'un bon Pasteur  
 Ne peut trop bien ses oüailles connoistre,  
 Dont par luy mesme instruit en vouloit estre.  
 Parmi les gens de luy les mieux venus,  
 Il frequentoit chez le compere Pierre,  
 Bon villageois, à qui pour toute terre,  
 Pour tout domaine, et pour tous revenus,  
 Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,

1. Ces deux derniers vers ont été supprimés à partir de l'édition de 1685.

Et son louchet, dont, pour toute ustensille,  
Pierre faisoit subsister sa famille.  
Il avoit femme et belle et jeune encor,  
Ferme sur tout; le hasle avoit fait tort  
A son visage, et non à sa personne.  
Nous autres gens peut-estre aurions voulu  
Du délicat; ce rustiq ne m'eust plu:  
Pour des Curez la paste en estoit bonne,  
Et convenoit à semblables amours.  
Messire Jean la regardoit toûjours  
Du coin de l'œil, toûjours tournoit la teste  
De son costé, comme un chien qui fait feste  
Aux os qu'il void n'estre par trop chétifs;  
Que s'il en void un de belle apparence,  
Non décharné, plein encor de substance,  
Il tient dessus ses regards attentifs:  
Il s'inquiete, il trepigne, il remüe  
Oreille et queüe; il a toujours la veüe  
Dessus cet os, et le ronge des yeux  
Vingt fois devant que son palais s'en sente.  
Messire Jean tout ainsi se tourmente  
A cet objet pour luy delicieux.  
La Villageoise estoit fort innocente,  
Et n'entendoit aux façons du Pasteur  
Mystere aucun; ny son regard flateur,  
Ny ses presens ne touchoient Magdeleine:  
Bouquets de thin et pots de Marjolaine  
Tomboient à terre: avoir cent menus soins,  
C'estoit parler bas-breton tout au moins.  
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.  
Pierre estoit lourd, sans esprit: je crois bien  
Qu'il ne se fust précipité luy mesme,  
Mais par delà de luy demander rien  
C'estoit abus et très grande sottise.  
L'autre luy dit: Compere mon ami,  
Te voila pauvre, et n'ayant à demi  
Ce qu'il te faut; si je t'apprends la guise  
Et le moyen d'estre un jour plus contant

Qu'un petit Roy, sans te tourmenter tant,  
Que me veux tu donner pour mes estreines ?  
Pierre répond : Parbleu ! messire Jean,  
Je suis à vous ; disposez de mes peines,  
Car vous sçavez que c'est tout mon vaillant.  
Nôtre cochon ne nous faudra pourtant ;  
Il a mangé plus de son, par mon ame !  
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau,  
Et d'abondant, la vache à nôtre femme  
Nous a promis qu'elle feroit un veau :  
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,  
Dit le Pasteur ; obliger mon compere  
Ce m'est assez. Je te diray comment :  
Mon dessein est de rendre Magdeleine  
Jument le jour, par art d'enchantement,  
Luy redonnant sur le soir forme humaine.  
Très-grand profit pourra certainement  
T'en revenir ; car ton Asne est si lent,  
Que du marché l'heure est presque passée  
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas  
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,  
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.  
Ta femme, estant jument forte et menbrüe,  
Ira plus viste ; et si tost que chez toy  
Elle sera du marché <sup>(1)</sup> revenuë,  
Sans pain ny soupe, un peu d'herbe menuë  
Luy suffira. Pierre dit : Sur ma foy !  
Messire Jean, vous estes un sage homme.  
Voyez que c'est d'avoir étudié !  
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,  
Je vous l'aurois parbleu bien tost payé.  
Jean poursuivit : Or çà, je t'apprendray

1. On lit ici *logis* au lieu de *marché* dans toutes les éditions publiées du vivant de l'auteur. C'est seulement en 1710 que ce dernier mot paroît. La correction qui a été faite semble indispensable, mais les éditeurs modernes auroient dû, tout en l'adoptant, faire connoître l'état du texte.

Les mots, la guise, et toute la maniere  
 Par où jument, bien faite et pouliniere,  
 Auras de jour, belle femme de nuit.  
 Corps, teste, jambe, et tout ce qui s'ensuit  
 Luy reviendra; tu n'as qu'à me veoir faire.  
 Tay-toy sur tout; car un mot seulement  
 Nous gasteroit tout nôtre enchantement;  
 Nous ne pourrions revenir au mystere,  
 De nostre vie : encore un coup, motus,  
 Bouche cousue; ouvre les yeux sans plus :  
 Toy mesme après pratiqueras la chose.  
 Pierre promet de se taire, et Jean dit :  
 Sus, Magdeleine; il se faut, et pour cause,  
 Despouiller nûe et quitter cet habit.  
 Dégrafez-moy cet atour des Dimanches.  
 Fort bien. Ostez ce corset et ces manches :  
 Encore mieux. Défaites ce jupon :  
 Très-bien cela. Quant vint à la chemise,  
 La pauvre Epouse eut en quelque façon  
 De la pudeur. Estre nûe ainsi mise  
 Aux yeux des gens! Magdeleine ayroit mieux  
 Demeurer femme, et juroit ses grands Dieux  
 De ne souffrir une telle vergogne.  
 Pierre luy dit : Voila grande besogne!  
 Et bien, tous deux nous sçaurons comme quoy  
 Vous estes faite; est-ce, par vostre foy,  
 Dequoy tant craindre? Et là, là, Magdeleine,  
 Vous n'avez pas toujours eu tant de peine  
 A tout oster. Comment donc faites-vous  
 Quand vous cherchez vos puces? dites-nous.  
 Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange?  
 Que craignez-vous? Hé quoy? qu'il ne vous mange?  
 Ça dépeschons : c'est par trop marchandé  
 Depuis le temps, Monsieur nostre Curé  
 Auroit des-ja parfait son entreprise.  
 Disant ces mots, il oste la chemise,  
 Regarde faire, et ses lunettes prend.  
 Messire Jean par le nombril commence,

Pose dessus une main en disant :  
 Que cecy soit beau poitrail de Jument.  
 Puis cette main dans le pays s'avance.  
 L'autre s'en va transformer ces deux monts  
 Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;  
 Car, quant à ceux qui sur l'autre hemisphere  
 Sont étendus, plus vastes en leur tour,  
 Par reverence on ne les nomme guere.  
 Messire Jean leur fait aussi sa cour,  
 Disant toûjours, pour la ceremonie,  
 Que cecy soit telle ou telle partie,  
 Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.  
 Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;  
 Et, ne voyant nul progrès à la chose,  
 Il prioit Dieu pour la Métamorphose.  
 C'estoit en vain ; car de l'enchantement  
 Toute la force et l'accomplissement  
 Gisoit à mettre une queue à la beste.  
 Tel ornement est chose fort honneste :  
 Jean, ne voulant un tel point oublier,  
 L'attache donc. Lors Pierre de crier  
 Si haut qu'on l'eust entendu d'une lieuë :  
 Messire Jean, je n'y veux point de queue !  
 Vous l'attachez trop bas, Messire Jean !  
 Pierre à crier ne fut si diligent,  
 Que bonne part de la ceremonie  
 Ne fust des-ja par le Prestre accomplie.  
 A bonne fin le reste auroit esté,  
 Si, non contant d'avoir des-ja parlé,  
 Pierre encor n'eust tiré par la Soutane  
 Le Curé Jean, qui luy dit : Foin de toy !  
 T'avois-je pas recommandé, gros asne,  
 De ne rien dire, et de demeurer coy ?  
 Tout est gasté ; ne t'en pren qu'à toy-mesme.  
 Pendant ces mots, l'Epoux gronde à part soy.  
 Magdeleine est en un courroux extreme,  
 Querelle Pierre, et luy dit : Malheureux !  
 Tu ne seras qu'un miserable gueux



Toute ta vie ! Et puis vien-t'en me braire ,  
 Vien me conter ta faim et ta douleur !  
 Voyez un peu , Monsieur nostre Pasteur  
 Veut de sa grace à ce traisne-malheur  
 Monstrer dequoy finir nostre misere :  
 Merite-t-il le bien qu'on luy veut faire ?  
 Messire Jean , laissons là cet oyson :  
 Tous les matins , tandis que ce veau lie  
 Ses choux , ses aulx , ses herbes , son oignon ,  
 Sans l'avertir venez à la maison ;  
 Vous me rendrez une Jument polie.  
 Pierre reprit : Plus de Jument , mamie ;  
 Je suis contant de n'avoir qu'un grison.

## XI. — PASTÉ D'ANGUILLE.

**M**esme beauté, tant soit exquise,  
 Rassasie et soûle à la fin.  
 Il me faut d'un et d'autre pain :  
 Diversité, c'est ma devise.  
 Cette maîtresse un tantet bize  
 Rit à mes yeux ; pourquoy cela ?  
 C'est qu'elle est neuve ; et celle-la  
 Qui depuis longtemps m'est acquise,  
 Blanche qu'elle est , en nulle guise  
 Ne me cause d'émotion.  
 Son cœur dit ouy ; le mien dit non.  
 D'où vient ? en voicy la raison :  
 Diversité, c'est ma devise.  
 Je l'ay ja dit d'autre façon (1) ;  
 Car il est bon que l'on desguise ;

1. Dans les *Trocqueurs* , p. 244 :

Le Changement de Mets réjouit l'homme.

Suivant la Loy de ce dicton,  
Diversité, c'est ma devise.  
Ce fut celle aussi d'un mary  
De qui la femme estoit fort belle.  
Il se trouva bien tost guery  
De l'amour qu'il avoit pour elle :  
L'Hymen et la possession  
Eteignirent sa passion.  
Un sien Valet avoit pour femme  
Un petit bec assez mignon :  
Le maistre, estant bon compagnon,  
Eut bien tost empaumé la Dame.  
Cela ne plût pas au Valet,  
Qui, les ayant pris sur le fait,  
Vendiqua son bien de couchete,  
A sa moitié chanta goguette,  
L'appella tout net et tout franc....  
Bien sot de faire un bruit si grand,  
Pour une chose si commune ;  
Dieu nous gard de plus grand fortune !  
Il fit à son Maistre un sermon.  
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,  
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison  
Vous recommandent cétte Antienne.  
Direz-vous : Je suis sans Chrestienne ?  
Vous en avez à la maison  
Une qui vaut cent fois la mienne.  
Ne prenez donc plus tant de peine :  
C'est pour ma femme trop d'honneur ;  
Il ne lui faut si gros Monsieur.  
Tenons-nous chacun à la nostre ;  
N'allez point à l'eau chez un autre,  
Ayant plein puits de ces douceurs :  
Je m'en raporte aux connoisseurs.  
Si Dieu m'avoit fait tant de grace  
Qu'ainsi que vous je disposasse  
De Madame, je m'y tiendrois,  
Et d'une Reine ne voudrois.

Mais puis qu'on ne sçauroit défaire  
 Ce qui s'est fait, je voudrois bien  
 (Ceci soit dit sans vous déplaire),  
 Que, contant de vostre ordinaire,  
 Vous ne goûtassiez plus du mien.  
 Le Patron ne voulut luy dire  
 Ni oüy ny non sur ce discours,  
 Et commanda que tous les jours  
 On mist aux repas, près du sire,  
 Un pasté d'Anguille : ce mets  
 Lui chatoüilloit fort le palais.  
 Avec un appetit extreme  
 Une et deux fois il en mangea :  
 Mais, quand ce vint à la troisieme,  
 La seule odeur le dégoûta.  
 Il voulut sur une autre viande  
 Mettre la main; on l'empêcha.  
 Monsieur, dit-on, nous le commande :  
 Tenez-vous en à ce mets-là :  
 Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?  
 M'en voilà soû reprit le Sire.  
 Et quoy! toûjours pastez au bec!  
 Pas une Anguille de rostie!  
 Pastez tous les jours de ma vie!  
 J'aymerois mieux du pain tout sec.  
 Laissez-moy prendre un peu du vôtre,  
 Pain de par Dieu, ou de par l'autre;  
 Au Diable ces pastez maudits!  
 Ils me suivront en Paradis,  
 Et par delà, Dieu me pardonne!  
 Le Maistre accourt soudain au bruit;  
 Et, prenant sa part du deduit :  
 Mon Amy, dit-il, je m'étonne  
 Que d'un mets si plein de bonté  
 Vous soyez si tôt dégoûté.  
 Ne vous ay-je pas ouy dire  
 Que c'estoit vôtre grand ragoût ?  
 Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,

Vous avez bien changé de goût.  
 Qu'ay-je fait qui fust plus étrange ?  
 Vous me blâmez lors que je change  
 Un mets que vous croyez friand,  
 Et vous en faites tout autant !  
 Mon doux Amy, je vous apprend  
 Que ce n'est pas une sottise,  
 En fait de certains apétits,  
 De changer son pain blanc en bis :  
 Diversité, c'est ma Devise.  
 Quand le Maître eut ainsi parlé,  
 Le Valet fut tout consolé.  
 Non que ce dernier n'eust à dire  
 Quelque chose encor là dessus :  
 Car, après tout, doit-il suffire  
 D'alléguer son plaisir sans plus ?  
 J'ayme le change. A la bonne heure !  
 On vous l'accorde ; mais gagnez,  
 S'il se peut, les intéressez ;  
 Cette voye est bien la meilleure :  
 Suivez-la donc. A dire vray,  
 Je crois que l'Amateur du change  
 De ce Conseil tenta l'essay.  
 On dit qu'il parloit comme un Ange,  
 De mots dorez usant toujours.  
 Mots dorez font tout en Amours,  
 C'est une maxime constante.  
 Chacun sçait quelle est mon entente :  
 J'ai rebattu cent et cent fois  
 Cecy dans cent et cent endroits (1) :

1. **Nous sommes beaux ; nous avons de l'esprit ;  
 Avec cela bonnes lettres de change ;  
 Il faudroit estre bien estrange  
 Pour resister à tant d'appas.**

(Ci-dessus , page 17.)

**Pour tout carquois, d'une large escarcelle**

Mais la chose est si nécessaire  
 Que je ne puis jamais m'en taire,  
 Et rediray jusques au bout :  
 Mots dorez en Amours font tout.  
 Ils persuadent la Donzelle,  
 Son petit chien, sa Demoiselle,  
 Son Epoux quelque fois aussi.  
 C'est le seul qu'il falloit icy  
 Persuader : il n'avoit l'ame  
 Sourde à cette eloquence; et, Dame!  
 Les Orateurs du temps jadis  
 N'en ont de telle en leurs écrits.  
 Nôtre jaloux devint commode :  
 Même on dit qu'il suivit la mode  
 De son Maistre, et toujours depuis  
 Changea d'objets en ses deduits.  
 Il n'estoit bruit que d'avantures

En ce pays le Dieu d'amour se sert.  
 (Page 26.)

Pour de l'argent, et non par tromperie,  
 (Comme le monde est à present bâti)  
 L'on vous croiroit venuë en ce lieu-cy.  
 (Page 29.)

Gratis est mort; plus d'Amour sans payer :  
 En beaux Louys se content les fleuretes.  
 (Page 107.)

Celuy-là parle une langue Barbare  
 Qui l'or en main n'explique ses desirs.  
 (Page 108.)

... Quelle affaire ne fait point  
 Ce bien-heureux métal, l'argent, maistre du monde?  
 (Page 188.)

A pleines mains il vous jettoit l'argent :  
 Sçachant très-bien qu'en amour comme en guerre  
 On ne doit plaindre un métal qui fait tout.  
 (Page 193.)

La clef du coffre fort et des cœurs, c'est la mesme.  
 (Page 220.)

Du Chrétien et de Creatures.  
 Les plus nouvelles sans manquer  
 Estoient pour luy les plus gentilles :  
 Par où le drôle en pût croquer  
 Il en croqua ; femmes et filles,  
 Nymphes, Grisettes, ce qu'il put.  
 Toutes estoient de bonne prise ;  
 Et sur ce poinct, tant qu'il vescu,  
 Diversité fut sa Devise.

---

## XII. — LES LUNETTES.

**J'**avois juré de laisser là les Nones :  
 Car, que toujours on voye en mes écrits  
 Mesme sujet et semblables personnes,  
 Cela pourroit fatiguer les esprits.  
 Ma muse met Guimpe sur le tapis ;  
 Et puis quoy ? Guimpe, et puis Guimpe sans cesse ;  
 Bref, toujours Guimpe, et Guimpe sous la presse.  
 C'est un peu trop. Je veux que les Nonains  
 Fassent les tours en amour les plus fins ;  
 Si ne faut-il pour cela qu'on épuise  
 Tout le sujet. Le moyen ? c'est un fait  
 Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait :  
 Il n'est Greffier dont la plume y suffise.  
 Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner  
 Que quelque cas m'y feroit retourner,  
 Tant sur ce poinct mes Vers font de rechutes ;  
 Toujours souvient à Robin de ses flûtes.  
 Or apportons à cela quelque fin ;  
 Je le prétends, cette tâche icy faite.  
 Jadis s'estoit introduit un blondin  
 Chez des Nonains, à titre de fillette.  
 Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fust ;



Dont le galant passa pour sœur Colette,  
 Auparavant que la barbe luy crust.  
 Cet entre temps ne fust sans fruit : le Sire  
 L'employa bien : Agnés en profita.  
 Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire  
 Qu'à sœur Agnés malheur en arriva.  
 Il luy falut élargir sa ceinture,  
 Puis mettre au jour petite creature  
 Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,  
 Ce dit l'histoire, à la sœur Jouvenceau.  
 Voila scandale et bruit dans l'Abbaye ;  
 D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on,  
 Disoient les sœurs en riant, je vous prie,  
 Trouvé ceans ce petit champignon ?  
 Si ne s'est-il après tout fait luy mesme.  
 La Prieure est en un courroux extreme :  
 Avoir ainsi souillé cette maison !  
 Bien tost on mit l'accouchée en prison ;  
 Puis il falut faire enquête du pere.  
 Comment est-il entré, comment sorti ?  
 Les murs sont hauts, antique la touriere,  
 Double la grille, et le tour très petit.  
 Seroit-ce point quelque garçon en fille ?  
 Dit la Prieure, et parmi nos brebis  
 N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,  
 Un jeune loup ? Sus, qu'on se des-habille ;  
 Je veux sçavoir la verité du cas.  
 Qui fut bien pris ? ce fut la feinte oüaille :  
 Plus son esprit à songer se travaille,  
 Moins il espere échaper d'un tel pas.  
 Necessité, mere de stratagème,  
 Luy fit.... eh bien ? luy fit en ce moment  
 Lier.... eh quoy ? Foin ! je suis court moy mesme :  
 Où prendre un mot qui dise honnestement  
 Ce que lia le pere de l'enfant ?  
 Comment trouver un détour suffisant  
 Pour cet endroit ? Vous avez oüi dire  
 Qu'au temps jadis le genre humain avoit


Fenestre au corps , de sorte qu'on pouvoit  
Dans le dedans tout à son aise lire :  
Chose commode aux Medecins d'alors.  
Mais si d'avoir une fenestre au corps  
Estoit utile , une au cœur au contraire  
Ne l'estoit pas , dans les femmes sur tout :  
Car le moyen qu'on pust venir à bout  
De rien cacher ? Nostre commune mere ,  
Dame Nature , y pourveut sagement  
Par deux lacets de pareille mesure.  
L'homme et la femme eurent également  
Dequoy fermer une telle ouverture.  
La femme fut lacée un peu trop dru :  
Ce fut sa faute ; elle mesme en fut cause,  
N'estant jamais à son gré trop bien close.  
L'homme au rebours ; et le bout du tissu  
Rendit en luy la nature perplexe.  
Bref , le lacet à l'un et l'autre sexe  
Ne put quadrer , et se trouva , dit-on ,  
Aux femmes court , aux hommes un peu long.  
Il est facile à présent qu'on devine  
Ce que lia nostre jeune imprudent ;  
C'est ce surplus , ce reste de machine ,  
Bout de lacet aux hommes excédant.  
D'un brin de fil il l'attacha de sorte  
Que tout sembloit aussi plat qu'aux Nonains :  
Mais , fil ou soye , il n'est bride assez forte  
Pour contenir ce que bien tost je crains  
Qui ne s'échape. Amenez-moy des saints ;  
Amenez-moy , si vous voulez , des Anges ;  
Je les tiendray creatures estranges ,  
Si vingt Nonains , telles qu'on les vid lors ,  
Ne font trouver à leur esprit un corps.  
J'entends Nonains ayant tous les tresors  
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde  
Se fait servir ; chiches et fiers appas  
Que le soleil ne void qu'au nouveau monde ,  
Car celui-cy ne les luy monstre pas.

La Prieure a sur son nez des lunettes,  
Pour ne juger du cas legerement.  
Tout à l'entour sont debout vingt Nonettes,  
En un habit que vray-semblablement  
N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent.  
Figurez-vous la question qu'au Sire  
On donna lors : besoin n'est de le dire.  
Touffes de lis, proportion du corps,  
Secrets appas, enbonpoint, et peau fine,  
Fermes tetons, et semblables ressorts,  
Eurent bien tost fait jouër la machine :  
Elle eschapa, rompit le fil d'un coup,  
Comme un coursier qui romproit son licou,  
Et sauta droit au nez de la Prieure,  
Faisant voler lunettes tout à l'heure  
Jusqu'au plancher. Il s'en falut bien peu  
Que l'on ne vist tomber la lunetiere.  
Elle ne prit cet accident en jeu.  
L'on tint Chapitre, et sur cette matiere  
Fut raisonné long-temps dans le logis.  
Le jeune loup fut aux vieilles brebis  
Livré d'abord. Elle vous l'empoignerent,  
A certain arbre en leur cour l'attacherent,  
Ayant le nez devers l'arbre tourné,  
Le dos à l'air avec toute la suite,  
Et cependant que la troupe maudite  
Songe comment il sera guerdonné,  
Que l'une va prendre dans les Cuisines  
Tous les balays, et que l'autre s'en court  
A l'Arsenal où sont les disciplines ;  
Qu'une troisieme enferme à double tour  
Les Sœurs qui sont jeunes et pitoyables ;  
Bref, que le sort, ami du marjeolet,  
Ecarte ainsi toutes les détestables ;  
Vient un Meusnier monté sur son mulet,  
Garçon quarré, garçon couru des filles,  
Bon Compagnon, et beau jouëur de quilles.  
Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce là que je voy ?

Le plaisant saint ! Jeune homme , je te prie ,  
Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs , dis-moy :  
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?  
Te plaisoit-elle ? estoit-elle jolie ?  
Car , à te voir , tu me portes , ma foy  
(Plus je regarde et mire ta personne),  
Tout le minois d'un vray croqueur de None.  
L'autre répond : Helas ! c'est le rebours ;  
Ces Nones m'ont en vain prié d'amours :  
Voila mon mal. Dieu me doint patience !  
Car de commettre une si grande offence ,  
J'en fais scrupule , et fust-ce pour le Roy ,  
Me donnast-on aussi gros d'or que moy.  
Le Meusnier rit , et sans autre mystere  
Vous le délie , et luy dit : Idiot ,  
Scrupule , toy qui n'es qu'un pauvre haire !  
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !  
Nostre Curé ne seroit pas si sot.  
Viste fuy-t'en , m'ayant mis en ta place ;  
Car aussi bien tu n'es pas , comme moy ,  
Franc du collier , et bon pour cet employ :  
Je n'y veux point de quartier ny de grace.  
Viennent ces sœurs ; toutes , je te répon ,  
Verront beau jeu , si la corde ne rompt.  
L'autre deux fois ne se le fait redire ;  
Il vous l'attache , et puis luy dit adieu.  
Large d'épaule , on auroit veu le Sire  
Attendre nud les Nonains en ce lieu.  
L'escadron vient , porte en guise de Cierges  
Gaules et foüets : procession de verges  
Qui fit la ronde à l'entour du Meusnier ,  
Sans luy donner le temps de se montrer ,  
Sans l'avertir. Tout beau ! dit-il , mes Dames ,  
Vous vous trompez ; considerez-moy bien :  
Je ne suys pas cet ennemi des femmes ,  
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.  
Emploiez-moy : vous verrez des merveilles :  
Si je dis faux , coupez-moy les oreilles.

D'un certain jeu je viendray bien à bout :  
 Mais quant au fouët je n'y vaux rien du tout.  
 Qu'entend ce Rustre , et que nous veut-il dire ?  
 S'écria lors une de nos sans-dents :  
 Quoy ! tu n'es pas nostre faiseur d'enfans ?  
 Tant pis pour toy, tu payras pour le sire ;  
 Nous n'avons pas telles armes en main  
 Pour demeurer en un si beau chemin.  
 Tien , tien , voila l'ébat que l'on desire.  
 A ce discours, fouëts de rentrer en jeu ,  
 Verges d'aller, et non pas pour un peu ;  
 Meusnier de dire en langue intelligible ,  
 Crainte de n'estre assez bien entendu :  
 Mes Dames, je... feray tout mon possible  
 Pour m'acquiter de ce qui vous est dû.  
 Plus il leur tient des discours de la sorte ,  
 Plus la fureur de l'antique cohorte  
 Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.  
 Pendant qu'on donne au Maistre l'anguillade ,  
 Le mulet fait sur l'herbette gambade.  
 Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint ,  
 Je ne le sçais, ni ne m'en mets en peine :  
 Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.  
 Pendant un temps les lecteurs , pour douzaine  
 De ces Nonains au corps gent et si beau ,  
 N'auroient voulu , je gage , être en sa peau.

## XIII. — LE CUVIER.

oiez Amant, vous serez inventif ;  
 Tour ny détour, ruse ny stratageme  
 Ne vous faudront : le plus jeune aprentif  
 Est vieux routier dès le moment qu'il aime :  
 On ne vit onc que cette passion

Demeurast court faute d'invention ;  
Amour fait tant qu'enfin il a son conte.  
Certain Cuvier, dont on fait certain conte,  
En fera foy. Voicy ce que j'en sçais,  
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.  
Dedans un bourg ou ville de Province  
(N'importe pas du titre ny du nom),  
Un Tonnelier et sa femme Nanon  
Entretenoient un mesnage assez mince.  
De l'aller voir amour n'eut à mépris,  
Y conduisant un de ses bons amis,  
C'est cocüage ; il fut de la partie :  
Dieux familiers et sans ceremonie,  
Se trouvant bien dans toute hostellerie :  
Tout est pour eux bon giste et bon logis,  
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.  
Un drosle donc caressoit Madame Anne :  
Ils en estoient sur un poinct, sur un poinct...  
C'est dire assez de ne le dire point ;  
Lors que l'Espoux revient tout hors d'haleine  
Du Cabaret ; justement, justement...  
C'est dire encor ceci bien clairement.  
On le maudit ; nos gens sont fort en peine.  
Tout ce qu'on put fut de cacher l'Amant :  
On vous le serre en haste et promptement  
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.  
Tout en entrant l'Espoux dit : J'ay vendu  
Nostre Cuvier. Combien ? dit Madame Anne.  
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros Asne,  
Repartit-elle, et je t'ay d'un escu  
Fait aujourd'huy profit par mon adresse,  
L'ayant vendu six écus avant toy.  
Le Marchand voit s'il est de bon alloy,  
Et par dedans le taste piece à piece,  
Examinant si tout est comme il faut,  
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.  
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme ?  
Monsieur s'en va chopiner, cependant



Qu'on se tourmente icy le corps et l'ame :  
Il faut agir sans cesse en l'attendant.  
Je n'ay gousté jusqu'icy nulle joye :  
J'en gousteray desormais, atten t'y.  
Voyez un peu : le galand a bon foye ;  
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mary  
Telle moitié ! Doucement, nostre Espouse,  
Dit le bonhomme. Or sus, Monsieur, sortés :  
Çà, que je racle un peu de tous costés  
Vostre Cuvier, et puis que je l'arrouse ;  
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :  
Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau.  
Le galant sort ; l'époux entre en sa place,  
Racle par tout, la chandelle à la main,  
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin  
De ce qu'amour en dehors vous luy brasse :  
Rien n'en put voir ; et pendant qu'il repasse  
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,  
Les Dieux susdits luy viennent de nouveau  
Rendre visite, imposant un ouvrage  
A nos Amans bien different du sien.  
Il regrata, grata, frota si bien,  
Que nôtre couple, ayant repris courage,  
Reprit aussi le fil de l'entretien  
Qu'avoit troublé le galant personnage.  
Dire comment le tout se put passer,  
Amy Lecteur, tu dois m'en dispenser :  
Suffit que j'ay tresbien prouvé ma these.  
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise ;  
Nul d'eux n'estoit à tels jeux aprentif.  
Soyez Amant, vous serez inventif.

---

## XIV. — LA CHOSE IMPOSSIBLE.

**U**n demon, plus noir que malin,  
 Fit un charme si souverain  
 Pour l'Amant de certaine belle,  
 Qu'à la fin celui-cy posseda sa cruelle.  
 Le pact de nostre Amant et de l'esprit folet,  
 Ce fut que le premier jouïroit à souhait  
 De sa charmante inexorable.  
 Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :  
 Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obeit au Diable  
 Quand il a fait ce plaisir là,  
 A tes commandemens le Diable obeira  
 Sur l'heure mesme, et puis, sur la mesme heure,  
 Ton serviteur Lutin, sans plus longue demeure,  
 Ira te demander autre commandement  
 Que tu luy feras promptement ;  
 Toujours ainsi, sans nul retardement :  
 Sinon ny ton corps ny ton ame  
 N'appartiendront plus à ta Dame ;  
 Ils seront à Satan, et Satan en fera  
 Tout ce que bon lui semblera.  
 Le Galand s'accorde à cela.  
 Commander estoit-ce un mystere ?  
 Obeir est bien autre affaire.  
 Sur ce penser là nostre Amant  
 S'en va trouver sa belle, en a contentement ;  
 Gouste des voluptez qui n'ont point de pareilles ;  
 Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment  
 Le Diable estoit à ses oreilles.  
 Alors l'Amant lui commandoit  
 Tout se qui lui venoit en teste ;  
 De bâtir des Palais, d'exciter la tempeste :  
 En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.

Mainte pistollé se glissoit  
 Dans l'escarcelle de nostre homme.  
 Il envoioit le Diable à Rome;  
 Le Diable revenoit tout chargé de pardons.  
 Aucuns voyages n'estoient longs,  
 Aucune chose malaisée.  
 L'Amant, à force de rêver  
 Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,  
 Vid bien-tost sa cervelle usée.  
 Il s'en plaignit à sa divinité,  
 Lui dit de bout en bout toute la verité.  
 Quoy ! ce n'est que cela ? lui repartit la Dame :  
 Je vous auray bien-tost tiré  
 Une telle épine de l'ame.  
 Quand le Diable viendra, vous lui presenterez  
 Ce que je tiens, et lui direz :  
 Défrize-moi cecy, fais tant par tes journées  
 Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna  
 Je ne sçais quoy qu'elle tira  
 Du verger de Cypris, labirinte des fées,  
 Ce qu'un Duc autrefois jugea si précieux,  
 Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie (1);  
 Illustre et noble confrairie,  
 Moins pleine d'hommes que de Dieux.  
 D'Amant dit au Demon : C'est ligne circulaire  
 Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire

1. L'ordre de la Toison-d'Or, institué en 1430 par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. — « Ledit duc Philippes, gouvernant avec beaucoup de privauté une Dame de Bruges, douée d'une exquise beauté, et entrant du matin en sa Chambre, trouva sur sa toilette de la Toison de son Pais d'Embas, dont ceste Dame mal soigneuse donna sujet de rire aux Gentils-hommes suivants dudict Duc, qui, pour couvrir ce mystere, fit serment que tel s'estoit moqué de telle Toison, qui n'auroit pas l'honneur de porter un Collier d'un Ordre de la Toison qu'il designoit d'establir pour l'Amour de sa Dame. » (*Le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, par André Favyn. Paris, R. Fouët, 1620, 2 vol. in-4.)

Ligne droite et sans nuls retours :  
 Va t'en y travailler et cours.  
 L'esprit s'en va, n'a point de cesse  
 Qu'il n'ait mis le fil sous la presse,  
 Tâché <sup>(1)</sup> de l'aplatir à grands coups de marteau,  
 Fait sejourner au fonds de l'eau,  
 Sans que la ligne fust d'un seul poinct étendue;  
 De quelque tour qu'il se servist,  
 Quelque secret qu'il eust, quelque charme qu'il fist,  
 C'estoit temps et peine perduë:  
 Il ne pût mettre à la raison

La toison.

Elle se revoltoit contre le vent, la pluie,  
 La neige, le broüillard <sup>(2)</sup> : plus Satan y touchoit,  
 Moins l'annelure se laschoit.  
 Qu'est ceci ? disoit-il; je ne vis de ma vie  
 Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin  
 Qui n'y perdist tout son latin.  
 Messire Diable un beau matin  
 S'en va trouver son homme, et lui dit : Je te laisse.  
 Apprens-moy seulement ce que c'est que cela :  
 Je te le rens : tien, le voila.  
 Je suis victus, je le confesse.  
 Nôtre ami Monsieur le luiton,  
 Dit l'homme, vous perdez un peu trop tost courage;  
 Celuy-cy n'est pas seul, et plus d'un compagnon  
 Vous auroit taillé de l'ouvrage.

## XV. — LE MAGNIFIQUE.

**U**n peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,  
 Et plus encor de liberalité,  
 C'est en amour une triple machine  
 Par qui maint fort est bien tost emporté,  
 Rocher fust-il; rocners aussi se prennent.

1. *Tâche*, dans les deux éditions de 1675.

2. *Les broüillards*, dans l'édition de 1685.

Qu'on soit bien fait, qu'on ayt quelque talent,  
 Que les cordons de la bourse ne tiennent,  
 Je vous le dis, la place est au galant.  
 On la prend bien quelquefois sans ces choses.  
 Bon fait avoir néanmoins quelques doses  
 D'entendement, et n'estre pas un sot.  
 Quant à l'avare, on le hait; le magot  
 A grand besoin de bonne retorique:  
 La meilleure est celle du liberal.  
 Un Florentin, nommé le Magnifique,  
 La possedoit en propre original.  
 Le Magnifique estoit un nom de guerre  
 Qu'on luy donna; bien l'avoit merité:  
 Son train de vivre, et son honnesteté,  
 Ses dons sur tout, l'avoient par toute terre  
 Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,  
 L'esprit galant, et l'air des plus polis.  
 Il se piqua pour certaine femelle  
 De haut estat. La conquete estoit belle:  
 Elle excitoit doublement le désir;  
 Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.  
 Aldobrandin estoit de cette Dame  
 Bail et mary: pourquoy bail? ce mot là  
 Ne me plaist point; c'est mal dit que cela;  
 Car un mary ne baille point sa femme.  
 Aldobrandin la sienne ne bailloit,  
 Trop bien cét homme à la garder veilloit (1)  
 De tous ses yeux; s'il en eust eu dix mille,  
 Il les eust tous à ce soin occupez:  
 Amour le rend, quand il veut, inutile;  
 Ces Argus là sont fort souvent trompez.  
 Aldobrandin ne croioit pas possible  
 Qu'il le fust onc; il défoit les gens.

1. A partir de l'édition de 1685, ces cinq derniers vers sont remplacés par les trois suivants:

Mari jaloux; non comme d'une femme,  
 Mais comme qui depuis peu jouïroit  
 D'une Filis. Cet homme la veilloit...

Au demeurant il estoit fort sensible  
A l'interest, aymoît fort les presens.  
Son concurrent n'avoit encor sceu dire  
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :  
On ignoroit, ce luy sembloit, ses feux,  
Et le surplus de l'Amoureux martyre  
(Car c'est toûjours une mesme chanson).  
Si l'on l'eust sceu, qu'eust-on fait ? Que fait-on ?  
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.  
Pour revenir à nostre pauvre Amant,  
Il n'avoit sceu dire un mot seulement  
Au Medecin touchant sa maladie.  
Or le voila qui tourmente sa vie,  
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :  
Point de fenestre et point de jalousie  
Ne luy permet d'entrevoir les appas  
Ny d'entrouïr la voix de sa Maitresse.  
Il ne fut onc semblable forteresse.  
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.  
Voicy comment s'y prit nostre assiegeant.  
Je pense avoir des-ja dit, ce me semble,  
Qu'Aldobrandin homme à presens étoit ;  
Non qu'il en fist, mais il en recevoit.  
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,  
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :  
Il l'appelloit, à cause de son pas,  
La haquenée. Aldobrandin le loüe :  
Ce fut assez ; nôtre Amant proposa  
De le troquer. L'Epoux s'en excusa :  
Non pas, dit-il, que je ne vous avoüe  
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés  
Je perds toûjours. Alors le Magnifique,  
Qui void le but de cette politique,  
Reprit : Eh bien ! faisons mieux : ne troquez ;  
Mais, pour le prix du Cheval, permettez  
Que, vous présent, j'entretienne Madame :  
C'est un désir curieux qui m'a pris.



Encor faut-il que vos meilleurs amis  
 Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.  
 Je vous demande un quart d'heure sans plus.  
 Aldobrandin l'arrestant là-dessus :  
 J'en suis d'avis ! je livreray ma femme !  
 Ma foy, mon cher, gardez vôtre Cheval !  
 Quoy ! vous présent ?... Moy présent. Et quel mal  
 Encor un coup peut-il, en la présence  
 D'un mary fin comme vous, arriver ?  
 Aldobrandin commence d'y resver ;  
 Et raisonnant en soy : Quelle apparence  
 Qu'il en mêviene, en effet, moy présent ?  
 C'est marché seur, il est fol ; à son dam.  
 Que prétend-il ? pour plus grande assurance,  
 Sans qu'il le sçache, il faut faire défense  
 A ma moitié de répondre au galant.  
 Sus, dit l'Epoux, j'y consens. La distance  
 De vous à nous, poursuit nostre Amant,  
 Sera reiglée, afin qu'aucunement  
 Vous n'entendiez. Il y consent encore ;  
 Puis va querir sa femme en ce moment.  
 Quand l'autre void celle là qu'il adore,  
 Il se croit estre en un enchantement.  
 Les saluts faits, en un coin de la sale  
 Ils se vont seoir. Nôtre galant n'étale  
 Un long narré, mais vient d'abord au fait.  
 Je n'ay le lieu ny le temps à souhait,  
 Commença-t-il ; puis je tiens inutile  
 De tant tourner ; il n'est que d'aller droit.  
 Partant, Madame, en un mot comme en mille,  
 Vostre beauté jusqu'au vif m'a touché.  
 Penseriez vous que ce fust un peché  
 Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,  
 De trop bon sens. Si j'avois le loisir,  
 Je ferois voir par les formes ma flame,  
 Et vous dirois de cet ardent désir  
 Tout le menu ; mais que je brusle, meure ,

Et m'en tourmente, et me dise aux abois,  
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,  
Il me convient le faire en un quart d'heure :  
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout :  
Froid est l'Amant qui ne va jusqu'au bout,  
Et par sotise en si beau train demeure.  
Vous vous taisez ? pas un mot ! Qu'est-ce là ?  
Renvoyez-vous de la sorte un pauvre homme ?  
Le Ciel vous fit, il est vray, ce qu'on nomme  
Divinité ; mais faut-il pour cela  
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?  
Je vois, je vois ; c'est une tricherie  
De vôtre Epoux : il m'a joué ce trait,  
Et ne prétend qu'aucune repartie  
Soit du marché ; mais j'y sçais un secret ;  
Rien n'y fera, pour le seur, sa défense.  
Je sçauray bien me répondre pour vous :  
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,  
Rompt à mon sens quelque peu le silence :  
J'y lis cecy : Ne croyez pas, Monsieur,  
Que la Nature ait composé mon cœur  
De marbre dur. Vos fréquentes passades,  
Jouxtes, tournois, devises, serenades,  
M'ont avant vous déclaré vôtre amour.  
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,  
Je vous diray que dès le premier jour  
J'y répondis, et me sentis blessée  
Du mesme trait. Mais que nous sert cecy ?...  
Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :  
Estant d'accord, il faut cette nuit cy  
Goûter le fruit de ce commun martyre,  
De vôtre Epoux nous vanger et nous rire,  
Bref, le payer du soin qu'il prend icy :  
De ces fruits là le dernier n'est le pire.  
Vôtre jardin viendra comme de cire :  
Descendez-y ; ne doutez du succès.  
Vôtre mary ne se tiendra jamais  
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,

Tantost il n'aille éprouver sa monture.  
 Vos douâgnas en leur premier sommeil,  
 Vous descendrez, sans nul autre appareil  
 Que de jetter une robe fourrée  
 Sur vostre dos, et viendrez au jardin.  
 De mon costé, l'échelle est préparée ;  
 Je monteray par la cour du voisin :  
 Je l'ay gagné ; la ruë est trop publique.  
 Ne craignez rien... Ah ! mon cher Magnifique,  
 Que je vous ayme, et que je vous sçais gré  
 De ce dessein ! Venez, je descendray...  
 C'est vous qui parle ; et plust au Ciel, Madame ,  
 Qu'on vous osast embrasser les genoux !...  
 Mon Magnifique, à tantost ; vôtre flame  
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.  
 L'Amant la quite, et feint d'estre en couroux ;  
 Puis, tout grondant : Vous me la donnez bonne,  
 Aldobrandin ! je n'entendois cela.  
 Autant vaudroit n'estre avecque personne  
 Que d'estre avec Madame que voila.  
 Si vous trouvez Chevaux à ce prix là,  
 Vous les devez prendre, sur ma parole.  
 Le mien hannit du moins ; mais cette idole  
 Est proprement un fort joly poisson.  
 Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.  
 Quiconque veut le reste du quart d'heure  
 N'a qu'à parler ; j'en feray juste prix.  
 Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.  
 Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits  
 Mettent toûjours quelque haute entreprise.  
 Nostre féal, vous laschez trop tost prise ;  
 Avec le temps on en viendroit à bout.  
 J'y tiendray l'œil ; car ce n'est pas là tout :  
 Nous y sçavons encor quelque rubrique ;  
 Et cependant, Monsieur le Magnifique,  
 La haquenée est nettement à nous ;  
 Plus ne fera de dépense chez vous.  
 Des-aujourd'huy, qu'il ne vous en déplaise,

Vous me verrez dessus fort à mon aise  
 Dans le chemin de ma maison des champs.  
 Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens  
 Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.  
 Dire comment les choses s'y passerent,  
 C'est un détail trop long ; lecteur prudent,  
 Je m'en remets à ton bon jugement :  
 La Dame estoit jeune, fringante et belle,  
 L'Amant bien fait, et tous deux fort épris.  
 Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;  
 Moins n'en valoit si gentille femelle.  
 Aucun peril, nul mauvais accident,  
 Bons dormitifs en or comme en argent  
 Aux douâgnas, et bonne sentinelle.  
 Un pavillon vers le bout du jardin  
 Vint à propos : Messire Aldobrandin  
 Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.  
 Conclusion, qu'il prit en cocüage  
 Tous ses degrez ; un seul ne luy manqua,  
 Tant sceut joüer son jeu la haquenée !  
 Contant ne fut d'une seule journée  
 Pour l'éprouver ; aux champs il demeura  
 Trois jours entiers, sans doute ny scrupule.  
 J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;  
 Car ils ont femme, et n'ont Cheval ny Mule,  
 Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

## XVI. — LE TABLEAU.



n m'engage à conter d'une maniere honneste  
 Le sujet d'un de ces tableaux  
 Sur lesquels on met des rideaux ;  
 Il me faut tirer de ma teste  
 Nombre de traits nouveaux, piquans et delicats,  
 Qui disent et ne disent pas,

Et qui soient entendus sans notes  
 Des Agnés mesme les plus sottes.  
 Ce n'est pas coucher gros ; ces extremes Agnés  
 Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute Matrone sage, a ce que dit Catule,  
 Regarde volontiers le gigantesque don  
 Fait au fruit de Vénus par la main de Junon<sup>(1)</sup> ;  
 A ce plaisant objet si quelqu'une recule,  
     Cette quelqu'une dissimule.  
 Ce principe posé, pourquoy plus de scrupule,  
 Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?  
 Puisqu'on le veut ainsi, je feray de mon mieux :  
 Nuls traits à découvert n'auront icy de place ;  
 Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien,  
     Que je crois qu'on n'en perdra rien.  
 Qui pense finement et s'exprime avec grace  
     Fait tout passer, car tout passe ;  
     Je l'ay cent fois éprouvé :  
     Quand le mot est bien trouvé,  
 Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :  
 Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant ;  
     Vous ne faites rougir personne,  
     Et tout le monde vous entend.  
 J'ay besoin aujourd'huy de cet art important.  
 Pourquoi ? me dira-t-on, puisque sur ces merveilles  
 Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.  
 Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles,  
     Encor que les yeux soient fripons.  
 Je veux, quoy qu'il en soit, expliquer à des belles  
 Cette chaise rompuë, et ce rustre tombé.  
 Muses, venez m'ayder ; mais vous estes pucelles,

1. Allusion aux deux vers suivants qui sont dans l'épigramme VIII des *Priapées* ; ils ne sont pas de Catulle, comme le dit La Fontaine, mais d'un anonyme.

Nimirum sapiunt, videntque magnam  
 Matronæ quoque mentulam libenter.  
 (Note de M, Boissonade.)

Au joly jeu d'amour ne sçachant A ny B :  
Muses, ne bougez donc; seulement par bonté  
Dites au Dieu des vers que dans mon entreprise  
    Il est bon qu'il me favorise,  
    Et de mes mots fasse le choix,  
    Ou je diray quelque sotise  
Qui me fera donner du busque sur les doigts.  
C'est assez raisonner; venons à la peinture :  
    Elle contient une aventure  
    Arrivée au pays d'Amours.  
    Jadis la ville de Citere  
    Avoit en l'un de ses faux-bourgs  
        Un Monastere;  
    Venus en fit un Séminaire.  
Il estoit de Nonains, et je puis dire ainsi  
    Qu'il estoit de galans aussi.  
    En ce lieu hantoient d'ordinaire  
Gens de Cour, Gens de Ville, et Sacrificateurs,  
    Et Docteurs,  
Et Bacheliers sur tout. Un de ce dernier ordre  
Passoit dans la maison pour estre des Amis.  
Propre, toujours razé, bien-disant, et beau-fils,  
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,  
    La médisance n'eust sceu mordre.  
    Ce qu'il avoit de plus charmant,  
C'est que deux des Nonains alternativement  
    En tiroient maint et maint service.  
L'une n'avoit quité les atours de Novice  
Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit.  
    La moins jeune à peine contoit  
    Un an entier par dessus seize :  
    Aage propre à soutenir these,  
    These d'amour : le Bachelier  
    Leur avoit rendu familier  
    Chaque poinct de cette science,  
    Et le tout par experience.

Une assignation pleine d'impatience



Fut un jour par les sœurs donnée à cet Amant ;  
 Et, pour rendre complet le divertissement ,  
 Bacchus avec Cérés, de qui la compagnie  
     Met Venus en train bien souvent ,  
 Devoient estre ce coup de la cérémonie.  
 Propreté toucha seule aux apprets du régal ;  
 Elle sceut s'en tirer avec beaucoup de grace :  
 Tout passa par ses mains, et le vin et la glace ,  
     Et les caraffes de cristal ;  
 On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre  
     Sema de fleurs toute la chambre ;  
 Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs  
 Formoient des las d'amour, et le chiffre des sœurs.  
     Leurs Cloistrieres excellences  
     Aimoient fort ces magnificences :  
 C'est un plaisir de None. Au reste, leur beauté  
 Aiguisoit l'appetit aussi de son costé.  
     Mille secrettes circonstances  
     De leurs corps polis et charmans  
     Augmentoient l'ardeur des Amans.  
     Leur taille estoit presque semblable ;  
 Blancheur, delicatesse, embonpoint raisonnable,  
 Fermeté ; tout charmoit, tout estoit fait au tour.  
     En mille endroits nichoit l'amour :  
 Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,  
 Sous ceci, sous cela que void peu l'œil du jour,  
 Si celui du galant ne l'appelle au mistere.  
     A ces sœurs l'enfant de Cytere  
     Mille fois le jour s'en venoit  
     Les bras ouverts, et les prenoit  
     L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent ;  
     Et de luy, tout en l'attendant ,  
 Elles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles  
     Imputoient son retardement  
     A quelques amitez nouvelles.  
 Qui peut le retenir ? disoit l'une ; est-ce amour ?

Est-ce affaire ? est-ce maladie ?  
Qu'il y revienne de sa vie,  
Disoit l'autre ; il aura son tour.  
Tandis qu'elles cherchoient là dessous du mystère,  
Passe un Mazet portant à la dépositaire  
Certain fardeau peu nécessaire :  
Ce n'estoit qu'un prétexte ; et, selon qu'on m'a dit,  
Cette dépositaire, ayant grand appetit,  
Faisoit sa portion des talens de ce Rustre,  
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.  
Le coquin, lourd d'ailleurs, et de très court esprit,  
A la cellule se méprit ;  
Il alla chez les attendantes  
Fraper avec ses mains pesantes.  
On ouvre, on est surpris, on le maudit d'abord,  
Puis on void que c'est un trésor.  
Les Nonains s'éclatent de rire.  
Toutes deux commencent à dire,  
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :  
Servons nous de ce maistre sot ;  
Il vaut bien l'autre ; que t'en semble ?  
La Professe ajoûta : C'est très bien avisé.  
Qu'atendions-nous ici ? Qu'il nous fût débité  
De beaux discours ? Non, non, ny rien qui leur ressem-  
Ce pitaut doit valoir, pour le poinct souhaité, [ble.  
Bachelier et Docteur ensemble.  
Elle en jugeoit très-bien : la taille du garçon,  
Sa simplicité, sa façon,  
Et le peu d'interest qu'en tout il sembloit prendre,  
Faisoient de luy beaucoup attendre.  
C'estoit l'homme d'Ésope ; il ne songeoit à rien ;  
Mais il buvoit et mangeoit bien ;  
Et, si Xantus l'eust laissé faire,  
Il auroit poussé loin l'affaire.  
Ainsi, bientôt apprivoisé,  
Il se trouva tout disposé  
Pour executer sans remise  
Les ordres des Nonains, les servant à leur guise

Dans son office de Mazet,  
Dont il luy fut donné par les sœurs un brevet.

Icy la peinture commence :  
Nous voilà parvenus au point.  
Dieu des vers, ne me quite point ;  
J'ay recours à ton assistance.

Dy moy pourquoy ce Rustre assis,  
Sans peine de sa part, et très-fort à son aise,  
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis  
De sœur Claude et de sœur Terese.  
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?  
Il me semble des-ja que je vois Apollon  
Qui me dit : Tout beau ! ces matieres  
A fonds ne s'examinent gueres.  
J'entends ; et l'amour est un étrange garçon ;  
J'ay tort d'ériger un fripon  
En Maistre de ceremonies.  
Dés qu'il entre en une maison,  
Regles et loix en sont bannies ;  
Sa fantaisie est sa raison. -

Le voila qui rompt tout : c'est assez sa coûtume :  
Ses jeux sont violens. A terre on vid bien tost  
Le galand Catedral. Ou soit par le défaut  
De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud  
Le corps ne fust pas fait de plume,  
Ou soit que sœur Terese eust chargé d'action  
Son discours véhément et plein d'émotion,  
On entendit craquer l'amoureuse tribune :  
Le Rustre tombe à terre en cette occasion.  
Ce premier point eut par fortune  
Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'aprochez point d'icy vostre œil prophane,  
Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit  
Un tel incident à profit.  
Terese en ce malheur perdit la tramontane :  
Claude la débusqua, s'emparant du timon.  
Terese, pire qu'un demon,

Tasche à la retirer, et se remettre au trosne ;  
 Mais celle-cy n'est pas personne  
 A ceder un poste si doux.  
 Sœur Claude, prenez garde à vous ;  
 Terese en veut venir aux coups :  
 Elle a le poing levé. Qu'elle ayt. C'est bien répondre :  
 Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.  
 Je ne m'étonne pas que vous sçachiez confondre  
 Un petit mal dans un grand bien.  
 Malgré la colere marquée  
 Sur le front de la débusquée,  
 Claude suit son chemin ; le Rustre aussi le sien  
 Terese est mal contante, et gronde.  
 Les plaisirs de Venus sont sources de débats ;  
 Leur fureur n'a point de seconde :  
 J'en prens à tesmoin les combats  
 Qu'on vid sur la terre et sur l'onde,  
 Lorsque Paris à Menelas  
 Osta la merveille du monde.  
 Qu'un Pitaut faisant naistre un aussi grand procès  
 Tinst icy lieu d'Helene, une foy sans excès  
 Le peut croire, et fort bien ; troublez None en sa joye  
 Vous verrez la guerre de Troye (1).  
 Quoy que Bellone ayt part icy,  
 J'y vois peu de corps de cuirasse ;  
 Dame Venus se couvre ainsi  
 Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de Trace.  
 Cette armure a beaucoup de grace.  
 Belles, vous m'entendez ; je n'en diray pas plus :  
 L'habit de guerre de Venus  
 Est plein de choses admirables !  
 Les Ciclopes aux membres nus  
 Forgent peu de harnois qui lui soient comparables ;  
 Celuy du preux Achille auroit esté plus beau,  
 Si Vulcan eust dessus gravé nostre tableau.

1. Ces quatre derniers vers ont été supprimés à partir de l'édition de 1685.

Or ay-je des Nonains mis en vers l'avanture,  
 Mais non avec des traits dignes de l'action ;  
 Et comme celle-cy déchet dans la peinture,  
 La peinture déchet dans ma description.  
 Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles ;  
 Ny les yeux ne sont les oreilles.

J'ay laissé long-temps au filet  
 Sœur Terese la détronée :  
 Elle eut son tour ; nostre mazet  
 Partagea si bien sa journée  
 Que chacun fut content. L'histoire finit là ;  
 Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,  
 Que l'on but et que l'on mangea ;  
 Ce fut l'intermede et la pose.

Enfin tout alla bien, horsmis qu'en bonne foy  
 L'heure du rendez-vous m'enbarasse. Et pourquoy ?  
 Si l'Amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Terese  
 Eurent à tout le moins dequoy se consoler ;  
 S'il vint, on sceut cacher le lourdaut et la chaise ;  
 L'Amant trouva bien tost encor à qui parler.





## CINQUIESME PARTIE<sup>1</sup>

### I. — LA CLOCHETTE.

#### CONTE.

**Q** combien l'homme est inconstant, divers,  
Foible, leger, tenant mal sa parole!  
J'avois juré hautement en mes vers (2),  
De renoncer à tout conte frivole :  
Et quand juré? c'est ce qui me confond;

1. La Fontaine n'a jamais formé de recueil des pièces réunies ici. *La Clochette*, *le Fleuve Scamandre*, *la Confidente sans le sçavoir*, *le Remede* et *les Aveus indiscrets* occupent les pages 137-189 du tome 1 des *Ouvrages de prose et de poësie des Srs de Maucroix et de La Fontaine*. A Paris, chez Claude Barbin, 1685, 2 vol. in-12. *La Matrone d'Ephèse* et *Belphegor* suivent immédiatement le *Poëme du quinquina*, publié à Paris, chez Denis Thierry et Claude Barbin, en 1682; quant au conte des *Quiproquo*, il a été publié pour la première fois dans les *Œuvres postumes de Monsieur de La Fontaine*, 1696, in-12, p. 151.

2. Edition de Henry Desbordes, 1685 :

J'avois juré, même en assez beaux Vers...



Depuis deux jours j'ay fait cette promesse.  
 Puis fiez-vous à Rimeur qui répond  
 D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse  
 Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :  
 Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,  
 Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;  
 Mais d'être sûrs ce n'est là leur affaire.  
 Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,  
 Temperament pour accorder ce point ;  
 Et, supposé que quant à la matière  
 J'eusse failly, du moins pourrois-je pas  
 Le reparer, par la forme, en tout cas ?  
 Voyons cecy. Vous sçauvez que naguere  
 Dans la Touraine un jeune Bachelier....  
 (Interpretez ce mot à vôtre guise :  
 L'usage en fut autrefois familier  
 Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;  
 Ores ce sont supposts de sainte Eglise.)  
 Le nôtre soit sans plus un jouvenceau  
 Qui dans les prez, sur le bord d'un ruisseau,  
 Vous cajoloit la jeune bachelette  
 Aux blanches dents, aux pieds nus, aux corps gent,  
 Pendant qu'lo, portant une clochette,  
 Aux environs alloit l'herbe mangeant.  
 Nôtre galand vous lorgne une fillette,  
 De celles-là que je viens d'exprimer.  
 Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,  
 Et d'âge encore incapable d'aimer.  
 Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;  
 Même les loix ont avancé ce temps (1) :  
 Les loix songeoient aux personnes de ville,  
 Bien que l'amour semble né pour les champs.  
 Le Bachelier déploya sa science.

1. Il y a dans mon exemplaire de Maucroix une note manuscrite du temps, ainsi conçue : « Permettant le mariage des filles à douze ans. » (Note de M. Walckenaer.)

Ce fut en vain ; le peu d'expérience,  
 L'humeur farouche, ou bien l'aversion,  
 Ou tous les trois firent que la bergere,  
 Pour qui l'amour étoit langue étrangere,  
 Répondit mal à tant de passion.  
 Que fit l'amant ? Croyant tout artifice  
 Libre en amours, sur le rez de la nuit (1)  
 Le compagnon détourne une genisse  
 De ce bétail par la fille conduit.  
 Le demeurant, non conté par la belle  
 (Jeunesse n'a les soins qui sont requis),  
 Prit aussi-tôt le chemin du logis.  
 Sa mere, étant moins oublieuse qu'elle,  
 Vid qu'il manquoit une pièce au Troupeau.  
 Dieu sçait la vie ! elle tance Isabeau,  
 Vous la renvoye ; et la jeune pucelle  
 S'en va pleurant, et demande aux échos  
 Si pas un d'eux ne sçait nulle nouvelle  
 De celle-là, dont le drôle à propos  
 Avoit d'abord étoupé la clochette :  
 Puis il la prit, et, la faisant sonner (2),  
 Il se fit suivre ; et tant que la fillette  
 Au fonds d'un bois se laissa détourner.  
 Jugez, Lecteur, quelle fut sa surprise  
 Quand elle ouït la voix de son amant.  
 Belle, dit-il, toute chose est permise  
 Pour se tirer de l'amoureux tourment.  
 A ce discours, la fille toute en transe  
 Remplit de cris ces lieux peu frequentez  
 Nul n'accourut. O belles ! évitez  
 Le fonds des bois, et leur vaste silence.

1. Edition de Henry Desbordes, 1685 :

... Sur le coy de la nuit.

2. Edition de Henry Desbordes, 1685 :

Puis il la prit, puis la faisant sonner.

## II. — LE FLEUVE SCAMANDRE.

## CONTE.

**M**e voila prest à conter de plus belle ;  
 Amour le veut, et rit de mon serment :  
 Hommes et Dieux, tout est sous sa tutelle,  
 Tout obeït, tout cede à cet enfant.

J'ay desormais besoin, en le chantant,  
 De traits moins forts et déguisans la chose ;  
 Car, après tout, je ne veux être cause  
 D'aucun abus ; que plutôt mes écrits  
 Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !  
 Si dans ces vers j'introduis et je chante  
 Certain trompeur et certaine innocente,  
 C'est dans la veuë et dans l'intention  
 Qu'on se meffie en telle occasion.  
 J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile  
 A se garder de ces pieges divers.  
 Sotte ignorance en fait trebucher mille,  
 Contre une seule à qui nuïroient mes vers.

J'ai lû qu'un Orateur estimé dans la Grece,  
 Des beaux Arts autrefois souveraine Maîtresse,  
 Banni de son pays, voulut voir le séjour  
 Où subsistoient encor les ruïnes de Troye ;  
 Cimon, son camarade, eut sa part de la joye.  
 Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg  
 Noble par ses malheurs : là Priam et sa Cour  
 N'étoient plus que des noms dont le Temps fait sa proye.  
 Ilion, ton nom seul a des charmes pour moy ;  
 Lieu fécond en sujets propres à nôtre employ,  
 Ne verray-je jamais rien de toy, ny la place  
 De ces murs élevez et détruits par des Dieux,  
 Ny ces champs où couroient la fureur et l'audace,

Ny des temps fabuleux enfin la moindre trace  
 Qui pût me presenter l'image de ces lieux ?  
 Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,  
     Cimon, le Heros de ces vers,  
     Se promenoit près du Scamandre.  
 Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,  
 Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.  
 Son voile au gré des vens va flotant dans les airs ;  
 Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergere,  
 Une beauté naïve, une taille legere.  
 Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords  
 Venus vient étaler ses plus rares trésors.  
 Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle  
 Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.  
 Le chaud, la solitude, et quelque Dieu malin,  
 L'inviterent d'abord à prendre un demi bain.  
 Nôtre banni se cache ; il contemple, il admire ;  
     Il ne sçait quels charmes élire ;  
 Il devore des yeux et du cœur cent beautez.  
 Comme on étoit remply de ces Divinitez  
     Que la Fable a dans son Empire,  
 Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,  
 Prend l'air d'un Dieu des eaux, mouille ses vêtements,  
 Se couronne de joncs et d'herbe degoutante,  
 Puis invoque Mercure et le Dieu des Amans.  
 Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?  
 La belle enfin découvre un pied dont la blancheur  
     Auroit fait honte à Galatée,  
     Puis le plonge en l'onde argentée,  
 Et regarde ses lys, non sans quelque pudeur.  
 Pendant qu'à cet objet sa veuë est arrêtée,  
 Cimon aproche d'elle ; elle court se cacher  
     Dans le plus profond du rocher.  
 Je suis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde ;  
 Soyez-en la Déesse, et regnez avec moy :  
 Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde  
 Partager avec vous un aussi digne employ.  
 Mon cristal est très-pur ; mon cœur l'est davantage :

Je couvriray pour vous de fleurs tout ce rivage :  
 Trop heureux si vos pas le daignent honorer,  
 Et qu'au fonds de mes eaux vous daigniez vous mirer !  
 Je rendray toutes vos Compagnes  
 Nymphes aussi ; soit aux montagnes,  
 Soit aux eaux, soit aux bois ; car j'étends mon pouvoir  
 Sur tout ce que vôte œil à la ronde peut voir.  
 L'éloquence du Dieu, la peur de luy déplaire,  
 Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystere,  
 Conclurent tout en peu de temps.  
 La superstition cause mille accidents.  
 On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.  
 Tout fier de ce succès, le Banni dit adieu.  
 Revenez, dit-il, en ce lieu :  
 Vous garderez que l'on ne sçache  
 Un hymen qu'il faut que je cache :  
 Nous le déclarerons quand j'en auray parlé  
 Au conseil qui sera dans l'Olimpe assemblé.  
 La nouvelle Déesse à ces mots se retire ;  
 Contente ? Amour le sçait. Un mois se passe et deux,  
 Sans que pas un du bourg s'apperçût de leurs jeux.  
 O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux  
 Vous ne le soyez plus ! Le Banni, sans rien dire,  
 Ne va plus visiter cet antre si souvent.  
 Une nopce enfin arrivant,  
 Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.  
 La Belle apperçoit l'homme, et crie en ce moment :  
 Ah ! voilà le fleuve Scamandre !  
 On s'étonne, on la presse ; elle dit bonnement  
 Que son hymen se va conclure au Firmament.  
 On en rit ; car que faire ? Aucuns à coups de pierre  
 Poursuivirent le Dieu, qui s'enfuit à grand' erre ;  
 D'autres rirent sans plus. Je croy qu'en ce temps-cy  
 L'on feroit au Scamandre un très-méchant party.  
 En ce temps-là semblables crimes  
 S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes.  
 L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin  
 Pour quelques traits de raillerie :

Même un de ses amans l'en trouva plus jolie.  
 C'est un goust : il s'offrit à luy donner la main.  
 Les Dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient  
 Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la, [cause  
 Vous trouverez qui la prendra :  
 L'argent repare toute chose.

### III. — LA CONFIDENTE SANS LE SÇAVOIR, OU LE STRATAGÈME.

Conte.

**J**e ne connois Rhéteur ny Maître és Arts  
 Tel que l'Amour; il excelle en bien dire;  
 Ses argumens, ce sont de doux regards,  
 De tendres pleurs, un gracieux sourire.  
 La guerre aussi s'exerce en son Empire :  
 Tantôt il met aux champs ses étendars;  
 Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses,  
 Il prend des cœurs entourez de ramparts,  
 Je le soutiens : posez deux forteresses;  
 Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars :  
 Que celui-cy fasse agir tout un monde,  
 Qu'il soit armé, qu'il ne luy manque rien;  
 Devant son fort je veux qu'il se morfonde :  
 Amour tout nud fera rendre le sien.  
 C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.  
 J'en vais dire un de mes plus favoris :  
 J'en ay bien lû, j'en vois pratiquer mêmes,  
 Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Geronte donnée,  
 Meritoit mieux qu'un si triste hymenée;  
 Elle avoit pris en cet homme un époux  
 Malgracieux, incommode, et jaloux.



Il étoit vieux ; elle , à peine en cet âge  
Où , quand un cœur n'a point encore aymé ,  
D'un doux objet il est bien-tôt charmé.  
Celuy d'Aminte ayant sur son passage  
Trouvé Cleon , beau , bien fait , jeune , et sage ,  
Il s'acquita de ce premier tribut ,  
Trop bien peut-être , et mieux qu'il ne falut :  
Non toutefois que la belle n'oppose  
Devoir et tout à ce doux sentiment ;  
Mais lors qu'Amour prend le fatal moment ,  
Devoir et tout , et rien c'est même chose.  
Le but d'Aminte en cette passion  
Etoit , sans plus , la consolation  
D'un entretien sans crime , où la pauvrete  
Versât ses soins en une ame discrète.  
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend ;  
Mais l'appetit vient toujours en mangeant :  
Le plus seur est ne se point mettre à table.  
Aminte croit rendre Cleon traitable :  
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen  
De l'engager à ce simple entretien ,  
De luy laisser entrevoir quelque estime ,  
Quelque amitié , quelque chose de plus ,  
Sans y mêler rien que de legitime :  
Plûtôt la mort empêchât tel abus !  
Le point étoit d'entamer cette affaire.  
Les lettres sont un étrange mystere ;  
Il en provient maint et maint accident ;  
Le meilleur est quelque seur confident.  
Où le trouver ? Geronte est homme à craindre.  
J'ay dit tantôt qu'Amour sçavoit atteindre  
A ses desseins d'une ou d'autre façon ;  
Cecy me sert de preuve et de leçon.  
Cleon avoit une vieille parente ,  
Severe et prude , et qui s'attribuoit  
Autorité sur luy de gouvernante.  
Madame Alis (ainsi l'on l'appelloit)  
Par un beau jour eut de la jeune Aminte

Ce compliment, ou plutôt cette plainte :  
Je ne sçais pas pourquoy vôtre parent,  
Qui m'est et fut toûjours indifferant,  
Et le sera tout le temps de ma vie,  
A de m'aymer conceu la fantaisie.  
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;  
Je ne sçauroids faire un pas seulement  
Que je ne l'aye aussi-tôt à mes trouses ;  
Lettres, billets pleins de paroles douces,  
Me sont donnez par une dont le nom  
Vous est connu : je le tais, pour raison.  
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite ;  
Elle n'aura qu'une mauvaise suite :  
Mon mari peut prendre feu là-dessus.  
Quant à Cleon, ses pas sont superflus :  
Dites le luy de ma part, je vous prie.  
Madame Alis la louë, et luy promet  
De voir Cleon, de luy parler si net  
Que de l'aymer il n'aura plus d'envie.  
Cleon va voir Alis le lendemain :  
Elle luy parle, et le pauvre homme nie  
Avec sermens qu'il eût un tel dessein.  
Madame Alis l'appelle enfant du diable.  
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;  
Ces sermens vains et peu dignes de foy  
Meriteroient qu'on vous fist vôtre sausse.  
Laissons cela : la chose est vraye ou fausse ;  
Mais, fausse ou vraye, il faut, et croyez-moy,  
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte  
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :  
Renoncez-y. Je le puis aisément,  
Reprit Cleon. Puis, au même moment,  
Il va chez luy songer à cette affaire :  
Rien ne luy peut débrouïller le mystere.  
Trois jours n'étoient passez entierement  
Que revoicy chez Alis nôtre Belle.  
Vous n'avez pas, Madame, luy dit-elle,  
Encore veu, je pense, nôtre Amant ;

De plus en plus sa poursuite s'augmente.  
Madame Alis s'emporte, se tourmente :  
Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant,  
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.  
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,  
Il me faudroit une langue de fer ;  
Et, quand de fer j'aurois même la langue,  
Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer  
Fut employé dans cette reprimande.  
Allez, satan ; allez, vray lucifer,  
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,  
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,  
Ne sceut que dire ; avouer qu'il eût tort,  
C'étoit trahir par trop sa conscience.  
Il s'en retourne, il rumine, il repense,  
Il rêve tant, qu'enfin il dit en soy :  
Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte !  
Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte.  
Elle me dit : O Cleon ! aime-moy,  
Ayme-moy donc, en disant que je l'aime.  
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème  
Que pour ses traits. J'avouë en bonne foy  
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;  
Mais à present je ne fais aucun doute ;  
Aminte veut mon cœur assurément.  
Ah ! si j'osois, dès ce même moment  
Je l'irois voir ; et, plein de confiance,  
Je luy dirois quelle est la violence,  
Quel est le feu dont je me sens épris.  
Pourquoy n'oser ? offense pour offense,  
L'amour vaut mieux encor que le mépris.  
Mais si l'époux m'attrapoit au logis !...  
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.  
Trois autres jours n'étoient passez encor,  
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire  
Son cher Cleon du bon-heur de son sort.  
Il faut, dit-elle, enfin que je deserte ;  
Vôtre parent a résolu ma perte ;

Il me prétend avoir par des presens :  
Moy, des presens ! c'est bien choisir sa femme.  
Tenez, voila rubis et diamans ;  
Voila bien pis ; c'est mon portrait. Madame :  
Assurément de memoire on l'a fait,  
Car mon Epoux a tout seul mon portrait.  
A mon lever, cette personne honnête  
Que vous sçavez, et dont je tais le nom,  
S'en est venuë, et m'a laissé ce don.  
Vôtre parent merite qu'à la tête  
On le luy jette, et s'il étoit icy...  
Je ne me sens presque pas de colere.  
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi  
Qu'il sçait fort bien qu'aujourd'huy pour affaire  
Mon mari couche à sa maison des champs ;  
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens  
Seront couchez et dans leur premier somme,  
Il se rendra devers mon cabinet.  
Qu'espere-t-il ? pour qui me prend cet homme ?  
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?  
Sans que je crains de commettre Geronte,  
Je poserois tantôt un si bon guet,  
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trebuchet,  
Ou s'enfueroit avec sa courte honte.  
Ces mots finis, Madame Aminte sort.  
Une heure après Cleon vint ; et d'abord  
On luy jetta les joyaux et la boëte :  
On l'auroit pris à la gorge au besoin.  
Eh bien ! cela vous semble-t-il honnête ?  
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.  
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte  
Venoit de dire en sa derniere plainte.  
Cleon se tint pour dûment averti.  
J'aymois dit-il, il est vray, cette belle ;  
Mais, puisqu'il faut ne rien esperer d'elle,  
Je me retire et prendray ce parti.  
Vous ferez bien ; c'est celuy qu'il faut prendre,  
Luy dit Alis. Il ne le prit pourtant.

Trop bien, minuit à grand'peine sonnante,  
 Le compagnon sans faute se va rendre  
 Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué.  
 Le rendez-vous étoit bien expliqué;  
 Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.  
 La jeune Aminte attendoit à la porte :  
 Un profond somme occupoit tous les yeux ;  
 Même ceux-là qui brillent dans les Cieux  
 Etoient voilés par une épaisse nuë.  
 Comme on avoit toute chose préveuë,  
 Il entre vite et sans autres discours  
 Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.  
 Là le Galant dès l'abord se récrie,  
 Comme la Dame étoit jeune et jolie,  
 Sur sa beauté ; la bonté vint après ;  
 Et celle-cy suivit l'autre de près.  
 Mais, dites-moy de grace, je vous prie,  
 Qui vous a fait aviser de ce tour ?  
 Car jamais tel ne se fit en amour :  
 Sur les plus fins je prétens qu'il excelle,  
 Et vous devez vous-même l'avoüer.  
 Elle rougit, et n'en fut que plus belle ;  
 Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,  
 Il la loua. Ne fit-il que louer ?

## IV. — LE REMEDE.

## CONTE.

**S**i l'on se plaît à l'image du Vray, [me ?  
 Combien doit-on rechercher le Vray mê-  
 J'en fais souvent dans mes contes l'essay,  
 Et vois toujours que sa force est extrême,  
 Et qu'il attire à soy tous les esprits.  
 Non qu'il ne faille en de pareils écrits

Feindre les noms; le reste de l'affaire  
Se peut conter sans en rien déguiser :  
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire,  
Et c'est ainsi que je vais en user.

Prés du Mans donc, pays de Sapience,  
Gens pesans l'air, fine fleur de Normand,  
Une pucelle eut n'aguere un amant  
Frais, delicat, et beau par excellence;  
Jeune sur tout, à peine son menton  
S'étoit vêtu de son premier coton.  
La fille étoit un parti d'importance;  
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit;  
Tant et si bien, que chacun s'appliquoit  
A la gagner; tout le Mans y couroit.  
Ce fut en vain; car le cœur de la fille  
Inclinoit trop pour nôtre Jouvenceau :  
Les seuls parens, par un esprit Manceau,  
La destinoient pour une autre famille.  
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,  
Bon gré, malgré, je ne sçay pas comment,  
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.  
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,  
Peut être aussi son sang et sa noblesse,  
Les fit changer : que sçay-je quoy ? tout duit  
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.  
L'Amant le fut : les parens de la Belle  
Sceurent priser son merite et son zele.  
C'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor ?  
Force contant; les biens du siecle d'or  
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.  
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine  
Tu reviendras dans le pays du Maine !  
Ton innocence eût secondé l'ardeur  
De nôtre Amant, et hâté cette affaire;  
Mais des parens l'ordinaire lenteur  
Fit que la Belle, ayant fait dans son cœur  
Cet hymenée, acheva le mystere



Selon les Us de l'isle de Cythere.  
Nos vieux Romans, en leur style plaisant,  
Nomment cela *paroles de present*.  
Nous y voyons pratiquer cet usage,  
Demi-amour et demi-mariage,  
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.  
Amour n'y fit un trop long examen :  
Prêtre et parent tout ensemble, et Notaire,  
En peu de jours il consumma l'affaire :  
L'esprit Manceau n'eut point part à ce fait.  
Voilà nôtre homme heureux et satisfait,  
Passant les nuits avec son épousee ;  
Dire comment, ce seroit chose aisée ;  
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,  
Les menus dons qu'on fit à la Soubrette,  
Rendoient l'époux jouissant en repos  
D'une faveur douce autant que secrette.  
Avint pourtant que nôtre Belle un soir,  
En se plaignant, dit à sa gouvernante,  
Qui du secret n'étoit participante :  
Je me sens mal ; n'y sçauroit-on pourvoir ?  
L'autre reprit : Il vous faut un Remede ;  
Demain matin nous en dirons deux mots.  
Minuit venu, l'époux mal à propos,  
Tout plein encor du feu qui le possede,  
Vient de sa part chercher soulagement,  
Car chacun sent icy-bas son tourment.  
On ne l'avoit averti de la chose.  
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil  
Qui suit souvent l'amoureux appareil,  
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose  
Ayant ouvert les portes d'Orient,  
La gouvernante ouvrit tout en riant,  
Remede en main, les portes de la chambre :  
Par grand bon-heur il s'en rencontra deux ;  
Car la saison aprochoit de Septembre,  
Mois où le chaud et le froid sont douteux.  
La fille alors ne fut pas assez fine ;

Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,  
 Et faire entrer l'amant au fonds des draps,  
 Chose facile autant que naturelle.  
 L'émotion luy tourna la cervelle ;  
 Elle se cache elle-même , et tous bas  
 Dit en deux mots quel est son embarras.  
 L'Amant fut sage ; il presenta pour elle  
 Ce que Brunel à Marphise montra (1).  
 La Gouvernante , ayant mis ses lunettes,  
 Sur le galant son adresse éprouva ;  
 Du bain interne elle le regala,  
 Puis dit adieu , puis après s'en alla,  
 Dieu la conduise , et toutes celles-là  
 Qui vont nuisant aux amitez secrettes !  
 Si tout cecy passoit pour des sornettes  
 (Comme il se peut, je n'en voudrois jurer)  
 On chercheroit de quoy me censurer.  
 Les Critiqueurs sont un peuple severe ;  
 Ils me diront : Vôtre Belle en sortit  
 En fille sottte et n'ayant point d'esprit :  
 Vous luy donnez un autre caractere ;  
 Cela nous rend suspecte cette affaire :  
 Nous avons lieu d'en douter ; auquel cas  
 Vôtre prologue icy ne convient pas.  
 Je répondray... Mais que sert de répondre ?  
 C'est un procès qui n'auroit point de fin :  
 Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;  
 Ciceron même y perdrait son latin.  
 Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage  
 Rien avancé qu'après des gens de foy :  
 J'ai mes garends : que veut-on davantage ?  
 Chacun ne peut en dire autant que moy.

1. Brunel poursuivi par Marfise dont il avoit dérobé l'épée :

Tal volta i panni in capo si levava,  
 E squadernava (intendetemi bene)  
 Con riverenzia il fondo de le rene.

(*Orlando innamorato*, lib. II, canto XI.)

## V. — LES AVEUS INDISCRETS.

## CONTE.

**P**aris sans pair n'avoit en son enceinte  
 Rien dont les yeux semblassent si ravis  
 Que la belle, aimable et jeune Aminte,  
 Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.  
 Sa mere encor la tenoit sous son aîle ;  
 Son pere avoit du contant et du bien ;  
 Faites état qu'il ne luy manquoit rien.  
 Le beau Damon s'étant piqué pour elle,  
 Elle receut les offres de son cœur :  
 Il fit si bien l'esclave de la belle,  
 Qu'il en devint le maître et le vainqueur,  
 Bien entendu sous le nom d'hymenée ;  
 Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.  
 L'an révolu, ce couple si charmant,  
 Toûjours d'accord, de plus en plus s'aimant  
 (Vous eussiez dit la première journée)  
 Se promettoit la vigne de l'Abbé,  
 Lors que Damon, sur ce propos tombé,  
 Dit à sa femme : Un point trouble mon ame ;  
 Je suis épris d'une si douce flâme,  
 Que je voudrois n'avoir aimé que vous,  
 Que mon cœur n'eût resenty que vos coups,  
 Qu'il n'eût logé que vôtre seule image,  
 Digne, il est vray, de son premier hommage.  
 J'ay cependant éprouvé d'autres feux :  
 J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.  
 Il m'en souvient, la Nymphé étoit gentille,  
 Au fonds d'un bois, l'Amour seul avec nous ;  
 Il fit si bien, si mal, me direz-vous,  
 Que de ce fait il me reste une fille.

Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :  
 J'étois un jour seulette à la maison ;  
 Il me vint voir certain fils de famille ,  
 Bien-fait et beau, d'agreable façon :  
 J'en eus pitié; mon naturel est bon ,  
 Et , pour conter tout de fil en aiguille ,  
 Il m'est resté de ce fait un garçon.  
 Elle eut à peine achevé la parole ,  
 Que du mari l'ame jalouse et folle  
 Au desespoir s'abandonne aussi-tôt ;  
 Il sort plein d'ire , il descend tout d'un saut ,  
 Rencontre un bast , se le met , et puis crie :  
*Je suis basté.* Chacun au bruit accourt ,  
 Les pere et mere , et toute la mégnie ,  
 Jusqu'aux voisins. Il dit , pour faire court ,  
 Le beau sujet d'une telle folie.  
 Il ne faut pas que le Lecteur oublie  
 Que les parens d'Aminte , bons Bourgeois ,  
 Et qui n'avoient que cette fille unique ,  
 La nourrissoient , et tout son domestique ,  
 Et son époux , sans que , hors cette fois ,  
 Rien eût troublé la paix de leur famille.  
 La mere donc s'en va trouver sa fille ;  
 Le pere suit , laisse sa femme entrer ,  
 Dans le dessein seulement d'écouter.  
 La porte étoit entr'ouverte ; il s'approche  
 Bref , il entend la noise et le reproche  
 Que fit sa femme à leur fille , en ces mots :  
 Vous avez tort : j'ay veu beaucoup de sots ,  
 Et plus encor de sottés , en ma vie ;  
 Mais qu'on pût voir telle indiscretion ,  
 Qui l'auroit crû ? Car enfin , je vous prie ,  
 Qui vous forçoit ? Quelle obligation  
 De reveler une chose semblable ?  
 Plus d'une fille a forligné ; le diable  
 Est bien subtil ; bien malins sont les gens :  
 Non pour cela que l'on soit excusab'e ;  
 Il nous faudroit toutes dans des Couvents

Claquemurer jusques à l'hyménée.  
 Moy qui vous parle ay même destinée ;  
 J'en garde au cœur un sensible regret :  
 J'eus trois enfans avant mon mariage.  
 A vôte pere ay-je dit ce secret ?  
 En avons-nous fait plus mauvais ménage ?  
 Ce discours fut à peine proferé,  
 Que l'écoutant s'en court, et, tout outré,  
 Trouve du bast la sangle, et se l'attache,  
 Puis va criant par tout : *Je suis sanglé !*  
 Chacun en rit, encor que chacun sçache  
 Qu'il a dequoy faire rire à son tour.  
 Les deux maris vont dans maint carrefour  
 Criant, courant, chacun à sa maniere,  
*Basté* le gendre, et *Sanglé* le beau-pere.  
 On doutera de ce dernier point-cy ;  
 Mais il ne faut telles choses mécroire.  
 Et, par exemple, écoutez bien cecy :  
 Quand Roland sceut les plaisirs et la gloire  
 Que dans la grotte avoit eus son Rival,  
 D'un coup de poing il tua son cheval.  
 Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,  
 Mettre de plus la selle sur son dos ?  
 Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,  
 Faire crier et redire aux Echos :  
*Je suis basté, sanglé !* car il n'importe,  
 Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte  
 Que cecy peut contenir verité.  
 Ce n'est assez, cela ne doit suffire ;  
 Il faut aussi montrer l'utilité  
 De ce recit ; je m'en vais vous la dire.  
 L'heureux Damon me semble un pauvre sire :  
 Sa confiance eut bien-tôt tout gâté.  
 Pour la sotise et la simplicité  
 De sa moitié, quant à moy, je l'admire.  
 Se confesser à son propre mary !  
 Quelle folie ! Imprudence est un terme  
 Foible à mon sens pour exprimer cecy.

Mon discours donc en deux points se renferme.  
 Le nœu d'hymen doit être respecté,  
 Veut de la foy, veut de l'honnêteté :  
 Si, par mal-heur, quelque atteinte un peu forte,  
 Le fait clocher d'un ou d'autre côté,  
 Comportez-vous de maniere et de sorte  
 Que ce secret ne soit point éventé :  
 Gardez de faire aux égards banqueroute ;  
 Mentir alors est digne de pardon.  
 Je donne icy de beaux conseils, sans doute :  
 Les ay-je pris pour moy-même ? hélas ! non.

## VI. — LA MATRONE D'EPHESE (1).

**S**'il est un conte usé, commun, et rebatu,  
 C'est celui qu'en ces vers j'accommode à  
 Et pourquoy donc le choisis-tu ? [ma guise.  
 Qui t'engage à cette entreprise ?  
 N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?  
 Quelle grace aura ta Matrone  
 Au prix de celle de Pétrone ?  
 Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?  
 Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,  
 Voyons si dans mes Vers je l'auray rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois  
 Une Dame en sagesse et vertus sans égale,  
 Et, selon la commune voix,  
 Ayant sceu raffiner sur l'amour conjugale.  
 Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté ;  
 On l'alloit voir par rareté ;  
 C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !

1. Ce conte, publié d'abord en 1682, forme la *fable XXVI* du recueil de *Fables choisies* de 1694.



Chaque mere à sa bru l'alleguoit pour Patron ;  
 Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :  
 D'elle descendent ceux de la Prudoterie,  
     Antique et celebre maison.  
     Son mari l'aimoit d'amour folle.  
     Il mourut. De dire comment,  
     Ce seroit un détail frivole ;  
     Il mourut, et son testament  
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,  
 Si les biens réparoient la perte d'un mari  
     Amoureux autant que cheri.  
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,  
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,  
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.  
 Celle-cy, par ses cris, mettoit tout en allarme ;  
     Celle-cy faisoit un vacarme,  
 Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;  
     Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs,  
 De quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,  
 La douleur est toujours moins forte que la plainte ;  
 Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.  
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée  
 Que tout a sa mesure, et que de tels regrets  
     Pourroient pécher par leur excès :  
 Chacun rendit par là sa douleur rengregée.  
 Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté  
     Que son époux avoit perduë,  
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté  
 D'accompagner cette ombre aux enfers descenduë.  
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié !  
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)  
 Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,  
     Prête à mourir de compagnie ;  
 Prête, je m'entends bien ; c'est à dire, en un mot,  
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,  
 Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.  
 L'esclave avec la Dame avoit été nourrie ;  
 Toutes deux s'entraimoient, et cette passion

Etoit cruë avec l'âge au cœur des deux femelles :  
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles  
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,  
Elle laissa passer les premiers mouvemens;  
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame  
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.  
Aux consolations la veuve inaccessible  
S'appliquoit seulement à tout moyen possible  
De suivre le defunt aux noirs et tristes lieux.  
Le fer auroit été le plus court et le mieux,  
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux  
Du tresor qu'enfermoit la biere,  
Froide dépouille et pourtant chere;  
C'étoit là le seul aliment  
Qu'elle prist en ce monument.  
La faim donc fut celle des portes  
Qu'entre d'autres de tant de sortes  
Nôtre veuve choisit pour sortir d'icy bas.  
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture  
Que ses profonds soupirs, que ses frequens helas,  
Qu'un inutile et long murmure  
Contre les Dieux, le sort, et toute la nature.  
Enfin sa douleur n'obmit rien,  
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa residence  
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,  
Car il n'avoit pour monument  
Que le dessous d'une potence :  
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.  
Un Soldat bien recompensé  
Le gardoit avec vigilance.  
Il étoit dit par Ordonnance  
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,  
L'enlevoient, le Soldat, nonchalant, endormi,  
Rempliroit aussi-tôt sa place.

C'étoit trop de severité ;  
 Mais la publique utilité  
 Deffendoit que l'on fist au garde aucune grace.  
 Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau  
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.  
 Curieux, il y court, entend de loin la Dame  
 Remplissant l'air de ses clameurs.  
 Il entre, est étonné, demande à cette femme  
 Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,  
 Pourquoi cette triste musique,  
 Pourquoi cette maison noire et melancolique.  
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit  
 Toutes ces demandes frivoles,  
 Le mort pour elle y répondit ;  
 Cet objet, sans autres parolles,  
 Disoit assez par quel malheur  
 La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.  
 Nous avons fait serment, ajouta la suivante,  
 De nous laisser mourir de faim et de douleur.  
 Encor que le soldat fust mauvais orateur,  
 Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.  
 La Dame cette fois eut de l'attention ;  
 Et déjà l'autre passion  
 Se trouvoit un peu ralentie :  
 Le tems avoit agi. Si la foy du serment,  
 Poursuivit le soldat, vous deffend l'aliment,  
 Voyez-moy manger seulement,  
 Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament  
 Ne déplut pas aux deux femelles,  
 Conclusion qu'il obtint d'elles  
 Une permission d'apporter son soupé :  
 Ce qu'il fit ; et l'esclave eut le cœur fort tenté  
 De renoncer dés-lors à la cruelle envie  
 De tenir au mort compagnie.  
 Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :  
 Qu'importe à vôtre époux que vous cessiez de vivre ?  
 Croyez-vous que luy-même il fût homme à vous suivre  
 Si par vôtre trépas vous l'aviez prevenu ?

Non, Madame, il voudroit achever sa carrière.  
La nôtre sera longue encor si nous voulons.  
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere?  
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.  
On ne meurt que trop tôt; qui nous presse? attendons.  
Quant à moy, je voudrois ne mourir que ridée.  
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?  
Que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt, en voyant les tresors  
Dont le Ciel prit plaisir d'orner vôtre visage,  
Je disois : Helas ! c'est dommage !  
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.  
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.  
Le Dieu qui fait aimer prit son tems; il tira  
Deux traits de son carquois : de l'un il entama  
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la Dame.  
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;  
Et des gens de goût délicat  
Auroient bien pû l'aimer, et même étant leur femme.  
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,  
Sorte d'amours ayant ses charmes,  
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,  
En est plus belle de moitié.

Voilà donc nôtre veuve écoutant la loüange,  
Poison qui de l'amour est le premier degré;  
La voilà qui trouve à son gré  
Celuy qui le luy donne. Il fait tant qu'elle mange;  
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet  
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;  
Il fait tant enfin qu'elle change;  
Et toujours par degrez, comme l'on peut penser,  
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.  
Je ne le trouve pas étrange.  
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,  
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.

Pendant cet hymenée, un voleur se hazarde  
D'enlever le dépost commis au soin du garde :

Il en entend le bruit, il y court à grands pas,  
 Mais en vain, la chose étoit faite.  
 Il revient au tombeau conter son embarras,  
 Ne sachant où trouver retraite.  
 L'esclave alors luy dit, le voyant éperdu :  
 L'on vous a pris vôtre pendu ?  
 Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?  
 Si Madame y consent, j'y remedieray bien.  
 Mettons nôtre mort en la place,  
 Les passans n'y connoîtront rien.  
 La Dame y consentit. O volages femelles !  
 La femme est toujours femme (1). Il en est qui sont  
 Il en est qui ne le sont pas :                    [belles ;  
 S'il en étoit d'assez fideles,  
 Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :  
 Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention  
 Est de resister aux amorces,  
 La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution  
 Nous trompe également; témoin cette Matrone.  
 Et n'en déplaise au bon Petrone,  
 Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux  
 Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.  
 Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on luy vid faire,  
 Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :  
 Car de mettre au patibulaire  
 Le corps d'un mary tant aimé,  
 Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;  
 Cela luy sauvoit l'autre : et, tout considéré,  
 Mieux vaut goujat debout qu'Empereur enterré.

1. Cet hémistiche proverbial est tiré du *Dépit amoureux* (acte IV, sc. II) :

Et comme un animal est toujours animal,  
 Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie  
 Durerait cent mil ans; aussi, sans repartie,  
 La femme est toujours femme.....

## VII. — BELPHEGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A Mademoiselle de Chammelay.

**D**e vôte nom j'orne le frontispice  
Des derniers vers que ma Muse a polis.  
Puisse le tout, ô charmante Philis!  
Aller si loin que nôtre los franchise  
La nuit des tems! nous la sçaurons dompter,  
Moy par écrire, et vous par reciter.  
Nos noms unis perceront l'ombre noire;  
Vous regnerez long-tems dans la memoire  
Aprés avoir regné jusques icy  
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.  
Qui ne connoit l'inimitable Actrice  
Représentant ou Phedre ou Berenice,  
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?  
Est-il quelqu'un que vôte voix n'enchanter?  
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,  
Une autre enfin allant si droit au cœur?  
N'attendez pas que je fasse l'eloge  
De ce qu'en vous on trouve de parfait;  
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,  
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.  
De mes Philis vous seriez la premiere,  
Vous auriez eu mon ame toute entiere,  
Si de mes vœux j'eusse plus presumé;  
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?  
Par des transports n'esperant pas vous plaire,  
Je me suis dit seulement vôte ami,  
De ceux qui sont Amans plus d'à demi:  
Et plût au sort que j'eusse pû mieux faire!



Cecy soit dit : venons à nôtre affaire (1).

Un jour Satan, Monarque des enfers,  
Faisoit passer ses sujets en reveüë,  
Là confondus, tous les états divers,  
Princes et Rois, et la tourbe menuë,  
Jettoient maint pleur, pousoient maint et maint cri,  
Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit en passant à chaque ame :

Qui t'a jettée en l'éternelle flame ?

L'une disoit : Helas ! c'est mon mari ;

L'autre aussi-tôt répondoit : C'est ma femme.

Tant et tant fut ce discours repeté,

Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :

Si ces gens cy disent la verité,

Il est aisé d'augmenter nôtre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.

Pour cet effet, il nous faut envoyer

Quelque demon plein d'art et de prudence,

Qui, non content d'observer avec soin

Tous les hymens dont il sera témoin,

Y joigne aussi sa propre experience.

Le Prince ayant proposé sa sentence,

Le noir Senat suivit tout d'une voix.

De Belphegor aussi-tôt on fit choix.

Ce Diable étoit tout yeux et tout oreilles,

Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,

Capable enfin de penetrer dans tout,

Et de pousser l'examen jusqu'au bout.

Pour subvenir aux fraix de l'entreprise,

On luy donna mainte et mainte remise,

Toutes à veuë, et qu'en lieux differens

Il pût toucher par des correspondans.

Quant au surplus, les fortunes humaines,

Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,

Bref, ce qui suit nôtre condition,

1. Cette nouvelle forme la *fable XXVII* du recueil de 1694 ; seulement, le prologue qui précède a été supprimé.

Fut une annexe à sa legation.  
Il se pouvoit tirer d'affliction  
Par ses bons tours et par son industrie,  
Mais non mourir, ny revoir sa patrie,  
Qu'il n'eût icy consumé certain tems :  
Sa mission devoit durer dix ans.  
Le voilà donc qui traverse et qui passe  
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace  
Entre ce monde et l'éternelle nuit ;  
Il n'en mit guere, un moment y conduit.  
Nôtre Demon s'établit à Florence,  
Ville pour lors de luxe et de dépense :  
Même il la crut propre pour le trafic.  
Là, sous le nom du seigneur Roderic,  
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;  
Grosse maison, grand train, nombre de gens ;  
Anticipant tous les jours sur la somme  
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.  
On s'étonnoit d'une telle bombance :  
Il tenoit table, avoit de tous côtez  
Gens à ses frais, soit pour ses voluptez,  
Soit pour le faste et la magnificence.  
L'un des plaisirs où plus il dépensa  
Fut la louange : Apollon l'encensa ;  
Car il est maître en l'art de flaterie.  
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.  
Son cœur devint le but de tous les traits  
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle  
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits  
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle ;  
Car de trouver une seule rebelle,  
Ce n'est la mode à gens de qui la main .  
Par les presens s'aplanit tout chemin :  
C'est un ressort en tous desseins utile.  
Je l'ay jà dit, et le redis encor,  
Je ne connois d'autre premier mobile  
Dans l'Univers que l'argent et que l'or.  
Nôtre envoyé cependant tenoit compte

De chaque hymen en journaux differens :  
 L'un , des époux satisfaits et contens,  
 Si peu remply que le Diable en eut honte :  
 L'autre journal incontinent fut plein.  
 A Belphegor il ne restoit enfin  
 Que d'éprouver la chose par luy-même.  
 Certaine fille à Florence étoit lors,  
 Belle , et bien faite , et peu d'autres tresors ;  
 Noble d'ailleurs , mais d'un orgueil extrême ;  
 Et d'autant plus que de quelque vertu  
 Un tel orgueil paroissoit revêtu.  
 Pour Roderic on en fit la demande.  
 Le Pere dit que Madame Honnesta ,  
 C'étoit son nom , avoit eu jusques-là  
 Force partis ; mais que parmy la bande  
 Il pourroit bien Roderic preferer,  
 Et demandoit tems pour délibérer.  
 On en convient. Le poursuivant s'applique  
 A gagner celle où ses vœux s'adressoient.  
 Fêtes et bals , serenades , Musique ,  
 Cadeaux , festins , fort bien appetissoient ,  
 Alteroient fort le fonds de l'ambassade.  
 Il n'y plaint rien , en use en grand Seigneur,  
 S'épuise en dons. L'autre se persuade  
 Qu'elle luy fait encor beaucoup d'honneur.  
 Conclusion , qu'après force prieres,  
 Et des façons de toutes les manieres,  
 Il eut un oüi de Madame Honnesta.  
 Auparavant le Notaire y passa ,  
 Dont Belphegor se mocquant en son ame :  
 Hé quoy ! dit-il , on acquiert une femme  
 Comme un Château ! ces gens ont tout gâté.  
 Il eut raison : ôtez d'entre les hommes  
 La simple foy , le meilleur est ôté.  
 Nous nous jettons , pauvres gens que nous sommes,  
 Dans les procès , en prenant le revers ;  
 Les si , les cas , les Contrats , sont la porte  
 Par où la noise entra dans l'Univers :

N'esperons pas que jamais elle en sorte.  
Solemnitez et loix n'empêchent pas  
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.  
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :  
Le cœur fait tout, le reste est inutile.  
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états :  
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;  
Chez les Amans, tout plaît, tout est parfait :  
Chez les Epoux, tout ennuye et tout lasse.  
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.  
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises  
D'heureux ménage ? Après meur examen,  
J'appelle un bon, voir un parfait hymen,  
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.  
Sur ce point-là c'est assez raisonné.  
Dès que chez luy le Diable eut amené  
Son épousée, il jugea par luy-même  
Ce qu'est l'hymen avec un tel demon ;  
Toujours débats, toujours quelque sermon  
Plein de sottise en un degré suprême :  
Le bruit fut tel que Madame Honnesta  
Plus d'une fois les voisins éveilla ;  
Plus d'une fois on courut à la noise.  
Il luy falloit quelque simple bourgeoise,  
Ce disoit-elle : un petit trafiquant  
Traiter ainsi les filles de mon rang !  
Meritoit-il femme si vertueuse ?  
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :  
J'en ay regret ; et si je faisais bien...  
Il n'est pas seur qu'Honnesta ne fist rien :  
Ces prudes là nous en font bien accroire.  
Nos deux Epoux, à ce que dit l'histoire,  
Sans disputer n'étoient pas un moment.  
Souvent leur guerre avoit pour fondement  
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement  
D'Été, d'Hyver, d'entre-tems, bref un monde  
D'inventions propres à tout gêter.  
Le pauvre Diable eut lieu de regretter

De l'autre enfer la demeure profonde.  
 Pour comble enfin, Roderic épousa  
 La parenté de Madame Honneste,  
 Ayant sans cesse et le pere et la mere,  
 Et la grand' sœur avec le petit frere;  
 De ses deniers mariant la grand' sœur,  
 Et du petit payant le Precepteur.  
 Je n'ay pas dit la principale cause  
 De sa ruine, infailible accident;  
 Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.  
 Un Intendant? qu'est-ce que cette chose?  
 Je definis cet être, un animal  
 Qui, comme on dit, sçait pécher en eau trouble,  
 Et plus le bien de son maître va mal,  
 Plus le sien croist, plus son profit redouble,  
 Tant qu'aisément luy même acheteroit  
 Ce qui de net au Seigneur resteroit :  
 Donc par raison, bien et dûment déduite,  
 On pourroit voir chaque chose reduite  
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour  
 L'autre devinst l'Intendant à son tour,  
 Car regagnant ce qu'il eut étant maître,  
 Ils reprendroient tous deux leur premier être.  
 Le seul recours du pauvre Roderic,  
 Son seul espoir, étoit certain trafic  
 Qu'il pretendoit devoir remplir sa bourse,  
 Espoir douteux, incertaine ressource.  
 Il étoit dit que tout seroit fatal  
 A nôtre époux; ainsi tout alla mal :  
 Ses agents, tels que la plupart des nôtres,  
 En abusoient : il perdit un vaisseau,  
 Et vid aller le commerce a vau-l'eau,  
 Trompé des uns, mal servy par les autres.  
 Il emprunta. Quand ce vint à payer,  
 Et qu'à sa porte il vit le creancier,  
 Force luy fut d'esquiver par la fuite,  
 Gagnant les champs où de l'âpre poursuite  
 Il se sauva chez un certain fermier,

En certain coin réparé de fumier.  
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,  
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;  
Qu'un double mal chez luy le tourmentoit,  
Ses creanciers, et sa femme encor pire ;  
Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer  
Au corps des gens et de s'y remparer,  
D'y tenir bon ; iroit-on là le prendre ?  
Dame Honnesta viendroit-elle y prôner  
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?  
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre :  
Que de ces corps trois fois il sortiroit,  
Si-tôt que luy Matheo l'en prieroit ;  
Trois fois sans plus, et ce, pour recompense  
De l'avoir mis à couvert des Sergens.  
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence  
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.  
Ce que le sien, ouvrage fantastique,  
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.  
Son coup d'essay fut une fille unique  
Où le Galand se trouvoit assez bien :  
Mais Matheo, moyennant grosse somme,  
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.  
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome ;  
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,  
Le chasse encore : autre somme nouvelle.  
Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,  
Remarquez bien, nôtre Diable sortit.  
Le Roy de Naple avoit lors une fille,  
Honneur du sexe, espoir de sa famille :  
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.  
Là d'Honnesta Belphegor se sauvant,  
On ne le pût tirer de cet asile.  
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,  
Que d'un manant qui chassoit les esprits.  
Cent mille écus d'abord luy sont promis.  
Bien affligé de manquer cette somme  
(Car les trois fois l'empéchoient d'esperer



Que Belphegor se laissast conjurer)  
Il la refuse; il se dit un pauvre homme,  
Pauvre pecheur, qui sans sçavoir comment,  
Sans dons du Ciel, par hazard seulement,  
De quelques corps a chassé quelque Diable,  
Apparemment chetif et miserable,  
Et ne connoist celuy-cy nullement.  
Il a beau dire, on le force, on l'ameine,  
On le menace, on luy dit que, sous peine  
D'être pendu, d'être mis haut et court  
En un gibet, il faut que sa puissance  
Se manifeste avant la fin du jour.  
Dés l'heure même on vous met en presence  
Nôtre Demon et son Conjurateur,  
D'un tel combat le Prince est spectateur;  
Chacun y court; n'est fils de bonne mere  
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.  
D'un côté sont le gibet et la hart;  
Cent mille écus bien comptez d'autre part.  
Matheo tremble et lorgne la finance.  
L'esprit malin, voyant sa contenance,  
Rioit sous cape, alleguoit les trois fois,  
Dont Matheo suoit dans son harnois,  
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,  
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,  
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit  
Que sur ce Diable il n'avoit nul credit.  
On vous le hape, et meine à la potence.  
Comme il alloit haranguer l'assistance,  
Necessité luy suggera ce tour :  
Il dit tout bas qu'on batist le tambour;  
Ce qui fut fait, dequoy l'esprit immonde  
Un peu surpris au manant demanda :  
Pourquoy ce bruit? coquin, qu'entends-je là?  
L'autre répond : C'est Madame Honneste  
Qui vous reclame, et va par tout le monde  
Cherchant l'Epoux que le Ciel luy donna.  
Incontinent le Diable décampa,

S'enfuit au fonds des enfers, et conta  
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.  
Sire, dit-il, le nœud du mariage  
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.  
Vôtre grandeur void tomber icy bas,  
Non par flocons, mais menu comme pluye,  
Ceux que l'hymen fait de sa confrairie;  
J'ay par moy-même examiné le cas.  
Non que de soy la chose ne soit bonne :  
Elle eut jadis un plus heureux destin ;  
Mais, comme tout se corrompt à la fin,  
Plus beau fleuron n'est en vôtre Couronne.  
Satan le crut, il fut recompensé,  
Encor qu'il eût son retour avancé.  
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles  
Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,  
Toûjours le même, et toûjours sur un ton,  
Il fût contraint d'enfiler la venelle ;  
Dans les enfers encore en change-t-on.  
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.  
Je voudrois voir quelque Saint y durer<sup>(1)</sup> ;  
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.  
De tout cecy que pretends-je inferer ?  
Premierement, je ne sçay pire chose  
Que de changer son logis en prison :  
En second lieu, si par quelque raison  
Vôtre ascendant à l'hymen vous expose,  
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut :  
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.

1. *Fables choisies*, 1694 :

Je voudrois voir quelques gens y durer.

---

## VIII. — LES QUIPROQUO(1).

**D**ame fortune aime souvent à rire,  
 Et, nous jouant un tour de son métier,  
 Au lieu des biens où nôtre cœur aspire,  
 D'un *quiproquo* se plaist à nous payer.  
 Ce sont ses jeux. J'en parle à juste cause :  
 Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.  
 Cloris et moy nous nous aimions d'amour ;  
 Au bout d'un an la Belle se dispose  
 A me donner quelque soulagement,  
 Foible et leger, à parler franchement :  
 C'étoit son but ; mais, quoy qu'on se propose,  
 L'occasion et le discret Amant  
 Sont à la fin les maistres de la chose.  
 Je vais un soir chez cet objet charmant :  
 L'Epoux estoit aux champs heureusement,  
 Mais il revint la nuit à peine close.  
 Point de Cloris. Le dédommagement  
 Fut que le sort en sa place suppose  
 Une Soubrette à mon commandement :  
 Elle paya cette fois pour la Dame.  
 Disons un troc où, reciproquement,  
 Pour la Soubrette on employa la Femme.  
 De pareils traits tous les livres sont pleins.  
 Bien est-il vray qu'il faut d'habiles mains  
 Pour amener chose ainsi surprenante ;  
 Il est besoin d'en bien fonder le cas,

1. Nous suivons le texte des *Œuvres postumes* ; M. Walckenaer, pensant qu'il a été publié sur une copie qui ne contenoit pas les dernières corrections de l'auteur, donne celui d'un manuscrit dont l'origine n'est pas indiquée. Nous reproduisons en note les variantes qu'on y trouve.

Sans rien forcer et sans qu'on violente  
 Un incident qui ne s'attendoit pas.  
 L'aveugle Enfant, joueur de passe-passe,  
 Et qui voit clair à tendre maint panneau,  
 Fait de ces tours; celui-là du berceau  
 Leve la paille à l'égard du Bocace<sup>(1)</sup>;  
 Car, quant à moy, ma main pleine d'audace  
 En mille endroits a peut-être gâté  
 Ce que la sienne a bien exécuté.  
 Or il est temps de finir ma preface,  
 Et de prouver par quelque nouveau tour  
 Les *quiproquo* de Fortune et d'Amour.  
 On ne peut mieux établir cette chose  
 Que par un fait à Marseille arrivé;  
 Tout en est vray, rien n'en est controuvé.  
 Là Clidamant, que par respect je n'ose  
 Sous son nom propre introduire en ces vers,  
 Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme  
 Mieux que pas un qui fust en l'Univers.  
 L'honnesteté, la vertu de la Dame,  
 Sa gentillesse, et même sa beauté,  
 Devoient tenir Clidamant arrêté.  
 Il ne le fut. Le diable est bien habile,  
 Si c'est adresse et tour d'habileté  
 Que de nous tendre un piège aussi facile  
 Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.  
 Prés de la Dame estoit une personne,  
 Une Suivante, ainsi qu'elle mignonne,  
 De même taille et de pareil maintien,  
 Gente de corps; il ne lui manquoit rien  
 De ce qui plaist aux chercheurs d'avantures.  
 La Dame avoit un peu plus d'agrément,  
 Mais sous le masque on n'eust sceu bonnement  
 Laquelle élire entre ces creatures.  
 Le Marseillois, Provençal un peu chaud,  
 Ne manque pas d'attaquer au plustost

1. Voyez ci-dessus, page 66.

Madame Alix : c'estoit cette Soubrette :  
 Madame Alix, encor qu'un peu coquette,  
 Renvoya l'homme<sup>(1)</sup>. Enfin il lui promet  
 Cent beaux écus bien comptez clair et net.  
 Payer ainsi des marques de tendresse  
 (En la Suivante) estoit, veu le pays<sup>(2)</sup>,  
 Selon mon sens, un fort honneste prix.  
 Sur ce pied-là, qu'eust cousté la Maistresse ?  
 Peut-être moins, car le hazard y fait.  
 Mais je me trompe, et la Dame estoit telle,  
 Que tout Amant, et tant fust-il parfait,  
 Auroit perdu son latin auprès d'elle :  
 Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.  
 Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?  
 Las ! ce n'est plus le siecle de nos peres :  
 Amour vend tout, et Nymphes, et Bergeres ;  
 Il met le taux à maint objet divin  
 C'estoit un Dieu<sup>(3)</sup>, ce n'est qu'un Eschevin.  
 O temps, ô mœurs ! ô coûtume perverse !  
 Alix d'abord rejette un tel commerce,  
 Fait l'irritée, et puis s'appaise enfin,  
 Change de ton ; dit que le lendemain,  
 Comme Madame avoit dessein de prendre  
 Certain remede, ils pourroient le matin  
 Tout à loisir dans la cave se rendre.  
 Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté ;  
 Et la Soubrette ayant le tout conté  
 A sa Maistresse, aussitost les femelles  
 D'un quiproquo font le projet entre elles.

1. *Renvoyoit*, dans le manuscrit suivi par M. Walckenaër.

2. Manuscrit suivi par M. Walckenaër :

D'une suivante...

3. Manuscrit suivi par M. Walckenaër :

Il met le taux à maint objet charmant ;  
 C'estoit un Dieu, ce n'est plus qu'un marchand.

Le pauvre époux n'y reconnoistroit rien,  
Tant la Suivante avoit l'air de la Dame;  
Puis, supposé qu'il reconnust la Femme,  
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien ?  
Elle auroit lieu de lui chanter sa gâme.  
Le lendemain, par hazard, Clidamant,  
Qui ne pouvoit se contenir de joye,  
Trouve un Amy, lui dit étourdiment  
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.  
Quelle faveur ! Non qu'il n'eust bien voulu  
Que le marché pour moins se fût conclu ;  
Les cent écus lui faisoient quelque peine.  
L'Amy lui dit : Hé bien ! soyons chacun  
Et du plaisir et des frais en commun.  
L'Epoux n'ayant alors sa bourse pleine,  
Cinquante écus à sauver étoient bons ;  
D'autre costé, communiquer la belle,  
Quelle apparence ! y consentiroit-elle ?  
S'aller ainsi livrer à deux Gascons !  
Se tairoient-ils d'une telle fortune ?  
Et devoit-on la leur rendre commune ?  
L'Amy leva cette difficulté,  
Representant que dans l'obscurité  
Alix seroit fort aisément trompée :  
Une plus fine y seroit attrapée.  
Il suffiroit que tous deux tour à tour,  
Sans dire mot, ils entrassent en lice,  
Se remettant du surplus à l'amour,  
Qui volontiers aideroit l'artifice.  
Un tel silence en rien ne leur nuiroit ;  
Madame Alix, sans manquer, le prendroit  
Pour un effet de crainte et de prudence ;  
Les murs ayant des oreilles (dit-on).  
Le mieux estoit de se taire ; à quoy bon  
D'un tel secret leur faire confidence ?  
Les deux galans ayant de la façon  
Reglé la chose, et disposez à prendre  
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,



Chez le mary d'abord ils se vont rendre.  
 Là dans le lit l'Epouse encore estoit.  
 L'Epoux trouva près d'elle la Soubrette,  
 Sans nuls atours qu'une simple cornette,  
 Bref, en état de ne lui point manquer (1).  
 L'heure arriva, les Amis contesterent  
 Touchant le pas, et long-temps disputerent.  
 L'Epoux ne fit l'honneur de la maison,  
 Tel compliment n'estant là de saison.  
 A trois beaux dez, pour le mieux, ils reglerent  
 Le precurseur, ainsi que de raison.  
 Ce fut l'amy. L'un et l'autre s'enferme  
 Dans cette cave, attendant de pied ferme  
 Madame Alix, qui ne vient nullement :  
 Trop bien la Dame, en son lieu, s'en vint faire  
 Tout doucement le signal necessaire.  
 On ouvre, on entre, et sans retardement,  
 Sans lui donner le temps de reconnoistre  
 Cecy, cela, l'erreur, le changement,  
 La difference enfin qui pouvoit estre  
 Entre l'Epoux et son Associé,  
 Avant qu'il pût aucun change paroistre,  
 Au Dieu d'Amour il fut sacrifié.  
 L'heureux Amy n'eut pas toute la joye  
 Qu'il auroit euë en connoissant sa proye.  
 La Dame avoit un peu plus de beauté,  
 Outre qu'il faut compter la qualité.  
 A peine fut cette scene achevée,  
 Que l'autre Acteur, par la prompte arrivée,  
 Jetta la Dame en quelque étonnement ;  
 Car, comme Epoux, comme Clidamant même,

1. Dans le texte des *Œuvres postumes* il n'y a point de vers pour rimer avec celui-ci, mais cette irrégularité n'existe pas dans le manuscrit suivi par M. Walckenaër; on y trouve comme variante :

Même un clin d'œil qu'il pût bien remarquer  
 L'en assura; les amis disputerent  
 Touchant le pas et long-temps contesterent.

Il ne montrait toujours si frequemment  
 De cette ardeur l'emportement extrême.  
 On imputa cet excez de fureur  
 A la Soubrette, et la Dame en son cœur  
 Se proposa d'en dire sa pensée.  
 La fête estant de la sorte passée,  
 Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.  
 L'Associé des frais et du plaisir  
 S'en court en haut en certain vestibule :  
 Mais quand l'Epoux vit sa Femme monter  
 Et qu'elle eut vu l'Amy se presenter,  
 On peut juger quel soupçon, quel scrupule,  
 Quelle surprise, eurent les pauvres gens ;  
 Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps  
 De composer leur mine et leur visage.  
 L'Epoux vit bien qu'il falloit estre sage,  
 Mais sa Moitié pensa tout découvrir.  
 J'en suis surpris ; femmes sçavent mentir.  
 La moins habile en connoit la science<sup>(1)</sup>.  
 Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience  
 De n'avoir pas mieux gagné son argent,  
 Plaignant l'Epoux, et le dédommageant,  
 Et voulant bien mettre tout sur son compte ;  
 Tout cela n'est que pour rendre le conte  
 Un peu meilleur. J'ay veu les gens mouvoir  
 Deux questions : l'une, c'est à sçavoir  
 Si l'Epoux fut du nombre des confreres,  
 A mon avis n'a point de fondement,  
 Puisque la Dame et l'Amy nullement  
 Ne pretendoient vacquer à ces misteres.  
 L'autre point est touchant le talion ;  
 Et l'on demande en cette occasion  
 Si, pour user d'une juste vengeance,  
 Pretendre erreur et cause d'ignorance

1. Manuscrit suivi par M. Walckenaër :

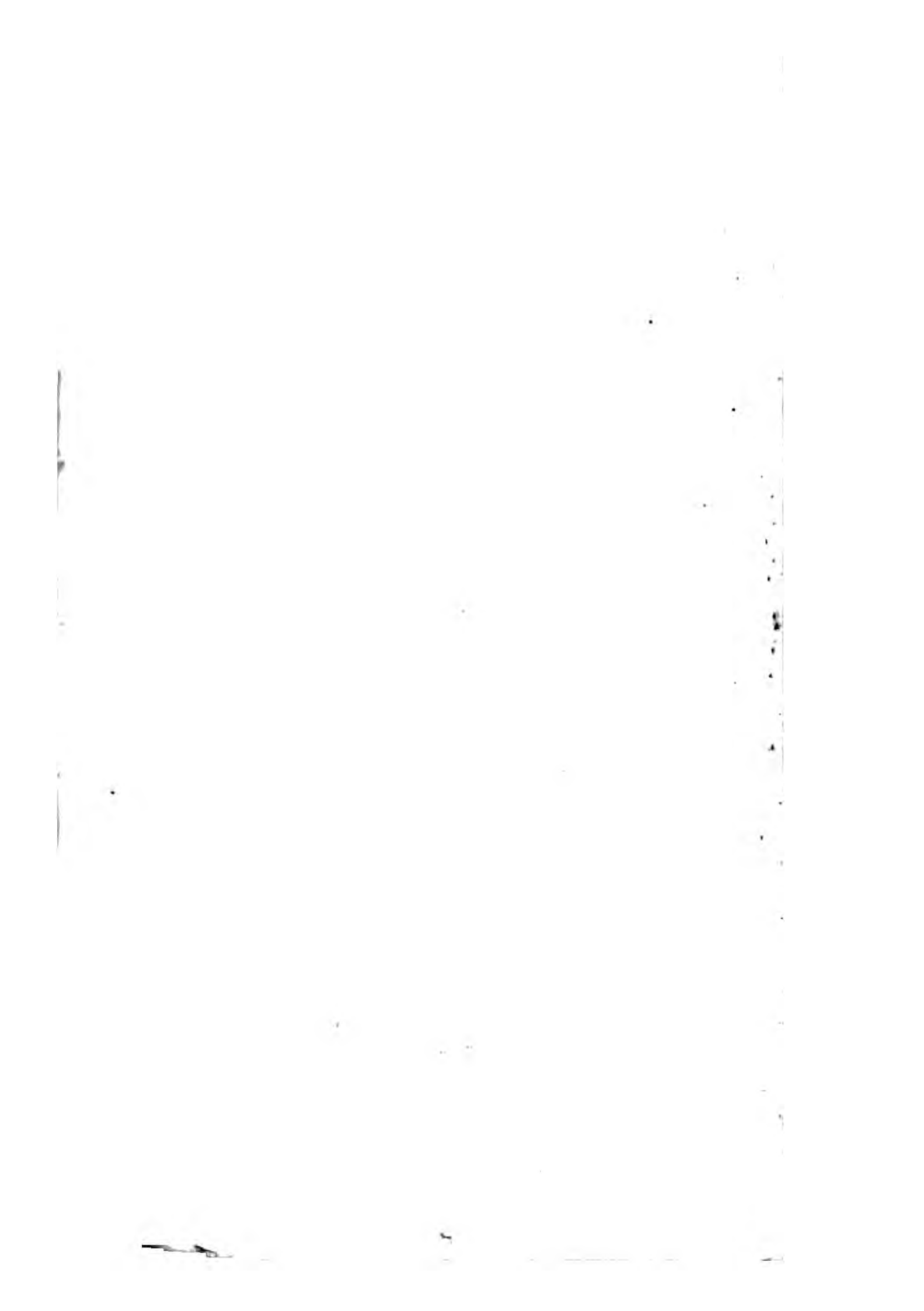
J'en suis surpris ; la plus sotté, à mentir  
 Est très-habile, et sçait cette science.

A cette Dame auroit esté permis.  
Bien que ce soit assez là mon avis,  
La Dame fut toujours inconsolable ;  
Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable  
Il ne faudroit nullement consoler !  
J'en connois bien qui n'en feroient que rire :  
De celles-là je n'ose plus parler,  
Et je ne vois rien des autres à dire.



# ADONIS

POÈME.





A MONSEIGNEUR

FOUCQUET

Ministre d'Etat, Sur-Intendant des Finances, et Procureur  
general au Parlement de Paris (1)

---

**M**ONSEIGNEUR,

*Je n'ay pas assez de vanité pour esperer que ces  
fruits de ma solitude vous puissent plaire : les plus*

1. Cette dédicace ne se trouve point dans les éditions originales d'*Adonis*. Elle est placée en tête d'un magnifique manuscrit sur vélin, à la fin duquel on lit : *Jarry, Paris. scribebat, 1658*. La reliure, en maroquin rouge, ornée de compartiments à petits fers, est d'une exécution parfaite et d'une conservation admirable. Le premier feuillet est occupé par un titre, en lettres d'or, entouré d'une guirlande de fleurs et de feuillage où se jouent des écureuils rappelant les armes de Fouquet. Sur le feuillet suivant se trouve un grand chiffre formé de deux L et de deux N et surmonté d'une couronne de baron; la dédicace, en trois feuillets, vient ensuite; puis un dessin à l'encre de Chine, de Chauveau, représentant la



*beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous estre offerts. Votre esprit est doué de tant de lumieres, et fait voir un goust si exquis et si delicat pour tous nos ouvrages, particulièrement pour le bel art de celebrer les hommes qui vous ressemblent, avec le langage des dieux, que peu de personnes seroient capables de vous satisfaire. Je ne suis pas de ce petit nombre, et je me serois contenté, Monseigneur, de vous reverer au fond de mon ame, si le zele que j'ay pour vous eût pû souffrir des bornes si étroites, et garder un silence respectueux. Certes, votre mérite nous réduit tous à la necessité d'un choix bien difficile; il est malaisé de s'en taire, et l'on ne scauroit en parler assez dignement. Car, quand je diray que l'estat ne se peut passer de vos soins, et que les ministres de plus d'un regne n'ont point acquis une experience si consommée que la vostre; quand je diray que vous estimez nos veilles, et que c'est une marque à laquelle on a toujourns reconnu les grands hom-*

mort d'Adonis; enfin arrive le poëme, qui se compose de trente-huit pages numérotées. Le tout est terminé par un dernier feuillet portant un chiffre formé de deux C, de deux L et d'une M, et surmonté d'une couronne de roses. M. le comte Henri de La Bédoyère, qui possède aujourd'hui ce manuscrit, nous l'a communiqué avec le plus aimable empressement. Nous avons pu nous assurer de l'exactitude de l'édition de ce texte primitif de l'Adonis, publiée en 1825, par M. Walckenaër, et tirée à cinquante exemplaires seulement. Nous n'avons eu à y corriger qu'un petit nombre de fautes, provenant du fait de l'imprimeur, et que nous indiquons dans nos notes. Cependant le savant éditeur n'avoit pas suivi pour cette publication le manuscrit que nous venons de décrire, mais une copie fort correcte achetée par lui en 1823 à la vente de Chardin, et faite « par le célèbre Palissot », si l'on en croit le catalogue.

*mes ; quand je parleray de vostre generosité sans exemple, de la grandeur de tous vos sentimens, de cette modestie qui nous charme ; enfin, quand j'avouër-  
ray que vostre esprit est infiniment élevé, et qu'avec cela j'avouër-  
ray encore que vostre ame l'est davantage que vostre esprit, ce seront quelques traits de vous à la verité, mais ce ne sera point ce grand nombre de rares qualitez qui vous fait admirer de tout ce qu'il y a d'honnestes gens dans la France. Et non seulement, Monseigneur, vous attirez leur admiration, vous les contraignez mesme par une douce violence de vous aymer. On ne l'a que trop remarqué pendant cet extrême peril, dont vous ne faites que de sortir. Vous sçavez bien qu'ils vous regardent comme le heros destiné pour vaincre la dureté de nostre siecle, et le mépris de tous les beaux arts. Les Muses qui commençoient à se consoler de la mort d'Armand, par l'estime que vous faites d'elles, en vous voyant malade, se voyoient sur le point de perdre encore une fois leurs amours ; elles se condamnoient dès-ja à une solitude perpetuelle, et la gloire, avec tous ses charmes, alloit devenir une chose indifferente à ceux d'entre nous qui en ont toûjours esté les plus amoureux. Le Ciel nous a guarentis du malheur qui nous menaçoit : agréez, Monseigneur, que je vous en témoigne ma joye, en vous offrant mon dernier ouvrage. Ce sont les amours de Venus et d'Adonis, c'est la fin malheureuse de ce beau chasseur, sur le tombeau duquel on a veu toutes les dames grecques pleurer, et que la divine mere d'amour a regretté pendant tout le temps du paganisme, elle qui n'avoit pas accoustumé de jeter des larmes pour la perte de ses amans. Si la matiere vous en semble assez belle, et que je sois assez*

364

*heureux pour obtenir quelques momens de vostre loisir, ne jugez pas de moy par le merite de mon ouvrage, mais par le respect avec lequel je suis,*

**MONSEIGNEUR,**

*Vostre très humble et très obeissant serviteur,*

**DE LA FONTAINE.**





## AVERTISSEMENT (1).

**L** y a long-temps que cet Ouvrage est composé ; et peut-estre n'en est-il pas moins digne de voir la lumiere. Quand j'en conceus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ay aujourd'huy. Je m'estois toute ma vie exercé en ce genre de Poësie que nous nommons Heroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour meriter qu'on l'appelle la langue des Dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des Anciens, soit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'est presque entierement consumé dans l'embellissement de ce Poëme, bien que l'Ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne merite que le nom d'Idile (2). Je l'avois fait marcher à la suite

1. Cet avertissement est celui qui précède le poëme dans le recueil intitulé : *Fables nouvelles et autres Poësies de M. de La Fontaine* ; à Paris, chez Denis Thierry, 1671, in-12.

2. L'avertissement de la première édition, publiée en 1669, à la suite de *Psyché*, dans le recueil intitulé : *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, se termine ainsi : « En quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de ne le point sepa-

de Psyché, croyant qu'il estoit à propos de joindre aux Amours du Fils celles de la Mere. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisois tort à l'Adonis. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes ; mais je m'imagine que le public se soucie très-peu d'en estre informé ; ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des Poëmes à present, que j'ay toujours craint que celui-cy ne receust un mauvais accueil et ne fust enveloppé dans la commune disgrâce : il est vray que la matiere n'y est pas sujette : si d'un costé le goust du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'huy qui ferment l'entrée de leur cabinet aux divinitez que j'ay coûtume de celebrer ? Il n'est pas besoin que je les nomme, on sçait assez que c'est l'Amour et Venus ; ces puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille ; pour moy qui luy dois les plus doux momens que j'aye passez jusqu'icy, j'ay cru ne pouvoir moins faire que de raconter ses aventures de la façon la plus agreable qu'il m'est possible.

rer de Psyché. Je joins aux amours du fils celles de la mere, et j'ose esperer que mon present sera bien receu. Nous sommes en un siecle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille... »





## A D O N I S

---

**J**e n'ay pas entrepris de chanter dans ces  
 vers<sup>(1)</sup> [vers,  
 Rome ny ses enfans vainqueurs de l'Uni-  
 Ny les fameuses tours qu'Hector ne pût  
 defendre,  
 Ny les combats des Dieux aux rives du Scamandre<sup>(2)</sup> :  
 Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix ;  
 Je n'ay jamais chanté que l'ombrage des bois,  
 Flore, Echo, les Zephirs, et leurs molles haleines,  
 Le verd tapis des prez et l'argent des fontaines.  
 C'est parmy les forests qu'a vescu mon Heros ;  
 C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.  
 Ma Muse en sa faveur de Myrte s'est parée ;  
 J'ay voulu celebrer l'amant de Cytherée,  
 Adonis, dont la vie eut des termes si courts<sup>(3)</sup>,

1. Manuscrit de 1658 :

Que l'on n'attende pas que je chante en ces vers...

2. Manuscrit de 1658 :

Ny ses membres épars sur les bords du Scamandre.

3. Dans le manuscrit de 1658, au lieu de ces cinq derniers vers, on lit ceux qui suivent :

Ce pendant aujourd'huy ma voix veut s'élever :  
 Dans un plus noble champ je me vais éprouver ;  
 D'ornemens précieux ma muse s'est parée,  
 J'entreprens de chanter l'Amant de Cytherée :  
 Adonis, dont la vie eut des charmes si courts.



Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.  
 Amynte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage;  
 Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hom-  
 Trop heureux si j'osois conter à l'Univers [mage  
 Les tourmens infinis que pour vous j'ay soufferts!  
 Quand vous me permettrez de chanter vostre gloire,  
 Quand vos yeux, renommez par plus d'une victoire,  
 Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,  
 Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,  
 Je vous peindray si belle et si pleine de charmes,  
 Que chacun benira le sujet de mes larmes.  
 Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.  
 Cependant recevez le don que je vous fais,  
 Ne le dédaignez pas, lisez cette aventure,  
 Dont, pour vous divertir, j'ay tracé la peinture (1).

Aux monts Idaliens un bois délicieux  
 De ses arbres chenus semble toucher les Cieux,  
 Sous ses ombrages verts loge la Solitude (2).  
 Là le jeune Adonis, exempt d'inquietude,  
 Loin du bruit des citez, s'exerçoit à chasser,

1. Dans le manuscrit de 1658 on lit, au lieu de ces quatorze vers, ceux qui suivent :

Foucquet, l'unique but des faveurs d'Uranie,  
 Digne objet de nos chants, vaste et noble genie,  
 Qui seul peut embrasser tant de soins à-la-fois,  
 Honneur du nom public, défenseur de nos loix,  
 Toy dont l'ame s'eleve au-dessus du vulgaire,  
 Qui connois les beaux arts, qui sçais ce qui doit plaire,  
 Et de qui le pouvoir, quoy que peu limité,  
 Par le rare mérite est encor surmonté;  
 Voy de bon œil cet œuvre, et consens pour ma gloire  
 Qu'avec toy l'on le place au temple de memoire.  
 Par toy je me promets un eternel renom :  
 Mes vers ne mourront point, assistez de ton nom.  
 Ne les dédaigne pas, etly cette aventure,  
 Dont pour te divertir j'ay tracé la peinture.

2. Manuscrit de 1658 :

Sous leurs ombrages verts...

Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser (1).  
 A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,  
 Qu'aux plus fiers animaux il monstre(2) son courage.  
 Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des Cieux;  
 Il semble estre formé pour le plaisir des yeux.  
 Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Helene,  
 Ny celui qui jadis aymoit une ombre vaine,  
 Ny tant d'autres Heros fameux par leurs appas;  
 Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.  
 Déjà la Renommée, en naissant inconnüe,  
 Nymphé qui cache enfin sa teste dans la nüe (3),  
 Par un charmant recit amusant l'Univers,  
 Va parler d'Adonis à cent peuples divers,  
 A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,  
 Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More;  
 Paphos sur ses autels le void presque eslever,  
 Et le cœur de Venus ne sçait où se sauver.  
 L'image du Heros, qu'elle a toujours presente,  
 Verse au fond de son ame une ardeur violente :  
 Elle invoque son fils, elle implore ses traits,  
 Et tasche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits (4).  
 Jamais on ne luy vid un tel dessein de plaire;  
 Rien ne luy semble bien, les Graces ont beau faire.  
 Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,

## 1. Manuscrit de 1658 :

Ne croyant pas qu'Amour l'y pust venir blesser.

2. Dans le manuscrit de 1658 : *il fait voir.*

3. Dans le manuscrit de 1658, on lit, au lieu de ces sept derniers vers, ceux qui suivent :

Et, bien qu'enfant du crime, il plaist à tous les yeux;  
 Cupidon prend chez luy ses plus certaines armes.  
 Ce que Narcisse aymoit n'eut jamais tant de charmes.  
 Aussi sçait-il ranger mille cœurs sous ses loix.  
 Le bruit de sa beauté sort bien-tost de ces bois;  
 Dés-ja la Renommée, à courir toujours preste,  
 Monstre qui jusqu'au ciel enfin porte sa teste..

4. Ces quatre derniers vers ne se trouvent point dans le manuscrit de 1658.

Aux monts Idaliens elle dresse son cours.  
 Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumiere,  
 A bien-tost achevé l'amoureuse carriere.  
 Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau.  
 Couché sur des gazons, il resve au bruit de l'eau (1);  
 Il ne void presque pas l'onde qu'il considere;  
 Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythere  
 L'a bien-tost retiré d'un penser si profond.  
 Cet objet le surprend, l'estonne et le confond;  
 Il admire les traits de la fille de l'onde.  
 Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,  
 Avoit abandonné ses cheveux aux Zephirs;  
 Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,  
 Laisse voir les tresors de sa gorge d'albastre.  
 Jadis en cet estat Mars en fut idolastre,  
 Quand aux champs de l'Olympe on celebra des jeux  
 Pour les Titans défaits par son bras valeureux.  
 Rien ne manque à Venus; ny les lys, ny les roses,  
 Ny le meslange exquis des plus aymables choses,  
 Ny ce charme secret dont l'œil est enchanté,  
 Ny la grace plus belle encor que la beauté.  
 Telle on vous void, Amynte : une glace fidelle  
 Vous peut de tous ces traits presenter un modelle;  
 Et, s'il faloit juger de l'objet le plus doux,  
 Le sort seroit douteux entre Venus et vous.  
 Tandis que le Heros admire Citherée,  
 Elle rend par ces mots son ame rassurée(2):  
 Trop aymable mortel, ne crain point mon aspect;  
 Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :  
 En ces lieux écartez c'est luy seul qui m'ameine.

1. Manuscrit de 1658 :

Elle trouve Adonis qui resve au bruit de l'eau,  
 Couché négligement sur les bords d'un ruisseau.

2. Au lieu des dix-huit vers qui précèdent, on lit seulement dans le manuscrit de 1658 les deux suivants :

La charmante Venus, d'eclat environnée,  
 Rend par ces mots le calme à son ame estonnée.

Le Ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine.  
 Je les quitte pour toy ; voy si tu veux m'aymer.  
 Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.  
 O Dieux ! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe ?  
 Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge ?  
 Charmante Deïté, vous dois-je ajoûter foy ?  
 Quoy ! vous quittez les Cieux, et les quittez pour moy ?  
 Il me seroit permis d'aymer une Immortelle !  
 Amour rend ses sujets tous égaux, luy dit-elle ;  
 La beauté, dont les traits mesme aux Dieux sont si doux,  
 Est quelque chose encor de plus divin que nous.  
 Nous aymons, nous aymons, ainsi que toute chose :  
 Le pouvoir de mon fils de moy-mesme dispose :  
 Tout est né pour aymer. Ainsi parle Venus ;  
 Et ses yeux eloquens en disent beaucoup plus ;  
 Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.  
 Ses regards, truchemens de l'ardeur qui la touche,  
 Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,  
 Ont contraint Mars d'aymer ; que peut faire Adonis ?  
 Il ayme, il sent couler un brasier dans ses veines ;  
 Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines :  
 Il desire, il espere, il craint, il sent un mal  
 A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.  
 Venus s'en apperçoit, et feint qu'elle l'ignore :  
 Tous deux de leur amour semblent douter encore,  
 Et, pour s'en assurer, chacun de ces Amans  
 Mille fois en un jour fait les mesmes sermens<sup>(1)</sup>.

1. Au lieu des vingt-huit vers qui précèdent, on lit dans le manuscrit de 1658 les vingt-quatre vers suivans :

Dans ces sombres forêts c'est luy seul qui m'ameine ;  
 Encor qu'il soit mon fils, c'est l'auteur de ma peine :  
 Il m'oblige à quitter les cieux, où je ne voy  
 Rien de si grand que luy, ny de si beau que moy.  
 Pour toy je viens chercher un sejour solitaire,  
 Et renonce aux autels à moins que de te plaire.  
 Je pourrois employer mon fils, et tous ses traits ;  
 Mais je ne veux devoir ton cœur qu'à mes attraits :  
 Tu ne le peux du moins refuser à ma flame.  
 Déesse, repond-il, que j'adore en mon ame,

Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils gouterent!  
 O vous de qui les voix jusqu'aux astres monterent  
 Lors que par vos chansons tout l'Univers charmé  
 Vous ouït celebrer ce couple bien aimé,  
 Grands et nobles esprits, Chantres incomparables,  
 Meslez pagmy ces sons vos accords admirables (1).  
 Echo, qui ne taist rien, vous conta ces amours ;  
 Vous les vistes gravez au fond des antres sourds ;  
 Faites que j'en retrouve au temple de Memoire  
 Les monumens sacrez, sources (2) de vostre gloire,  
 Et que, m'estant formé sur vos sçavantes mains,  
 Ces vers puissent passer aux derniers des humains (3) !  
 Tout ce qui naist de doux en l'amoureux empire,  
 Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,  
 Et que, de la contrainte ayant banni les loix,  
 On se peut asseurer au silence des bois,  
 Jours devenus momens, momens filez de soye,

Regardez quels honneurs vostre divinité  
 Peut exiger de moy dans un bois ecarté.  
 Je sçais vostre puissance à Paphos souveraine :  
 Celle de vostre fils sans vous eust esté vaine :  
 Et si je n'eusse veu vos celestes attraits,  
 J'eusse empesché mon cœur d'estre en butte à ses traits.  
 Mais nous est-il permis d'aymer une immortelle ?  
 Tous les sujets d'Amour sont égaux, luy dit-elle,  
 Et mesme la beauté, dont les traits sont si doux,  
 Est quelque chose encor de plus divin que nous.  
 Cependant que Venus par ces mots l'encourage,  
 Il admire son port, sa taille et son visage :  
 Leurs yeux, qui pour témoins n'ont que les yeux du jour,  
 Ne se rencontrent point sans se parler d'amour.

1. Au lieu de ces quatre derniers vers on lit ceux qui suivent dans le manuscrit de 1658 :

Quand par vous-mesme instruits de tels ravissement,  
 Vous chantez les plaisirs goutez par nos amans,  
 Si jamais j'eus besoin des faveurs du Parnasse,  
 Faites que je réponde à vos chants pleins de grâce.

2. *Autheurs*, dans le manuscrit de 1658.

3. Manuscrit de 1658 :

Cecy puisse passer...



Agreables soupirs, pleurs enfans de la joye,  
 Vœux, sermens et regards, transports, ravissemens,  
 Meslange dont se fait le bon-heur des Amans ;  
 Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.  
 Tantost ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage ;  
 Là, sous des chesnes vieux, où leurs chiffres gravez  
 Se sont avec les troncs accreus et conservez,  
 Mollement estendus, ils consumoient les heures,  
 Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,  
 Que les chantres des bois, pour confidens qu'Amour,  
 Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux sejour.  
 Tantost sur des tapis d'herbe tendre et sacrée<sup>(1)</sup>  
 Adonis s'endormoit auprès de Cytherée,  
 Dont les yeux, enyvrez par des charmes puissans,  
 Attachioient au Heros leurs regards languissans<sup>(2)</sup>.  
 Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines ;  
 Et quelquefois, assis sur le bord des fontaines,  
 Tandis que cent cailloux, luitans à chaque bond,  
 Suivoient les longs replis du cristal vagabond,  
 Voiez, disoit Venus, ces ruisseaux et leur course ;  
 Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :  
 Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas leger<sup>(3)</sup> ;  
 Mais vous autres mortels le devez ménager,

1. Dans le manuscrit de 1658, au lieu de ces derniers vers on lit les suivans :

Mollement etendus ils consommoient les heures ;  
 Tandis que Philomele, en ces sombres demeures,  
 Se plaignoit aux echos, et d'une triste voix  
 Accusoit de son sort le silence des bois,  
 Tantost sur des gazons d'herbe tendre et sacrée...

2. Dans le manuscrit de 1658, au lieu de ces deux derniers vers, on lit les suivans :

Qui repaissoit ses yeux des beautez du heros,  
 Pendant qu'il jouissoit d'un paisible repos.

3. Manuscrit de 1658 :

En vain à nostre egard il fuit d'un pas leger.



Consacrant à l'Amour la saison la plus belle (1).  
 Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,  
 Ils dansoient aux chansons, de Nymphes entourez.  
 Combien de fois la Lune a leurs pas éclairez,  
 Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie (2),  
 Les a veus à l'envy fouler l'herbe fleurie !  
 Combien de fois le jour a veu les antres creux  
 Complices des larcins de ce couple amoureux (3) !  
 Mais n'entreprenons pas d'oster le voile sombre  
 De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.  
 Il est temps de passer au funeste moment  
 Où la triste Venus doit quitter son amant.  
 Du bruit de ses amours Paphos est alarmée ;  
 On dit qu'au fond d'un bois la Déesse charmée,  
 Inutile aux mortels, et sans soin de leurs vœux,  
 Renonce au culte vain de ses temples fameux.  
 Pour dissiper ce bruit, la Reyne de Cythere  
 Veut quitter pour un temps ce sejour solitaire.  
 Que ce cruel dessein luy donne de douleurs (4) !  
 Un jour que son Amant la voyoit toute en pleurs,  
 Déesse, luy dit-il, qui causez mes alarmes (5),  
 Quel ennuy si profond vous oblige à ces larmes ?

1. Manuscrit de 1658 :

Et pendant vos beaux jours employer vostre zele.

2. Manuscrit de 1658 :

Et sur le tendre email d'une verte prairie.

3. Dans le manuscrit de 1658 on lit, au lieu de ces deux derniers vers, ceux qui suivent :

Combien de fois le jour a veu les antres sourds  
 Complices des larcins qu'ont produit leurs amours !

4. On lit dans l'édition de 1669 :

Que ce cruel dessein luy causa de douleurs !

5. Dans le manuscrit de 1658, au lieu de ces trois derniers vers, on trouve ceux qui suivent :

Et faire qu'Adonis souhaite ses faveurs.  
 Un jour que le heros, la voyant toute en pleurs,  
 Luy dit : Objet divin dont j'adore les charmes...

Vous aurois-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus ?  
 Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;  
 Adonis tascheroit en vain de me déplaire (1) :  
 Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colere.  
 D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :  
 Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint ;  
 Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,  
 Conservez-moy toujours un cœur plein de constance (2) ;  
 Ne pensez qu'à moy seule, et qu'un indigne choix  
 Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois :  
 Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte (3).  
 Sur tout de vostre sang il me faut rendre compte.  
 Ne chassez point aux Ours, aux Sangliers, aux Lions ;  
 Gardez-vous d'irriter tous ces Monstres felons !  
 Laissez (4) les animaux qui, fiers et pleins de rage,  
 Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage ;  
 Les Daims et les Chevreüils, en fuyant devant vous,  
 Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux (5).  
 Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes ;  
 Il sied bien en amour de craindre toutes choses.  
 Que deviendrois-je, hélas ! si le sort rigoureux  
 Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux (6) ?

1. Manuscrit de 1658 :

Vous vous efforceriez en vain de me deplaire.

2. Manuscrit de 1658 :

Il le faut : vous pleurez ! est-ce de mon absence ?  
 Au moins soyez fidelle, ayez de la constance.

3. Manuscrit de 1658 :

Ne vous soûmette point aux nymphes de ces bois.  
 Leurs fers, après les miens, sont pour vous pleins de honte.

4. Fuyez, dans le manuscrit de 1658.

5. Manuscrit de 1658 :

Et coupables qu'ils sont de cent cruels repas,  
 Ne veulent point mourir qu'en vengeant leur trepas.

6. Manuscrit de 1658 :

Si quelque coup fatal vous forçoit à perir,  
 Que deviendroit Venus en ne pouvant mourir ?

Là, se fondant en pleurs, on void croistre ses charmes.  
 Adonis luy répond seulement par des larmes.  
 Elle ne peut partir de ces aymables lieux,  
 Cent humides baisers achevent ses adieux.  
 O vous, tristes plaisirs où leur ame se noye,  
 Vains et derniers efforts d'une imparfaite joye,  
 Momens pour qui le sort rend leurs vœux superflus,  
 Delicieux momens, vous ne reviendrez plus !  
 Adonis void un char descendre de la nuë :  
 Cytherée, y montant, disparoist à sa veuë.  
 C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs ;  
 Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des deserts (1).  
 Les vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine :  
 Tout ce qu'il vient de voir luy semble une ombre vaine.  
 Il appelle Venus, fait retentir les bois,  
 Et n'entend qu'un Echo qui répond à sa voix.  
 C'est lors que, repassant dans (2) sa triste memoire  
 Ce que n'aguere il eut de plaisirs et de gloire,  
 Il tasche à rappeler ce bon-heur sans pareil :  
 Semblable à ces Amans trompez par le sommeil,  
 Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure  
 Le souvenir confus d'une douce imposture :  
 Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu ;  
 Il le conte aux forests, et n'est point entendu :  
 Tout ce qui l'environne est privé (3) de tendresse ;  
 Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse  
 Plonge les malheureux au suc de ses pavots,  
 Soit que l'astre du jour rameine leurs travaux,  
 Adonis sans relasche aux plaintes s'abandonne,  
 De sanglots redoublés sa demeure resonance ;

1. Dans le manuscrit de 1658 on lit, au lieu de ces trois derniers vers :

Venus, en y montant, disparoist à sa veuë ;  
 En vain d'un regard fixe il la suit dans les airs,  
 Rien ne s'offre à ses yeux que l'horreur des deserts.

2. *En*, dans le manuscrit de 1658.

3. *Exempt*, dans le manuscrit de 1658.

Cet Amant toujours pleure, et toujours les Zephirs<sup>(1)</sup>  
 En volant vers Paphos sont chargez de soupirs.  
 La molle oisiveté, la triste solitude,  
 Poisons dont il nourrit sa noire inquietude,  
 Le livrent tout entier au vain ressouvenir<sup>(2)</sup>,  
 Qui le vient malgré luy sans cesse entretenir.  
 Enfin, pour divertir l'ennuy qui le possede,  
 On luy dit que la chasse est un puissant remede<sup>(3)</sup>.  
 Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'Amour,  
 Ce plaisir occupoit les Heros d'alentour.  
 Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage  
 Que ces champs ont receu d'un Sanglier plein de rage.  
 Ce Tyran des forests porte par tout l'effroy;  
 Il ne peut rien souffrir de seur autour de soy :  
 L'avare laboureur se plaint à sa famille<sup>(4)</sup>  
 Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille;  
 L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guerets;  
 Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cerés :  
 Monstre enorme et cruel, qui souille les fontaines,  
 Qui fait bruire les monts, qui désole<sup>(5)</sup> les plaines,  
 Et, sans craindre l'effort des voisins alarmez,  
 S'appreste à recueillir les grains qu'ils ont semez.

1. On lit dans le manuscrit de 1658, au lieu de ces cinq derniers vers, ceux qui suivent :

Sous les profonds replis d'un voile tenebreux  
 Cache aux yeux des mortels le sort des malheureux,  
 Soit que l'astre brillant qui le jour nous envoie  
 De ceux qui sont heureux ressuscite la joye,  
 Le heros toujours pleure...

2. Manuscrit de 1658 :

Le livrent tout entier au cruel souvenir.

3. Manuscrit de 1658 :

La chasse luy semble estre un souverain remede.

4. Manuscrit de 1658 :

Maint et maint laboureur...

5. *Ravage*, dans le manuscrit de 1658.

Tascher de le surprendre est tenter l'impossible ;  
 Il habite en un fort épais, inaccessible.  
 Tel on void qu'un brigand fameux et redouté  
 Se cache après ses vols en un antre écarté,  
 Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,  
 Ravage impunément des Provinces entières,  
 Laisse gronder les loix, se rit de leur courroux,  
 Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous ;  
 L'épaisseur des forests le dérobe aux supplices ;  
 C'est ainsi que le Monstre a ces bois pour complices.  
 Mais le moment fatal est enfin arrivé  
 Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,  
 Des degasts qu'il a faits il va payer l'usure.  
 Helas ! qu'il vendra cher sa mortelle blessure (1) !  
 Un matin que l'Aurore au teint frais et riant  
 A peine avoit ouvert les portes d'Orient,  
 La jeunesse voisine autour du bois s'assemble :  
 Jamais tant de Heros ne s'estoient veus ensemble.  
 Antenor le premier sort des bras du sommeil,  
 Et vient au rendez-vous attendre le Soleil ;  
 La Déesse des bois n'est point si matinale :  
 Cent fois il a surpris l'amante de Cephale ;  
 Et sa plaintive épouse a maudit mille fois  
 Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.  
 Il est bien tost suivi du Satrape (2) Alcamene,  
 Dont le long attirail couvre toute la plaine.  
 C'est en vain que ses gens se sont chargez de rets ;  
 Leur nombre est assez grand pour ceindre les forests.  
 On y void arriver Bronte au cœur indomptable,  
 Et le Vieillard Capis, chasseur infatigable,  
 Qui, depuis son jeune âge ayant aymé (3), les bois,  
 Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.  
 Si le jeune Adonis l'eust aussi voulu croire,

1. Manuscrit de 1658 :

Helas ! que cherement il vendra sa blessure !

2. *Pompeux*, dans le manuscrit de 1658.

3. *Suivy*, dans le manuscrit de 1658.



Il n'auroit pas si-tost traversé l'onde noire :  
 Comment l'auroit-il creu , puis qu'en vain ses amours  
 L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours ?  
 Par le beau Callion la troupe est augmentée.  
 Gilippe vient après, fils du riche Acantée.  
 Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps ;  
 L'autre, pour tous appas, possède des tresors.  
 Tous deux ayment Cloris, et Cloris n'ayme qu'elle :  
 Ils sont pourtant parez des faveurs de la Belle.  
 Phlegre accourt, et Mimas, Palmire aux blonds che-  
 Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux, [veux,  
 Le Licien Telame, Agenor de Carie,  
 Le vaillant Triptoleme, honneur de la Syrie,  
 Paphe expert à luitier, Mopse à lancer le dard,  
 Lycaste, Palemon, Glauque, Hilus, Amilcar ;  
 Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse ;  
 Mais peut-on oublier la charmante Aretuse,  
 Aretuse au teint vif, aux yeux doux et perçans,  
 Qui pour le blond Palmire a des feux innocens ?  
 On ne l'instruisit point à manier la laine ;  
 Courir dans les forests, suivre un cerf dans la plaine,  
 Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur  
 Eust pû se garentir d'amour comme de peur (1) !  
 On la void arriver sur un cheval superbe  
 Dont à peine les pas sont imprimez sur l'herbe ;  
 D'une charge si belle il semble glorieux :  
 Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux :  
 D'une fatale ardeur déjà son front s'allume ;  
 Il marche avec un air plus fier que de coûtume.  
 Tel Apollon marchoit quand l'enorme Piton  
 L'obligea de quitter l'ombre de l'Helicon (2).  
 Par l'ordre de Capis la troupe se partage.

1. Manuscrit de 1658 :

Ce furent ses plaisirs, heureuse si son cœur  
 Eust pû se rendre exempt d'amour comme de peur !

2. Manuscrit de 1658 :

Tel autrefois marchoit de son double vallon  
 Contre un vaste serpent le divin Apollon.



De tant de gens épars le nombreux équipage,  
 Leurs cris, l'aboy des chiens, les cors meslez de voix,  
 Annoncent l'épouvante aux hostes de ces bois.  
 Le Ciel en retentit, les Echos se confondent,  
 De leurs Palais voutez tous ensemble ils répondent.  
 Les Cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,  
 Les timides troupeaux des Daims aux larges fronts,  
 Sont contraints de quitter leurs demeures secretes :  
 Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.  
 On court dans les sentiers, on traverse les forts ;  
 Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.  
 Au fond du bois croupit une eau dormante et sale :  
 Là le monstre se plaist aux vapeurs qu'elle exhale <sup>(1)</sup> ;  
 Il s'y veautre sans cesse, et cherit un sejour  
 Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.  
 On ne l'en peut chasser ; du souci de sa vie  
 Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.  
 Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir,  
 Rien ne sçauroit encor l'obliger à partir.  
 Cependant les destins hastent sa derniere heure.  
 Driope la premiere évente sa demeure <sup>(2)</sup> :  
 Les autres chiens, par elle aussi-tost avertis,  
 Répondent à sa voix, frapent l'air de leurs cris,  
 Entraignent les chasseurs, abandonnent leur queste ;  
 Toute la meute accourt, et vient lancer la beste,  
 S'anime en la voyant, redouble son ardeur :  
 Mais le fier <sup>(3)</sup> animal n'a point encor de peur.  
 Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xante,  
 Ne peut plus retenir son ardeur violente :

1. Manuscrit de 1658 :

Là le monstre se paist des vapeurs qu'elle exhale.

2. Manuscrit de 1658 :

Driope au sage nez évente sa demeure.

Il y a *Driape* dans l'édition de 1825, mais c'est une faute d'impression.

3. *Fin*, dans l'édition de 1825, mais *fier* dans le manuscrit de 1658 et dans les éditions de 1669 et de 1671.

Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents ;  
 Les forests l'ont nourri pendant ses premiers ans.  
 Il ne craint point des monts les puissantes barrières,  
 Ny l'aspect étonnant des profondes rivières,  
 Ny le panchant affreux des rocs et des vallons ;  
 D'haleine en le suivant manquent les Aquilons.  
 Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.  
 Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race  
 Vient du viste Lelaps, qui fut l'unique prix  
 Des larmes dont Cephale appaisa sa Procris :  
 Ces deux chiens sont Melampe et l'ardente Sylvage.  
 Leur sort fut différent, mais non pas leur courage :  
 Par l'homicide dent Melampe est mis à mort ;  
 Sylvage au poil de tigre attendoit mesme sort,  
 Lors que l'un des chasseurs se presente à la beste.  
 Sur luy tourne aussi-tost l'effort de la tempeste :  
 Il connoist, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé ;  
 Son visage paslit, son sang devient glacé ;  
 L'image du trépas en ses yeux est empreinte :  
 Sur le teint des mourans la mort n'est pas mieux peinte.  
 Sa peur est pourtant vaine, et, sans estre blessé,  
 Du Monstre qui le heurte il se sent (1) terrassé.  
 Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre, [bre (2) ;  
 Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un mar-  
 Mais luy-mesme a sujet de trembler à son tour :  
 Le Sanglier coupe l'arbre, et les lieux d'alentour  
 Résonnent du fracas dont sa cheute est suivie ;  
 Nisus encor en l'air fait des vœux pour sa vie.  
 Conteray-je en détail tant de puissans efforts,  
 Des chiens et des chasseurs les différentes morts,  
 Leurs exploits avec eux cachez sous l'ombre noire ?  
 Seules vous les sçavez, ô filles de Memoire :  
 Venez donc m'inspirer ; et, conduisant ma voix,  
 Faites-moy dignement celebrer ces exploits.

1. *Il se voit*, dans le manuscrit de 1658.

2. Manuscrit de 1658 :

Contemple ce chasseur etendu comme un marbre.

Deux lices d'Antenor, Lycoris et Niphale,  
 Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.  
 Le vieux Capis luy-mesme eut soin de les dresser :  
 Au sanglier l'une et l'autre est preste à se lancer.  
 Un mastin les devance, et se jette en leur place ;  
 C'est Phlegon, qui souvent aux loups donne la chasse.  
 Armé d'un fort collier qu'on a semé (1) de clous,  
 A l'oreille du Monstre il s'attache en courroux :  
 Mais il sent aussi-tost le redoutable yvoire ;  
 Ses flancs sont décousus, et, pour comble de gloire,  
 Il combat en mourant, et ne veut point lascher  
 L'endroit où sur le Monstre il vient de s'attacher.  
 Cependant le Sanglier (2) passe à d'autres trophées :  
 Combien void-on sous luy de trames étouffées !  
 Combien en coupe-t-il ! Que d'hommes terrassez !  
 Que de chiens abattus, mourans, morts, et blessez !  
 Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.  
 Tel passe un tourbillon, messenger de l'orage ;  
 Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas  
 Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.  
 Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la beste :  
 Elle en fremit de rage, écume, et tourne teste,  
 Et son poil herissé semble de toutes parts  
 Presenter au chasseur une forest de dards.  
 Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.  
 Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte ;  
 Deux fois le Monstre passe, et ne brise en passant  
 Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.  
 Il revient au chasseur, la fuite est inutile ;  
 Crantor aux environs n'apperçoit point d'asile (3) :

1. *Garny*, dans le manuscrit de 1658.

2. *L'animal*, dans le manuscrit de 1658.

3. Dans le manuscrit de 1658, on lit, au lieu de ces trois derniers vers :

Que l'épieu dont Crantor arme son bras puissant ;  
 La fuite en cet instant luy devient inutile ;  
 Dans les lieux d'alentour il ne voit point d'asile.

En vain du coup fatal il veut se détourner ;  
 Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'estonner.  
 Pour punir son vainqueur (1) toute la troupe approche ;  
 L'un luy presente un dard, l'autre un trait luy décoche :  
 Le fer, ou se rebouche, ou ne fait qu'entamer  
 Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut armer.  
 Il se lance aux épieux, il previent leur atteinte ;  
 Plus le peril est grand, moins il montre de crainte.  
 C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts  
 Ne songe qu'à perir au milieu des hazards :  
 De soldats entassez son bras jonche la terre ;  
 Il semble qu'en luy seul se termine la guerre :  
 Certain de succomber, il fait pourtant effort,  
 Non pour ne point mourir, mais pour vanger sa mort.  
 Tel, et plus valeureux, le Monstre se presente (2).  
 Plus le nombre s'accroist, plus sa fureur s'augmente :  
 L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus ;  
 Il masche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.  
 La troupe des chasseurs en devient moins hardie ;  
 L'ardeur qu'ils témoignoient est bien-tôt refroidie.  
 Palmire toutefois s'avance malgré tous ;  
 Ce n'est pas du Sanglier que son cœur craint les coups :  
 Aretuse luy fut jadis plus redoutable ;  
 Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,  
 Elle void son Amant poussé d'un beau desir,  
 Et le void avec crainte autant qu'avec plaisir.  
 Quoy! mes bras, luy dit-il, sont conduits par les vostres (3)  
 Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres !  
 Non, non ; pour redouter le Monstre et son effort,  
 Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.  
 Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole ;

1. *L'animal*, dans le manuscrit de 1658.

2. Manuscrit de 1658 :

Tel et plus fier encor, l'animal se presente.

3. Manuscrit de 1658 :

Quoy! mes bras, luy dit-il, sont animez des vostres.

Il ne va pas au Monstre, il y court, il y vole ;  
 Tourne de tous costez, esquive en l'approchant,  
 Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant  
 S'efforce de punir le Monstre de ses crimes.  
 Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes :  
 L'une eust senti le mal que l'autre en eust receu ,  
 Si son cruel espoir n'eust point esté deceu.  
 Entre Palmire et luy l'Amazone se lance :  
 Palmire craint pour elle, et court à sa deffense (1).  
 Le sanglier ne sçait plus sur qui d'eux se vanger ;  
 Toutefois à Palmire il porte un coup leger,  
 Leger pour le Heros, profond pour son amante.  
 On l'emporte ; elle suit, inquiete et tremblante :  
 Le coup est sans danger ; cependant les esprits (2),  
 En foule avec le sang de leurs prisons sortis,  
 Laisent faire à Palmire un effort inutile (3).  
 Il devient aussi-tost pasle, froid, immobile ;  
 Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler,  
 Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler !  
 La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,  
 Suit la triste Aretuse en ses larmes noyée.  
 Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours ;  
 Adonis s'y repose après mille détours.  
 Les Nymphes, de qui l'œil void les choses futures,  
 L'avoient fait égarer en des routes obscures.  
 Le son des cors se perd par un charme inconnu ;  
 C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.  
 Ne sçachant où porter sa course vagabonde,  
 Il s'arreste en passant au cristal de cette onde.

1. Manuscrit de 1658 :

Palmire en est surpris, et court à sa defense.

2. Manuscrit de 1658 :

On l'emporte ; elle suit, toute pâle et tremblante.  
 Le coup rompt un artère, et dés-ja les esprits...

3. Manuscrit de 1658 :

Laisent faire à ses sens un effort inutile.



Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins :  
 Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.  
 Adonis en ce lieu void apporter Palmire ;  
 Ce spectacle l'emeut, et redouble son ire<sup>(1)</sup>.  
 A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger :  
 Il regarde la gloire, et non pas le danger.  
 Il part, se fait guider, rencontre le carnage.  
 Cependant le Sanglier s'estoit fait un passage ;  
 Et, courant vers son fort, il se lançoit par fois  
 Aux chiens, qui dans le Ciel pousoient de vains abois.  
 On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'on luy lance,  
 Estant poussez de loin, perdent leur violence.  
 Le Heros seul s'avance, et craint peu son courroux :  
 Mais Capis l'arrestant s'écrie : Où courez-vous ?  
 Quelle bouillante ardeur au peril vous engage ?  
 Il est besoin de ruse, et non pas de courage.  
 N'avancez pas, fuyez ; il vient à vous, ô Dieux !  
 Adonis, sans répondre, au Ciel leve les yeux.  
 Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,  
 Si je cours au peril, n'en sois point offensée ;  
 Guide plutôt mon bras, redouble son effort ;  
 Fais que ce trait lancé donne au Monstre la mort.  
 A ces mots dans les airs le trait se fait entendre :  
 A l'endroit où le Monstre a la peau la plus tendre  
 Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,  
 De rage et de douleur fremit, grince les dents,  
 Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.  
 Plein d'ardeur et leger, Adonis le devance.  
 On craint pour le Heros ; mais il sçait éviter  
 Les coups qu'à cet abord la dent luy veut porter.  
 Tout ce que peut l'adresse estant jointe au courage,  
 Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,

1. Manuscrit de 1658 :

Adonis en ce lieu voit Palmire qu'on porte ;  
 Sa colere en devient plus ardante et plus forte.



Se fit lors remarquer par les chasseurs épars (1);  
 Tous ensemble au Sanglier voudroient lancer leurs dards;  
 Mais peut-estre Adonis en recevroit l'atteinte.  
 Du cruel animal ayant chassé la crainte,  
 En foule ils courent tous droit aux fiers assaillans.  
 Courez, courez, Chasseurs un peu trop tard vaillans;  
 Destournez de vos noms un éternel reproche :  
 Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.  
 Que n'en ay-je oublié les funestes momens !  
 Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monumens !  
 Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire !  
 Enfin de ces forests l'ornement et la gloire,  
 Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,  
 Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.  
 Le cruel animal s'enferme dans ses armes,  
 Et d'un coup aussi-tost il détruit mille charmes.  
 Ses derniers attentats ne sont pas impunis ;  
 Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,  
 Et, luy poussant au flanc sa defense cruelle,  
 Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.  
 D'un sang impur et noir il purge l'Univers :  
 Ses yeux d'un somme dur sont pressez et couverts,  
 Il demeure plongé dans la nuit la plus noire,  
 Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,  
 Jouï de la vengeance et goûté ses transports,  
 Qu'il sent un froid demon s'emparer de son corps.  
 De ses yeux si brillans la lumiere est esteinte,  
 On ne void plus l'éclat dont sa bouche estoit peinte,  
 On n'en void que les traits, et l'aveugle trespas  
 Parcourt tous les endroits où regnoient tant d'appas.  
 Ainsi l'honneur des prez, les fleurs, present de Flore,  
 Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,  
 Si la faux les atteint, perdent en un moment  
 De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

1. Manuscrit de 1658 :

Se fit lors aux chasseurs remarquer des deux parts.

La troupe des Chasseurs, au Heros accouruë,  
 Par des cris redoublez luy fait ouvrir la veuë.  
 Il cherche encore un coup la lumiere des Cieux,  
 Il pousse un long soupir, il referme les yeux,  
 Et le dernier moment qui retient sa belle ame<sup>(1)</sup>  
 S'employe au souvenir de l'objet qui l'enflâme.  
 On fait pour l'arrester des efforts superflus;  
 Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.  
 Prestez-moy des soupirs, ô vents, qui sur vos aisles  
 Portastes à Venus de si tristes nouvelles.  
 Elle accourt aussi-tost, et, voyant son Amant,  
 Remplit les environs d'un vain gemissement.  
 Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle  
 Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,  
 Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours;  
 Elle passe à gemir et les nuits et les jours,  
 De moment en moment renouvelant sa plainte,  
 Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.  
 Tout ce bruit, quoy que juste, au vent est répandu;  
 L'enfer ne luy rend point le bien qu'elle a perdu:  
 On ne le peut fléchir; les cris dont il est cause  
 Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.  
 Venus l'implore en vain par de tristes accens;  
 Son desespoir éclate en regrets impuissans;  
 Ses cheveux sont épars, ses yeux noyez de larmes;  
 Sous d'humides torrens ils resserrent leurs charmes,  
 Comme on void au Printemps les beautez du Soleil  
 Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.  
 Après mille sanglots enfin elle s'écrie:  
 Mon amour n'a donc pû te faire aymer la vie!  
 Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux,  
 Montre-toy plus sensible à mes tristes adieux;  
 Voy de quelles douleurs ton amante est atteinte!  
 Hélas! j'ay beau crier, il est sourd à ma plainte:

1. Manuscrit de 1658 :

Et le dernier moment que tarde sa belle âme.

Une éternelle nuit l'oblige à me quitter (1);  
 Mes pleurs ny mes soupirs ne peuvent l'arrester.  
 Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !  
 Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !  
 Destins, si vous vouliez le voir si-tost perir (2),  
 Faloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?  
 Malheureuse Venus ! que te servent ces larmes ?  
 Vante-toy maintenant du pouvoir de tes charmes :  
 Ils n'ont pû du trépas exempter tes amours ;  
 Tu vois qu'ils n'ont pu mesme en prolonger les jours.  
 Je ne demandois pas que la Parque cruelle  
 Prist à filer leur trame une peine éternelle ;  
 Bien loin que mon pouvoir l'empêchast de finir,  
 Je demande un moment et ne puis l'obtenir.  
 Noires divinitez du tenebreux Empire,  
 Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,  
 Roys (3) des peuples legers, souffrez que mon Amant  
 De son triste départ me console un moment.  
 Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure  
 Ornera tost ou tard vostre sombre demeure (4).  
 Quoy ! vous me refusez un present si leger !  
 Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut vanger.

1. Manuscrit de 1658 :

Le cruel ne veut pas seulement m'écouter.

2. Dans le manuscrit de 1658, on lit, au lieu de ce vers les cinq qui suivent :

Mais l'enfer à mes yeux se cache vainement,  
 Je le trouve par-tout où n'est point mon amant ;  
 Destins qui me l'ostez, que vos loix sont barbares !  
 Avez-vous pû toucher à des trésors si rares !  
 Et puisque vous vouliez le voir si tost perir...

3. Roy, dans le manuscrit de 1658.

4. On lit ici, dans le manuscrit de 1658, les quatre vers suivants, supprimés depuis :

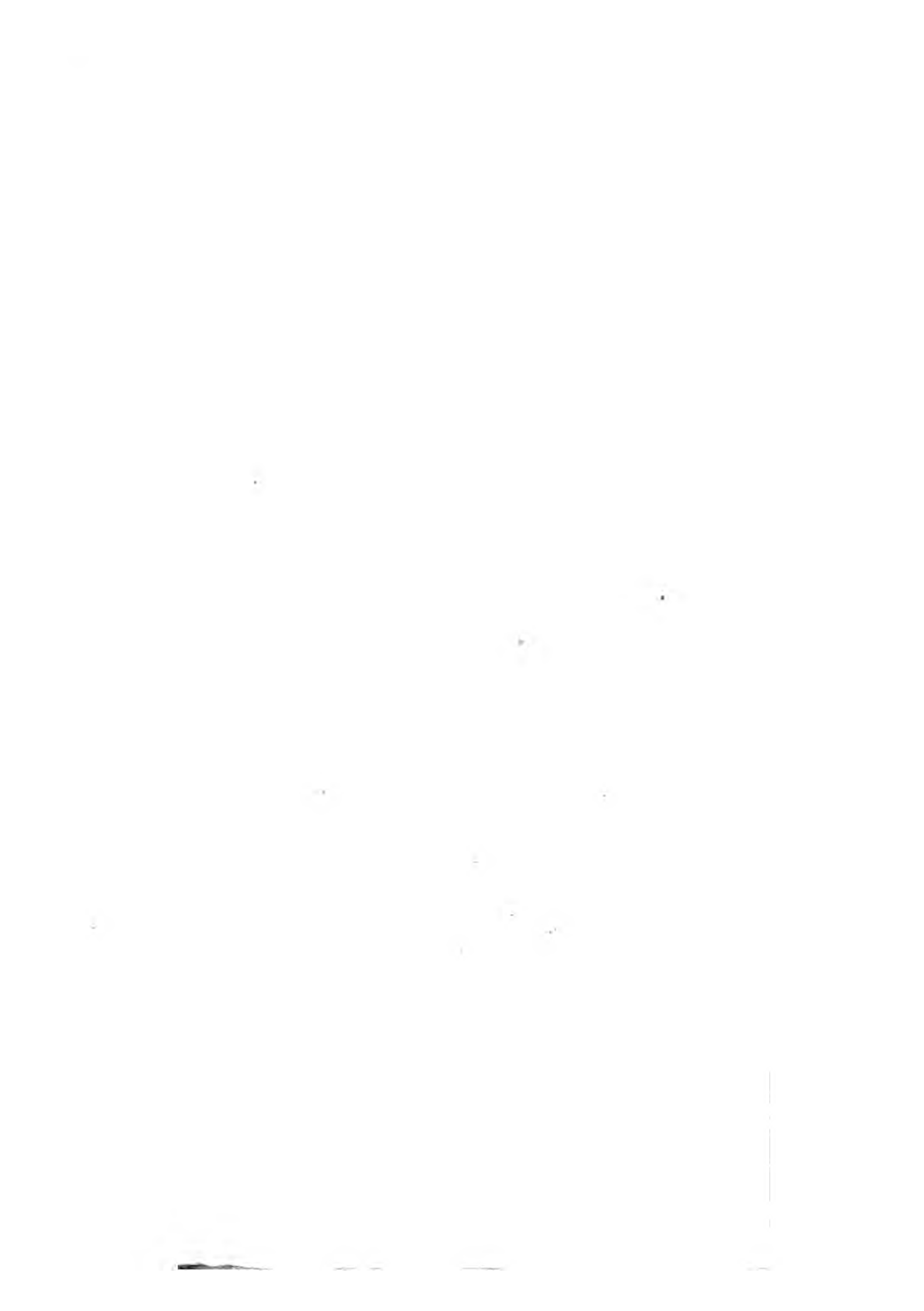
Je sçais que l'Acheron, de nos plaisirs jaloux,  
 Ne fait que nous prêter les biens qui sont à nous ;  
 Ses eaux assez long-temps verront cette belle ombre.  
 Que peut faire un moment sur des siècles sans nombre ?

Et vous, Antres cachez, favorables retraites,  
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secretes;  
Grottes, qui tant de fois avez vû mon Amant  
Me raconter des yeux son fidelle tourment;  
Lieux amis du repos, demeures solitaires,  
Qui d'un thresor si rare estiez depositaires,  
Deserts, rendez-le-moy (1) : deviez-vous avec luy  
Nourrir chez vous le Monstre auteur de mon ennuy ?  
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame!  
Emporte chez les morts ce baiser tout de flâme :  
Je ne te verray plus; adieu, cher Adonis!  
Ainsi Venus cessa. Les rochers, à ses cris  
Quittant leur dureté, répandirent des larmes :  
Zephyre en soûpira; le jour voila ses charmes.  
D'un pas precipité sous les eaux il s'enfuit,  
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

1. Manuscrit de 1658 :

Representez-le-moy...





POÈME

DE LA

CAPTIVITÉ DE S<sup>T</sup> MALC







A SON ALTESSE MONSEIGNEUR  
LE CARDINAL DE BOUILLON,

Grand Aumosnier de France.



MONSEIGNEUR,

*Vostre Altesse Eminentissime ne refusera pas sa protection au Poëme que je luy dédie : tout ce qui porte le caractere de pieté est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moy un juste sujet d'esperer dans l'occasion qui s'offre aujourd'huy : mais, si j'ose dire la verité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage. Je voudrois que cet Idile, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entierement dénuë des beautez de la Poësie. Vous ne les dédaignez pas ces beautez divines, et les graces de cette Langue que parloit le peuple Pro-*

phete. La lecture des Livres Saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la Sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élevation, plus de majesté et plus de force que n'en ont les Virgiles et les Homeres. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus ; ignorez-vous rien de ce qui merite d'estre sceu par une personne de vostre rang ? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démesler les diverses routes d'une contrée où vous vous estes arrêté si peu. Que si vostre goust peut donner le prix aux beautez de la Poësie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ay entendu juger nos Orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer ; tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talens que vous ne tenez ny des Precepteurs ny des Livres. C'est aux lumieres nées avec vous que vous estes redevable de ces progres dont tout le monde s'est estonné. Ce qui consume la vie de plusieurs Vieillards enchainés aux Livres dès leur enfance, la jeunesse d'un Prince l'a fait ; et nous l'avons vû, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de vostre sçavoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un merite si singulier a esté universellement reconnu. Celui qui dispense les tresors du Ciel, et le Monarque qui, par ses armes victorieuses, s'est rendu l'Arbitre de l'Europe, ont concouru et de faveur et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes loüanges seroient inutiles à vostre gloire. Je ne dois ajoûter

icy qu'une protestation respectueuse d'estre toute ma  
vie,

MONSEIGNEUR,

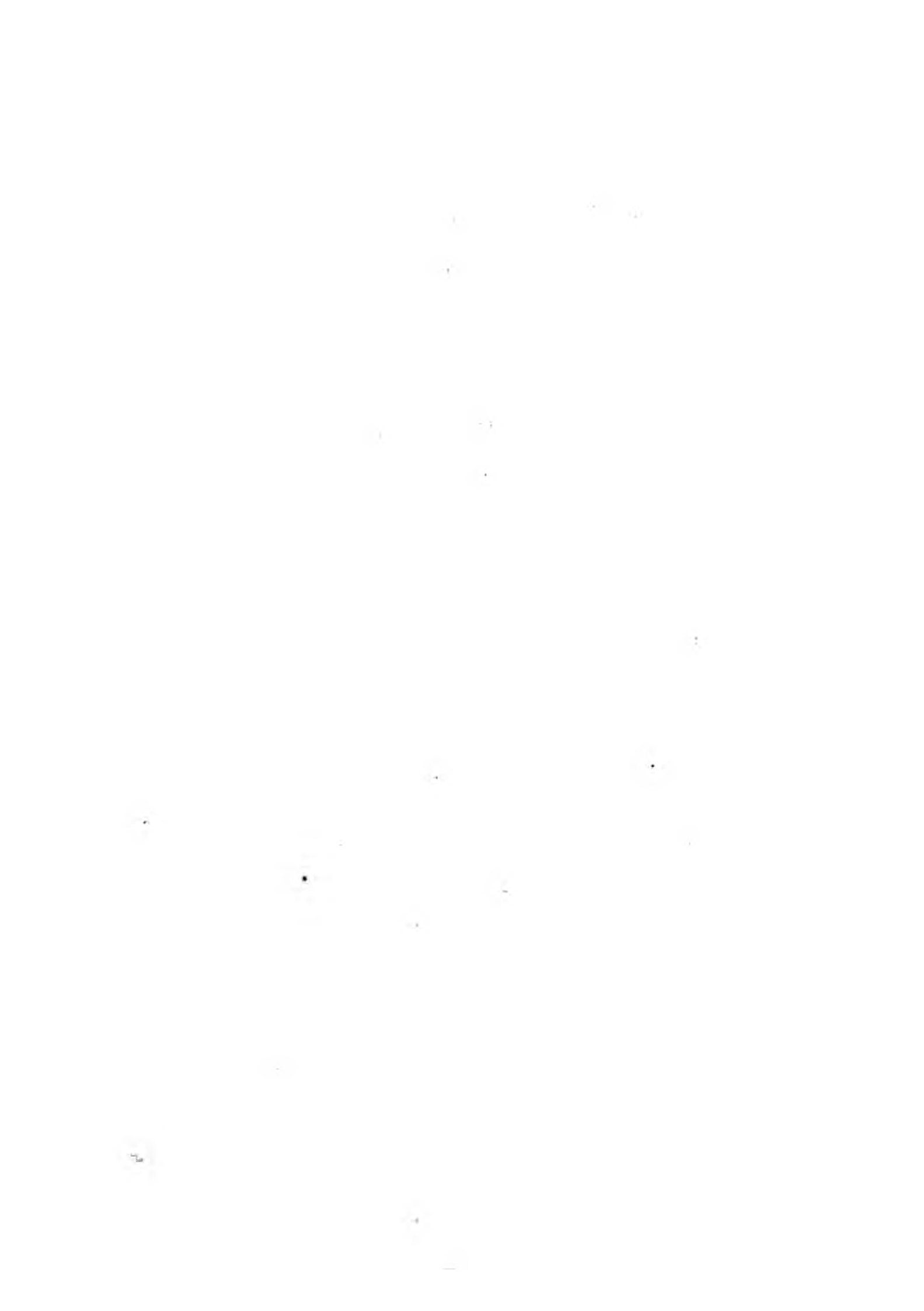
DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME (1),

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Dans une note de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, par Mathieu Marais, Chardon de La Rochette assure que La Fontaine fut obligé de supprimer la première édition de son poème de Saint Malc, parce que, dans la souscription de son épître dédicatoire, il avoit indûment donné au cardinal de Bouillon le titre d'*altesse sérénissime*. M. Walckenaër attache peu d'importance à cette assertion; ce qui paroîtroit cependant la confirmer, c'est que, dans l'exemplaire de la Bibliothèque impériale, *sérénissime* a été effacé, puis remplacé par le mot *éminentissime*, qui semble écrit de la main même de La Fontaine.







## POÈME

DE LA

CAPTIVITÉ DE S<sup>T</sup> MALC<sup>(1)</sup>

**R**eyne des esprits purs, Protectrice puissante,  
 Qui des dons de ton Fils rends l'ame jouïssan-  
 Et de qui la faveur se fait à tous sentir, [te,  
 Procurant l'innocence, ou bien le repentir ;  
 Mere des Bien-heureux, Vierge enfin, je t'implore.  
 Fais que dans mes chansons aujourd'huy je t'honore :  
 Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs  
 Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.  
 Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire <sup>(2)</sup>.  
 Je chante d'un Heros la vertu solitaire,  
 Ces deserts, ces forests, ces antres écartez,  
 Des favoris du Ciel autrefois habitez.  
 Les Lions et les Saints ont eu mesme demeure.  
 Là Malc prioit, jeusnoit, soupiroit à toute heure ;  
 Pleuroit, non ses pechez, mais ceux qu'en nostre cœur

1. Ce poëme, tiré d'une lettre de saint Jérôme (voy. *Epistolæ D. Hieronymi, De vita Malchi captivi monachi*), a paru chez Claude Barbin en 1673.

2. La Fontaine avoit déjà consenti à laisser paroître sous son nom le recueil de *Poésies chrétiennes et diverses* de M. de Brienne, qui s'étoit retiré à l'Oratoire après avoir été secrétaire d'état.



A versez le serpent dont Christ est le vainqueur.  
 Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,  
 Vivoit sous les conseils d'un Saint plein de sagesse,  
 Conservoit avec soin le trésor précieux  
 Que nous tenons d'une eau dont la source est aux Cieux.  
 Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,  
 Aux trésors temporels le jeune Saint succombe;  
 Croit qu'on peut en jouir sans estre criminel;  
 Que souvent on tient d'eux l'heritage eternal;  
 Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,  
 Les membres du Seigneur et leur chef en partage.  
 Funeste appas de l'or, moteur de nos desseins,  
 Que ne peux-tu sur nous, si tu plais mesme aux Saints!  
 Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse  
 Qu'il va de ses ayeux recueillir la richesse;  
 Qu'il tasche d'empescher que des biens assez grands  
 Ne soient mal dispensez par d'avares parens;  
 Qu'il veut fonder un cloistre, et destine le reste  
 A vivre sans éclat, tousjours simple et modeste,  
 Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux  
 Peut-estre plus utile au siecle qu'en ces lieux.  
 Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise  
 Je vous ouvre mon cœur touchant vostre entreprise.  
 Où vous exposez-vous? et qu'allez-vous tenter?  
 En de nouveaux perils pourquoy vous rejeter?  
 De triompher toujours seriez-vous bien capable?  
 Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;  
 Sinon, vostre imprudence a desja merité  
 Les reproches d'un Dieu justement irrité.  
 Fuyez, fuyez, mon Fils, le monde et ses amorces:  
 Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.  
 Fuyez l'or; mais fuyez encor d'autres appas:  
 On ne sort, qu'en fuyant, vainqueur de ces combats.  
 La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?  
 Quoy! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,  
 Et celuy de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!  
 A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.  
 Malc le quite en pleurant; triste et funeste absence!  
 Il abandonne au sort sa fragile innocence;

S'engage en des chemins pleins de perils et longs.  
D'Édesse à Beroë sont de vastes sablons :  
L'Astre dont les clartez sont esclaves du monde  
Parcourt avec ennuy cette plaine inféconde :  
S'il y void quelque objet , c'est un objet d'horreur.  
Maint Arabe voisin y portoit la terreur.  
Du Passant égorgé le corps sans sepulture  
D'un ventre carnassier devenoit la pâture.  
On voyoit succéder, en ces cruels séjours,  
Aux brigands les Lions, aux Lions les Vautours.  
Marcher seul en ces lieux eust eu de l'imprudence.  
La Fortune joint Malc à des gens sans défense :  
Peu de jeunesse entre-eux , force vieillards craintifs,  
Femmes, famille, enfans aux cœurs desja captifs.  
Ils traversoient la plaine aux zephyrs inconnuë :  
Un gros de Sarrazins vient s'offrir à leur veuë,  
Milice du Démon, gens hideux et hagards,  
Engéance qui portoit la mort dans ses regards.  
La cohorte du Saint d'abord est dispersée :  
Equipage, tresors, jeune épouse est laissée.  
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,  
A l'aspect du Milan qui menace ses jours.  
Telle l'ombre d'un Loup dans les verds pâturages  
Écarte les troupeaux attentifs aux herbages.  
Les compagnons de Malc, épanus par ces champs,  
Tomboient sans resister sous le fer des brigands.  
De toutes parts l'horreur regnoit en ce spectacle ;  
La proye apportoit seule au meurtre de l'obstacle.  
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer  
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.  
Les peres chargez d'ans, laissant leurs tendres gages,  
Fuyoient leur propre mort en ces funestes plages,  
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien  
Prés de qui vivre un siecle aux vrais peres n'est rien.  
L'amant et la compagne à ses vœux destinée  
Quitoient le doux espoir d'un prochain hymenée :  
Mal-heureux ! l'un fuyoit ; on eust veu ses amours  
Luy tendre en vain les bras implorans son secours.

Une Dame encor jeune, et sage en sa conduite,  
 Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.  
 Le mary se sauva regretant sa moitié ;  
 La femme alla servir un maistre sans pitié ;  
 Au Chef de ces brigands elle écheut en partage.  
 Cét homme possédoit un fertile heritage,  
 Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison  
 Vendoit à ses voisins le croist et la toison.  
 Nostre Heros suivit la Dame en servitude.  
 Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,  
 Pour son cher Directeur et ses sages avis,  
 Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.  
 Forests, s'écrioit-il, retraites du silence,  
 Lieux dont j'ay combatu la douce violence,  
 Angeliques citez d'où je me suis banni,  
 Je vous ay méprisez, deserts, j'en suis puni.  
 Ne vous verray-je plus ? Quoy ! songe, tu t'envoles !  
 O Malc ! tu vois le fruit de tes desseins frivoles !  
 Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé  
 De ces pleurs bien-heureux où ton cœur s'est lavé.  
 Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.  
 Cependant des brigands la proye est entassée.  
 On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphans.  
 Leur Chef voulut que Malc adorast ses enfans,  
 Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques  
 Qu'en voyant sous ses pieds les testes des Monarques.  
 Un Arabe exigea ce superbe tribut.  
 Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,  
 S'il en subit la Loy sans peine et sans scrupule,  
 C'est ce qu'en ce récit l'Histoire dissimule<sup>(2)</sup>.  
 Bien qu'à peine la Dame achevast son printemps,  
 Que son teint eust des jours aussi frais qu'éclatans,  
 L'Arabe n'en fit voir qu'une estime legere :

1. Le récit de saint Malc, tel que saint Jérôme le rapporte,  
 ne dissimule rien : *Pervenimus ad interiorem solitudinem, ubi,  
 dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices  
 flectimus.*

Il luy donna l'employ d'une simple bergere,  
 Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.  
 Bien-tost entre leurs mains ils devinrent plus beaux.  
 Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,  
 S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages ;  
 Luy-mesme il se fuyoit ; et jamais dans ces bois  
 Les Echos n'ont formé des concerts de leurs voix.  
 Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,  
 Ils ne paroissent point aux jeux ny dans la danse :  
 On ne les voyoit point à l'entour des hameaux  
 Mollement étendus dormir sous les ormeaux.  
 Les entretiens oisifs et feconds en malices,  
 Du mercenaire esclave ordinaires delices,  
 Estoiert fuis avec soin de nos nouveaux Bergers ;  
 Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.  
 Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prieres,  
 Ny la main du sommeil n'abbaissa leurs paupieres.  
 La nuit se passoit toute en vœux , en oraison.  
 Dès que l'aube empourproit les bords de l'orison ,  
 Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.  
 Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.  
 Des cedres le couvroient d'ombrages toujours verts :  
 Ils défendoient ce lieu du chaud et des hyvers.  
 De degrez en degrez l'eau tombant sur des marbres,  
 Mesloit son bruit aux vents engoufrez dans les arbres.  
 Jamais desert ne fut moins connu des humains ;  
 A peine le Soleil en sçavoit les chemins.  
 La bergere cherchoit les plus vastes campagnes ;  
 Là ses seules brebis luy servoient de compagnes :  
 Les vents en sa faveur leur offroient un air doux.  
 Le Ciel les preservoit de la fureur des Loups,  
 Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,  
 Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.  
 Dans les Dédales verts que formoient les hailliers,  
 L'herbe tendre, le thim, les humbles violiers,  
 Présentoient aux troupeaux une pasture exquise.  
 En des lieux découverts nostre bergere assise  
 Aux injures du hasle exposoit ses attraits,

Et des pensers d'autrui se vangeoit sur ses traits.  
 Sa beauté luy donnoit d'éternelles alarmes.  
 Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes :  
 Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des Cieux,  
 Le Soleil se chargeoit de ce crime pieux.  
 O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,  
 Que d'un soin différent vostre ame est agitée !  
 Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,  
 De ses dons naturels au moins contentez-vous.  
 Tandis que la bergere en extase ravie  
 Prioit le Saint des Saints de veiller sur sa vie,  
 Les Ministres divins veilloient sur son troupeau.  
 Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau  
 Luy délassoient l'esprit, et pour reprendre haleine  
 De ses propres Moutons elle filoit la laine.  
 Pendant qu'elle goustoit ce plaisir innocent,  
 Tournant par fois les yeux sur son troupeau paissant,  
 Que vous estes heureux, peuple doux ! disoit-elle :  
 Vous passez sans peché cette course mortelle.  
 On louë en vous voyant celui qui vous a faits :  
 Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,  
 Laissons languir sa gloire, et d'un foible suffrage  
 Ne daignons relever son nom ny son ouvrage.  
 Cheres brebis, paisez ; cueillez l'herbe et les fleurs :  
 Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs,  
 Vivez de leurs présens : inspirez-nous l'envie  
 D'éviter les repas qui vous coustent la vie.  
 Miserables humains, semence de tyrans,  
 En quoy differez-vous des monstres dévorans ?  
 Tels estoient les pensers de la sainte Heroïne.  
 Pour Malc, il meditoit sur la triple origine  
 De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.  
 Du premier des Mortels la faute est en oubli :  
 Le Ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.  
 Dieu tout bon, disoit Malc, si ton Fils par sa peine  
 M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,  
 Garde-moy de les perdre une seconde fois.  
 Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.



Je suis dans les perils, mille maux m'environnent,  
L'esclavage, la crainte, un maistre menaçant;  
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.  
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente  
Une compagne sainte, il est vray, mais charmante;  
Son exemple est puissant; ses yeux le sont aussi :  
De conduire les miens, Seigneur, pren le souci.  
Le Ciel combloit de dons cette humble modestie.  
L'ame de nos Bergers, du peché garentie,  
Ne se contentoit pas de l'avoir évité.  
Qu'avons-nous, disoient-ils, jusque-là mérité?  
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.  
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.  
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.  
Tu combatis pour nous, tu souffris, tu mourus;  
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'esperance :  
Nos delices seront le prix de ta souffrance.  
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux?  
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfans pour rivaux?  
Si cette ambition te semble condamnable,  
C'est l'amour qui la cause; il rend tout pardonnable.  
Ouy, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :  
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter?  
Il faut porter ta Croix, gouter de ton Calice,  
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice.  
Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,  
Leurs troupeaux prosperoient aussi-bien que leurs  
L'Arabe en profitoit sans en sçavoir la cause. [cœurs.  
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,  
Voulut les engager par de plus forts liens.  
Il crut que de s'enfuir ayans mille moyens,  
Ils se pourroient enfin soustraire à l'esclavage;  
Qu'il falloit joindre aux fers les nœuds du mariage;  
Leur amour luy seroit un gage suffisant.  
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un présent  
Augmenteroient ses biens, l'auroient encor pour mais-  
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'estre [tre.  
Afin que ce bien-fait enchaisne un innocent?



Et ne se sçauroit-il affranchir en naissant ?  
 L'Arabe, ayant ainsi double profit en veüe,  
 Donne aux chastes bergers une alarme impréveüe ;  
 Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.  
 Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur  
 Celle que tu me veux joindre par l'hyménée  
 D'un legitime époux suivoit la destinée.  
 Tu la luy vins ravir ; tu le pus par ta Loy.  
 Nous ne nous plaignons point de nos fers ny de toy.  
 Redouble la rigueur d'un joug involontaire :  
 Mais puisque nostre Dieu nous défend l'adultere,  
 Laisse-nous resister à ton vouloir impur.  
 Nostre innocence t'est un gage bien plus seur.  
 Quel service attends-tu de nous, quand nôtre zele  
 N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle ?  
 Si tu crains qu'estans bons nous ne quittions tes champs,  
 Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchans ?  
 L'Arabe à ce discours se sent transporter d'ire.  
 Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire !  
 Meurs ou cede ; obeïs, et garde desormais  
 De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais.  
 Aussi tost de son glaive il dépouille la lame :  
 Et Malc épouvanté s'approche de la Dame.  
 Le soir on les enferme en un lieu sans clartez :  
 Leur mariage n'eut que ces formalitez.  
 On n'y vid point d'Hymen ny de Junon parêtre.  
 Frivoles Deitez qui nous devez vostre estre,  
 Vous n'accourustes pas : comment l'auriez-vous pu ?  
 Vous n'estes que des noms dont le charme est rompu.  
 Nostre couple estant seul eut recours aux prieres.  
 Tous deux avoient besoin de graces singulieres.  
 Ils ne s'estoient point veüs encor dans ces dangers ;  
 Non que, portant leurs pas loin des autres bergers,  
 L'Enfer n'eust quelquefois leur perte conspirée :  
 Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée  
 Ne s'écartoit jamais de la divine Loy.  
 Le Berger cette nuit se défia de soy.  
 Sa crainte, incontinent de desespoir suivie,

Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie :  
Et le mesme coûteau qui dans mille besoins  
L'aidoit à s'aquitter de ses champestres soins,  
Ce coûteau, dis-je, alloit du Saint couper la trame :  
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son ame,  
S'en alloit de sa main la livrer au Demon,  
Fureur qui n'estoit pas indigne de pardon.  
La lueur de l'acier avertit la bergere.  
Que vois-je, cria-t-elle. O ciel ! qu'allez-vous faire ?  
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats  
D'un œil toûjours présent, et toûjours plein d'appas.  
Nous ne nous fuïrons plus : nostre ame est condamnée  
Aux dangers qu'à sa suite entraine l'hymenée.  
Malgré nous desormais nous vivrons en commun :  
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus  
Helas ! qui l'auroit cru que cette inquietude [qu'un.  
Nous chercheroit au fonds d'une âpre solitude !  
J'apprehende à la fin que le Ciel irrité  
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.  
Cette faute entre époux nous semblera legere.  
Il faut esperer mieux, dit la chaste bergere ;  
Dieu ne quittera pas ses enfans au besoin.  
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.  
Vous ay-je donné lieu d'en estre en défiance ?  
Qu'ay-je fait pour causer cette injuste croyance ?  
Votre soupçon m'outrage, et vous avez deu voir  
Que je sçais sur mes sens garder quelque pouvoir.  
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maistre,  
Estes-vous mon époux ? et le pouvez-vous estre ?  
Nous a-t-on pu lier sans sçavoir si la mort  
M'a ravy ce mari qui m'attache à son sort ?  
Vous vous alarmez trop pour un vain hymenée.  
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.  
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous  
Comme frere en secret, en public comme époux.  
Ainsi vescu toûjours mon mary veritable ;  
Et si la qualité de Vierge est souhaitable,  
Je la suis : j'en fis vœu toute petite encor.

Mal-gré les loix d'hymen j'ay gardé ce tresor.  
 Après l'avoir sauvé d'un amour legitime,  
 Voudrois-je maintenant le perdre par un crime ?  
 Non, Malc; je ne crois pas que le Ciel le souffrist.  
 Il m'en empescherait, quelque appast qui s'offrist.  
 Ne craignez plus; vivez; l'Eternel vous l'ordonne.  
 Estimez-vous si peu cét estre qu'il vous donne ?  
 Votre corps est à luy; ses mains l'ont façonné :  
 Le droit d'en disposer ne vous est point donné.  
 Quelle imprudence à vous de finir vostre course  
 Par le seul des péchez qui n'a point de ressource !  
 Toute faute s'expie; on peut pleurer encor :  
 Mais on ne peut plus rien, s'estant donné la mort.  
 Vivez donc, et taschons de tromper ces barbares.  
 Le Saint ne put trouver de termes assez rares  
 Pour rendre grace au Ciel, et louer cette sœur  
 Dont la sagesse estoit égale à la douceur.  
 Cette nuit s'acheva comme les precedentes :  
 Dieu leur fit employer en prieres ardentes  
 Des momens que l'on croit innocemment perdus,  
 Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.  
 Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoye.  
 Là montrant aux Bergers une apparente joye,  
 Les larmes, les soupirs, et les austeritez,  
 Quand ils se trouvoient seuls, faisoient leurs voluptez.  
 En eux-mesmes souvent ils cherchoient des retraites.  
 On ne s'apperceut point de ces peines secretes;  
 Chacun crut qu'ils s'aymoient d'un amour conjugal :  
 Aucun plaisir au leur ne sembloit estre égal.  
 On se le proposoit tous les jours pour exemple;  
 Et lors que deux époux estoient conduits au temple,  
 Que le Ciel, disoit-on, afin de vous combler,  
 Fasse à l'hymen de Malc le vostre ressembler !  
 Le saint couple à la fin se lasse du mensonge;  
 En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.  
 Toute feinte est sujet de scrupule à des Saints :  
 Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,  
 Si la candeur n'y regne ainsi que l'innocence,

Ce qu'ils font pour un bien leur semble estre une offense.  
Malc à ces sentimens donnoit un jour des pleurs ;  
Les larmes qu'il versoit faisoient courber les fleurs.  
Il vid auprès d'un tronc des legions nombreuses  
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.  
L'une pousoit un faix ; l'autre prestoit son dos :  
L'amour du bien public empeschoit le repos.  
Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.  
Un du peuple estant mort, nostre Saint le contemple  
En forme de convoy soigneusement porté  
Hors les toits fourmillans de l'avare Cité.  
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.  
Ce n'est pas pour soy seul qu'icy bas on doit vivre ;  
Vos greniers sont témoins que chacune de vous  
Tasche à contribuër au commun bien de tous.  
Dans mon premier desert j'en pouvois autant faire ;  
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,  
L'exemple, le conseil, et le travail des mains,  
Me pouvoient rendre utile à des troupes de Saints :  
Aujourd'huy je languis dans un lasche esclavage ;  
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.  
Le monde a bien besoin que Malc respire encor !  
Vil esclave, tu ments pour éviter la mort !  
Que ne resistois-tu, quand on força ton ame  
A se voir exposée aux beautez d'une femme ?  
Lors qu'il ne fut plus temps tu courus au trespas.  
Quitte quitte des lieux où Christ n'habite pas.  
Avec ses ennemis veuX-tu passer ta vie ?  
Il declare à la Sainte aussi-tost son envie,  
Va s'asseoir auprès d'elle, et luy parle en ces mots :  
Ma sœur, je me souviens que vos sages propos  
Desja plus d'une fois m'ont retiré de peine.  
N'aguere, en conduisant mon troupeau dans la plaine,  
Je songeois à l'estat où le sort nous réduit.  
Quelle est de nos travaux l'esperance et le fruit ?  
Rien que de prolonger le cours de nos miseres,  
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres severes.  
Voila dedans ces lieux le but de nostre employ.

Nous y vivons pour vivre; est-ce assez? dites-moy.  
 Faut-il pas consacrer à l'auteur de son estre  
 Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maistre  
 Et qu'un pere à la fois uniquement cheri  
 Exige de devoirs d'un couple favori?  
 Dieu nous comble tous deux de ses faveurs celestes :  
 Il nous a dégagés de cent pièges funestes.  
 Sa grace est nostre guide ainsi que nostre appuy :  
 Nous ne perseverons dans le bien que par luy.  
 Allons nous acquiter de ce bien-fait immense.  
 Ici le jour finit, et puis il recommence  
 Sans que nous benissions le saint nom qu'à demi,  
 Ne vivans pas pour Dieu, mais pour son ennemi.  
 Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures?  
 Je vous ay fait recit quelquefois de ces heures  
 Qu'en des lieux separez de tout profane abord  
 Je passois à louer l'arbitre de mon sort :  
 Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.  
 Maintenant j'ay perdu cette paix si profonde :  
 Mon cœur est agité malgré tous vos avis.  
 Je ne me repens pas de les avoir suivis,  
 Mais enfin jettez l'œil sur l'estat où nous sommes.  
 Vous estes exposée aux malices des hommes.  
 Je n'ay plus de mes bois les saintes voluptez.  
 Ne reviendront-ils point ces biens que j'ay quittez?  
 Ah! si vous jouïssiez de leur douceur exquise!  
 La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise :  
 De nostre liberté l'Arabe est possesseur.  
 Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur?  
 Brisons ses fers; fuyons sans avoir de scrupule :  
 Le mal est bien plus grand lors que l'on dissimule.  
 Quelque pretexte qu'ayt un mensonge pieux,  
 Il est toujours mensonge, et toujours odieux.  
 Allons vivre sans feinte en ces forests obscures  
 Où j'ay trouvé jadis des retraites si sures.  
 Ne tentons plus le Ciel : ayons une humble peur.  
 Je vous promets des jours tout remplis de douceur.  
 Il se teut. Aussi-tost la prudente Bergere



Approuve les conseils que le Saint luy suggere.  
Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau,  
Les tuë, oste les chairs, change en outre leur peau.  
Nostre couple s'en sert à traverser des ondes  
Dont il falloit franchir les barrieres profondes.  
Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.  
Tous deux marchent en haste où les guide leur sort.  
Ils avoient achevé quatre stades à peine,  
Quand, trahis par leurs pas imprimez sur l'arene,  
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,  
Tournent teste; et, voyans que leur maistre les suit,  
Se pressent, mais en vain; tout ce qu'ils purent faire  
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,  
Triste séjour de l'ombre: en ses détours obscurs  
Regnoit une Lionne hostesse de ses murs.  
Elle y conceut un Fan, unique et tendre gage  
Des bruslantes ardeurs du Roy de cette plage.  
Mere nouvellement, on l'eust veuë allaiter  
Celuy qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.  
Mais comment l'eust-on veuë? à peine la lumiere  
Osoit franchir du seuil la démarche premiere.  
Par cent cruels repas cet antre diffamé  
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.  
Le saint couple fremit, et s'arreste à l'entrée:  
Ils n'osent penetrer cette horrible contrée;  
Ils cherchent quelque coin en tastant et craitifs  
L'Arabe croit desja tenir ses fugitifs.  
Il n'avoit avec luy pour escorte et pour guide  
Qu'un esclave fidele, adroit, et peu timide.  
Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.  
Le cimeterre au poing l'esclave entre avec bruit.  
La Lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire  
Accourt, se lance à luy, l'abbat, et le déchire.  
De son séjour si long le maistre est estonné;  
Et d'un courroux aveugle aussi-tost entraîné,  
Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?  
Quoy! je n'ay pas encor cette troupe fuyarde?  
Enfans de l'infortune, esprits nez pour les fers



Je vous iray chercher tous trois jusqu'aux enfers.  
 Dans le goufre à ces mots l'ardeur le précipite.  
 Sa colere a bien-tost le sort qu'elle mérite.  
 A peine il est entré que les cruelles dents  
 Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.  
 Les Saints, loin d'en avoir une secrete joye,  
 Du party le plus fort craignent d'estre la proye,  
 Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirans  
 Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans :  
 Mais des suposts de Bel l'ame aux feux consacrée,  
 Victime nécessaire à l'Enfer est livrée.  
 Le Maistre et son Esclave, attendant le trépas,  
 Gisent ensanglantez, la mort leur tend les bras.  
 La cruellè moitié du monstre de Lybie  
 Traisne en ses magasins leurs deux corps, où la vie  
 Cherche encore un refuge, et quite en gémissant  
 Les Hostes que du Ciel elle obtint en naissant.  
 Le Lionceau se baigne en leur sang avec joye.  
 Il ne sçait pas rugir, et s'instruit à la proye.  
 Digne de ces leçons il commence à goûter  
 Les meurtres qu'il ne peut encore executer.  
 Après qu'il a jouï du crime de sa mere,  
 Et qu'ils ont assouvy leur faim et leur colere,  
 La Lionne repense à ces actes sanglans,  
 Emporte en d'autres lieux son fan avec les dents,  
 Quitte l'obscur séjour, et se sentant coupable,  
 Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,  
 Elle fuit, et confie aux plus aspres rochers  
 Du cruel nourrisson les jours qui luy sont chers.  
 Malc cherche aussi-bien qu'elle un plus certain azyle :  
 L'abord de ce séjour luy semble trop facile.  
 L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,  
 La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,  
 Tout luy fait redouter qu'une troupe infidele  
 N'évente les secrets que cét antre recelle,  
 Ne trouve l'innocent, en cherchant les Auteurs  
 De l'attentat commis sur ses persecuteurs.  
 La faim mesme, qui rend les Saints ses tributaires,

Fait sortir nos Heros de ces lieux solitaires.  
 Loin du Peuple profane ils vont finir leurs jours.  
 Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.  
 Là le couple pieux aussi-tost se sépare.  
 De leur mensonge saint l'offense se répare.  
 Cét hymen se dissoud. La Dame entre en un lieu  
 Où cent vierges ont pris pour époux le vray Dieu.  
 Dans un Cloistre éloigné Malc s'occupe au silence;  
 Et s'il n'alloit parfois regler la violence  
 Dont la chaste récluse embrasse l'oraison,  
 Sa retraite pourroit s'appeler sa prison.  
 Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :  
 C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.  
 Plus Ange que mortel, il se prive des biens  
 Qui sont de nostre corps agreables soûtiens.  
 Ce jeusne rigoureux n'accourcit point sa vie.  
 Des deux flambeaux du Ciel la course entre-suivie  
 A long-temps ramené la peine et le repos,  
 Le repos aux humains, la peine au saint Heros,  
 Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.  
 De son zele fervent l'inépuisable source  
 Fomente la chaleur qui retarde sa mort :  
 Pres d'un siecle d'hyvers n'a pu l'éteindre encor.  
 Jerosme en est témoin, ce grand Saint dont la plume  
 Des faits du Dieu vivant expliqua le volume<sup>(1)</sup>.  
 Il vid Malc, il apprit ces merveilles de luy ;  
 Et mes legers accords les chantent aujourd'huy.  
 Qui voudra les sçavoir d'une bouche plus digne,  
 Lise chez Dandilli cette aventure insigne<sup>(2)</sup>.  
 Jerosme l'écrivoit lors que le Peuple franc  
 Du bon-heur des Romains arrestoit le torrent.  
 Je la chante en un temps où sur tous les Monarques

1. Saint Jérôme a traduit la Bible de l'hébreu en latin. C'est cette version qui est connue sous le nom de *Vulgate*.

2. Arnauld d'Andilly a donné une traduction de la lettre de saint Jérôme dans les *Vies des saints Pères des déserts et de quelques saintes...* (Voy. les *Œuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly*, 1675, in-fol., t. 2, p. 188-195.)

412 LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

LOÛIS de sa valeur donne d'illustres marques<sup>(1)</sup>,  
Cependant qu'à l'envy sa rare pieté  
Fait au sein de l'erreur regner la verité.  
Prince, qui par son choix remis le culte aux Temples,  
Qui t'acquis cét honneur par tes pieux exemples,  
Et que le haut sçavoir, le sang, et la vertu,  
Ont dés les jeunes ans de pourpre revestu,  
Je t'offre ce récit, foible fruit de mes veilles :  
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,  
Quel Homere osera placer devant ses vers  
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers ?

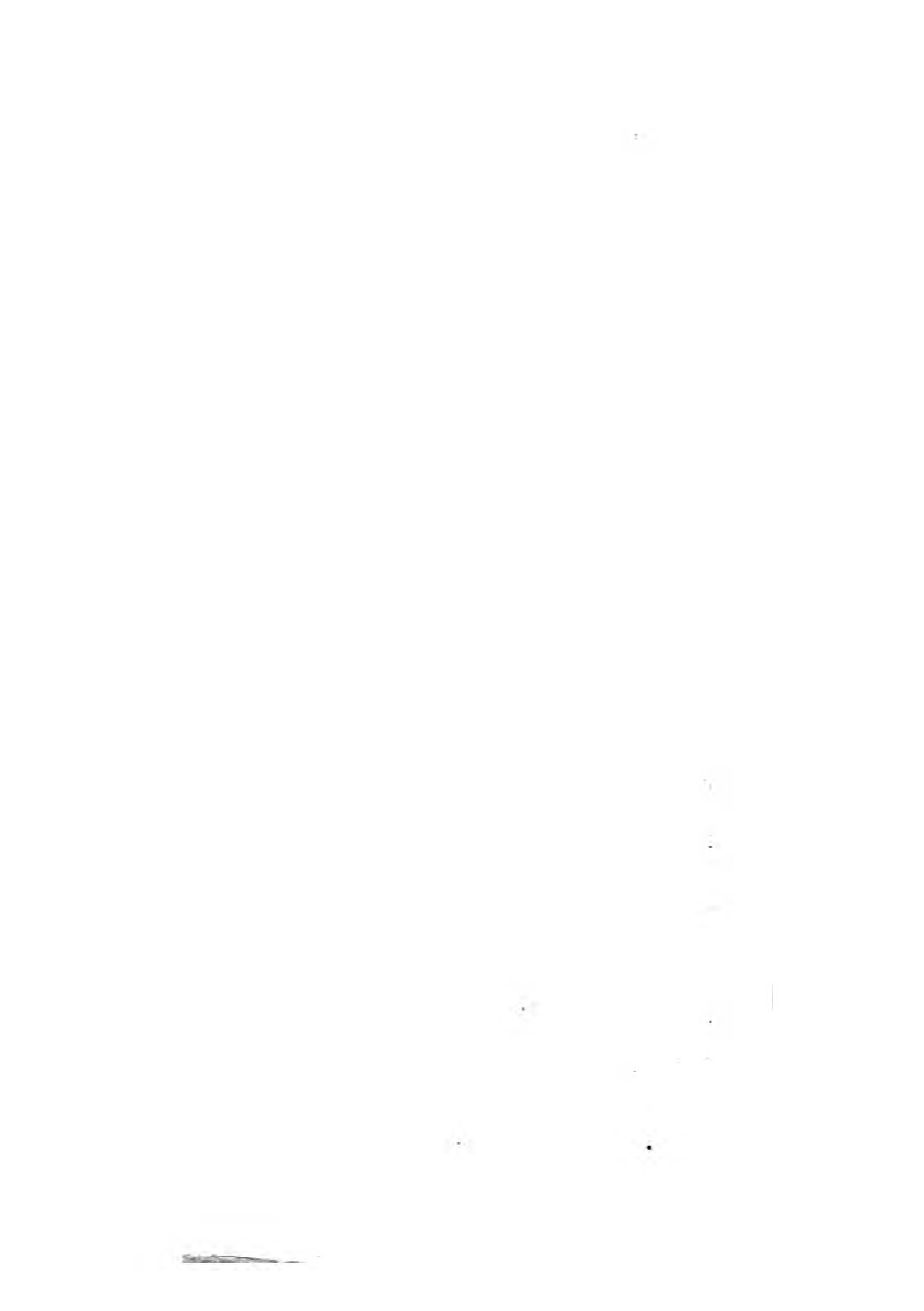
1. Louis XIV avoit fait, l'année précédente, la conquête de la Hollande.



POÈME

DU

QUINQUINA





POËME

DU

QUINQUINA<sup>(1)</sup>

---

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

---

CHANT PREMIER.

**J**e ne voulois chanter que les Heros d'Esope :  
 Pour eux seuls en mes Vers j'invoquois Cal-  
 liope  
 Mesme j'allois cesser, et regardois le port,  
 La raison me disoit que mes mains estoient lasses ;  
 Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort  
 Que la raison : cet ordre accompagné de graces,  
 Ne laissant rien de libre au cœur ny dans l'esprit,

1. Publié en 1682, en tête d'un volume intitulé : *Poëme du quinquina et autres ouvrages en vers de M. de La Fontaine*. A Paris, chez Denis Thierry et Claude Barbin, in-12. La Fontaine s'est surtout servi, pour écrire ce poëme, du traité : *De la guérison des fièvres par le quinquina*, composé par Monginot, son ami.



416 POÈME DU QUINQUINA.

M'a fait passer le but que je m'estois prescrit.  
 Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie :  
 C'est pour vous obeïr, et non point par mon choix,  
 Qu'à des sujets profonds j'occupe mon genie,  
 Disciple de Lucrece une seconde fois (1).  
 Favorisez cet œuvre; empeschez qu'on ne die  
 Que mes Vers sous le poids languiront abbatus ;  
 Protegez les enfans d'une Muse hardie ;  
 Inspirez-moy : je veux qu'icy l'on étudie  
 D'un présent d'Apollon la force et les vertus.

Après que les humains, œuvre de Prométhée,  
 Furent participans du feu qu'au sein des Dieux  
 Il déroba pour nous d'une audace effrontée,  
 Jupiter assembla les Habitans des Cieux :  
 Cette engeance, dit-il, est donc nostre rivale !  
 Punissons des humains l'infidele artisan ;  
 Taschons par tout moyen d'alterer son présent.  
 Sa main du feu divin leur fut trop liberale ;  
 Desormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,  
 Ils ne fréquenteront vos temples ny les miens.  
 Envoyons-leur de maux une troupe fatale,  
 Une source de vœux, un fonds pour nos autels.  
 Tout l'Olimpe applaudit : aussi-tost les mortels  
 Virent courir sur eux avecque violence  
 Pestes, fievres, poisons répandus dans les airs.  
 Pandore ouvrit sa boëte, et mille maux divers  
 S'en vinrent au secours de nostre intemperance.  
 Un des Dieux fut touché du malheur des humains :  
 C'est celuy qui pour nous sans cesse ouvre les mains ;  
 C'est Phœbus Apollon. De luy vient la lumiere,  
 La chaleur qui descend au sein de nostre mere,  
 Les simples, leur employ, la musique, les vers,  
 Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'Univers.  
 Ce Dieu, dis-je, touché de l'humaine misere,

1. Allusion au « Discours à madame de La Sablière » sur l'âme des bêtes. (Liv. X, fable I.)

Produisit un remede au plus grand de nos maux :  
 C'est l'écorce du Kin, seconde Panacée.  
 Loin des peuples connus Appollon l'a placée ;  
 Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots.  
 Peut-estre il a voulu la vendre à nos travaux ;  
 Peut-estre il la devoit donner pour récompense  
 Aux hostes d'un climat où regne l'innocence.  
 O toy qui produisis ce trésor sans pareil,  
 Cet arbre ainsi que l'or digne Fils du Soleil,  
 Prince du double mont, commande aux neuf pucelles  
 Que leur chœur pour m'ayder députe deux d'entre elles ;  
 J'ay besoin aujourd'huy de deux talents divers :  
 L'un est l'Art de ton Fils<sup>(2)</sup> ; et l'autre, les beaux vers.

Le mal le plus commun, et quelqu'un mesme assure  
 Que seul on le peut dire un mal à bien parler,  
 C'est la fièvre, autrefois esperance trop sure  
 A Cloton, quand ses mains se lassoient de filer.  
 Nous en avons en vain l'origine cherchée.  
 On prédisoit son cours, on sçavoit son progrez,  
 On déterminoit ses effets,  
 Mais la cause en étoit cachée.  
 La fièvre, disoit-on, a son siege aux humeurs.  
 Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs  
 Jusqu'au cœur, qui les distribuë  
 Dans le sang, dont la masse en est bien-tôt imbuë.  
 Ces amas enflamez, pernicieux tresors,  
 Sur l'aisle des esprits aux familles errantes,  
 S'en vont infecter tout le corps,  
 Source de fievres differentes.  
 Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,  
 Le sang, vehicule fluide  
 Des esprits ainsi corrompus,  
 Par des accès de tierce à peine interrompus,  
 Va d'artere en artere attaquer le solide.  
 Toutes nos actions souffrent un changement.

1. Esculape.

*La Fontaine.* — II.

418 POÈME DU QUINQUINA.

Le test et le cerveau, piquez violemment,  
Joignent à la douleur les songes, les chimeres,  
L'appetit de parler, effets trop ordinaires.  
    Que si le venin dominant  
    Se puise en la melancolie,  
J'ay deux jours de repos, puis le mal survenant  
    Jette un long ennuy sur ma vie.

Ainsi parle l'École et tous ses Sectateurs.  
Leurs malades debout après force lenteurs  
    Donnoient cours à cette doctrine :  
    La Nature, ou la Medecine,  
Ou l'union des deux, sur le mal agissoit.  
    Qu'importe qui ? l'on guerissoit.  
On n'exterminoit pas la fièvre, on la lassoit.  
Le bon tempérament, le sené, la saignée :  
Celle cy, disoient-ils, ôtant le sang impur,  
Et non comme aujourd'huy des mortels dedaignée ;  
Celuy-là, purgatif innocent et très-seur  
(Ils l'ont toujours cru tel) ; et le plus nécessaire,  
    J'entends le bon tempérament,  
Rendu meilleur encor par le bon aliment,  
Remettoient le malade en son train ordinaire.  
On se rétablissoit, mais toujours lentement.  
Une cure plus prompte étoit une merveille.  
Cependant la longueur minoit nos facultez  
    S'il restoit des impuretez,  
Les remedes alors de nouveau repetez.  
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,  
Et sur tout la diete, achevoient le surplus,  
    Chassoient ces restes superflus,  
Relâchoient, resserroient, faisoient un nouvel homme :  
    Un nouvel homme ! un homme usé.  
Lors qu'avec tant d'apprests cet œuvre se consomme,  
Le tresor de la vie est bientôt épuisé.

Je ne veux pour témoins de ces experiences  
Que les peuples sans loix, sans arts, et sans sciences :

Les remedes frequens n'abregent point leurs jours,  
 Rien n'en hâte le long et le paisible cours.  
 Telle est des Iroquois la gent presque immortelle :  
 La vie après cent ans chez eux est encor belle.  
 Ils lavent leurs enfans aux ruisseaux les plus froids.  
 La Mere au tronc d'un arbre, avecque son carquois,  
 Attache la nouvelle et tendre creature ;  
 Va sans art aprêter un mets non acheté.  
 Ils ne trafiquent point des dons de la nature :  
 Nous vendons cher les biens qui nous ont peu couté ;  
 L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.  
 Enfin il faut mourir ; car sans ce commun sort  
 Peut-être ils se mettroient à l'abri de la mort  
 Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du sçavoir, ou, pour en parler mieux,  
 Esclaves de ce don que nous ont fait les Dieux,  
 Nous nous sommes prescrit une étude infinie.  
 L'art est long, et trop courts les termes de la vie ;  
 Un seul poinct négligé fait errer aisément.  
 Je prendray de plus haut tout cet enchaînement,  
 Matiere non encor par les Muses traitée,  
 Route qu'aucun mortel en ses Vers n'a tentée :  
 Le dessein en est grand, le succès malaisé ;  
 Si je m'y perds, au moins j'auray beaucoup osé.

Deux portes sont au cœur ; chacune a sa valvule.  
 Le sang, source de vie, est par l'une introduit ;  
 L'autre huissiere permet qu'il sorte et qu'il circule,  
 Des veines sans cesser aux arteres conduit.  
 Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle  
 En forme ces esprits qu'animaux on appelle.  
 Ainsi qu'en un creuset il est rarefié.  
 Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,  
 En atomes extrait quitte la masse entiere,  
 S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.  
 Ce reste r'entre encore, est encore épuré ;  
 Le Chile y joint toujours matiere sur matiere.

Ces atomes font tout : par les uns nous croissons ;  
 Les autres, des objets touchés en cent façons,  
 Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,  
 Produisent la sensation ,  
 Nulles prisons ne les contraignent ;  
 Ils sont toujours en action.

Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent ;  
 C'est l'état de la veille ; et réciproquement,  
 Si-tôt que moins nombreux en force ils diminuent,  
 Les fils des nerfs lâchez font l'assoupissement.

Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office.  
 En passant par le cœur il cause un battement ;  
 C'est ce qu'on nomme pouls, seur et fidele indice  
 Des degrez du fievreux tourment.

Autant de coups qu'il reïtere,  
 Autant et de pareils vont d'artere en artere  
 Jusqu'aux extremités porter ce sentiment.  
 Nôtre santé n'a point de plus certaine marque  
 Qu'un pouls égal et modéré ;  
 Le contraire fait voir que l'être est alteré ;  
 Le foible et l'étouffé confine avec la Parque,  
 Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,  
 Ce trucheman pour nous dit assez nôtre mal,  
 Assez il fait trembler pour le moment fatal :  
 Æsculape en fait sa boussole.  
 Si toujours le Pilote a l'œil sur son aymant,  
 Toujours le Medecin s'attache au battement,  
 C'est sa guide ; ce poinct l'assure et le console  
 En cette mer d'obscuritez

Que son art dans nos corps trouve de tous côtez.  
 Ayant parlé du pouls, le frisson se presente.  
 Un froid avancoureur s'en vient nous annoncer  
 Que le chaud de la fievre aux membres va passer.  
 Le cœur le fomentoit, c'est au cœur qu'il s'augmente.  
 Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excés  
 Il acquiert un degre qui forme les accès.



Si j'excellois en l'art où je m'applique,  
 Et que l'on pût tout reduire à nos sons,  
 J'expliquerois par raison mécanique  
 Le mouvement convulsif des frissons ;  
 Mais le talent des doctes nourrissons  
 Sur ce sujet veut une autre maniere.  
 Il semble alors que la machine entiere  
 Soit le jouët d'un demon furieux.  
 Muse, aide-moy ; vien sur cette matiere  
 Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossiere,  
 Quelquefois compagnes du sang,  
 Le suivent dans le cœur sans pouvoir, en passant,  
 Se subtiliser de maniere  
 Qu'il naisse des esprits en même quantité  
 Que dans le cours de la santé.  
 Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse :  
 L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse ;  
 Le temps l'y sçait aussi beaucoup mieux imprimer.  
 Le bois verd, plein d'humeurs, est long à s'alumer :  
 Quand il brûle, l'ardeur en est plus vehemente.  
 Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur  
 S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,  
 Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.

Ce degré c'est la fièvre. A l'égard des retours  
 A certaine heure, en certains jours,  
 C'est un point incrustable, à moins qu'on ne le fonde  
 Sur les momens prescripts à cuire ou consumer  
 L'aliment ou l'humeur qui s'en est pû former.  
 Il n'est merveille qui confonde  
 Nôtre raison aveugle en mille autres effets,  
 Comme ces temps marquez où nos maux sont sujets.  
 Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,  
 Dites-nous comme il est possible  
 Qu'un corps dans le desordre ameine réglément  
 L'accès, ou le redoublement.



Pour moy, je n'oserois entrer dans ce Dedale ;  
 Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle :  
 Je reviens au frisson, qui du defaut d'esprits  
 Tient sans doute son origine.

Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,  
 Ne peuvent lors dans la machine  
 Tirer leurs opposez de même qu'autrefois,  
 Ny ceux cy succeder à de pareils emplois.  
 Tout le peuple mutin, leger et temeraire,  
 Des vaisseaux mal fermez en tumulte sortant ,  
 Cause chez nous dans cet instant  
 Un mouvement involontaire.

Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,  
 Comme on voit l'air sortir d'un balon mal enflé.  
 La valvule en la veine, au balon la languette,  
 Geoliere peu soigneuse à fermer la prison,  
 Laisse enfin échaper la matiere inquiete ;  
 Aussi tôt les esprits agitent sans raison,  
 Deçà, delà, par tout où le hazard les pousse,  
 Nôtre corps qui fremit à leur moindre secousse.  
 Le malade ressemble alors à ces vaisseaux  
 Que des vents opposez et de contraires eaux  
 Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent :  
 Les Ministres d'Æole et le flot les agitent ;  
 Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous momens,  
 Fresle et triste jouët de la vague et des vents.  
 En tel et pire état le frisson vient réduire  
 Ceux qu'un chaud vehement menace de détruire.  
 Il n'est muscle ny membre en l'assemblage entier  
 Qui ne semble être près du naufrage dernier.  
 De divers ennemis à l'envi nous traversent,  
 Malheureuse carriere où ces Demons s'exercent.

Si le mal continuë, et que d'aucun repos  
 La fievre n'ait borné ses funestes complots,  
 Dans les Fébricitans il n'est rien qui ne peche :  
 Le palais se noircit, et la langue se seche,  
 On respire avec peine, et d'un frequent effort :

Tout s'altere ; et bien-tôt la raison prend l'essor.  
Le Medecin confus redouble ses allarmes.

Une famille tout en larmes

Consulte ses regards : il a beau déguiser,  
Aucun des assistans ne s'y laisse abuser.  
Le malade luy-même a l'œil sur leur visage.  
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage ;  
Sa moitié, des enfans, l'un l'appuy de ses jours,  
Un autre entre les bras de ses chastes amours,  
Une fille pleurante, et déjà destinée  
Aux prochaines douceurs d'un heureux hymenée.  
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.  
L'ame en soy se rameine, encor que nos desirs  
Renoncent à regret à des restes de vie.  
Douce lumiere, hélas ! me seras-tu ravie ?  
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour ?  
Le malade, arrivé près de son dernier jour,  
Rappelle ces momens où personne ne songe  
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.  
Sur ce qu'il a commis il tasche à repasser :  
En vain ; car le transport à ce foible penser  
Fait bien-tôt succeder les folles rêveries,  
Le délire, et souvent le poison des furies.  
On tente l'emetique alors infructueux,  
Puis l'art nous abandonne au remede des vœux.

Pandore, que ta boëte en maux étoit feconde !  
Que tu sceus temperer les douceurs de ce monde !  
A peine en sommes-nous devenus habitans,  
Qu'entourez d'ennemis dès les premiers instans,  
Il nous faut par des pleurs ouvrir nôtre carriere.  
On n'a pas le loisir de goûter la lumiere.  
Miserables humains, combien possédez-vous  
Un present si cher et si doux ?  
Retranchez-en le tems dont Morphée est le maître ;  
Retranchez ces jours superflus  
Où nôtre ame ignorant son être  
Ne se sent pas encore , ou bien ne se sent plus :

424 · POEME DU QUINQUINA.

Ostez le tems des soins, celui des maladies,  
Intermede fatal qui partage nos vies.  
La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons  
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.  
Ce mal a le pouvoir d'étendre  
Autant et plus encor son long et triste cours ;  
Un de ces trois cercles de jours  
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.

Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs :  
Allons quelques momens dormir sur le Parnasse ;  
Nous en celebrerons avecque plus de grace  
Le present qu'Apollon oppose à ces malheurs.





## POËME

DU

## QUINQUINA

## SECOND CHANT.

**E**nfin, grace au demon qui conduit mes ou-  
 vrages, [ges;  
 Je vais offrir aux yeux de moins tristes ima-  
 ges; Par luy j'ay peint le mal et j'ay lieu d'esperer  
 Qu'en parlant du remede il viendra m'inspirer.  
 On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,  
 La fièvre exerce en vain ses fureurs-impuissantes :  
 D'autres tems sont venus, Louïs regne; et les Dieux  
 Reservoient à son siecle un bien si précieux;  
 A son siecle ils gardoient l'heureuse découverte  
 D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.  
 Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux :  
 Le Ciel nous a souvent envoyé des travaux.  
 D'autres tems sont venus : Louïs regne; et la Parque  
 Sera lente à trancher nos jours sous ce Monarque.  
 Son merite a gagné les arbitres du sort;  
 Les destins avec luy semblent être d'accord.  
 Durez, bienheureux tems; et que sous ses auspices  
 Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.

J'en conjure le Dieu qui m'inspire ces vers ;  
 Je t'en conjure aussi, Pere de l'Univers,  
 Et vous, Divinitez aux hommes bienfaisantes,  
 Qui temperez les airs, qui regnez sur les plantes,  
 Concourez pour luy plaire, empêchez les humains  
 D'avancer leur tribut au Roy des peuples vains.  
 J'enseigne là dessus une nouvelle route :  
 C'est le bien des mortels ; que tout mortel m'écoute.

J'ay fait voir ce que croit l'école et ses supposts :  
 On a laissé long-tems leur erreur en repos.  
 Le Quina l'a détruite, on suit des loix nouvelles.  
 Arriere les humeurs ; qu'elles péchent ou non,  
 La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :  
     Ce mal si craint n'a pour raison  
 Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison.

On s'est formé jadis une semblable idée  
 Des eaus dont tous les ans Memphis est inondée.  
     Plus d'un Naturaliste a cru  
 Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu  
 Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme  
     Et n'ose outrepasser le terme  
 Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit ;  
 Celle-cy seule échappe, et dédaigne son lit !  
 Les Nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes  
 Sous les signes brûlans, et pendant plusieurs jours.  
 D'où vient, dit un Auteur, qu'il enfle alors son cours ?  
 Le climat est sans pluye ; on n'entend aux montagnes  
     Bruire en ces lieux aucuns torrens :  
     En ces lieux nuls ruisseaus courans  
 N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.  
 Si l'on croit cet Auteur, certain bouillonnement  
 Par le nitre causé fait ce débordement.  
 C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,  
 Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.  
     Les esprits, alors en fureur,  
 Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.

On frissonne, on a chaud. J'ay déduit ces effets  
Selon leur ordre et leur progrès.

Dés qu'un certain acide en nôtre corps domine,  
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs;  
Et la fièvre de là tire son origine  
Sans autre vice des humeurs.

Que faisoient nos ayeux pour rendre plus tranquille  
Ce sang ainsi bouillant? ils saignoient, mais en vain :  
L'eau qui reste en l'Æolipile

Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.  
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose  
Augmente de chaleur, décheuë en quantité :  
Le souffle alors redouble, et cet air irrité  
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.  
Du sentiment fiévreux on trenche ainsi le cours;  
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remède au sein de la nature.

Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus  
L'antimoine avec le Mercure,  
Tresors autrefois inconnus.

Le Quin regne aujourd'huy : nos habiles s'en servent.

Quelques-uns encore conservent,  
Comme un point de religion,

L'intérêt de l'école et leur opinion.

Ceux-là même y viendront, et désormais ma veine  
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.

Peu de gens, je l'avoüe, ont part à ce discours :

Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage

D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours

Rappeller des mortels jusqu'au sombre rivage.

Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorans,

Gros de tige, étendu, Protecteur de l'ombrage :

Apollon a doué de cent dons differens

Son bois, son fruit, et son feuillage.

Le premier sert à maint ouvrage;

Il est ondé d'aurore; on en pourroit orner

Les maisons où le luxe a droit de dominer.



428 POÈME DU QUINQUINA.

Le fruit a pour pepins une graine onctueuse ,  
D'ample volume et précieuse :  
Elle a l'effet du baume , et fournit aux humains ,  
Sans le secours du tems , sans l'adresse des mains ,  
Un remede à mainte blessure.  
Sa feuille est semblable en figure  
Aux tresors toujours verts que mettent sur leur front  
Les Heros de la Thrace et ceux du double mont (1).

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce  
Qu'au Cinamone on peut comparer en couleur.  
Quant à ses qualitez principes de sa force,  
C'est l'âpre , c'est l'amer , c'est aussi la chaleur.  
Celle-cy cuit les suc de qualité louable,  
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable ;  
Mais la principale vertu  
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,  
C'est cet amer , cet âpre , ennemis de l'acide ,  
Double frein qui , domptant sa fureur homicide,  
Appaise les esprits de colere agitez ;  
Non qu'enfin toutes âpretez  
Causent le même effet, ny toutes amertumes :  
La nature , toujours diverse en ses coûtumes,  
Ne fait point dans l'absynthe un miracle pareil ;  
Il n'est deu qu'à ce bois , digne Fils du Soleil.  
De luy dépend tout l'effet du remede :  
Seul il commande aux fermens ennemis,  
Bien que souvent on luy donne pour aide  
La Centaurée , en qui le Ciel a mis  
Quelque âpreté , quelque force astringente ,  
Non d'un tel prix , ny de l'autre approchante ,  
Mais quelquefois fébrifuge certain.  
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante ;  
J'ay dit sa force , et voicy son destin.  
Fille jadis , maintenant elle est plante.

1. C'est-à-dire aux feuilles de laurier dont se couronnent les guerriers et les poètes.

Aide-moy, Muse, à rappeler  
 Ces fastes qu'aux humains tu daignas reveler.  
 On dit, et je le crois, qu'une Nymphé sçavante  
 L'eut du sage Chiron, et qu'ils luy firent part  
 Des plus beaux secrets de leur art.  
 Si quelque fievre ardente attaquoit ses compagnes,  
 Si courans parmi les campagnes  
 Un levain trop bouillant en vouloit à leurs jours,  
 La belle à ses secrets avoit alors recours.  
 Il ne s'en trouva point qui pût guerir son ame  
 Du ferment obstiné de l'amoureuse flame.  
 Elle aimoit un Berger qui causa son trépas.  
 Il la vid expirer, et ne la plaignit pas.  
 Les Dieux pour le punir en marbre le changerent.  
 L'ingrat devint statué; elle fleur, et son sort  
 Fut d'être bienfaisante encore après sa mort;  
 Son talent et son nom toûjours luy demeurerent.  
 Heureuse si quelque herbe eût sceu calmer ses feux!  
 Car de forcer un cœur il est bien moins possible :  
 Helas! aucun secret ne peut rendre sensible,  
 Nul simple n'adoucit un objet rigoureux;  
 Il n'est bois, ny fleur, ny racine,  
 Qui dans les tourmens amoureux  
 Puisse servir de medecine.

La base du remede étant ce divin bois,  
 Outre la Centaurée on y joint le genievre;  
 Foible secours, et secours toutefois.  
 De prescrire à chacun le mélange et le poids,  
 Un plus sçavant l'a fait : examinez la fievre,  
 Regardez le tempérament;  
 Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce :  
 Selon que le malade a plus ou moins de force,  
 Il demande un Quina plus ou moins vehement.  
 Laissez un peu de tems agir la maladie;  
 Cela fait, tranchez court : quelquefois un moment  
 Est maître de toute une vie.  
 Ce détail est écrit; il en court un traité.

Je louerois l'Auteur et l'ouvrage :  
 L'amitié le défend, et retient mon suffrage ;  
 C'est assez à l'Auteur de l'avoir mérité.  
 Je luy dois seulement rendre cette justice  
 Qu'en nous découvrant l'art, il laisse l'artifice,  
 Le mystere, et tous ces chemins  
 Que suivent aujourd'huy la plûpart des humains.

Nulle liqueur au Quina n'est contraire :  
 L'onde insipide et la cervoise amere,  
 Tout s'en imbibe; il nous permet d'user  
 D'une boisson en ptisanne aprêtée.  
 Diverses gens l'ayant sceu déguiser,  
 Leur interest en a fait un Protée.  
 Même on pourroit ne le pas infuser :  
 L'extrait suffit; préférez l'autre voye :  
 C'est la plus seure; et Bacchus vous envoie  
 De pleins vaisseaus d'un jus délicieux,  
 Autre antidote, autre bien-fait des Cieux.  
 Le moût sur tout, lorsque le bon Silene,  
 Bouillant encor le puise à tasse pleine,  
 Sçait au remede ajouter quelque prix :  
 Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits  
 Il le sublime, et donne à sa nature  
 D'autres degrez qu'une simple teinture;  
 Soit que le vin par ce chaud vehement  
 S'impreigne alors beaucoup plus aisément,  
 Ou que bouillant il rejette avec force  
 Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :  
 Ce jus enfin, pour plus d'une raison,  
 Partagera les honneurs d'Apollon.  
 Nez l'un pour l'autre, ils joindront leur puissance :  
 Entre Bacchus et le sacré Vallon  
 Toûjours on vid une étroite alliance.  
 Mais, comme il faut au Quina quelque choix,  
 Le vin en veut aussi-bien que ce bois :  
 Le plus leger convient mieux au remede;  
 Il porte au sang un baume precieux :

C'est le nectar que verse Ganimede  
 Dans les festins du Monarque des Dieux.  
 Ne nous engageons point dans un détail immense :  
 Les longs travaux pour moy ne sont plus de saison ;  
 Il me suffit icy de joindre à la raison  
     Les succès de l'expérience.  
 Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers  
 Qui des deux amena les arts dans l'Univers ;  
 Nos besoins proprement en font leur apanage :  
 Les arts sont les enfans de la nécessité ;  
 Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,  
     Met aussi-tôt tout en usage.  
 Et qui sçait si dans maint ouvrage  
 L'instinct des animaux, Precepteur des humains,  
 N'a point d'abord guidé nôtre esprit et nos mains ?  
 Rendons grace au hazard. Cent machines sur l'onde  
 Promenoient l'avarice en tous les coins du monde :  
 L'or entouré d'écueils avoit des poursuivans ;  
 Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie :  
 Le Quina vint s'offrir à nous en même tems,  
 Plus digne mille fois de nôtre idolatrie.  
 Cependant près d'un siecle (1) on l'a vû sans honneurs.  
 Depuis quelques étez qu'on brigue ses faveurs ;  
 Quel bruit n'a-t-il point fait ! dequoy fument nos Tem-  
 Que de l'encens promis au succès de ses dons ? [ples  
 Sans me charger icy d'une foule d'exemples,  
 Je me veux seulement attacher aux grands noms.  
 Combien a-t-il sauvé de precieuses têtes !  
 Nous luy devons Condé, Prince dont les travaux,  
 L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,  
 Serviroient de matiere à former cent Heros.  
 Le Quin fera longtems durer ses destinées.  
 Son fils, digne heritier d'un nom si glorieux,

1. Il y a ici un peu d'exagération poétique. Les indigènes d'Amérique ne révélèrent aux Espagnols le secret de ce remède qu'en 1638, et il ne fut apporté en Europe par les jésuites qu'en 1649.

Eût aussi sans ce bois languy maintes journées :

J'ay pour garands deux demi-Dieux.

Arbitres de nos jours, prolongez les années

De ce couple vaillant et né pour les hazards,

De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.

Puisse mon ouvrage leur plaire !

Je toucheray du front les bords du firmament (1).

Et toy que le Quina guerit si promptement,

Colbert, je ne dois point te taire ;

Je laisse tes travaux, ta prudence et le choix

D'un Prince que le Ciel prendra pour exemplaire

Quand il voudra former de grands et sages Rois ;

D'autres que moy diront ton zele et ta conduite,

Monument eternel aux Ministres suivans :

Ce sujet est trop vaste, et ma Muse est reduite

A dire les faveurs que tu fais aux sçavans.

Un jour j'entreprendray cette digne matière,

Car pour fournir encore une telle carrière

Il faut reprendre haleine ; aussi bien aujourd'huy

Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennuy.

J'ajouterais sans plus que le Quina dispense

De ce regime exact dont on suivoit la loy ;

Sa chaleur contre nous agit faute d'employ :

Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.

Si le Quina servoit à nourrir nos defaux,

Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.

Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde,

Simple, sans passions, en desirs infeconde,

Vivant de peu, sans luxe, évitoit les douleurs ;

Nous n'avions pas en nous la source des malheurs

Qui nous font aujourd'huy la guerre :

Le Ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre ;

L'homme ignoroit les Dieux, qu'il n'apprend qu'au be-

De nous les enseigner Pandore prit le soin ; [soin :

Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.

Pour dispenser les biens et les maux de la vie,

1. Sublimi feriam sidera vertice. (Horat., *Od.*, liv. 1, od. 1.)



En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.  
 Ceux de nous que Jupin regarde comme amis  
 Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales  
 Un mélange des deux, par portions égales ;  
 Le reste des humains abonde dans les maux.  
 Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.  
 Ce ne fut icy bas que plainte et que murmure ;  
 On accusa des maux l'excessive mesure.  
 Fatigué de nos cris, le Monarque des Dieux  
 Vint luy-même éclaircir la chose en ces bas lieux,  
 La renommée en fit aussi-tôt le message.  
 Pour luy représenter nos maux et nos langueurs,  
     On députa deux harangueurs,  
 De tout le genre humain le couple le moins sage,  
     Avec un discours ampoulé  
     Exagerans nos maladies ;  
     Jupiter en fut ébranlé.

Ils firent un portrait si hideux de nos vies,  
 Qu'il inclina d'abord à reformer le tout.  
 Momus alors present reprit de bout en bout  
 De nos deux envoyez les harangues frivoles :  
 N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;  
 Qu'ils imputent leurs maux à leur déreglement,  
 Et non point aux Auteurs de leur tempérament ;  
 Cette race pourroit, avec quelque sagesse,  
 Se faire de nos biens à soy-même largesse.  
 Jupiter crût Momus ; il fronça les sourcis :  
 Tout l'Olimpe en trembla sur ses poles assis.  
 Il dit aux Orateurs : Va, malheureuse engeance ;  
 C'est toy seule qui rends ce partage inégal :  
 En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,  
 Et ce mal est accru par ton impatience.  
 Jupiter eut raison ; nous nous plaignons à tort :  
 La faute vient de nous aussi bien que du sort.  
 Les Dieux nous ont jadis deux vertus députées,  
 La constance aux douleurs, et la sobriété :  
 C'étoit rectifier cette inégalité ;  
     Comment les avons-nous traitées ?



Loin de loger en nos maisons  
 Ces deux filles du Ciel, ces sages Conseilleres,  
 Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent gueres  
 Qu'en des lieux que nous méprisons.  
 L'homme se porte en tout avecque violence,  
 A l'exemple des animaux,  
 Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux  
 Les conseils de la temperance.

Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers  
 Soit l'usage réglé des dons de la nature.  
 Que si l'excès vous jette en ces fermens divers,  
 Ne vous figurez pas que quelque humeur impure  
 Se doive avec le sang épuiser dans nos corps :  
 Le Quina s'offre à vous, usez de ses tresors.  
 Eternisez mon nom; qu'un jour on puisse dire :  
 Le chantre de ce bois sceut choisir ses sujets;  
 Phœbus, ami des grands projets,  
 Luy prêta son sçavoir aussi-bien que sa lire.  
 J'accepte cet augure à mes vers glorieux.  
 Tout concourt à flater là-dessus mon genie :  
 Je les ay mis au jour sous Louïs, et les Dieux  
 N'oseroient s'opposer au vouloir d'Uranie.



# PHILEMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE.





## PHILEMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE (1).

Poëme dédié

A Mgr LE DUC DE VENDOME (2).

**N**y l'or ny la grandeur ne nous rendent heureux.  
 Ces deux Divinitez n'accordent à nos vœux  
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu  
 tranquile :  
 Des soucis devorans c'est l'éternel asile ;  
 Veritables vautours, que le fils de Japet  
 Represente, enchainé sur son triste sommet.  
 L'humble toict est exempt d'un tribut si funeste.  
 Le Sage y vit en paix et méprise le reste :  
 Content de ces douceurs, errant parmi les bois,  
 Il regarde à ses pieds les favoris des Rois,  
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne

1. Lib. VIII.

2. Ce poëme, publié sous ce titre en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. 1, p. 78, forme la fable XXV du recueil de *Fables choisies* de 1694.

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
 Aprobe-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,  
 Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.  
 Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :  
 Tous deux virent changer leur Cabane en un Temple.  
 Hymenée et l'Amour, par des desirs constans,  
 Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :  
 Ny le temps ny l'hymen n'éteignirent leur flâme ;  
 Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.  
 Ils sceurent cultiver, sans se voir assistez,  
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt Estez.  
 Eux seuls ils composoient toute leur Republique,  
 Heureux de ne devoir à pas-un domestique  
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.  
 Tout vieillit : sur leurs fronts les rides s'étendoient ;  
 L'amitié modera leurs feux sans les détruire,  
 Et par des traits d'amour scût encor se produire.  
 Ils habitoient un Bourg plein de gens dont le cœur  
 Joignoit aux duretez un sentiment moqueur.  
 Jupiter resolut d'abolir cette engeance.  
 Il part avec son fils, le Dieu de l'Eloquence ;  
 Tous deux en Pelerins vont visiter ces lieux.  
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.  
 Prests enfin à quitter un séjour si prophane,  
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,  
 Demeure hospitaliere, humble et chaste maison.  
 Mercure frappe : on ouvre ; aussi-tôt Philémon  
 Vient au-devant des Dieux et leur tient ce langage :  
 Vous me semblez tous deux fatiguez du voyage,  
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;  
 L'aide des Dieux a fait que nous le conservons :  
 Usez-en. Salüez ces Penates d'argile :  
 Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,  
 Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;  
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.  
 Baucis, ne tardez point ; faites tiédir cette onde :  
 Encor que le pouvoir au desir ne réponde,  
 Nos Hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.

Quelques restes de feu sous la cendre épandus  
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :  
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.  
L'onde tiède, on lava les pieds des Voyageurs.  
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :  
Et pour tromper l'ennuy d'une attente importune,  
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,  
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des Rois,  
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois  
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.  
Cependant par Baucis le festin se prépare.  
La table où l'on servit le champêtre repas  
Fut d'aix non façonné à l'aide du compas :  
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crüe,  
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompuë.  
Baucis en égala les appuis chancelans  
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.  
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :  
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.  
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,  
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cères.  
Les divins Voyageurs, alterez de leur course,  
Méloient au vin grossier le cristal d'une source.  
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.  
Philémon reconnut ce miracle évident ;  
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;  
A ce signe d'abord leurs yeux se désillèrent.  
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcis  
Qui font trembler les Cieux sur leurs Pôles assis.  
Grand Dieu ! dit Philémon, excusez nôtre faute :  
Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte ?  
Ces mets, nous l'avoüons, sont peu délicieux ;  
Mais, quand nous serions Rois, que donner à des Dieux ?  
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde  
Aprêtent un repas pour les Maîtres du monde,  
Ils luy prefereront les seuls presens du cœur.  
Baucis sort à ces mots pour reparer l'erreur.  
Dans le verger couroit unë perdrix privée,



Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;  
 Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :  
 La volatile échape à sa tremblante main ;  
 Entre les pieds des Dieux elle cherche un asile.  
 Ce recours à l'oyseau ne fut pas inutile ;  
 Jupiter intercede. Et déjà les valons  
 Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.  
 Les Dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.  
 De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes ;  
 Suivez-nous. Toy, Mercure, appelle les vapeurs.  
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ny vos cœurs !  
 Il dit : et les Autans troublent déjà la plaine.  
 Nos deux Epoux suivoient ne marchans qu'avec peine ;  
 Un appuy de roseau soulageoit leurs vieux ans :  
 Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,  
 Sur un mont assez proche enfin ils arriverent ;  
 A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.  
 Des ministres du Dieu les escadrons flottans  
 Entraînerent, sans choix, animaux, habitans,  
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;  
 Sans vestige de (1) Bourg, tout disparut sur l'heure.  
 Les vieillards déploroient ces severes destins.  
 Les animaux perir ! car encor les humains,  
 Tous avoient dû tomber sous les celestes armes ;  
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.  
 Cependant l'humble Toict devient Temple, et ses murs  
 Changent leur fresle enduit aux marbres les plus durs,  
 De pilastres massifs les cloisons revêtuës  
 En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nuës ;  
 Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris.  
 Tous ces évenemens sont peints sur le lambris.  
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !  
 Ceux-cy furent tracez d'une main immortelle.  
 Nos deux Epoux, surpris, étonnez, confondus,  
 Se crurent, par miracle, en l'Olimpe rendus.  
 Vous comblez, dirent-ils, vos moindres creatures :

1. Du, dans les *Fables choisies* de 1694.

Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures  
Pour presider icy sur les honneurs divins,  
Et Prêtres vous offrir les vœux des Pelerins ?  
Jupiter exauça leur priere innocente.  
Helas ! dit Philémon, si vôtre main puissante  
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,  
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.  
Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice ;  
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office ;  
Je ne pleurerois point celle-cy, ny ses yeux  
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.  
Jupiter à ce vœu fut encor favorable :  
Mais oseray-je dire un fait presque incroyable ?  
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis  
Ils contoient cette histoire aux Pelerins ravis,  
La troupe à l'entour d'eux debout prétoit l'oreille ;  
Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille  
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels :  
Un Bourg étoit autour, ennemy des autels,  
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;  
Du celeste couroux tous furent les hosties.  
Il ne resta que nous d'un si triste débris :  
Vous en verrez tantost la suite en nos lambris ;  
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,  
Philémon regardoit Baucis par intervalles ;  
Elle devenoit arbre, et luy tendoit les bras :  
Il veut luy tendre aussi les siens, et ne peut pas.  
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.  
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :  
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.  
D'étonnement la Troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.  
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;  
Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.  
On les va voir encore, afin de meriter  
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.  
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.  
Pour peu que des époux sejourment sous leur ombre,  
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.

Ah! si... Mais autre-part j'ay porté mes presens.  
Celebrons seulement cette metamorphose.  
De fideles témoins m'ayant conté la chose,  
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,  
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.  
Quelque jour on verra chez les Races futures,  
Sous l'appuy d'un grand nom passer ces aventures.  
Vendôme, consentez au los que j'en attens;  
Faites-moy triompher de l'Envie et du Temps:  
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attendent,  
Ennemis des Heros et de ceux qui les chantent.  
Je voudrois pouvoir dire en un stile assez haut  
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.  
Toutes les celebrer seroit œuvre infinie;  
L'entreprise demande un plus vaste génie:  
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?  
Sans parler de celuy qui force à vous aimer.  
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,  
Vous y joignez un goût plus seur que nos suffrages;  
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des presens  
Que nous font à regret le travail et les ans.  
Peu de gens élevez, peu d'autres encor même,  
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.  
Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;  
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.  
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,  
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:  
On dit qu'elle et ses Sœurs, par l'ordre d'Apollon,  
Transportent dans Anet tout le sacré Vallon;  
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages  
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!  
Pussent-ils tout d'un coup élever leurs sourcis,  
Comme on vid autrefois Philémon et Baucis!

---

# LES FILLES DE MINÉE

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE.





## LES FILLES DE MINÉE

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE (1).

**J**e chante dans ces vers les filles de Minée,  
 Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adon-  
 Et de qui le travail fit entrer en courroux [née,  
 Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.  
 Tout Dieu veut aux humains se faire reconnaître : [tre,  
 On ne voit point les champs répondre aux soins du maî-

1. Lib. IV. — La Fontaine n'a suivi Ovide que dans le premier récit, celui des amours de Pyrame et de Thisbé. Il a tiré l'histoire de Céphale et de Procris du VIIe livre des *Métamorphoses*; celle de Télamon et Chloris, d'une inscription qu'il a crue vraie, mais qui est supposée. (Voy. *Boissardi Antiquitatum romanarum IVa pars*, t. 2, p. 49; Gruter, *Inscrip.*, t. 2, p. 15, n° 8, *Spuria ac suppositia*.) Quant à l'histoire de Zoon, elle est imitée de Boccace (*Decameron*, giornata V, novella 1); c'est celle :

... De Chimon, jeune homme tout sauvage,  
 Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit,

déjà esquissée une fois par La Fontaine. Voy. ci-dessus, p. 201.

Ce poème, publié en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. 1, p. 190, forme la fable XXVIII du recueil de *Fables choisies* de 1694.



Si dans les jours sacrez, autour de ses guerets,  
 Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cères.  
 La Grece étoit en jeux pour le fils de Sèmele.  
 Seules on vid trois sœurs condamner ce saint zele :  
 Alcithoé, l'ainée, ayant pris ses fuseaux,  
 Dit aux autres : Quoy donc ! toujours des Dieux nou-  
 L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes, [veaux !  
 Ny l'an fournir de jours assez pour tant de Fêtes.  
 Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers  
 De ce Dieu qui purgea de monstres l'Univers ;  
 Mais à quoy sert Bacchus, qu'à causer des querelles,  
 Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,  
 Souvent mener au Stix par de tristes chemins ?  
 Et nous irions chommer la peste des humains !  
 Pour moy, j'ay resolu de poursuivre ma tâche.  
 Se donne qui voudra ce jour-cy du relâche ;  
 Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis  
 Que nous rendions le temps moins long par des recits :  
 Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.  
 Je pourrois retrouver sans peine en ma memoire  
 Du Monarque des Dieux les divers changemens ;  
 Mais, comme chacun sçait tous ces événemens,  
 Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :  
 Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,  
 Acoûtumer nos cœurs à goûter son poison ;  
 Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.  
 Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.  
 Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.  
 Après quelques momens, haussant un peu la voix :  
 Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois  
 Deux jeunes cœurs s'aymoient d'une égale tendresse.  
 Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.  
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :  
 L'un bien-fait, l'autre belle, agreables tous deux,  
 Tous deux dignes de plaire, ils s'aymerent sans peine  
 D'autant plustôt épris, qu'une invincible haine  
 Divisant leurs parens ces deux amans unit,

Et concourut aux traits dont l'amour se servit.  
 Le hazard, non le choix, avoit rendu voisines  
 Leurs maisons où regnoient ces guerres intestines :  
 Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.  
 Le cours en commença par des jeux innocens :  
 La premiere étincelle eut embrasé leur ame,  
 Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flâme.  
 Chacun favorisoit leurs transports mutuels,  
 Mais c'étoit à l'insceu de leurs parens cruels.  
 La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne  
 Les plaisirs, et sur tout ceux que l'amour nous donne.  
 D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins  
 Nos Amans à se dire avec signes leurs soins.  
 Ce leger reconfort ne les put satisfaire ;  
 Il falut recourir à quelque autre mystere.  
 Un vieux mur entr'ouvert separoit leurs maisons ;  
 Le temps avoit miné ses antiques cloisons :  
 Là souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;  
 Les paroles passaient, mais c'étoit peu de chose.  
 Se plaignant d'un tel sort, Pirame dit un jour :  
 Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.  
 Nous avons à nous voir une peine infinie ;  
 Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie :  
 J'en ay d'autres en Grece, ils se tiendront heureux  
 Que vous daigniez chercher un azyle chez eux ;  
 Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite  
 A prendre le parti dont je vous sollicite.  
 C'est vôtre seul repos qui me le fait choisir ;  
 Car je n'ose parler, hélas ! de mon desir.  
 Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?  
 De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?  
 Ordonnez ; j'y consens, tout me semblera doux ;  
 Je vous ayme, Thisbé, moins pour moy que pour vous.  
 J'en pourrois dire autant, luy repartit l'amante :  
 Vôtre amour étant pure, encor que vehemente  
 Je vous suivray par tout ; nôtre commun repos  
 Me doit mettre au dessus de tous les vains propos :  
 Tant que de ma vertu je seray satisfaite,

Je riray des discours d'une langue indiscrete,  
Et m'abandonneray sans crainte à vôtre ardeur,  
Contente que je suis des soins de ma pudeur.  
Jugez ce que sentit Pirame à ces paroles.  
Je n'en fais point icy de peintures frivoles :  
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moy ;  
Vous-mêmes peignez-vous cet Amant hors de soy.  
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;  
N'attendez point les traits que son char fait éclore.  
Tenez-vous aux degrez du terme de Cerés ;  
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout prés,  
Un barque est au bord ; les Rameurs, le vent même,  
Tout pour nôtre départ montre une hâte extrême ;  
L'augure en est heureux, nôtre sort va changer ;  
Et les Dieux sont pour nous, si je sçais bien juger.  
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage  
Deux baisers, par le mur arétez au passage.  
Heureux mur ! tu devois servir mieux leur desir ;  
Ils n'obtinrent de toy qu'une ombre de plaisir.  
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pirame ;  
L'impatience, hélas ! maîtresse de son ame,  
La fait arriver seule et sans guide aux degrez.  
L'ombre et le jour lutoient dans les champs azurez.  
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;  
D'un carnage recent sa gueulle est toute teinte.  
Thisbé fuit, et son voile emporté par les airs,  
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts :  
La lionne le void, le souille, le déchire,  
Et, l'ayant teint de sang, aux forests se retire.  
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.  
Pirame arrive, et void ces vestiges tout frais.  
O Dieux ! que devient-il ? Un froid court dans ses veines.  
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines,  
Il le leve ; et le sang, joint aux traces des pas,  
L'empêche de douter d'un funeste trépas.  
Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ay perduë !  
Te voila, par ma faute, aux Enfers descenduë !  
Je l'ay voulu ; c'est moy qui suis le monstre affreux .

Par qui tu t'en vas voir le séjour tenebreux :  
Attens-moy, je te vais rejoindre aux rives sombres.  
Mais m'oseray-je à toy presenter chez les Ombres ?  
Jouïs au moins du sang que je te vais offrir,  
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.  
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.  
Thisbé vient; Thisbé void tomber son cher Pirame.  
Que devint-elle aussi ? Tout luy manque à la fois,  
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.  
Elle revient enfin; Cloton, pour l'amour d'elle,  
Laisse à Pirame ouvrir sa mourante prunelle.  
Il ne regarde point la lumiere des Cieux ;  
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.  
Il voudroit luy parler ; sa langue est retenuë :  
Il témoigne mourir content de l'avoir veuë.  
Thisbé prend le poignard , et découvrant son sein :  
Je n'accuseray point, dit-elle, ton dessein ;  
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :  
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.  
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur  
N'a , non plus que le tien , mérité son malheur.  
Cher amant ! reçois donc ce triste sacrifice.  
Sa main et le poignard font alors leur office ;  
Elle tombe , et , tombant , range ses vêtemens :  
Dernier trait de pudeur même aux derniers momens.  
Les Nymphes d'alentour luy donnerent des larmes ,  
Et du sang des amans teignirent par des charmes  
Le fruit d'un meurier proche, et blanc jusqu'à ce jour  
Éternel monument d'un si parfait amour.  
Cette histoire attendrit les Filles de Minée :  
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée,  
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs  
De cette passion devoient être vainqueurs.  
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :  
L'est-elle, elle devient aussi-tôt languissante :  
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,  
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.  
Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie,

Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie :  
 Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.  
 Alcithoé, ma sœur, attachant vos esprits,  
 Des tragiques amours vous a conté l'élite ;  
 Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.  
 J'acourciray le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.  
 Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,  
 A ses rayons perçans opposons quelques voiles :  
 Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.  
 Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,  
 Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir.  
 Cependant donnez-moy quelque heure de silence,  
 Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;  
 Souffrez-en les défauts, et songez seulement  
 Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Cephale aymoit Procris ; il étoit aymé d'elle :  
 Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.  
 Ce qu'Amour fait sentir de piquant et de doux  
 Combloit abondamment les vœux de ces Epoux.  
 Ils ne s'aymoient que trop ! leurs soins et leur tendresse  
 Aprochoient des transports d'amant et de maîtresse.  
 Le Ciel même envia cette félicité :  
 Cephale eut à combattre une Divinité.  
 Il étoit jeune et beau : l'Aurore en fut charmée,  
 N'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.  
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment :  
 Chez les Divinitez on en use autrement.  
 Celle-cy déclara ses pensers (1) à Cephale.  
 Il eut beau luy parler de la foy conjugale :  
 Les jeunes Deïtez qui n'ont qu'un vieil époux  
 Ne se soumettent point à ces loix comme nous :  
 La Déesse enleva ce Heros si fidele.  
 De moderer ses feux il pria l'Immortelle :  
 Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.  
 Retournez, dit l'Aurore, avec vôtre moitié ;

1. *Son amour*, dans les *Fables choisies* de 1694.



Je ne troubleray plus vôtre ardeur ny la sienne :  
 Recevez seulement ces marques de la mienne.  
 (C'étoit un javelot toûjours seur de ses coups.)  
 Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous  
 Fera le desespoir de vôtre ame charmée,  
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aymée.  
 Tout Oracle est douteux, et porte un double sens :  
 Celuy-cy mit d'abord nôtre époux en suspens.  
 J'auray regret aux vœux que j'ay formez pour elle !  
 Eh comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?  
 Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !  
 Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.  
 Des Mages aussi-tôt consultant la science,  
 D'un feint adolescent il prend la ressemblance,  
 S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux  
 Ses beautez, qu'il soûtient être dignes des Dieux ;  
 Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sçait faire,  
 Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.  
 Il falut recourir à ce qui porte coup,  
 Aux presens : il offrit, donna, promit beaucoup,  
 Promit tant, que Procris luy parut incertaine.  
 Toute chose a son prix. Voila Cephale en peine :  
 Il renonce aux citez, s'en va dans les forests ;  
 Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets ;  
 S' imagine en chassant dissiper son martire.  
 C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire  
 Oblige d'implorer l'haleine des Zephirs.  
 Doux Vens, s'écrioit-il, prêtez-moy des soupirs !  
 Venez, legers démons par qui nos champs fleurissent ;  
 Aure (1), fais-les venir, je sçai qu'ils t'obeïssent :  
 Ton employ dans ces lieux est de tout r'animer.  
 On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer  
 Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.  
 Elle en est avertie, et la voila jalouse.  
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis.  
 Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits !

1. Traduction du latin *aura*, souffle, vent léger.



Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ?  
 Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle ;  
 Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois  
 Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;  
 Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.  
 Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne ;  
 L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.  
 Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.  
 Les amans sont toujours de légère croyance :  
 S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,  
 (Je demande un grand point, la prudence en amours)  
 Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.  
 Nôtre épouse ne fut l'une ny l'autre chose.  
 Elle se leve un jour, et lors que tout repose,  
 Que de l'aube, au teint frais, la charmante douceur  
 Force tout au sommeil, horsmis quelque Chasseur,  
 Elle cherche Cephale ; un bois l'offre à sa veüe.  
 Il invoquoit déjà cette Aure prétendueë :  
 Vien me voir, disoit-il, chere Déesse, accours ;  
 Je n'en puis plus, je meurs ; fay que par ton secours  
 La peine que je sens se trouve soulagée.  
 L'Épouse se prétend par ces mots outragée :  
 Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachotent,  
 Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.  
 O triste jalousie ! ô passion amere,  
 Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !  
 Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embaras,  
 Sans voir encor par eux ce que l'on ne void pas !  
 Procris s'étoit cachée en la même retraite  
 Qu'un fan de biche avoit pour demeure secrete.  
 Il en sort, et le bruit trompe aussi-tôt l'Époux.  
 Cephale prend le dard toujours seur de ses coups,  
 Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :  
 Malheureux assassin d'une si chere épouse !  
 Un cri luy fait d'abord soupçonner quelque erreur :  
 Il accourt, void sa faute ; et, tout plein de fureur,  
 Du même javelot il veut s'ôter la vie.  
 L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.

Cet office luy fut plus cruel qu'indulgent :  
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,  
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,  
Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,  
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :  
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !  
Fuyons ce nœu, mes sœurs, je ne puis trop le dire :  
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.  
S'il ne nous est permis d'aymer que sous ses loix,  
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois,  
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,  
A revoir leur travail se montrent empressées.  
Clymene, en un tissu riche, penible et grand,  
Avoit presque achevé le fameux different  
D'entre le Dieu des eaux et Pallas la sçavante.  
On voyoit en lointain une ville naissante ;  
L'honneur de la nommer, entr'eux deux contesté,  
Dépendoit du present de chaque Deïté.  
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre ;  
Un coup de son trident fit sortir de la terre  
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.  
Chacun de ce present admiroit la grandeur.  
Minerve l'effaçà, donnant à la contrée  
L'Olivier, qui de paix est la marque assurée.  
Elle emporta le prix, et nomma la cité :  
Athene offrit ses vœux à cette Deïté.  
Pour les luy presenter on choisit cent pucelles,  
Toutes sçachant broder, aussi sages que belles.  
Les premieres portoient force presens divers ;  
Tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers.  
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.  
Clymene ayant enfin repleyé son ouvrage,  
La jeune Iris commence en ces mots son recit :

Rarement pour les pleurs mon talent réüssit ;  
Je suivray toutefois la matiere imposée.  
Telamon pour Cloris avoit l'ame embrasée :  
Cloris pour Telamon brûloit de son côté,

La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,  
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes  
Font marcher avant tout dans ce siecle où nous sommes :  
Ce sont les biens, c'est l'or, merite universel.  
Ces amans, quoy qu'épris d'un desir mutuel,  
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,  
Faute de ce métal que tout le monde adore.  
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut.  
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.  
Cette loy, qui corrompt les douceurs de la vie,  
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie :  
Le Démon des combats vint troubler l'Univers :  
Un pays contesté par des peuples divers  
Engagea Telamon dans un dur exercice ;  
Il quita pour un temps l'amoureuse milice.  
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur ;  
Il voulut meriter son estime et son cœur.  
Pendant que ses exploits terminent la querelle,  
Un parent de Cloris meurt, et laisse à la Belle  
D'amples possessions et d'immenses tresors.  
Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.  
La Belle s'y transporte; et par tout reverée,  
Par tout des deux partis Cloris considerée  
Void de ses propres yeux les champs où Telamon  
Venoit de consacrer un trophée à son nom.  
Luy de sa part accourt, et, tout couvert de gloire,  
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.  
Leur rencontre se fit non loin de l'élément  
Qui doit être évité de tout heureux amant.  
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere ;  
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.  
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens  
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.  
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souffrance,  
Ils commettent aux flots cette douce esperance.  
Zephyre les suivoit, quand, presque en arrivant,  
Un Pirate survient, prend le dessus du vent,  
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,

Telamon, jusqu'au bout, porte la résistance :  
Après un long combat, son parti fut défait ;  
Luy pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet  
Qu'un esclavage indigne. O dieux ! qui l'eût pû croire ?  
Le sort, sans respecter ny son sang, ny sa gloire ,  
Ny son bon-heur prochain, ny les vœux de Cloris ,  
Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.  
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire.  
Un celebre Marchand l'achete du Corsaire :  
Il l'emmeine ; et bien-tôt la Belle, malgré soy,  
Au milieu de ses fers , range tout sous sa loy.  
L'épouse du Marchand la void avec tendresse :  
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.  
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs desirs  
Répondoit seulement par de profonds soupirs.  
Damon, c'étoit ce fils, luy tient ce doux langage :  
Vous soupirez toûjours ; toûjours vôte visage  
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.  
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret  
Ce que peuvent leurs traits et l'excez de ma flâme ?  
Rien ne vous force icy : découvrez-nous vôte ame :  
Cloris, c'est moy qui suis l'esclave, et non pas vous.  
Ces lieux, à vôte gré, n'ont-ils rien d'assez doux ?  
Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :  
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.  
Regretez-vous les biens que vous avez perdus ?  
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.  
J'en sçay qui l'agreroient ; j'ay sceu plaire à plus d'une :  
Pour vous, vous meritez toute une autre fortune.  
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez  
Ce que nous possedons et nous même à vos pieds.  
Ainsi parle Damon, et Cloris toute en larmes  
Luy répond en ces mots accompagnez de charmes :  
Vos moindres qualitez et cet heureux sejour  
Même aux Filles des Dieux donneroient de l'amour ;  
Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse,  
Void l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.  
Je sçay quel est leur prix ; mais de les accepter,

Je ne puis, et voudrois vous pouvoir écouter.  
 Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :  
 Si toujours la naissance éleva mon courage,  
 Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis  
 Garder ces sentimens, malgré tous mes ennuis ;  
 Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)  
 Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.  
 Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers ;  
 Je prétens le chérir encore dans les enfers.  
 Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?  
 Je ne suis déjà plus aimable ny charmante ;  
 Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,  
 Et, doublement esclave, est indigne de vous.  
 Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.  
 Fuyons, dit-il en soy ; j'oublieray cette Belle :  
 Tout passe, et même un jour ses larmes passeront ;  
 Voyons ce que l'absence et le temps produiront.  
 A ces mots il s'embarque, et, quittant le rivage,  
 Il court de mer en mer ; aborde un <sup>(1)</sup> lieu sauvage,  
 Trouve des malheureux de leurs fers échapez,  
 Et sur le bord d'un bois à chasser occupez.  
 Telamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :  
 Aux regards de Damon il se présente à peine,  
 Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin  
 Fait qu'à l'abord Damon admire son destin,  
 Puis le plaint, puis l'emmeine, et puis luy dit sa flame.  
 D'une esclave, dit-il, je n'ay pû toucher l'ame :  
 Elle chérit un mort ! Un mort, ce qui n'est plus,  
 L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus.  
 Là-dessus, de Cloris il luy fait la peinture.  
 Telamon dans son ame admire l'avanture,  
 Dissimule, et se laisse emmener au séjour  
 Où Cloris luy conserve un si parfait amour.  
 Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,  
 Nulle peine pour luy n'étoit vile et commune.  
 On apprend leur retour et leur débarquement ;

1. En, dans les *Fables choisies* de 1694.



Cloris, se présentant à l'un et l'autre amant,  
 Reconnoît Telamon sous un faix qui l'accable.  
 Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;  
 Un œil indifférent à le voir eût erré,  
 Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré.  
 Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;  
 Cloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle :  
 Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.  
 Telamon, d'autre part, tombe presque à son tour.  
 On demande à Cloris la cause de sa peine :  
 Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.  
 Son recit ingenu redoubla la pitié  
 Dans des cœurs prevenus d'une juste amitié.  
 Damon dit que son zele avoit changé de face :  
 On le crut. Cependant, quoy qu'on dise et qu'on fasse,  
 D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir  
 Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.  
 On crut pourtant Damon; il restraignit son zele  
 A sceller de l'hymen une union si belle,  
 Et par un sentiment à qui rien n'est égal,  
 Il pria ses parens de doter son Rival.  
 Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.  
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,  
 Les nopces se faisoient à l'ombre d'un ormeau :  
 L'enfant d'un voisin vid s'y percher un corbeau ;  
 Il fait partir de l'arc une fleche maudite,  
 Perce les deux Epoux d'une atteinte subite.  
 Cloris mourut du coup, non sans que son amant  
 Attirât ses regards en ce dernier moment.  
 Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :  
 Quoy ! la Parque a tranché le cours de ses années !  
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas  
 Que la haine du Sort avançât mon trépas ?  
 En achevant ces mots, il acheva de vivre :  
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre ;  
 Blessé legerement, il passa chez les morts :  
 Le Styx vid nos époux accourir sur ses bords.  
 Même accident finit leurs precieuses trames ;



Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.  
 Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu seur)  
 Que chacun d'eux devint statuë et marbre dur.  
 Le couple infortuné face à face repose.  
 Je ne garantis point cette métamorphose :  
 On en doute. On la croit plus que vous ne pensez ,  
 Dit Clymene ; et, cherchant dans les siècles passez  
 Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,  
 Tout cecy me fut dit par un (1) sage interprete.  
 J'admiray, je plaignis ces amans malheureux :  
 On les alloit unir, tout concouroit pour eux ;  
 Ils touchoient au moment, l'attente en étoit sûre :  
 Helas ! il n'en est point de telle en la nature ;  
 Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains :  
 Les Dieux se font un jeu de l'espoir des humains.  
 Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.  
 La Fête est vers sa fin, grace au Ciel, avancée ;  
 Et nous avons passé tout ce temps en recits  
 Capables d'affliger les moins sombres esprits !  
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.  
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste,  
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.  
 Le miracle en est grand ; Amour en fut l'auteur :  
 Il en fait tous les jours de diverse maniere.  
 Je changeray de stile en changeant de matiere.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez :  
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,  
 Rendoient ces talens mal-placez.  
 Il fuyoit les citez, il ne cherchoit que l'ombre,  
 Vivoit parmy les bois, concitoyen des ours,  
 Et passoit, sans aymer, les plus beaux de ses jours.  
 Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.  
 J'en blâme en nous l'excès, mais je n'approuve pas  
 Qu'insensible aux plus doux appas  
 Jamais un homme ne soupire.

1. *Le*, dans les *Fables choisies* de 1694.

Hé quoy ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?  
 Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :  
 Je veux des passions ; et si l'état le pire  
 Est le neant , je ne sçay point  
 De neant plus complet qu'un cœur froid à ce point.  
 Zoon n'aymant donc rien , ne s'aymant pas luy-même,  
 Vid Iole endormie , et le voila frapé :

Voila son cœur développé.  
 Amour, par son sçavoir suprême ,  
 Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un heros.  
 Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :  
 Il regarde en tremblant cette jeune merveille.

A la fin Iole s'éveille :  
 Surprise et dans l'étonnement ,  
 Elle veut fuir, mais son amant  
 L'arrête , et luy tient ce langage :  
 Rare et charmant objet , pourquoy me fuyez-vous ?  
 Je ne suis plus celuy qu'on trouvoit si sauvage :  
 C'est l'effet de vos traits , aussi puissans que doux !  
 Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.

Souffrez que , vivant sous vos loix ,  
 J'employe à vous servir des biens que je vous dois.  
 Iole , à ce discours encor plus étonnée ,  
 Rougit , et sans répondre elle court au hameau ,  
 Et raconte à chacun ce miracle nouveau.  
 Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :  
 Zoon suit en triomphe , et chacun applaudit.  
 Je ne vous diray point , mes sœurs , tout ce qu'il fit ,  
 Ny ses soins pour plaire à la belle.

Leur hymen se conclut. Un Satrape voisin ,  
 Le propre jour de cette fête ,  
 Enleve à Zoon sa conquête ;  
 On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.  
 Zoon accourt au bruit , recouvre ce cher gage ;  
 Poursuit le ravisseur , et le joint , et l'engage  
 En un combat de main à main.

Iole en est le prix aussi bien que le juge.  
 Le Satrape vaincu trouve encor du refuge  
 En la bonté de son rival.

Helas ! cette bonté luy devint inutile ;  
 Il mourut du regret de cet hymen fatal :  
 Aux plus infortunez la tombe sert d'azile.  
 Il prit pour heritiere, en finissant ses jours,  
 Iole, qui mouïlla de pleurs son Mausolée.  
 Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?  
 Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire,  
 Et ses sœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire,  
 C'est l'amour ; on fait tout pour se voir estimé :  
 Est-il quelque chemin plus court pour être aymé ?  
 Quel charme de s'oüir loüer par une bouche  
 Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche !  
 Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain  
 Jette un secret remors dans leur profane sein.  
 Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège :  
 Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilege ?  
 Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur  
 Opposer son Ægide à ma juste fureur :  
 Rien ne m'empêchera de punir leur offence.  
 Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance !  
 Il n'eut pas dit, qu'on vid trois monstres au plancher,  
 Aislez, noirs et velus, en un coin s'attacher.  
 On cherche les trois sœurs ; on n'en void nulle trace.  
 Leurs métiers sont brisez ; on élève en leur place  
 Une Chapelle au Dieu, pere du vray nectar.  
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part  
 Au destin de ces sœurs par elle protegées ;  
 Quand quelque Dieu, voyant ses bontez negligées,  
 Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :  
 L'Olimpe s'entretient en paix par ce moyen.  
 Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple, [ple  
 Chommons : c'est faire assez qu'aller de Temple en Tem-  
 Rendre à chaque Immortel les vœux qui luy sont dus :  
 Les jours donnez aux Dieux ne sont jamais perdus.



## TABLE DES MATIÈRES

### DU TOME II.

#### CONTES ET NOUVELLES EN VERS.

##### PREMIÈRE PARTIE.

	Pages.
Advertissement. . . . .	1
Préface de la première partie. . . . .	3
Joconde. . . . .	9
Richard Minutolo . . . . .	24
Le Cocu battu et content. . . . .	30
Le Mary confesseur. . . . .	35
Conte d'une chose arrivée à Chasteau-Thierry. (Le Sa- vetier.) . . . . .	36
Conte tiré d'Athénée. (La Vénus Callipyge.) . . . . .	38
Conte tiré d'Athénée. (Les deux Amis.) . . . . .	38
Autre conte tiré d'Athénée. (Le Glouton.) . . . . .	39
Conte de****. (Sœur Jeanne.) . . . . .	40
Conte du juge de Mesle. . . . .	40
Conte d'un Paysan qui avoit offensé son Seigneur. . . . .	41

##### DEUXIÈME PARTIE.

Préface de la deuxième partie . . . . .	45
Le faiseur d'Oreilles et le raccommodeur de Moules. . . . .	51

462      TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Les Freres de Catalogne. (Les Cordeliers de Catalogne.)	57
Le Berceau . . . . .	66
Le Muletier . . . . .	71
L'Oraison de S. Julien . . . . .	75
La Servante justifiée . . . . .	86
La Gageure des trois Commeres. . . . .	90
Le Calendrier des Vieillards. . . . .	100
A Femme avare galant escroc. . . . .	107
On ne s'avise jamais de tout . . . . .	109
Le Villageois qui cherche son Veau. . . . .	110
L'Anneau d'Hans Carvel . . . . .	111
Le Gascon puny . . . . .	113
La Fiancée du Roy de Garbe. . . . .	116
L'Hermite . . . . .	138
Mazet de Lamporechio . . . . .	146

TROISIÈME PARTIE.

Les Oyes de frere Philippe . . . . .	155
La Mandragore. . . . .	160
Les Remois . . . . .	169
La Coupe enchantée . . . . .	175
Le Faucon. . . . .	193
La Courtisane amoureuse . . . . .	200
Nicaise. . . . .	209
Le Bast . . . . .	216
Le Baiser rendu . . . . .	217
Epigramme. (Alix malade.) . . . . .	217
Imitation d'Anacréon. (Portrait d'Iris.) . . . . .	218
Autre Imitation d'Anacréon. (L'Amour mouillé.) . . . . .	219
Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries. . . . .	220

NOUVEAUX CONTES. (QUATRIÈME PARTIE.)

Comment l'esprit vient aux filles . . . . .	235
L'Abbesse . . . . .	239
Les Trocqueurs. . . . .	244
Le Cas de conscience. . . . .	250
Le Diable de Papefiguière . . . . .	254
Féronde, ou le Purgatoire . . . . .	259
Le Psautier . . . . .	265
Le Roy Candaule et le Maître en Droit. . . . .	269

CONTENUES DANS CE VOLUME. 463

	Pages.
Le Diable en Enfer. . . . .	279
La Jument de Compere Pierre . . . . .	285
Pasté d'Anguille . . . . .	290
Les Lunettes. . . . .	295
Le Cuvier . . . . .	300
La Chose impossible. . . . .	303
Le Magnifique . . . . .	305
Le Tableau. . . . .	311

CINQUIESME PARTIE.

La Clochette. . . . .	319
Le Fleuve Scamandre . . . . .	322
La Confidente sans le sçavoir, ou le Stratagême. . . . .	325
Le Remede. . . . .	330
Les Aveus indiscrets . . . . .	334
La Matrone d'Ephese. . . . .	337
Belphegor . . . . .	343
Les Quiproquo . . . . .	352

POÈMES.

Adonis. . . . .	359
Poème de la Captivité de Saint Malc. . . . .	391
Poème du quinquina. . . . .	412
Premier chant . . . . .	413
Second chant. . . . .	425
Philemon et Beaucis . . . . .	435
Les Filles de Minée. . . . .	443







